L'ANGLETERRE

ET

LA VIE ANGLAISE

XXVI.

LE SUD DU PAYS DE GALLES ET L'INDUSTRIE DU FER.

CARMARTHEN, LES EISTEDDFODAU ET LES IRON-WORKS DE MERTHYR TYDVIL.

La richesse de nos voisins consiste principalement en métaux, mais plus que tous les autres le fer marque leur industrie d'un cachet de grandeur et de prospérité. On a calculé que les deux tiers du fer produit dans le monde entier sortaient des mines du royaume-uni. A voir un pareil théâtre de travaux, qui ne croirait que nos voisins ont cultivé depuis longtemps avec énergie cette branche importante de l'industrie métallurgique? Il s'en faut pourtant de beaucoup qu'il en soit ainsi : lors de la fameuse expédition de *l'Armada*, les conseillers de Philippe II comptaient particulièrement pour le succès sur l'excellence du fer espagnol comparé au fer anglais. Pendant des siècles, la Grande-Bretagne fut tributaire de l'Espagne, de l'Allemagne et plus tard de la Suède pour la provision annuelle de ce métal. Le fait a lieu d'étonner, mais ne porte-t-il pas aussi en lui-même un enseignement? Les grandes industries ne naissent point avec les nations; elles *deviennent*, elles se développent, et ajoutent ainsi de nouveaux organes à la lente formation des sociétés.

Les Anglais ont pendant des siècles ignoré leurs richesses ou ne les ont exploitées qu'avec négligence. Que leur a-t-il donc manqué pour qu'il en fût tout autrement? Le combustible. On a commencé par fondre le fer avec du charbon de bois. Il fallait alors que l'usine s'élevât dans le voisinage d'une forêt, et encore les arbres de cette forêt elle-même ne tardaient point à disparaître. C'est ainsi que dans le Kent, le Surrey et l'Essex, — autant de comtés qui étaient à l'origine le centre de l'industrie du fer, — la hache fit le vide pendant des siècles parmi les hautes futaies. Si l'Angleterre est aujourd'hui un pays très peu boisé, ce fait s'explique en grande partie par la consommation formidable des anciennes forges. Une telle destruction des forêts ne tarda guère à exciter les alarmes du gouvernement. Au XVIe siècle, les voraces travaux de fer, *voracious iron-works,* — ainsi que les appelle un auteur du temps, — étaient déjà désignés comme une calamité publique. La population avait besoin de bois pour se chauffer, l'état avait besoin de grands arbres pour sa marine, et les fonderies menaçaient de tarir dans les deux cas les sources de l'approvisionnement britannique. Aussi Élisabeth, dans la première année de son règne, promulgua-t-elle un édit défendant d'abattre les chênes, les frênes et les hêtres d'une certaine grosseur sur un rayon de quatorze milles autour de la mer ou sur le bord des rivières importantes. Cette restriction, qui fut suivie de lois encore plus rigoureuses, porta un coup mortel aux maîtres de forges. Plusieurs d'entre eux furent contraints d'éteindre leurs fourneaux et de dessécher l'étang de leur usine, qui se couvrit bientôt de saules et de houblons. L'industrie anglaise du fer était donc frappée dans sa racine, si le génie humain ne fût venu à son secours et n'eût dérobé à la nature d'autres moyens pour dompter le minerai. Au moment où le bois commençait à disparaître, le charbon de terre vint le remplacer.

Cette substitution du combustible minéral au charbon de bois fut pourtant une œuvre lente et laborieuse. Un Allemand, nommé Simon Sturtevant, s'engagea le premier dans la voie du progrès; la théorie était excellente, mais la pratique ne répondit point à son attente, et il succomba. Après d'autres essais infructueux, un Anglais, Dud Dudley, fils naturel de lord Dudley, fut envoyé en 1619, au sortir du collége, dans le Worcestershire pour y surveiller une usine appartenant à son père, et consistant en une fournaise et deux forges chauffées au charbon de bois. Là, comme sur d'autres points de la Grande-Bretagne, des forêts entières avaient fondu en se tordant dans le brasier; le bois commençait donc à devenir rare, tandis que le charbon de terre abondait pour ainsi dire jusque sous la bouche des fourneaux. C'est alors que Dud Dudley conçut l'idée d'utiliser

ce dernier combustible. Après diverses expériences, il parvint à traiter le fer par l'intervention de la houille : ce fer, il nous l'apprend lui-même, était de bonne qualité; mais la quantité ne s'élevait pas à plus de trois tonnes par semaine. Cependant la tentative donnait déjà des profits, et Dud écrivit à son père pour lui annoncer à quel point il avait réussi. Lord Dudley obtint du roi pour trente et un ans, et en son nom, un brevet d'invention qui porte la date de 1620. Touchait-on enfin à la grande révolution métallurgique, source de si prodigieuses conquêtes industrielles pour l'Angleterre? Il serait bien permis de le croire, mais par malheur il n'en fut point ainsi. L'année suivante, une désastreuse inondation ruinait les propriétaires de l'usine et emportait avec elle les germes du succès. Cette découverte, il faut le dire, n'avait d'ailleurs été appréciée ni par les maîtres de forges ni par les ouvriers. Dud Dudley mourut sans avoir légué son secret à personne, et après lui le bois continua d'alimenter les fournaises. Le mal, c'est-à-dire la destruction des anciennes forêts, s'aggravait donc de jour en jour, et pourtant le remède était trouvé.

C'est à Abraham Darby, un quaker, qu'il était réservé d'introduire de nouveaux progrès dans l'industrie du fer telle qu'elle se pratiquait alors de l'autre côté du détroit. De son temps, les principaux ustensiles de cuisine pour les classes pauvres se coulaient en fonte, et encore les meilleurs étaient-ils importés de Hollande. Il résolut de se rendre dans ce dernier pays et de voir par lui-même comment il se faisait que les poteries de fer hollandaises étaient si bonnes, tandis que celles de la Grande-Bretagne étaient si mauvaises. Après avoir étudié sur les lieux et avoir reconnu que la différence tenait surtout à la nature des moules, il revint en Angleterre, où il appliqua avec beaucoup de succès le procédé étranger. Il fut d'ailleurs aidé dans ses recherches par un auxiliaire que lui amena le hasard. Un jour de pluie et de neige fondue, un jeune berger du pays de Galles, nommé John Thomas, traversait à la nage une rivière pour ramener dans les étables un troupeau de moutons appartenant à son maître et qui s'était égaré dans les montagnes. Il parvint à réunir les pauvres bêtes, tremblantes et trempées jusqu'aux os sous leur manteau de laine, puis les poussa vers le gué de la rivière, qui était devenue sur ces entrefaites un torrent redoutable. Monté sur le dos d'un bœuf, il fendit les eaux courroucées et ramena tout le troupeau sain et sauf dans la bergerie. Son maître récompensa cet acte de courage en lui donnant quatre moutons. John Thomas vendit leur laine pour s'acheter des habits, puis il vendit les moutons eux-mêmes, afin de se rendre à Bristol et d'y chercher fortune. Comme c'était alors le temps des guerres de Marlbo-

rough, il craignit d'être enrôlé de force par les officiers de la reine Anne, s'il continuait à rester dans la ville sans rien faire. Il entra donc en qualité d'apprenti dans une fonderie de métaux, *Baptist mills*, où se trouvait alors Abraham Darby. Là, il assista aux expériences de ce dernier pour couler des articles de fonte. Un jour que les ouvriers hollandais amenés par Darby en Angleterre n'avaient point été heureux dans leurs efforts, John Thomas dit « qu'il croyait savoir par où l'opération avait manqué. » Il demanda donc à faire lui-même un essai, et passa toute la nuit seul dans l'atelier avec Abraham Darby. Avant le matin, ils avaient réussi à couler un pot de fer qui ne laissait plus rien à désirer. L'apprenti entra dès lors au service d'Abraham Darby et jura de garder le secret. Plus tard, il résista aux offres d'argent qu'on lui fit pour quitter son maître, et se montra même fidèle à la veuve et aux enfans de celui-ci dans leurs mauvais jours. De 1709 à 1828, la famille des Thomas fut attachée aux descendans d'Abraham Darby. Quant à ce dernier, ses associés de *Baptist mills* trouvèrent qu'il avait perdu l'esprit et qu'il prodiguait l'argent à des expériences inutiles. L'acte de *partnership* étant rompu, Darby alla s'établir, accompagné de John Thomas, dans la vallée de Colebrookdale, qui se déroule entre des collines rocheuses à partir d'une gorge assez profonde formée par le Severn. C'était alors un lieu sauvage et pittoresque. Abraham y fit construire une fournaise qui devint le noyau de ces grands travaux de fer visités aujourd'hui par tant de curieux. La paisible vallée s'est changée en un pandémonium de feux visibles à plusieurs milles de distance pendant la nuit.

La lutte entre le charbon de terre et le charbon de bois touchait d'ailleurs à une solution définitive. Ce ne fut pourtant, on a lieu de le croire, qu'après la mort d'Abraham Darby que l'usage de la houille devint général dans les fonderies de fer britanniques. Cette nouvelle méthode fut toute une révolution : le métal qui dormait jusque-là dans les mines, faute d'un combustible propre à le réduire, fut exploité avec une énergie toujours croissante. Il faut en effet ces deux conditions pour obtenir du fer en grande quantité, — du minerai et de la houille, — et c'est parce que l'Angleterre réunit l'une et l'autre qu'elle marche à la tête des nations productrices de métaux. D'après une statistique publiée par M. Robert Hunt, archiviste du *Practical Geology Museum*, la Grande-Bretagne a extrait en 1863 80 millions de tonnes de charbon et 8 millions de tonnes de fer, dont à peu près la moitié a été convertie en fonte, *pig iron* (1).

(1) Ceux qui voudraient connaître plus en détail ce que nos voisins appellent l'histoire du fer consulteront utilement *Percy's Metallurgy of iron* et le dernier ouvrage de M. Smiles, *Industrial Biography*.

Il serait difficile d'embrasser d'un coup d'œil une si vaste industrie, répandue sur vingt-cinq comtés au moins; c'est dans le sud du pays de Galles qu'il faut se placer de préférence pour l'étudier. Les mœurs des anciens Bretons donnent ici au travail industriel un cadre pittoresque, et c'est sur ce cadre même que l'attention doit se porter d'abord.

I.

J'entrai dans la principauté de Galles par un tronçon de chemin de fer connu sous le nom de *Bristol and South Wales Union railway.* Arrivé à un endroit qu'on appelle *New Passage* (nouveau passage), la ligne se trouve brusquement interrompue par les grandes eaux du Severn. Portée sur une forêt de charpentes, la voie ferrée traverse une partie du fleuve ou plutôt de l'estuaire, puis s'arrête comme effrayée devant les vagues de plus en plus profondes et orageuses. Les voyageurs descendent des wagons et s'acheminent par un escalier de bois vers le niveau de cette mer (*Severn sea*), où les attend un bateau à vapeur. En même temps on décharge les bagages, qui, jetés dans une énorme caisse maintenue par des chaînes de fer, ne tardent point à rejoindre les passagers. La machine recommence plusieurs fois son voyage aérien, montant et redescendant tour à tour. Enfin tout est prêt : hommes et femmes, en élégant négligé de touristes, ont pris leur place depuis quelques minutes sur le *steamer,* dont la chaudière bouillonnante semble frémir d'impatience. Les roues s'agitent, battent l'eau, qui se soulève en écumant, et le bateau à vapeur s'éloigne de la jetée. C'est alors que chacun peut embrasser du regard la grossière, mais audacieuse construction sur laquelle on vient de franchir en chemin de fer une partie du Severn. La lame se heurte et se brise entre les pilotis chargés à la base d'une mousse verdâtre et solidement plantés dans le lit du fleuve. A certains jours de l'année, les hautes marées accourent avec furie par l'embouchure du Severn, tout à coup trop étroite, et forment une colonne d'eau qui s'écroule sur cet ouvrage de bois sans l'ébranler. Le passage, quoique ne durant guère plus de vingt minutes, suffit à donner une idée de la largeur du noble fleuve, — trois ou quatre milles environ. On arrive ainsi de l'autre côté du Severn à une seconde jetée située non en face de la première, mais plus en aval, car il aurait sans doute été trop dur de couper l'eau en droite ligne. Allant de l'une à l'autre, le *steamer* sert de trait d'union entre les deux extrémités d'un pont ouvert par le milieu. On dirait deux bras trop courts tendus à la surface du détroit et qui se lancent comme une pierre le

bateau chargé de voyageurs. A distance se montre sur la rive qu'on vient de quitter un mur de rochers à pic connus sous le nom d'*Aust Cliffs* et marquant un point de repère pour les vaisseaux qui s'engagent du canal de Bristol dans l'estuaire du Severn. A peine le bateau à vapeur a-t-il touché la seconde jetée, également appuyée sur de massives charpentes, que les voyageurs remontent en wagon : une locomotive toute fraîche les attend sur le chemin de fer, ainsi que faisaient jadis les chevaux de relais sur les grandes routes.

La contrée qui s'étend au-delà du Severn appartenait autrefois à la principauté de Galles : elle en a été depuis longtemps détachée; mais on peut dire que le paysage qui la caractérise n'est déjà plus anglais. Nous entrons ici dans le domaine des touristes. Que viennent-ils chercher de l'autre côté du fleuve? D'abord le sud du pays de Galles est la terre des ruines. Sur la limite où les deux races ennemies, les Saxons et les Bretons, se sont si souvent rencontrées les armes à la main, s'élevaient des forteresses aujourd'hui démantelées, telles que les châteaux de Chepstow, de Raglan et de Cardiff. Ces anciennes citadelles gardent jusque dans la caducité un air de grandeur et de fierté menaçantes. Et pourtant la nature a triomphé en quelque sorte de ces sombres édifices témoins de tant de siéges, de batailles et de dissensions civiles. Le lierre, non plus humble et rampant, mais ayant acquis les proportions de véritables arbres, enlace de ses bras robustes les plus hautes tourelles. La voix du coq retentit dans les cours où sonnait le clairon, et de grands bœufs nonchalamment couchés près de la vieille poterne normande occupent la place des anciennes sentinelles qui gardaient l'entrée du château. Les édifices religieux ont subi le même sort; la célèbre abbaye de Tintern (1) a été saisie en quelque sorte dans sa vieillesse par les forces toujours jeunes d'une végétation envahissante qui lui ont donné comme une seconde vie. Les herbes, la mousse, les arbustes, les fleurs sauvages semblent avoir pris à cœur de remplir les vides de l'architecture; des plantes grimpantes balancées par le vent pendent le long des belles fenêtres aux fines nervures de pierre et les consolent des vitraux détruits. Au moment où je visitai cette vieille église monastique, un sorbier chargé de fruits rouges comme des grains de corail étalait joyeusement ses branches sur une partie de l'aile gauche, depuis longtemps écroulée; la voûte du ciel servait de toit à l'édifice, entièrement découvert, et une bande d'oiseaux chantaient vêpres dans les arceaux délabrés,

(1) Cette abbaye fut fondée en 1131 par Walter-Fitz-Richard de Clare pour des moines de l'ordre de Cîteaux. Les voyageurs trouvent dans le gardien de ce curieux édifice un guide intelligent et éclairé. Pour lui, ce n'est point une ruine, c'est un ami.

qui avaient du moins conservé la beauté des lignes. De tels monumens, vaincus par le temps et la nature, éveillent d'ailleurs plus d'une grave réflexion. Sur une terre où le catholicisme s'est évanoui, ces anciennes églises sont en quelque sorte les sépulcres d'une religion. Une foule protestante, — des touristes, des Anglaises une ombrelle à la main, — se promène jusque dans le sanctuaire, qui n'excite plus aujourd'hui que la piété des ruines. Le sud du pays de Galles réalise en outre l'idéal de ce que nos voisins appellent un paysage romantique. On n'y trouve pas, comme dans le nord de la principauté, de hautes montagnes au front couronné de nuages; mais on y rencontre des chaînes de collines, les unes boisées, les autres nues, des cultures variées et de belles rivières. La Wye par exemple coule encaissée entre des murs de falaises, ou bien, se recourbant sur elle-même comme une couleuvre, enveloppe de ses plis des prairies basses dont elle forme autant de vertes péninsules.

Il faut pourtant aller jusqu'à Carmarthen (245 milles de Londres), si l'on tient à découvrir ce que les Anglais appellent le caractère welshe (1). Cette ville, très ancienne, se répand un peu au hasard sur le bord nord-ouest de la rivière Toway, que traverse un vieux pont de pierre en dos d'âne, aux arches massives, protégées par des contre-forts. La rive se relève subitement, et il faut gravir une pente ardue et traverser des ruelles aussi étroites qu'escarpées avant de pénétrer de ce côté-là dans l'intérieur de la capitale du Carmarthenshire. Chemin faisant, on rencontre les débris d'un ancien château qui, s'il faut en croire la tradition et l'apparence sinistre d'une ou deux tours, a défié jadis plus d'un siége. Aujourd'hui tombé en décrépitude, envahi et pressé par de pauvres masures, il m'a paru servir à d'assez vils usages. Dans la grande rue s'élèvent trois monumens consacrés à la gloire militaire : une statue en bronze du général William Nott, un obélisque érigé à la mémoire de sir Thomas Picton, qui fut tué à Waterloo, et un autre portant les noms des officiers gallois qui périrent durant la guerre de Crimée. A la vue de ces témoignages d'admiration pour le courage héroïque, on pourrait se croire dans une place de guerre. Il n'en est rien pourtant : Carmarthen est au contraire une ville paci-

(1) Ce nom de Welshes a été donné par les Anglo-Saxons aux habitans du pays de Galles. Quant à ces derniers, ils s'appelaient eux-mêmes *Cymri*, qui veut dire *primitifs*. A les entendre, leur langage, qu'ils désignent sous le nom de *cymraeg*, est le plus ancien qui ait été parlé dans les îles de la Grande-Bretagne. Il ne faut d'ailleurs point accorder une foi aveugle à ces traditions : toutes les tribus celtiques avaient la prétention de se croire autochtones. Aussi certains ethnologistes prétendent que les anciens habitans étaient au contraire une colonie de Belges établis dans le pays de Galles quelques siècles avant l'arrivée de César.

fique et agricole. Quoique à peu de distance des *iron-works*, elle ne s'aperçoit guère du voisinage des mines que par le bon marché du fer converti en instrumens aratoires. Ce qui frappe tout d'abord, c'est le costume des femmes de la campagne. Ce costume consiste en un jupon rouge surmonté d'un casaquin de laine bleue, ouvert et flottant, maintenu seulement autour de la taille par le cordon du tablier. Un chapeau d'homme en feutre noir, ressemblant, pour la forme, à ces tuyaux d'argile qu'on pose en Angleterre sur les cheminées, *chimney pots*, recouvre un bonnet blanc comme la neige qui entoure la chevelure et se noue sous le menton. C'est surtout le samedi, jour de marché, que je pus observer à loisir ce vêtement bizarre. Le marché, qui se compose de deux cours quadrangulaires, l'une réservée pour les provisions de toute espèce, l'autre servant de porcherie, est un beau bâtiment neuf, avec des hangars et des magasins. Les fermières des environs arrivaient avec des corbeilles remplies de fruits, de légumes, d'œufs et de volailles. L'une d'entre elles, pimpante et jolie, conduisait elle-même une élégante voiture du pays, entièrement découverte et traînée par un poney welshe à l'œil plein de feu. Elle paraissait fière de porter le costume national, et comme si c'était un privilége de la jeunesse d'embellir tout autour d'elle, le chapeau de feutre n'avait point du tout mauvais air sur sa tête.

Ce qui rachète en général l'excentricité du vêtement chez les riches paysannes galloises est une propreté délicate. Et pourtant le vieux costume tend chaque jour à disparaître : à Newport, à Cardiff, on ne le rencontre presque plus. Une jeune fille restée fidèle à la mode de ses ancêtres est accueillie dans les rues avec un sourire moqueur. Les grand'mères en gémissent : avec le costume qui s'en va se perdent aussi, suivant elles, les derniers lambeaux de la nationalité bretonne. Il n'y a plus guère que les campagnes où la force de l'usage se fasse encore respecter. Là, les femmes tiennent tant au chapeau qu'elles le portent jusque dans la maison. Je me souviens d'avoir vu dans un humble *cottage* trois vieilles paysannes qui prenaient le thé autour d'une petite table ronde, et qu'à leur coiffure j'avais prises d'abord pour trois hommes. Cette coiffure singulière a pourtant sa raison d'être : elle convient au climat. Dans un pays fort exposé aux injures des élémens, le chapeau de feutre à forme haute et à larges bords ne protége pas seulement la figure, il défend la tête et le bonnet blanc contre les pluies qui tombent durant une grande partie de l'année.

Le costume des paysannes welshes étonne à première vue; leurs mœurs ne présentent-elles point aussi quelques singularités? Les jeunes gens et les jeunes filles ont une manière assez étrange de se

faire la cour. C'est généralement à une foire ou à quelque fête champêtre qu'on se rencontre. L'aspirant guette le moment d'engager une conversation particulière avec l'objet de son choix, l'aborde et lui offre galamment de la bière, quelquefois même du vin avec des gâteaux. Si pourtant il est d'un naturel timide et que le cœur lui manque à force de battre, il charge un de ses amis de rompre la glace. Cette seconde tactique, il faut le dire, est rarement couronnée de succès. Un ancien poète breton a dit : « La meilleure robe de la vierge est la modestie; mais la hardiesse sied à un jeune homme. » Les paysannes welshes sont de l'avis du barde; cette demande par procuration est le plus souvent accueillie avec un sourire froid et moqueur, semblable, dit un proverbe gallois, « au ricanement de l'eau sous la neige. » Le cœur des belles favorise les audacieux; celui qui assaisonne sa déclaration d'un grain d'esprit, qui a confiance en lui-même, est presque toujours le préféré. La jeune fille consentira peut-être à le recevoir dans la nuit du samedi. Le jour et l'heure du rendez-vous étant fixés, ni la distance, ni l'épaisseur des ténèbres, ni l'inclémence des élémens ne doivent décourager l'ardeur de l'heureux Léandre. Une fois arrivé, il se cache dans les bâtimens extérieurs de la ferme jusqu'à ce que toute la famille soit couchée. Seule, *elle* sait qu'il est là et attend sa visite. L'amant se glisse alors sans bruit dans la maison; on cause quelques instans au coin du feu, et si tout est pour le mieux au point de vue des sentimens, on se dirige vers un lit vide qui se trouve ordinairement au rez-de-chaussée. Le jeune homme se dépouille de son habit et de ses souliers, la jeune fille quitte sa chaussure seulement, puis, s'enveloppant d'une ou deux couvertures, les deux amoureux continuent de s'entretenir à voix basse jusqu'au point du jour. L'aube, si souvent maudite par les bardes welshes, donne le signal de la retraite; le prétendu s'esquive sur la pointe des pieds, promettant bien de revenir.

Cette coutume singulière est ce que les Anglais appellent le *bundling* ou *courting in bed*. La plupart des habitans du pays de Galles auxquels on parle de cet ancien usage semblent légèrement embarrassés. Ils rougissent et prétendent qu'on ne trouve plus aujourd'hui rien de semblable. J'en ai vu d'autres cependant qui défendaient bravement la coutume nationale : l'amour vrai, suivant eux, est une victoire remportée sur les sens, et le *bundling* exerce chez l'homme et la femme les forces de la volonté, l'empire sur soi-même, les mâles résistances de la vertu. Cette manière de se faire la cour dure quelquefois des années. Certains accidens ont prouvé que les jeunes filles du pays de Galles n'étaient pas plus que d'autres à l'abri de toute faiblesse; mais cela, dit-on, arrive rare-

ment, et presque jamais avant une promesse mutuelle de mariage. En général, si l'amant osait se permettre la moindre liberté, la fiancée s'élancerait du lit avec la rapidité de l'éclair, et, comme l'éclair aussi, lui laisserait sur le visage quelque trace de courroux. Quoi qu'il en soit, il faut être sur la réserve avec les filles du pays de Galles. Un touriste anglais me racontait avoir été par hasard témoin des rendez-vous nocturnes d'une domestique de ferme avec un jeune laboureur des environs. Il eut l'imprudence d'en parler à la servante, en lui disant qu'il l'avait vue dans le lit avec son amant. Elle s'indigna, devint pourpre de honte, et faillit lui faire un mauvais parti. L'erreur s'expliqua enfin à l'avantage de la jeune fille : elle était *sur* le lit, et non *dans* le lit (1).

La moralité du *bundling* est dans le mariage, qui le couronne presque toujours. Ce mariage lui-même se célèbre selon certaines coutumes locales. Dans les districts agricoles, dès que le jour de la noce est fixé, le jeune couple fait imprimer de petits billets (*hand-bills*), qu'on distribue parmi le cercle des connaissances. On y annonce l'intention de faire un *bidding*, c'est-à-dire une collecte d'argent pour laquelle tous les amis sont invités à ouvrir leur bourse (2). Le nombre de ceux qui répondent à cet appel varie naturellement suivant la condition des fiancés; la réunion s'élève quelquefois à cent ou deux cents personnes des deux sexes et de tous les âges. Si le jeune homme et la jeune fille demeurent à quelque distance l'un de l'autre, les deux parties se mettent en marche le matin de bonne heure, précédées par un ménétrier. On convient d'ordinaire de se rencontrer à mi-chemin en un lieu fixé d'avance. Là les deux bandes joyeuses se confondent, et le cortége se dirige aussitôt vers l'église. Sur le chemin de l'église, la coutume dans certains villages veut que les garçons, cachés derrière des arbres ou des haies, déchargent des armes à feu en manière de salut, à la grande consternation des femmes et au grand amusement des jeunes hommes. Après la cérémonie nuptiale, on se

(1) Le mot welshe est *caru-ar-y-gwely*, qui a été traduit à tort en anglais par *courting in bed* (courtiser dans le lit); ce devrait être *courting on the bed* (courtiser sur le lit). Aux yeux des habitans du pays de Galles, la différence est grande.

(2) La forme de ces lettres de faire part est presque toujours la même à quelques variantes près. En voici une qui nous est tombée sous la main. « Comme nous avons l'intention de nous marier, nos amis et connaissances nous engagent à faire le 28 juillet 1864, dans la maison du père de la fiancée, appelée ***, dans la paroisse de ***, comté de Carmarthen, un *bidding*, pour lequel le plaisir de votre bonne et agréable compagnie est humblement sollicité. Quelque don qu'il vous plaira d'offrir sera reçu avec reconnaissance, et lorsque vous nous appellerez plus tard, pour une occasion semblable, vous pouvez compter d'avance sur vos obéissans serviteurs. » Suivent les noms des deux fiancés.

rend à la maison du père de la mariée, et l'on prend une collation pour laquelle chacun paie son écot. C'est aussi là qu'on dépose les offrandes. Le montant de la collecte peut s'élever en moyenne de 40 liv. sterl. (1,000 fr.) à 100 liv. sterl. (2,500 fr.). Cet argent, qu'on y prenne garde, n'est point un don, c'est un prêt : il n'a donc rien d'humiliant. Le nouveau couple s'engage sur l'honneur à payer les dettes qu'il aura ainsi contractées, je veux dire à rendre, au fur et à mesure que d'autres *biddings* se présenteront, les sommes qu'il aura reçues de chacun des invités. Plusieurs de ceux qui contribuent de leur bourse à cette œuvre de bienveillance sont mariés, et n'ont par conséquent rien à réclamer pour eux-mêmes; mais ils ont le droit de demander un jour le même service en faveur d'un de leurs enfans. Il n'y a guère que les célibataires obstinés qui, dans cette circonstance, placent leur argent à fonds perdus. Qui ne voit tout d'abord les avantages d'une telle coutume? Elle resserre les liens de fraternité entre les membres de la famille agricole, puisque tout nouveau couple se trouve en quelque sorte doté par ses pairs. Cette avance de fonds permet en outre aux jeunes mariés de commencer, comme on dit, la vie à deux sans que la lune de miel soit empoisonnée par l'amertume des embarras pécuniaires.

Centre d'une contrée agricole, Carmarthen s'élève, comme un îlot de maisons, au milieu d'un océan de verdure. Le paysage qui l'entoure, et que bornent à l'horizon de hautes collines, a un caractère de fraîcheur, d'étendue et de placidité qui repose l'âme. La terrasse qui domine le cours de la rivière laisse apparaître entre les arbres des maisons blanches. Le goût des Welshes pour le badigeonnage est extraordinaire. Dans les fermes, l'étable à cochons, les murs du jardin, même les pierres et les quartiers de roche qui ont le malheur de se trouver dans le voisinage de la maison, n'échappent point à ce baptême du lait de chaux. Il y a mieux encore : non contens de peindre les murs extérieurs de leurs cottages, ils blanchissent souvent jusqu'aux toits d'ardoise. Cette dernière habitude est déplorable et gâte l'aspect des villages. Les Anglais, — qu'il ne faut pas toujours croire sur parole quand il s'agit de la race celtique, — prétendent en outre que ces maisons ont le tort d'être des sépulcres blanchis, et que l'intérieur ne répond nullement à la propreté menteuse des dehors. Sans avoir le temps de constater tout ce qu'il y a de vrai dans ce reproche, je descendis vers la rivière Toway, qui, en aval de la ville, coule au milieu de charmantes prairies. Là, je rencontrai un pêcheur assis dans un petit bateau d'une forme ovale, que les Welshes appellent *cwrwgl* et les Anglais *coracle.* Cette espèce de nacelle remonte à une haute antiquité, et demeure dans le pays de Galles comme un monument primitif de

l'industrie nautique au sein des îles de la Grande-Bretagne. Ce sont les mêmes bateaux, on a lieu de le croire, qui servaient aux Gaulois, aux Scots et aux Pictes pour traverser les fleuves et les rivières. Le *coracle* consiste en une légère carcasse à jour faite avec des lattes ou de minces baguettes d'osier, et recouverte soit d'une peau, soit d'une toile goudronnée. On dirait le berceau de Moïse flottant sur les eaux; c'est du moins le berceau de la navigation. Le milieu du *coracle* est traversé par un banc de bois sur lequel s'assied le nautonier, car ces bateaux ne sont guère faits que pour une seule personne. Une rame à la main gauche qu'il manie avec une dextérité merveilleuse, il fait mouvoir et dirige à la fois, comme avec un gouvernail, la frêle embarcation. De la main droite, qui reste libre, il se livre à la pêche. Le plus souvent il est accompagné d'un autre pêcheur qui manœuvre un autre *coracle* et l'aide à tendre les filets. Comme les gros poissons vivans deviendraient des hôtes incommodes dans cette tremblante nacelle, qu'un seul soubresaut peut faire chavirer, le pêcheur les assomme avec une sorte de casse-tête avant de les tirer de l'eau. Ceci fait, il les jette sous le banc, où se trouve une place pour les recevoir. Toutes ces manœuvres exigent beaucoup d'adresse; aussi arrive-t-il quelquefois des accidens. Lorsque j'étais dans le sud du pays de Galles, deux ouvriers de Shrewsbury s'étaient embarqués dans un *coracle* pour cueillir des noisettes aux buissons touffus qui ombragent aux environs de la ville le cours du Severn. L'un des deux étendit brusquement la main vers une branche de noisetier qui pendait toute chargée à la surface de l'eau. Ce vif mouvement avait suffi pour rompre l'équilibre de la vacillante embarcation, et les deux hommes tombèrent dans la rivière. Ils revinrent à la surface, où on les vit se saisir l'un l'autre, puis ils s'enfoncèrent sous les vagues pour ne plus reparaître. Telle est pourtant la force de l'habitude que les pêcheurs semblent naviguer à l'aise et avec une confiance parfaite dans ces perfides *coracles*. L'un d'eux avait parié de se rendre de la rivière Wye par l'estuaire tempétueux du Severn jusqu'à l'île Lundy, située un peu plus bas que l'embouchure du canal de Bristol. Il tint parole, et à son retour il fut accueilli par ceux qui connaissaient les difficultés d'une telle traversée dans un tel bateau avec autant d'honneur que s'il fût revenu d'un voyage autour du monde.

Après leur journée de travail, les pêcheurs mettent à sec le *coracle*, et, le prenant sur le dos, vont le déposer à la porte de leur cottage. Vient-il à pleuvoir chemin faisant, ils se cachent la tête sous le bateau léger et imperméable, ainsi que les tortues se *rassemblent* sous leur carapace par les mauvais temps. Vus ainsi, ces hommes présentent un aspect assez singulier, mais qui ne manque

certes point de caractère. A une fête célébrée par les habitans de Carmarthen en l'honneur du mariage du prince de Galles, une procession des divers corps d'état traversa la ville, et à leur suite marchaient une cinquantaine de pêcheurs encapuchonnés de leurs coracles. Ce furent les plus remarqués : ils ressemblaient par derrière à d'anciens Gaulois chargés de noirs boucliers.

Je me trouvais à Carmarthen le jour de la foire aux bestiaux. Des paysans aux traits celtiques fortement prononcés, les jambes recouvertes de grosses guêtres de cuir, se promenaient de long en large dans une grande rue à travers les cornes des bœufs qui cherchaient de temps en temps à s'échapper. Ces bœufs sont généralement noirs et de petite taille (1). La dernière condition tient évidemment au caractère de l'agriculture. Le sud du pays de Galles est assez fertile, mais hérissé de collines, et les étroites vallées ne fournissent guère ces gras pâturages qu'on rencontre dans certains comtés de l'Angleterre. Les énormes bêtes à cornes du Leicestershire ou de Norfolk y tomberaient bien vite à l'état des vaches maigres de l'Écriture. Une autre particularité me frappa, c'est la ressemblance des bœufs welshes avec ceux de notre Bretagne. La même race d'animaux et la même race d'hommes habitent le nord-ouest de la France et l'ouest de l'Angleterre, séparées par un bras de mer. Qui ne sait que le langage des deux provinces, la Bretagne et la principauté de Galles, présente aussi des traits de famille? Les Welshes ont interprété le fait en leur faveur. A les en croire, ce sont eux qui ont peuplé la Bretagne française. Une tradition locale fixe même la date des trois émigrations qui auraient étendu au-delà du détroit la langue et la civilisation galloises. La première de ces émigrations aurait eu lieu en l'an 313 après Jésus-Christ, la seconde en 383 et la dernière en 409. Je rapporte cette opinion flatteuse pour l'amour-propre des Gallois sans tenir compte des difficultés historiques qu'elle soulève. Les racines qui unissent la constitution moderne des Welshes à l'ancienne nationalité sont encore très fortes, et tout ce qui peut rehausser leurs annales est pour eux un article de foi.

Le nom de Carmarthen lui-même dérive, suivant quelques philologues, de *Caer Merddin*, la ville de Merlin. La chronique veut qu'elle ait en effet donné naissance au célèbre enchanteur dont le vieux poète anglais Spenser a célébré les merveilleux exploits dans sa *Reine des fées*. A trois milles de Carmarthen s'élève un petit bois touffu qui porte encore aujourd'hui le nom de *Merddin's grove*

(1) Les moutons de leur côté sont à peine la moitié aussi gros que les moutons anglais. Par une harmonie bien connue des naturalistes, la taille des hommes se montre généralement proportionnée dans le pays de Galles à celle des animaux domestiques.

(le bosquet de Merlin, — en welshe *Gallt Fyrddyn*). Dans ce bois, s'il faut en croire la tradition, le prophète se livrait à ses incantations mystérieuses. Plus loin vers le nord, au coin d'un champ, on montre dans le roc une ouverture naturelle en forme de caverne. C'est là, toujours selon la même légende, que Merlin, après avoir dompté les dragons et les autres monstres de l'esprit, succomba aux attraits de la beauté charnelle et s'enterra tout vivant avec la *dame du lac*. Ces lieux, il faut le dire, ont aujourd'hui beaucoup perdu de leur terreur fantastique. La grotte si célèbre dans les anciens poèmes est un trou noir et fort étroit où l'on hésiterait à passer sa vie, même avec la plus adorable des fées. Quoi qu'il en soit, ce magicien, héros de tant de romances, est bien le guide qu'il convient d'invoquer en entrant sur la terre des bardes et des *eisteddfodau*. Il nous faut expliquer ce dernier terme, qui se rattache à l'histoire de la littérature welshe.

II.

Le pays de Galles a conservé sa langue, ses traditions, ses anciens usages celtiques, et c'est le trait qui le distingue surtout de la Cornouaille, partagée, elle aussi, entre les travaux des mines et ceux de l'agriculture. Pour fortifier encore les souvenirs si chers au sentiment national, on a institué depuis des siècles des assemblées littéraires connues sous le nom d'*eisteddfodau* (1). Ces réunions, qui remontent à une grande antiquité et qui avaient lieu bien avant la conquête du pays gallois par les Saxons, ont été surnommées les olympiades de la Grande-Bretagne. On n'y admettait à titre de membres du congrès que les bardes et les ménétriers ayant passé par de longues épreuves. Un juge décidait du mérite des bardes, leur assignait des grades et leur conférait solennellement le droit d'exercer leur talent en public. Les ménétriers se divisaient de même en plusieurs classes. Les joueurs de luth à trois cordes, de tambourin et de chalumeau étaient rangés parmi les exécutans vulgaires : ils n'avaient point la permission de s'asseoir devant l'assemblée et ne recevaient qu'un denier pour leur peine. L'instrument *noble* était la harpe. Le chef de la faculté recevait lui-même de temps immémorial, comme insigne de ses hautes fonctions, une harpe en argent longue de cinq ou six pouces et garnie de neuf cordes en l'honneur des neuf muses. Les encouragemens qu'on prodiguait dans ces assemblées à la classe supérieure des musiciens contribuèrent à développer leurs succès. Les harpistes des Wales jouissaient d'une grande

(1) Pluriel d'*eisteddfod*, et dont la racine est *eistedd*, s'asseoir, tenir séance.

réputation dans toute la Grande-Bretagne et jusqu'à la cour des rois d'Angleterre. L'un d'eux, un tout jeune homme nommé Lewis, remplissait auprès de Jacques Ier les fonctions de David auprès du roi Saül. O sombre décadence des grandeurs humaines! à Neath, un jour de pluie, dans une des rues les plus tristes et les plus mal famées de cette ville obscurcie par la fumée des usines, j'entendis sortir d'un rez-de-chaussée à l'apparence suspecte et aux vitres dépolies le son d'une harpe éraillée. Voilà donc où en est tombé un instrument qui faisait autrefois la gloire de la principauté de Galles, et sur lequel les anciens ménétriers chantaient les exploits merveilleux du roi Arthur, de Rhys ap Tewdwr, d'Owain Gwynedd et des autres héros bretons!

Quant aux poètes qui figurent en si grand nombre dans les *eisteddfodau*, ils prétendent au contraire descendre en droite ligne des premiers bardes de la vieille Cambrie. Il convient donc de remonter à leur origine. La tradition veut que l'institution des bardes se rattache dans le passé à la hiérarchie druidique. Lors de la conquête de la Grande-Bretagne par les Romains, leur chef Suétone Paulin, l'an 61 après Jésus-Christ, fit abattre dans l'île d'Anglesea les bois sacrés, voulant ainsi atteindre jusque dans sa racine la religion nationale. Cette île, au nord du pays de Galles, était en effet le siége principal de l'autorité des druides, c'est même là que se rendaient les Celtes de la Gaule et de l'Italie qui voulaient s'initier aux mystères de la doctrine (1). On montre encore aujourd'hui dans la paroisse de Llanidau, laquelle fait partie de l'île d'Anglesea, les ruines d'un très ancien édifice portant le nom de *Trer Drew*, et que l'on prétend avoir été la demeure de l'archidruide. Près de ces débris se trouvent les traces d'autres habitations qu'on dit avoir été placées sous la surveillance du grand-prêtre, et parmi ces dernières est *Trer Beird*, ou, comme on l'appelle encore, le hameau des bardes. La puissance sacerdotale se divisait chez les anciens Celtes en trois ordres, — les druides, qui étaient chargés de l'instruction de la jeunesse, les *ovates*, qui étudiaient sans cesse les secrets de la nature, et les bardes, dont le ministère était de chanter en vers héroïques les actions des braves. Lorsque les progrès du christianisme eurent vaincu et dispersé les anciens prêtres de la nature, les bardes leur succédèrent. Dans les commencemens surtout, ces derniers se vantaient d'avoir puisé toute leur doctrine aux sources druidiques, afin de se donner une plus grande autorité morale. Ces *inspirés* jouaient un rôle important dans l'état. Historiens, ils perpétuaient

(1) César confirme le fait. Selon lui, la religion des druides s'était formée dans la Grande-Bretagne, d'où elle s'était ensuite répandue au-delà du détroit. Ceux qui tenaient à s'instruire aimaient à revenir vers la source.

de vive voix le souvenir des événemens remarquables, et, de même que les scaldes du Nord, recueillaient une foule de traditions qui sans eux se seraient éteintes dans l'oubli. Leur talent de généalogistes les faisait en outre rechercher par les familles nobles. Tout château avait son barde. La présence de ce dernier relevait l'éclat des fêtes, portait bonheur aux naissances et aux mariages. Les lois de Hoel Dha, qui remontent aussi loin que l'an 940, consacrent l'office du *bardd teulu* ou barde de cour, qui jouissait de grands privilèges (1).

Lorsque le roi d'Angleterre Édouard Ier eut enfin brisé la longue et héroïque résistance des Welshes, il voulut leur arracher les dernières armes qui restent aux vaincus, leur poésie, leurs chroniques, leurs légendes. Non content de soumettre les habitans du pays de Galles, il résolut de faire la guerre aux fictions. Pour arriver à ses fins, il massacra les bardes. Cette politique cruelle ne fut point adoptée, il faut le dire, par ses successeurs. Ils comprirent que, si la poésie évoque dans certains cas les fantômes de la nationalité frappée au cœur, elle peut aussi adoucir les ressentimens d'une race fière, belliqueuse et facile à émouvoir. A ce dernier point de vue, ils rétablirent les assemblées littéraires; seulement ils se réservèrent le droit de nommer eux-mêmes les juges chargés d'examiner le sujet des compositions. C'était ainsi une sorte de censure exercée par les vainqueurs sur les inspirations de la race conquise. La reine Élisabeth est la dernière qui soit intervenue dans la célébration des *eisteddfodau*. Après elle, ces congrès de bardes et de ménétriers ont obéi à l'influence de sociétés locales fondées pour l'encouragement de la littérature welshe.

Au moment où j'étais dans le pays de Galles, un grand *eisteddfod* devait avoir lieu à Llandudno. Je m'y rendis, curieux d'assister à une des scènes les plus émouvantes chez un peuple si sensible à la poésie. Llandudno, autrefois un village de contrebandiers, aujourd'hui une jolie ville de bains, s'élève au nord des Wales sur un magnifique promontoire, où elle se trouve abritée par de hautes falaises. Un *eisteddfod* attire toujours un grand nombre de poètes, d'écrivains et de curieux; je dois même dire que les saltimbanques, les jongleurs, les danseurs de corde, s'y donnent aussi rendez-vous. De même que le grand jour du derby à Epsom, ces solennités poétiques ont dans le pays de Galles le privilége de réunir toutes les classes de la société. Les uns y viennent pour s'instruire, d'autres y cherchent une source de plaisir et d'amusemens; mais dans tous

(1) Il dînait à la table du roi, possédait des terres exemptes d'impôts, avait une garde-robe bien garnie et un cheval nourri aux frais de la couronne.

les cas, de telles réunions, si bien en harmonie avec les goûts et l'esprit des habitans, effacent pour quelques jours les distinctions de rang ou de fortune (1). La ville de Llandudno avait donc, depuis une semaine, un air de fête : les cabarets (*public houses*) étaient envahis; une foule de candidats aux honneurs des jeux olympiques semblaient puiser l'inspiration dans les flots dorés de l'ale amère. De même que la plupart de ces congrès littéraires qui ont lieu tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, le présent *eisteddfod* avait été préparé depuis un an par un comité local et permanent, dont les fonctions consistent à déterminer l'époque de ces solennités, à fixer le nombre et la valeur des prix décernés aux candidats, ainsi que le sujet des poèmes admis au concours. Vers dix heures du matin, une procession composée de bardes, d'*ovates*, de druides, de ménétriers, se rendit solennellement des bureaux de ce comité sur le terrain du *gorsedd*. Qu'est-ce donc que le *gorsedd?* Tel est le nom que l'on donnait aux anciens conciles des bardes. S'il faut en croire la tradition welshe, ces conciles, dans lesquels se votaient les lois et les règlemens de la contrée, cessèrent d'exister soixante ans environ après Jésus-Christ, et furent alors remplacés par les *eisteddfodau*. Le cortége, étant arrivé sur le théâtre de la fête, se forma en rond autour d'un cercle magique tracé par douze grosses pierres placées à une distance de six pieds les unes des autres, et au centre desquelles s'élevait un *cromlech* artificiel. Sur le devant du cercle se dressaient trois autres pierres représentant les solstices solaires, tandis que les douze pierres de la circonférence étaient un symbole des douze signes du zodiaque. Les bardes entrèrent dans l'intérieur du cercle sacré, et le son de la trompette proclama que le moment solennel était venu d'ouvrir le *gorsedd*. Alors le chef des bardes lut la déclaration suivante : « La vérité contre tout le monde (2)! L'an mil huit cent soixante-quatre, le soleil approchant de l'équinoxe d'automne, dans la matinée du vingt-trois août, le *gorsedd*, annoncé, selon l'usage, depuis un an et un jour, est ouvert dans la province de Gwynedd; nous y avons invité tous ceux qui peuvent se rendre ici, où nulle arme ne sortira du fourreau, mais où il sera prononcé un jugement sur les meilleures compositions et sur les ouvrages qui méritent de recevoir le

(1) Cette division des rangs n'est pas moins marquée dans le pays de Galles qu'en Angleterre. A Carmarthen, un grand bal avait été donné dans une sorte de club qu'on appelle l'*institution*. On y avait réuni deux classes de la société; mais pour maintenir entre elles la limite, une corde était tendue d'un bout à l'autre de la salle. Un Français établi à Carmarthen, et que cette séparation indignait, s'avisa de couper la corde : il fut blâmé également par les deux classes.

(2) C'est la devise du pays de Galles.

prix. A la face du soleil et sous l'œil de la lumière, la vérité contre tous! » Après une courte prière en anglais récitée par deux ministres de l'église protestante, le chef des bardes, debout sur la pierre la plus élevée, saisit une épée nue qui gisait à côté du fourreau, puis il s'écria d'une voix forte : « La paix règne-t-elle, — *a oes heddwch?* » A cette question, les bardes qui étaient rangés dans le cercle de pierres répondirent en chœur : « La paix règne. » Ce gage de concorde étant donné, l'épée fut alors plongée dans le fourreau. Les candidats aux divers grades de la hiérarchie, bardes, *ovates*, druides, archidruides, furent ensuite appelés devant le conseil des anciens et reçurent leurs degrés. Il y a donc encore des druides?... Graves et sombres, ces derniers semblaient en effet se croire de la meilleure foi du monde les légitimes successeurs des austères pontifes qui célébraient les anciens mystères dans les forêts de la Cambrie. La plupart d'entre eux se distinguaient en outre par la saillie des os maxillaires, un des signes extérieurs de la race celtique selon les physiologistes, et qui n'est, si nous devons en croire les Anglais, qu'un effet naturel des efforts de mâchoire auxquels se livrent les druides depuis leur enfance pour articuler le langage welshe. Quoi qu'il en soit, c'était leur tour de figurer dans la cérémonie. Un d'entre eux lut en langue celtique la prière du *gorsedd*. Quelques profanes (et parmi ces derniers des *reporters* anglais) souriaient bien un peu de ces rites mystérieux qui forment la partie théâtrale du *gorsedd;* quant aux habitans du pays de Galles, ils suivaient au contraire avec un grand sérieux des usages remontant, ils n'en doutent point, à la plus haute antiquité druidique.

Le *gorsedd*, tel qu'il se célèbre aujourd'hui, est en quelque sorte la préface de l'*eisteddfod*. Cette dernière assemblée se tient quelquefois en plein air ou sous des tentes; mais à Llandudno le comité a fait construire un bel édifice en bois, le *pavillon*, pour recevoir à des époques plus ou moins éloignées les héros de la fête et les spectateurs. L'intérieur était décoré de bannières, de feuillages et de devises galloises. Au centre du pavillon flottait un drapeau sur lequel se lisait en langue welshe cette inscription un peu ambitieuse : « soyez les bienvenus dans le temple du génie. » A onze heures, le président, escorté de la procession des bardes et des druides, fut solennellement installé dans son fauteuil. La salle pouvait bien contenir de deux à trois mille personnes. Les places les mieux en vue étaient occupées par des célébrités welshes aux noms les plus formidables que la langue humaine ait jamais prononcés. Tout cela formait le spectacle; quant au but sérieux de ces réunions, on ne tarda point à l'apprendre des lèvres mêmes du président, *chairman*. Suivant lui et d'après le manifeste du comité qui avait organisé le congrès, l'in-

stitution se propose de ranimer l'intérêt qui s'attache aux antiquités celtiques. Ce qu'on veut, c'est répandre les connaissances, faire jaillir le talent qui s'ignore lui-même, inspirer l'amour du foyer et réveiller dans les cœurs une noble ambition pour la culture de la poésie, de la musique et des beaux-arts. A quel point ce but a-t-il été atteint depuis la renaissance des *eisteddfodau?* Selon la parole de l'un des orateurs, tout hameau a maintenant dans le pays de Galles son chœur de musiciens; chaque village a son barde, chaque maison a sa Bible. Chaque colline et chaque vallée répètent les anciennes mélodies nationales. Cette année, le comité eut même l'idée d'adjoindre au congrès littéraire une exposition de sculptures et de tableaux, dans laquelle un artiste welshe, M. David Davies, avait envoyé une bonne étude d'après l'antique. Pour exciter encore cette flamme sacrée, une somme de 300 liv. st. (7,500 fr.) servie par le comité, et à laquelle certaines personnes avaient ajouté 50 liv. st. (1,250 fr.), devait être distribuée en prix à ceux qui sortiraient vainqueurs du concours. Un de ces prix, et l'un des plus considérables en argent, était offert à la meilleure pièce de vers. « C'est surtout de la classe ouvrière, dit un des orateurs, que le comité attendait des preuves d'inspiration. » Comme pour établir un lien entre les deux races, les Bretons et les Anglo-Saxons, un autre prix de cinq guinées fut décerné à la meilleure traduction d'*Hamlet* en vers gallois. Le barde d'Avon apparut ainsi comme une ombre dans le cercle des anciens bardes welshes, qu'il semblait réunir à l'Angleterre par l'autorité du génie. Le chant et la musique reçurent aussi leur récompense. D'excellens discours furent prononcés en anglais sur un ton très sage, et l'assemblée enthousiaste se sépara sans avoir proféré cette fois le vieux cri de guerre : *Wales for the Welsh* (le pays de Galles pour les Gallois)!

L'intention qui a présidé depuis un demi-siècle à la renaissance des *eisteddfodau* ne saurait être un instant douteuse : il s'agit avant tout de conserver la langue. S'il faut en croire les habitans du pays de Galles, qui pourraient bien être un peu orfèvres, cette langue est « la plus belle et la plus expressive qu'on ait jamais parlée dans le monde. » La vérité est que, comme tous les anciens idiomes formés à l'origine par une caste sacerdotale, le welshe se prête admirablement à l'éloquence religieuse. Dans les églises de la principauté, le service du dimanche se célèbre alternativement en anglais et en gallois. Parmi les habitans, même ceux qui parlent très bien anglais déclarent que la vieille langue celtique est beaucoup plus solennelle et convient mieux que l'autre aux rapports de l'homme avec la Divinité. Il en résulte naturellement que les ministres du culte sont tenus de posséder les deux idiomes. Presque

tous, il est vrai, sont nés dans le pays, et il faut qu'il en soit ainsi, car apprendre le welshe passe pour une entreprise herculéenne. On considère comme un tour de force extraordinaire l'exemple donné par l'évêque de Saint-David, un des hommes éminens de l'église anglicane, qui, après une année d'études, fut capable de s'exprimer couramment devant une assemblée de Gallois. Sans aspirer au même succès, j'étais curieux de connaître les principaux caractères de cette langue, et je voulus lire quelques-unes des grammaires qui se publient en anglais dans l'ancienne Cambrie (1). Un des traits qui me frappèrent le plus dans la construction des verbes est l'absence du présent de l'indicatif. Après tout, le présent existe-t-il? Les Welshes se servent d'un temps composé pour désigner ce moment insaisissable entre le passé et l'avenir. Quoi qu'il en soit, leur dialecte compte de zélés défenseurs. Un lettré qui mourut à Londres en 1852 a fondé à Llandovery une institution pour l'enseignement de la langue welshe. La même ville a vu naître dans ses murs le révérend Rhys Prichard, auteur de deux poèmes intitulés, l'un *le Livre du Vicaire*, et l'autre *la Chandelle du Welshe*, écrits tous les deux dans l'idiome primitif, et qui se rencontrent sous presque tous les toits de chaume du pays de Galles.

Le plus grand service qu'aient rendu jusqu'ici les *eisteddfodau* a été d'appeler l'attention sur d'anciens manuscrits, des airs nationaux et des traditions orales qui, sans le concours de ces congrès de bardes, fussent certainement tombés dans l'oubli. Ce mouvement fut soutenu en outre par l'influence de riches sociétés littéraires et par quelques efforts individuels. Des manuscrits précieux dormaient depuis des siècles, enfouis dans la bibliothèque des colléges ou de certaines familles nobles du pays, lorsqu'un marchand de fourrures dans Thames-street, Owen Jones, fit appel au patriotisme des Welshes, et à partir de 1801 éleva un monument à la littérature des anciens Bretons. Ce monument, — *the Myvyrian Archaiology of Wales*, en trois gros volumes, — embrasse diverses périodes de l'histoire des Gallois, depuis l'an 500 jusqu'en 1400. Il était bien temps qu'on mît la main à l'œuvre, car, selon Owen Jones lui-même, un nombre de manuscrits égal pour le moins à celui qui existait de son vivant avait déjà péri depuis les deux derniers siècles par négligence. Dans cette grande tâche, à laquelle il consacra son temps et, assure-t-on, plus de 1,000 livres sterling (25,000 francs), il fut aidé par Édouard Williams et par quelques autres collaborateurs. Il mourut, laissant la matière de huit autres volumes qu'il se

(1) Voyez entre autres *Grammar of the welsh language*, by William Spurrell. Carmarthen.

proposait de publier. Du moins l'exemple donné par le pelletier de Thames-street (Londres) ne fut point perdu, et aujourd'hui les documens abondent; les plus précieux sont naturellement ceux qui remontent à la plus haute antiquité. Il doit suffire ici de les indiquer en quelques traits. Les quatre plus anciens bardes connus sont Aneurin, Taliesin, Merddhyn et Llywarch Hen.

Aneurin, qu'on suppose avoir vécu de 510 à 560 après Jésus-Christ, et que les Welshes ont surnommé le « roi des bardes, » était, d'après la tradition, le chef de la tribu des Ottadini. Élevé tout jeune au métier des armes, il se distingua dans plusieurs batailles. Il assistait au combat de Cattraeth, où les Bretons furent vaincus par les Saxons. A la suite de cette sanglante défaite, il fut fait prisonnier de guerre et enfermé dans un donjon où il passa plusieurs années dans les chaînes. Délivré plus tard par le fils d'un autre barde, il se retira dans le sud du pays de Galles et chercha un refuge au fond d'une chaumière où il composa le *Gododin* (1). Le sujet du poème, le plus long qui existe dans la langue welshe, est cette calamiteuse bataille de Cattraeth, dans laquelle le poète avait payé de sa personne et avait vu tomber ses meilleurs compagnons d'armes. Il raconte en vers élégiaques les tristes circonstances de la déroute, qu'il attribue à l'intempérance des Bretons; ceux-ci avaient été « entraînés à combattre sous l'influence des coupes trop pleines. » Des trois cent cinquante-trois hommes qui accompagnaient le barde sur le champ de bataille, quatre seulement échappèrent au tranchant du glaive, et lui-même ne dut la vie qu'à son caractère sacré. Dans tout ce poème règne une inspiration sauvage; les scènes de massacre et de désolation, le fracas des boucliers contre les boucliers « semblable au bruit du tonnerre, » le choc des hommes d'armes « teignant d'un bleu d'acier les ailes blanches de l'aurore, » les noms et les vertus martiales des héros dont la mort « fait trembler une larme aux cils de plus d'une mère, » tel est le thème un peu monotone sur lequel cet Ossian du pays de Galles chante ses vers rudes et mélancoliques. Les bardes bretons, différens en cela des scaldes du Nord, qui excitaient sans cesse au carnage, se considéraient eux-mêmes comme des messagers de paix, et tout en célébrant avec un sombre enthousiasme les horreurs de la guerre s'efforçaient du moins d'arrêter l'effusion du sang. La légende veut qu'Aneurin ait été tué vers 570 par la hache d'un assassin.

C'est dans la même période à peu près, de 520 à 570, que Taliesin prit rang parmi les bardes gallois. Ce qu'on croit savoir de sa vie ressemble beaucoup à un roman. La langue welshe possède un grand

(1) Une traduction en anglais du *Gododin* fut publiée en 1820 par M. Probert.

nombre de contes d'enfans, les uns conservés seulement dans la mémoire du peuple, les autres retrouvés dans des manuscrits; parmi ces derniers, il en est un qu'on attribue à Taliesin. « Un petit garçon appelé Gwin, nous dit le conteur, était employé par une sorcière nommée Keridwen à surveiller un chaudron magique où elle préparait un breuvage pour donner à son fils la science et le génie. L'enfant but lui-même les trois gouttes du philtre qui devait produire l'effet merveilleux, et encourut ainsi la vengeance de la sorcière. Il fit donc preuve de sagesse en fuyant le courroux de Keridwen, qui le poursuivait. Il s'échappa sous la forme d'un lièvre; mais elle le harcela sous celle d'un lévrier. Au moment d'être pris, il se changea en poisson, elle se convertit en loutre. Il se fit alors passereau, et elle faucon. A la fin, il fut avalé sous la forme d'un grain de blé par Keridwen, qui s'était métamorphosée en poule. Au bout de neuf mois, elle s'en délivra et le lia dans un sac qu'elle jeta ensuite à la mer. C'est dans cet état qu'il fut trouvé plus tard sur le sable au bord d'une baie par le prince Elfin, fils de Gwyddno (1). » C'est sans doute ce conte qui a donné lieu à la légende du poète recueilli par des pêcheurs dans une corbeille ou dans un de ces petits bateaux si sveltes appelés *coracles*. Lui-même affirme plusieurs fois dans ses chants avoir passé par une série d'existences antérieures, tout en gardant jusqu'au bout l'impérissable conscience du moi. C'est aussi au chaudron de Keridwen qu'il attribue le don de haute sagesse et de prophétie qui le distingue. Dernier des bardes primitifs, il se donne comme chargé d'une sorte de mission divine. « Je suis, s'écrie-t-il, un disciple du silence qui adresse la parole aux bardes de la terre. Mon rôle est d'animer le héros, de convaincre ceux qui sont dans l'erreur, d'éveiller le contemplateur endormi et muet, d'éclairer bravement les rois. Je ne suis point un artiste superficiel qui caresse les bardes attachés à la maison des princes; il faut laisser ce soin aux habiles parasites. — L'Océan a dans son orgueil une profondeur légitime! » Barde et pontife, il s'autorise de la hardiesse des anciens druides pour aborder les sources les plus hautes de l'inspiration poétique. « Si vous êtes, dit-il, fidèles à la discipline de vos pères, vous devez chanter les grands secrets du monde que nous habitons. » Et, payant d'exemple, il nous donne en vers une sorte de cosmogonie dans laquelle il se représente l'univers visible comme un énorme animal montant du fond de l'abîme, sombre séjour d'un principe mauvais. A quel point les mythes et

(1) On voit encore aujourd'hui près de Conway les ruines d'un vieux château, *Diganwy Castle*, où fut enfermé, selon la tradition, ce même prince Elfin par les ordres de son oncle Maengwyn. L'influence irrésistible des vers de Taliesin, dont il avait été le sauveur et le patron, lui fit rendre la liberté.

les farouches doctrines du barde dérivent en droite ligne de l'ancienne théologie celtique, là se présente la grande question qu'il est difficile d'approfondir. Ce point de vue n'en donne pas moins à ses chants un haut intérêt; malheureusement le ton en est très obscur, et l'authenticité de ces poèmes eux-mêmes a été contestée par quelques érudits. Quoi qu'il en soit, les habitans du pays de Galles, plus accessibles à l'enthousiasme qu'au sens critique, lui assignent une date et une place certaines dans la littérature welshe. Par son caractère et par la nature de son époque, il forme, selon eux, une sorte de transition entre les anciens ovates et les bardes guerriers, entre la religion des druides éclipsée et l'aube du christianisme dans les forêts de la Cambrie (1).

Merddhyn, surnommé le Calédonien ou le sauvage, *Wyltt*, est avec Taliesin un des derniers prophètes de la race bretonne. Ce n'était point un habitant du pays de Galles proprement dit, mais bien du royaume welshe, qui s'étendait vers le sud-ouest de l'Écosse. Poète, guerrier, suprême juge du nord, il résista de toutes ses forces à l'introduction du christianisme. Vaincu, persécuté, il se retira dans les forêts de la Calédonie, emportant avec lui le dernier soupir des druides qu'il exhala dans ses chants. Un sombre mysticisme réchauffé au soleil couchant des religions de la nature en fit une sorte de Jérémie celtique. Comme on lui attribuait le don de lire dans l'avenir, ses oracles restèrent et firent autorité. Plus tard, quand on avait besoin de nouvelles prédictions pour ranimer le sentiment national, on faisait parler le prophète du fond de sa tombe (2). Après lui, Meigant, dont il reste une élégie sur la mort de Cyndylan, prince de Powys, et Llywarch Hen ferment le cycle barbare. Ce dernier vivait de 550 à 640 et mourut, dit-on, à l'âge de cent cinquante ans, près de Bala (3).

La seconde période de la littérature welshe s'étend depuis 1120

(1) Soixante-dix-huit poèmes ont été imprimés sous le nom de Taliesin dans l'*Archaiology of Wales*. Ce sont pour la plupart des élégies, des chants épiques et religieux. Il a laissé beaucoup de maximes, entre autres celle-ci : « une noble naissance est la plus déplorable des veuves quand elle n'est point fiancée au mérite. » On lui attribue aussi une prédiction célèbre qui s'adressait à tous les Celtes de la Grande-Bretagne : « leur dieu ils continueront d'adorer; leur langue ils conserveront; leur terre ils perdront, à l'exception du sauvage pays de Galles. »

(2) Les deux poèmes attribués à Merddhyn le Calédonien, l'*Avellenau* et le *Hoianaü*, ont été traduits en anglais par Jones dans *Poetical and musical Relics of the Welsh Bards*. Londres, 1794.

(3) *Llywarch Hen*, c'est-à-dire « Llywarch le Vieux, » est après Taliesin le poète de la première période dont il reste le plus de fragmens. Ses poèmes ont été traduits en anglais sous le titre de *Heroic Elegies of Llywarch Hen, prince of the Cambrian Bretons*.

jusqu'à la chute de l'ancien gouvernement breton, qui suivit en 1283 la mort de David, dernier prince de Galles. Cette seconde époque a sur la première le mérite d'une authenticité qui défie toute discussion, et à ses débuts du moins elle surpasse encore en antiquité tout ce qui a été écrit dans les langues modernes de l'Europe, à l'exception de l'Islande. La lyre welshe avait trois cordes, — la religion, la guerre et la nature. Mieux encore que les montagnes de la vieille Cambrie et que le bouclier d'Owain Gwynedd, l'institution des bardes servit de rempart sacré à l'indépendance nationale. La tradition veut que ces bardes aient encouru la disgrâce des prêtres catholiques à cause de la liberté de leurs doctrines et de la vénération qu'ils professaient pour les maximes religieuses des anciens druides, leurs premiers maîtres. Toujours est-il qu'ils furent défendus contre l'influence du clergé par la faveur et la protection des princes welshes. L'un de ces derniers, Grafydd ap Cynan, vers le commencement du XII[e] siècle, renouvela par des règlemens l'ordre des bardes et des ménétriers. Son poète favori était Meilyr, qui a laissé une élégie sur la mort de ce prince, ainsi qu'une pièce de vers touchante intitulée *le Lit de mort* (1). Les chefs bretons avaient bien compris que ces chantres divins étaient les véritables soutiens du patriotisme; eux seuls ranimaient les courages. N'a-t-on pas lieu toutefois de s'étonner du silence gardé par les bardes lors des dernières catastrophes qui ont assombri l'histoire de la principauté de Galles? Il n'existe qu'une seule élégie pour consacrer la mémoire de Llyvelyn, traîtreusement égorgé à Buallt en 1282. Avec cet événement semble avoir péri non-seulement la nationalité welshe, mais aussi le vieil esprit de résistance à l'invasion saxonne. L'âme d'un peuple reste comme ensevelie sous cet obscur monument de l'un des derniers bardes bretons. Les conquérans, on l'a vu, respectèrent du moins la langue des vaincus et encouragèrent même la littérature à se relever. Depuis ce temps, le pays de Galles présente l'exemple assez rare d'une race qui, tout en ayant renoncé à se gouverner elle-même, vit fièrement enveloppée dans les traditions du passé comme dans une armure. Ce qu'on appelle encore aujourd'hui dans les *eisteddfodau* la nationalité welshe se compose uniquement de poésie et de fictions; ne ressemble-t-elle point ainsi à ces ombres d'Ossian qui chassaient et combattaient dans des brouillards? La littérature welshe n'en a pas moins continué depuis la conquête à s'enrichir de nouveaux écrivains. Il suffira de nommer parmi les vivans David Owen, qui sous le pseudonyme de « Brutus » publie un recueil inti-

(1) On peut voir l'original et la traduction de ce poème dans le *Cambrian Register*, t. I[er], p. 405. sous le titre de *the Death Bed*.

tulé *Yr Haul* (le Soleil), et que les érudits du pays de Galles comparent pour le talent à Charles Dickens.

Les *eisteddfodau* ont beau faire, la langue bretonne est condamnée à périr. De tous les côtés s'élèvent dans la principauté de Galles des écoles où les enfans apprennent l'anglais. Les chemins de fer ouvrent de jour en jour aux touristes et aux relations commerciales cet Éden des fraîches vallées et des collines vaporeuses. Que parlé-je d'ailleurs des attaques du dehors? C'est en elle-même que cette langue porte des germes de dissolution inévitable. Si admirable qu'on le prétende, cet idiome a un défaut qui ne doit point trouver grâce devant le progrès matériel : il ne convient point aux affaires. Frappé d'un cachet ineffaçable par les castes sacerdotales et militaires, il n'a point du tout été fait pour une époque d'industrie, de commerce et de transactions pécunaires. Il porte jusque dans sa littérature les traits d'un langage arrêté à la période descriptive et poétique. Dans les campagnes, au milieu des fermes, parmi les bergers qui conduisent leurs troupeaux sur le versant des collines, il suffit encore aux rapports de la vie rustique et pastorale; mais dans les villes il meurt au souffle contagieux du commerce, et dans les usines à fer au contact de l'industrie. On a longtemps cherché les causes qui ont amené la décadence des anciens idiomes; peut-être, si l'on s'éclairait par l'exemple des populations du pays de Galles, les trouverait-on dans un fait bien simple. Les langues s'éteignent le jour où elles cessent de répondre au mouvement social des idées. La conquête peut accélérer ce résultat, mais seule elle ne saurait le produire, puisque le welshe a survécu pendant des siècles, dans l'ancienne Cambrie, à la perte de la nationalité. Quelques habitans du pays de Galles reprochent aux Anglais d'en vouloir à leur langue. Que gagnerait l'Angleterre à briser les dernières cordes d'une lyre qui a cessé depuis longtemps d'être hostile? De son côté, le pays de Galles tient par trop de liens indissolubles à la Grande-Bretagne pour rêver une scission qui équivaudrait à un suicide. Ses habitans peuvent bien évoquer dans le cercle magique du *gorsedd* les ombres des anciens héros bretons et s'écrier « vivent les Wales! » qu'y a-t-il en cela de si menaçant? Au patriotisme il faut une patrie, et les Welshes ne peuvent en avoir d'autre que l'Angleterre. Ils le savent bien eux-mêmes; aussi les plus intelligens et les plus actifs d'entre eux cherchent-ils à se rapprocher autant qu'il est en eux de la race saxonne. La conquête a d'ailleurs ménagé leur amour-propre; c'est, en apparence du moins, la couronne d'Angleterre qui est passée aux Wales (1). Et puis, consolation suprême,

(1) Édouard Ier, voyant que les Welshes étaient domptés, mais non soumis, imagina

ils n'ont été vaincus que par la liberté. Les Welshes jouissent depuis longtemps de tous les priviléges, de tous les droits politiques des Anglais. Donnant en cela un démenti à ceux qui prétendent que les Celtes ne sont point propres au gouvernement constitutionnel, ils se montrent dignes des institutions libres qu'ils ont en quelque sorte conquises dans la défaite.

C'est surtout l'industrie des mines qui a effacé de la Cornouaille l'ancien langage breton : la même cause ne doit-elle point aussi produire dans le pays de Galles les mêmes effets? Ce dernier est la terre des métaux. A dix milles environ de Llandovery, petite ville du Carmarthenshire, aux maisons vagabondes et éparpillées sur un plateau dominé par des collines qui prennent vers le nord un caractère sauvage, se rencontre une de ces masses de quartz si fréquentes dans le système cambrien. On l'appelle *Gogöfau* ou *Ogofau*, c'est-à-dire les *cavernes*. Le roc se montre en effet percé dans plusieurs directions par des galeries horizontales, ouvrage des Romains. On y a découvert des médailles, des ornemens, des inscriptions, des débris de poterie romaine, une salle de bains et d'autres antiquités annonçant assez que les maîtres du monde avaient dans le voisinage une station militaire reliée au travail des mines. La nature de ces mines elles-mêmes était depuis des siècles un secret pour les antiquaires, lorsque des spécimens de métal précieux, trouvés par les géologues dans les filons de quartz, ont enfin trahi depuis quelques années le secret de ces antiques cavernes. Le Gogöfau, il n'y a plus lieu d'en douter, était une mine d'or exploitée par les Romains (1). Aujourd'hui ce n'est point l'or, c'est le fer qui constitue pour les Welshes une source de richesses. Si l'on tient à étudier sous cet autre aspect le sud du pays de Galles, il faut nous transporter à Merthyr Tydvil, un des plus grands centres de l'industrie métallurgique.

III.

On peut se rendre de Cardiff à Merthyr Tydvil par une branche de chemin de fer qui traverse la romantique vallée de la rivière Taff. Il est peu de routes mieux faites pour exciter l'enthousiasme du paysagiste. La voie ferrée serpente entre deux chaînes de col-

d'envoyer la reine d'Angleterre faire ses couches à Carnarvon, dans le pays de Galles. « Maintenant, leur dit-il, je vous donnerai un chef né parmi vous et qui parlera votre langue. » C'est depuis ce temps-là que les fils aînés du souverain, héritiers présomptifs de la couronne, prennent le titre de prince de Galles.

(1) Voyez dans les *Memoirs of the Geological Survey* un travail très intéressant de M. Warington W. Smyth.

lines. Ce défilé du comté de Glamorgan a été jadis le théâtre de sombres aventures : là se rencontrèrent lance au poing les bandes cuirassées des barons welshes, et le sang a teint plus d'une fois l'herbe humide des prairies. C'était un lieu inculte, farouche et presque inhabité. Aujourd'hui quel contraste! Le bruit de la locomotive trouble seul le repos de la vallée, qui s'entr'ouvre par moment et laisse apercevoir un village gracieusement couché au pied des collines comme un troupeau de blanches génisses. Ailleurs des maisons neuves s'éparpillent à tous les étages d'une montagne boisée. La charrue se promène sur les hauteurs, traçant des sillons chargés de toutes les promesses de l'année suivante, ou bien encore la faux décrit un cercle éclatant parmi les épis mûrs. La rivière Taff coule nonchalamment auprès du chemin de fer, s'en éloigne, puis s'en rapproche encore, écumant çà et là entre des quartiers de roche. Au moment où je traversai à vol de vapeur cette vallée pittoresque, un voile de pluie et d'épais brouillard couvrait la tête des collines, dont quelques-unes s'avançaient en promontoire sur un océan de verdure, éclairées de distance en distance par une lumière couleur de rouille. Après tout, cette brume, qui se rencontre si souvent dans le sud du pays de Galles, ne nuit aucunement à l'effet général de la scène. L'esprit devine sous ce voile des horizons qui échappent au regard et se les figure plus étendus qu'ils ne le sont peut-être en réalité. N'est-ce point à cet aspect nébuleux du ciel qu'il faut attribuer le caractère même de la poésie des bardes du nord? A mesure qu'on avance, le spectacle extérieur se modifie : l'agriculture et l'industrie semblent se disputer le terrain. De petits moutons welshes, à la laine noircie par le brouillard et par la fumée des usines, errent encore dans les prairies herbues, qui, abritées par de hautes collines, restent vertes en dépit des étés les plus secs. Plus loin, c'est l'industrie qui triomphe. Des rubans de fer couronnent le front des hauteurs, sur lesquelles courent de petits wagons chargés de minerai ou de charbon de terre, et qui sortent sans doute des bouches de la mine. Les collines, coupées, dénudées, tourmentées dans leurs escarpemens, accusent en vigueur sur un fond brumeux les blessures qu'elles ont reçues de la main de l'homme. De tous les côtés de l'horizon, de longs tuyaux de brique font de la fumée dans du brouillard. Des bouffées de feu s'échappent à distance de sombres soupiraux, comme si c'était le sol lui-même qui brûlât. Le ciel en est noir; la campagne étouffe en quelque sorte dans un bain de vapeur. Ceux qui ont vu, il y a une trentaine d'années, cette vallée du Glamorgan ne la reconnaîtraient plus aujourd'hui. D'où est venu le changement? L'homme croit tenir et dominer la terre, c'est au contraire la terre qui le possède.

Qu'une veine de métal passant sous des prairies, des champs cultivés, vienne à être découverte, et pourvu que cette veine soit riche, voilà toute une région bouleversée. Le sous-sol exerce une réaction puissante non-seulement sur les travaux qui s'exécutent à la surface du terrain, mais encore sur les mœurs et le caractère des populations locales. C'est l'histoire de ce qui est arrivé dans la vallée de la rivière Taff. La découverte du fer, non contente d'altérer les traits du paysage, a changé un peuple de laboureurs en un peuple d'ouvriers.

On a dit que le sol inégal et onduleux du pays de Galles ressemblait à une mer orageuse. Dans ce cas, les collines du sud, comparées aux montagnes du nord, représentent assez bien le lendemain de la tempête, c'est-à-dire le moment où les vents commencent à se calmer et où les grosses vagues s'affaissent les unes sur les autres pour se relever en bondissant. Ces collines ont pourtant encore des airs de fierté. Quelques-unes sont assez hautes et assez perpendiculaires pour donner lieu, dans certaines saisons, à de véritables avalanches. Un constable vivait avec sa famille dans le district qui s'étend entre Merthyr Tydvil et Tredegar; sa maison, perchée sur le versant d'une colline abrupte, faisait partie d'une rangée de cottages isolés au milieu des précipices. En 1863, un orage éclata, suivi de torrens de pluie. Le constable, nommé Lewis, se disant que l'averse pourrait bien inonder l'égout qui se trouvait à côté de sa maison, sortit et se mit bravement à l'ouvrage pour nettoyer le ruisseau. Tout à coup il s'arrêta saisi de stupeur : un rugissement pareil à celui d'un tremblement de terre se fit entendre, et le bruit se rapprochait de moment en moment. Ayant recouvré sa présence d'esprit, il alla voir ce qui se passait. Un torrent se précipitait de la montagne contre la porte de derrière, *back-door*, de sa maison. Il courut pour avertir sa femme et ses enfans du danger qui les menaçait; mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il fut renversé par un déluge d'eau, d'argile et de cailloux. Il parvint à se relever, et, faisant un détour, s'élança vers la façade du cottage. Cependant la porte de derrière avait été forcée par le torrent, et avant que la femme de Lewis pût se sauver, le rez-de-chaussée venait d'être envahi par une avalanche de pierres qui bloquaient la porte de devant. Elle essaya, dans son trouble, d'ouvrir au moins la porte de l'escalier et de se réfugier vers l'étage supérieur; mais cette issue elle-même était obstruée. L'eau montait alors jusqu'à son épaule. La malheureuse femme portait un de ses enfans sur le cou, tandis que l'autre avait réussi à grimper entre ses bras qu'elle élevait au-dessus du torrent. Armé d'une hache, Lewis enfonça la porte; mais ce fut à grand'peine qu'il put sauver sa femme et ses enfans, tant ils

étaient, pour ainsi dire, incrustés dans un lit de boue épaisse et de cailloux.

Ces torrens qui descendent des collines n'ont pas toujours, il est vrai, le même caractère de violence. Ce sont d'ordinaire des ruisseaux à l'onde pure et froide, comme tout ce qui vient des hauteurs. Ils alimentent dans les vallées de belles rivières peu profondes qui semblent avoir été faites pour réfléchir le ciel, pour donner une âme au paysage ou pour tomber en gracieuses cascades du front des rochers. L'industrie du fer a encore changé tout cela : elle force ces ruisseaux paresseux à travailler, elle les emprisonne dans des canaux, leur fait tourner des roues ou broyer les minerais, et les condamne à traîner tristement leurs ondes souillées vers la mer. Les fées bretonnes ont dû en gémir, et je ne m'étonne plus qu'elles aient abandonné pour jamais ces fraîches retraites dont on a troublé l'eau, abattu les bosquets et foulé aux pieds les fleurs sauvages.

Merthyr Tydvil ressemble à ces villes qu'on voit en rêve, et qui s'évanouissent dès qu'on veut y entrer. De loin elle s'accuse vigoureusement par un épais nuage de fumée; y est-on, on la cherche en quelque sorte sans la trouver. Ses rangées de maisons vagabondes, assemblées sans ordre et sans symétrie, se perdent à chaque instant dans la campagne. Il y a pourtant une grande rue, commençant au chemin de fer et finissant on ne sait où, qui s'enfle et se rétrécit tour à tour, comme un serpent aux abois, sans jamais aboutir à un centre. Le secret de ce désordre est que Merthyr n'était encore, à la fin du dernier siècle, qu'un obscur village. Il avait poussé par hasard dans une large vallée, et c'est par hasard aussi qu'il s'est accru jusqu'à devenir, comme on dit, la capitale du fer. Des rues nouvelles se sont embranchées aux anciennes sans autre but que de fournir des logemens aux ouvriers des usines. C'est ici du reste qu'il faut étudier l'influence de l'industrie métallurgique sur la fortune des villes. Des vieillards se souviennent encore à Merthyr du temps où l'arrivée d'un colporteur à cheval, avec des ballots de marchandises, *bagman*, mettait en fuite toute la population, qui le prenait pour un officier du roi chargé d'enrôler par force les habitans (*press-gang*). Aujourd'hui quelle différence! La ville possède beaucoup de grands magasins qui n'auraient besoin que d'être mieux entourés pour faire grande figure, et quant aux *bagmen*, ils ne sont, hélas! que trop nombreux, bourdonnant autour de la bourse de l'ouvrier comme les frelons autour des grappes mûres. Commerce, population, numéraire, tout a centuplé, et qui a produit ces résultats? Le fer.

J'étais descendu à l'hôtel du *Castle*, dont l'enseigne fait allusion

à un ancien château, *Morlais castle,* érigé par Gilbert, lord de Glamorgan, et dont on aperçoit aujourd'hui les ruines couronnant, à quelques milles de Merthyr, une hauteur à pic. Comme il continuait de pleuvoir, et qu'il n'y avait pas moyen ce jour-là de visiter les forges, je pris le parti de faire un voyage à ma fenêtre. L'endroit était bien choisi. Je ne dirai pas que je fusse au centre de la ville, car il n'y a point de centre; mais l'hôtel occupe dans la grande rue un poste d'observation d'où le regard s'étend sur une vaste place jonchée de décombres et très fréquentée. La population de Merthyr Tydvil jouit, il faut le dire tout de suite, d'une assez mauvaise renommée. La veille, à Cardiff, un employé du chemin de fer m'avait engagé à ne point me rendre pendant la nuit dans ce qu'il appelait une ville dangereuse. Je ne vis rien, absolument rien, qui justifiât ses craintes, si ce n'est qu'il y a là une population pauvre et grossière. Les habitans peuvent se diviser en deux classes, ceux qui portent des souliers et ceux qui vont pieds nus. Il m'a été difficile de saisir d'autres distinctions, car presque tous sont revêtus des mêmes habits cousus plus ou moins de mille pièces. Une Anglaise disait qu'il fallait venir à Merthyr Tydvil pour apprendre à raccommoder. Si quelque chose étonne, c'est que de tels vêtemens aient jamais pu être neufs. Ces haillons, vus par un jour de pluie, sous une lumière cendrée, ont je ne sais quoi de fantastique et de navrant. Les enfans demi-nus barbottent dans la boue avec l'indifférence de jeunes canards. Les femmes, habillées en grande partie comme les hommes, couvertes de vestes ou de casaques brunes, chaussées de gros souliers à semelle de bois, arpentent bravement le terrain, portant sur le sommet de la tête une cruche, un baril chargé de charbon de terre ou une lourde corbeille de légumes. Un chapeau à couronne plate, fait en paille grossière, leur permet d'asseoir et d'équilibrer le fardeau. Leur force égale leur adresse; on est tout surpris de voir des muscles vigoureux se dessiner sous leur peau brune et en quelque sorte cuivrée. Elles marchent droites et semblent défier le mauvais temps aussi bien que la mauvaise fortune. Quelques-unes recouvrent d'une loque la corbeille posée sur leur tête, prenant ainsi pour quelques humbles achats domestiques plus de soins qu'elles n'en prendraient pour elles-mêmes : que leur fait la pluie? Les femmes du pays de Galles ont aussi une manière à elles de porter leur enfant. Ce dernier est enveloppé dans un vieux châle qui recouvre l'épaule gauche de la mère et passe sous le bras droit, les deux extrémités étant nouées sur la poitrine. De cette manière l'enfant repose dans un des plis du châle comme dans un nid, et n'est plus un fardeau pour la femme, dont un des bras reste toujours libre. Cette habitude est celle des gypsies, et remonte sans doute

à une haute antiquité. Les jeunes filles, d'autant plus déguenillées qu'elles sont plus à la fleur de l'âge, s'arrêtent, rient et parlent entre elles une langue inintelligible qui ajoute encore au mystère de cette race infortunée. Tout le monde est si pauvre qu'on ne rencontre point de mendians : qui leur donnerait? Les chiens eux-mêmes, maigres, ébouriffés, flairant tous les coins, parcourent la ville avec des airs affamés. Tant de misères, et nous sommes pourtant ici à la source des richesses! Si je consulte les statistiques, j'apprends que cette paroisse est une des plus abondantes de toute la Grande-Bretagne en produits métalliques; les millions en sortent sous la forme de minerai de fer et de *diamant noir* (charbon de terre). L'industrie, religion des temps modernes, aurait-elle donc ses martyrs, comme l'indique le nom même de la ville (1)? Il faut pourtant se défier de cette première impression et attendre le témoignage des faits.

Mais quelles sont ces ombres qui s'avancent là-bas dans un flot de brouillard et au milieu d'une foule recueillie? C'est un enterrement. Des parapluies massifs de toutes les couleurs, quoique le plus souvent bleus, forment autour du noir cercueil un groupe étrange. Comme toutes les anciennes races, les Celtes du pays de Galles professent un grand respect pour les morts. Quatre ou cinq cents personnes suivent généralement le défunt à sa dernière demeure. Dans quelques paroisses au sud du pays de Galles, les cimetières ressemblent à une fiancée parée pour le jour des noces. Durant la semaine qui précède les fêtes de Pâques ou de la Pentecôte, on arrache les mauvaises herbes, on fait la toilette du terrain, on y plante des fleurs nouvelles et des arbrisseaux. Parmi ces fleurs, on n'admet que celles qui ont une odeur agréable. Les roses blanches s'épanouissent sur la tombe des vierges, tandis que les roses rouges indiquent des personnes qui se sont distinguées par leur bienfaisance et par leurs vertus sociales. Ce langage des fleurs appliqué aux morts n'a-t-il point quelque chose de touchant? Arracher les plantes d'un cimetière est regardé comme un sacrilége. Un ami, un parent peut bien cueillir une fleur par hasard et l'attacher à sa boutonnière comme un souvenir, mais il doit respecter la tige. Les tombes elles-mêmes sont au moins une fois l'an blan-

(1) Merthyr vient en effet de martyr. Dans les anciens temps, c'est-à-dire vers le v[e] siècle, une princesse chrétienne et bretonne nommée Tydvil ou Tudfyl, fille de Brychan, prince de Brecon, se rendait de temps en temps à un ermitage près de la rivière Taff, où son père s'était retiré dans ses vieux jours pour se livrer à des exercices de dévotion. Ils étaient à prier, lorsqu'une bande de Saxons se jeta sur eux et massacra Tydvil avec trois de ses frères. Une source située dans le voisinage et appelée *Tydvil's Well* passe pour l'endroit où le meurtre a été commis.

chies à la chaux; je n'assurerai point qu'elles en soient pour cela plus belles ni plus respectables sous leur linceul à la détrempe; mais après tout qui blâmerait l'intention? A Merthyr, ville d'industrie et de travail, on a moins le temps de s'occuper des morts. Le cortége marchait d'un pas pressé, comme s'il avait eu hâte de rendre à la terre le fardeau qu'elle réclamait. La nuit était venue; mécontent de la ville à cause de sa misère, du temps qui continuait d'être affreux, de moi-même qui n'avais point encore atteint le but de mon voyage, j'étais couché depuis quelques heures déjà lorsque je me sentis réveillé en sursaut par un éclat d'incendie. Je courus à ma fenêtre, vis le ciel rouge comme s'il eût été enflammé par une aurore boréale. J'étais sur le point de crier : au feu! mais comme personne ne bougeait dans l'hôtel et que tout était tranquille dans le voisinage, je me rassurai, et bientôt je me souvins que je vivais cette nuit-là dans le pays des forges. La lueur sanglante qui empourprait les ténèbres était en effet une réverbération des *iron-works*.

Le lendemain était un beau jour pour Merthyr Tydvil. Il n'avait plu que deux fois dans la matinée. Je profitai de cette éclaircie pour me rendre aux usines. Il y en a quatre principales qui portent les noms de *Cyfarthfa*, de *Dowlais*, de *Gadly's* et d'*Aberdare company*. Je visitai d'abord celle de Cyfarthfa, la plus ancienne et l'une des plus rapprochées de la ville. L'art de fondre le fer était pratiqué depuis des siècles dans cette localité, mais les travaux n'avaient jamais pris de grands développemens jusqu'en 1775. C'est alors qu'un habile entrepreneur, M. Anthony Bacon, obtint un bail de neuf années pour exploiter un terrain riche en houille et en minerai de fer, présentant une superficie de huit milles en longueur sur quatre en largeur. Peu de temps après, il érigea lui-même à Cyfarthfa une fournaise, des ateliers et une forge pour fabriquer des barres de fer. Sur ces entrefaites, une guerre entre la Grande-Bretagne et l'Amérique éclata; ayant passé un contrat avec le gouvernement pour fournir divers arsenaux, il établit, toujours à Cyfarthfa, une fonderie et une usine pour le percement des canons. Ce fut l'origine de sa fortune comme aussi des agrandissemens de la ville. De même que tant d'autres industriels anglais ennoblis par leurs œuvres, *self made*, il siégea plus tard au parlement. Après lui, les ateliers de Cyfarthfa, *iron-works*, passèrent entre les mains de M. Richard Crawshay, dont la famille les possède encore aujourd'hui, et qui fit construire une grande roue en fonte mue par la force de l'eau, ayant coûté 4,000 liv. sterl. (100,000 fr.), laquelle devait alors donner une impulsion nouvelle aux travaux. L'exemple donné par M. Anthony Bacon avait d'ailleurs été suivi; d'autres

usines à fer, telles que celles de *Dowlais* et de *Plymouth*, avaient été successivement fondées par des compagnies. Un grand obstacle contre lequel ont à lutter les entrepreneurs anglais et dont on ne se doute point assez en France, c'est que très souvent ils ne possèdent point le terrain sur lequel s'exerce leur industrie. Il y a quelques années, m'assure-t-on, le bail des terres occupées par les travaux du *Dowlais*, c'est-à-dire les collines d'où la fonderie extrait le charbon et le minerai de fer, était expiré, et comme le marquis de Bute, propriétaire du sol, dictait pour le renouvellement de ce bail des conditions que les maîtres de l'usine hésitaient à accepter, les travaux demeurèrent plus ou moins suspendus, à la grande consternation des ouvriers. Enfin, à la suite d'une crise et d'une période de souffrance, la difficulté s'arrangea, et si grande fut la joie des habitans de Merthyr qu'ils saluèrent l'heureuse nouvelle par le son des cloches. La vie de douze mille hommes avec toutes leurs familles livrée brusquement à la merci d'un contrat, quel argument plus fort contre la loi qui immobilise en Angleterre la propriété foncière dans les mains de quelques familles nobles! Aussi, qu'on ne s'y trompe point, la guerre est chez nos voisins entre ces deux puissances, l'industrie et ce qui reste encore du régime féodal. C'est une guerre lente, courtoise, respectueuse, car heureusement pour la Grande-Bretagne il n'y a point chez elle d'animosité entre les classes. L'industrie *se courbe pour conquérir* (j'emprunte volontiers le titre d'une comédie de Goldsmith); la noblesse, de son côté, fait la part du feu et cède prudemment du terrain à l'ennemi. Quoi qu'il en soit, le résultat peut-il être douteux? Qu'on regarde autour de soi dans le pays de Galles; les châteaux tombent en ruines, tandis que les usines avec leurs tours illuminées, leurs murailles noires et épaisses comme d'anciennes forteresses, leurs remparts de terre et de débris, se dressent fièrement panachées de plusieurs jets de fumée. Là est la vie, là est le progrès.

On arrive aux *Cyfarthfa iron-works* en traversant des chemins fangeux et un canal qui a la couleur du Styx. O belle rivière Taff, qu'a-t-on fait de tes eaux? La terre sur laquelle on marche est d'ailleurs coupée dans tous les sens par des rubans de fer, *tramways*, qui serpentent jusque dans la ville. Comment oublier que ces rails, depuis si longtemps employés dans les mines, ont servi de prototype à nos voies ferrées sur lesquelles courent aujourd'hui les locomotives, ces chevaux du soleil, selon la théorie scientifique de Stephenson? L'usine, masquée par des habitations ou par des plis de terrain, se découvre enfin dans toute sa grandeur brutale. Construite dans l'épaisseur d'une colline éventrée par la pioche, elle se

compose de deux étages, dont l'un est de plain-pied avec la vallée et dont l'autre atteint le sommet du monticule avec lequel il se confond, appuyés qu'ils sont en quelque sorte l'un sur l'autre. C'est vers la galerie supérieure qu'arrive le minerai de fer, descendant des collines voisines dans de petits chariots d'une forme bizarre, qui semblent se mouvoir par eux-mêmes. La mine est à quelque distance dans les montagnes. Un premier fait a lieu d'étonner, c'est l'association presque constante du minerai de fer argileux (*clay iron-stone*) avec le charbon de terre. Ces deux minéraux sont dans le pays de Galles le Castor et le Pollux du règne souterrain. N'y a-t-il pas là un vaste champ de réflexions pour ceux qui croient aux causes finales? Ces grands dépôts de fer argileux enveloppés dans les plis des bassins houillers, la connexion du métal avec le combustible qui doit le réduire et aussi avec le calcaire grossier qui facilite l'action du feu, tout cela semble en effet dicté par une prévoyance de la nature. On aime à supposer que dans ses lentes combinaisons du passé, alors qu'elle construisait par une série de créations et de destructions la croûte solide de notre globe terrestre, elle avait en vue l'homme, l'industrie, le bien-être des sociétés. Telle est du moins l'idée qui a saisi quelques géologues anglais; mais alors comment se fait-il que ces indications fournies par le gisement, ce lien de parenté entre le métal et le combustible, aient échappé pendant des siècles à l'esprit des fondeurs de fer? Ces deux minéraux sont cependant bien du même âge; leur acte de naissance est signé en quelque sorte par les mêmes fossiles. On a trouvé dans les nodules de fer des coquilles, des plantes tout à fait semblables à celles qui se rencontrent dans les couches schisteuses des mines de houille. Ce sont des végétaux appartenant surtout à l'ancienne famille des fougères, tels que la *neuropteris*. La flore fossile, d'accord avec l'ensemble des faits, ne saurait laisser aucun doute sur une communauté d'origine dont devait profiter un jour l'industrie. Toutes les grandes fonderies possèdent à la fois des mines de charbon et des mines de fer; elles consument une partie du combustible dans leurs fournaises pour dompter le métal, et envoient l'autre sur le marché.

Le minerai de fer est reçu dans une grande galerie aux arches voûtées qui s'ouvrent sur une terrasse. Le style de l'architecture est des plus grossiers, mais il ne manque point de caractère. Dans les renfoncemens des pleins-cintres massifs qui courbent de distance en distance la forte muraille opposée à la terrasse, je vis des jeunes filles, pour la plupart Irlandaises, qui, assises ou pour mieux dire accroupies sur la pierre, prenaient leur repas en silence. C'était l'heure du déjeuner. La tâche de ces jeunes ouvrières est principa-

lement de casser le minerai qui sort des couches d'argile sous la forme de nodules plus ou moins aplaties. Elles le réduisent en morceaux à peu près de la grosseur d'un œuf. Ce minerai concassé est alors soumis à un procédé qu'on appelle *roasting*, et qui consiste le plus souvent à construire avec des couches alternatives de charbon de terre et de minerai une sorte de hutte recouverte d'un toit incliné. On met alors le feu au lit de houille qui forme la base de l'édifice; ce feu se communique bientôt à toute la masse, qu'on laisse brûler ainsi durant cinq ou six jours. Durant cette épreuve, le minerai a changé de couleur et perdu de son poids en se dégageant du gaz acide carbonique, du soufre et des autres matières inflammables qu'il pouvait contenir. Ce fer *rôti* qu'on laisse refroidir est maintenant prêt à être fondu. C'est la seconde opération et peut-être la plus intéressante. Sur la large terrasse que commande la galerie s'ouvrent de distance en distance des espèces de fosses à l'orifice parfaitement circulaire et surmonté d'un pavillon avec des portes de fer. Ces puits de feu sont les bouches des fournaises, *furnaces*. Quand on ouvre l'une des portes, il s'en échappe des éclairs et des rugissemens d'incendie. Que ces flammes se mêlant et s'entrelaçant les unes dans les autres rappellent bien la sombre vision du buisson ardent! Des hommes qui ont sans doute trouvé le secret de se rendre incombustibles courent avec insouciance sur cette plate-forme à travers les langues de feu que darde le sommet des cheminées. Pour nous faire une idée de la construction des fournaises qui jouent un si grand rôle dans le traitement du fer, il faut d'ailleurs nous transporter sur un autre théâtre, c'est-à-dire descendre la colline de Cyfarthfa et pénétrer dans les cours basses qui forment le premier plan de l'usine.

L'histoire des progrès de la métallurgie se rattache d'assez près aux améliorations qui se sont succédé de siècle en siècle dans la forme et l'énergie mécanique des fourneaux. Ceux qu'avaient construits les Romains dans la Grande-Bretagne étaient d'une structure basse et conique. Plus tard on éleva la maçonnerie de la fournaise et on y introduisit deux soufflets qui travaillaient alternativement à chasser et à activer l'air dans l'intérieur. Lorsque l'industrie métallurgique eut substitué l'emploi du charbon de terre à celui du charbon de bois, il fallut accroître la pression du courant d'air; c'est alors qu'on eut recours à des machines plus puissantes que les soufflets. On remplaça ces derniers par des cylindres de fonte appelés *blowing cylinders* (cylindres soufflans), parce qu'agissant tour à tour, ils soufflaient en effet une assez vaste quantité d'air dans la cheminée, *cold blast furnace*. Cette découverte remonte à 1760 et fut appliquée pour la première fois dans une fonderie de

canons établie par le docteur Roebuck; mais le grand progrès fut la substitution d'un courant d'air chaud à un courant d'air froid. Aujourd'hui une puissante machine à vapeur travaille à forcer le fluide atmosphérique dans une sorte de four où il s'échauffe, s'élève même à une haute température, et d'où il est ensuite conduit par des tuyaux dans les fournaises, *hot blast furnaces*. La supériorité de ce dernier système frappa bientôt les industriels. Un brevet d'invention avait été accordé en 1828 à M. James Beaumont, directeur d'une usine à gaz dans la ville de Glasgow; sa méthode avait été pratiquée pour la première fois dans les *travaux de fer* de la Clyde, et dès 1835 tous les maîtres de forges écossais, à l'exception d'un seul, l'avaient adoptée. Cette innovation a triomphé aussi à Merthyr Tydvil. Un des avantages qu'elle présente est l'économie du combustible : la même quantité de houille réduit trois fois plus de fer, et un courant d'air chaud fait deux fois plus d'ouvrage, comme on dit dans les usines, que n'en faisait un courant d'air froid égal en volume. Le résultat très clair de ce changement a donc été d'élever le chiffre de la production et de diminuer le prix des produits : grand bienfait pour l'Angleterre. Que se passe-t-il toutefois dans la fournaise pendant que l'air *souffle chaud* et que le feu mugit? Les substances confiées à ce vaste récipient, c'est-à-dire le minerai de fer et le calcaire grossier, s'amollissent, portées à un degré de chaleur intense par la combustion du coke (1). Le calcaire se dépouille alors de son acide carbonique, lequel, se combinant avec les parties siliceuses et albumineuses du minerai, forme ce qu'on appelle le *slag* ou scorie à l'état liquide. Cette écume s'élève et flotte à la surface du bain de fer fondu, tandis que ce dernier, attiré en bas par la loi de gravité, descend lentement le long de la fournaise, traverse le courant d'air sans s'oxyder, grâce à la grande quantité de carbone dont il s'est imbibé au passage, et s'amasse goutte à goutte dans l'âtre, *hearth*, placé à la base du foyer.

Ces fournaises en travail présentent vraiment un aspect terrible. Que parle-t-on de volcans? Durant ces dernières années, plusieurs explosions ont eu lieu en Angleterre dans ces cheminées chargées de feu, de métal et de vapeurs concentrées. Le fils de l'ingénieur des travaux de Dowlais, à deux milles de Merthyr Tydvil, fut asphyxié, il y a quelque temps, par les gaz qui s'échappaient d'un de ces cratères en ébullition. Ailleurs quatre personnes qui habitaient une maison voisine d'une fonderie de fer furent étouffées durant la nuit par la même cause. En Écosse, à l'usine de Dundyvan, près de

(1) Il faut en effet que le charbon de terre soit réduit d'avance à l'état de coke pour être utilisé dans ces fourneaux.

Coatbridge, trois ouvriers et un jeune apprenti furent renversés par la masse encore liquide des scories et par les cendres qui s'abattirent tout à coup d'une fournaise. Les habits et le corps brûlés, ces trois hommes se sauvèrent dans un état pitoyable, et après avoir vécu quelques jours, luttant contre des douleurs atroces, ils succombèrent à leurs blessures. Quant au jeune garçon, il ne put même se relever; on réussit à le dégager de ce monceau de laves fumantes, et on le transporta dans une maison où il mourut quelques heures après. Lorsqu'on nettoie ces cheminées, ce qui en tombe est formidable. On y a trouvé des graphites et d'autres rares produits chimiques. Les scories qu'on retire de la fournaise après la fonte du minerai produisent un volume très considérable. Jetées et amassées d'année en année autour de l'usine, elles l'entourent de véritables remparts. Ces monceaux de débris ont même imprimé des traits nouveaux au paysage et élevé des collines parmi les collines. Dans deux ou trois mille ans d'ici, ces terrains créés par l'industrie exerceront peut-être dans plus d'un sens la curiosité des géologues; aujourd'hui même en Angleterre on suit pour ainsi dire à la piste les travaux métallurgiques des anciens Romains et de leurs successeurs par les couches artificielles qu'a laissées sur place le rebut des fonderies, et qui dans plus d'un endroit ont eu le temps de se recouvrir d'une croûte de terre végétale. Cette écume du fer offre encore une autre singularité remarquable : comme on la dépose à l'état igné sur la masse refroidie des scories anciennes, elle semble d'abord près de s'éteindre, et l'ensemble ne présente pendant le jour qu'un immense tas de noirs décombres; mais qu'on ne se laisse point aller à trop de confiance, le feu couve sous la cendre. Viennent les ombres de la nuit, et des flammes de diverses couleurs qui dormaient en quelque sorte sous la clarté du soleil se réveillent successivement. Toute la colline apparaît alors revêtue d'un éclat sinistre. C'est ce phénomène que j'avais aperçu la veille des fenêtres de l'hôtel, et qui m'avait fait croire à un incendie.

Revenons au métal qui bout dans la fournaise. On a étendu devant le foyer un vaste lit de sable. Dans quelques usines, ce lit est recouvert d'un toit; aux *Cyfarthfa iron-works*, il est exposé en plein air et protégé seulement par un enclos de pierre qui le sépare de la cour. Le lit de sable s'incline en pente à partir de la fournaise et se montre en quelque sorte labouré d'une série de sillons parallèles entre lesquels s'élève un fort bourrelet. L'embouchure de ces sillons communique avec un conduit transversal creusé dans le gravier, et tous ces conduits aboutissent à un long canal qui court du robinet de la fournaise jusqu'à l'extrémité du lit de sable. L'ouverture du robinet (*tapping*) est à coup sûr un moment

solennel pour le spectateur. Le métal bouillant sort du réservoir avec un éclat de *lune fondue* (c'est la comparaison des ouvriers), et, descendant en ruisseau par le canal principal, va d'abord remplir la dernière rainure, c'est-à-dire la plus éloignée de la fournaise. Au fur et à mesure que le liquide ardent s'est introduit dans les rangées de gouttières, un ouvrier ferme la communication entre le conduit oblique et la grande artère latérale; il fixe en terre d'une main ferme un fer de bèche et jette du sable contre le courant. Le bain de métal est ainsi obligé de rebrousser chemin, et alimente l'un après l'autre tous les sillons, en finissant par les plus rapprochés du foyer. Le canal nourricier est appelé « la truie » (*sow*), et les autres sont censés être autant de « petits cochons » (*pigs*), qui têtent successivement le sein de la mère. De là le nom de *pig iron* que les Anglais donnent au fer fondu.

J'avais assisté d'abord le jour à cette scène intéressante; mais combien elle m'a paru plus grande et plus merveilleuse pendant la nuit! Toute l'usine avec ses fortes ombres et ses feux flamboyans se détache alors comme un édifice de cyclopes, tandis que le métal en fusion répand à la surface du sol une clarté blanche pareille à celle de la lumière électrique. Dès que le liquide commence à se figer, on jette du sable avec une pelle, ou l'on fait jouer un jet d'eau à la surface des *pigs* afin d'en réduire la chaleur incandescente. Plus tard, quand ils sont refroidis, on les relève, et ces longs blocs de métal ont naturellement pris la forme des moules, c'est-à-dire des sillons dans lesquels il ont été coulés.

Jusqu'ici le fer n'est encore que de la fonte (*cast iron*). S'agit-il maintenant de le convertir en fer malléable, c'est l'affaire d'un second procédé auquel on donne dans les usines anglaises le nom de *puddling*. Ce procédé, pour lequel Henri Cork reçut un brevet d'invention en 1784, consiste à briser la fonte en petits fragmens et à l'introduire sous cette forme dans une fournaise reverbératoire. Un ouvrier, appelé, à cause de ses fonctions, le *puddler*, dirige une colonne d'air à travers la grille et le foyer de manière à produire une chaleur extrêmement intense. Au bout de vingt minutes environ, la charge (c'est ainsi qu'on désigne le métal confié à la fournaise) commence à donner des signes de ramollissement. Lorsque toute la masse est arrivée à l'état de fusion, le *puddler*, armé d'un instrument de fer ayant la forme d'une houe, agite et remue le liquide, dont il présente sans cesse une nouvelle surface à l'action du feu. Durant ce travail, le bain de métal se soulève et s'enfle comme une mer, jetant des éclairs de flamme bleuâtre. Il est alors en train de se *décarboniser* sous l'action de l'oxygène de l'air qui circule dans toute la fournaise. Ce métier de *puddler* est l'un des plus pénibles

qui existent : il exige l'exercice d'une grande vigueur musculaire dans des conditions très rigoureuses. Faut-il après cela s'étonner que de tels ouvriers montrent le plus souvent de la répugnance à élever leurs enfans pour une profession dans laquelle en général les forces humaines cessent, après l'âge de quarante-cinq ou de cinquante ans, de suffire à la tâche? Qui ne leur pardonnerait en outre de s'abandonner quelquefois à un excès de boisson, livrés qu'ils sont, pendant de longues heures de travail, à l'action dévorante de la fournaise? Cependant le métal, qu'on n'a cessé de remuer vigoureusement, finit par ne plus être un fluide élastique : il se caille en grumeaux, puis bientôt ces grumeaux se réunissent en une masse granulaire qui s'émiette comme de la terre sèche sous l'instrument du *puddler;* seulement c'est une terre de feu. Dans cet état, on le retire de la fournaise en boules d'une grosseur modérée, et on le soumet à une forte pression mécanique de manière à en former des gâteaux (*cakes*). Ces gâteaux sont remis au feu dans une autre espèce de fournaise, puis ils passent à plusieurs reprises sous une série de rouleaux d'où ils sortent s'allongeant à vue d'œil en rubans de fer rouge. Chaque fois qu'ils glissent sur le plancher de métal, ces rubans se tordent et se meuvent de même qu'un serpent qui lutterait pour s'échapper; mais des enfans noirs comme des lutins courent à travers la plate-forme, saisissent ces serpens de feu avec des pinces et les traînent ainsi captifs vers de nouvelles épreuves. Une machine qui semble animée d'une force surnaturelle les coupe ensuite l'un après l'autre, selon la longueur voulue, avec plus d'aisance qu'une lame de rasoir ne trancherait un roseau. On a obtenu alors ce qu'on appelle du fer en barres ou du fer forgé. J'ai vu frapper selon le même procédé des rails de chemins de fer qui s'empilent par milliers dans les cours de l'usine. Le métal a dépouillé dans cette série d'épreuves le carbone, l'oxygène et les parties terreuses qui s'attachaient encore à la fonte. Il resterait, pour certains besoins de l'industrie, à convertir le fer en acier; mais cette dernière transformation ne se pratique guère jusqu'ici à Merthyr Tydvil.

De l'usine de Cyfarthfa je me rendis aux *Dowlais iron-works,* où je voulais observer une autre grande scène d'actions mécaniques. Les travaux couvrent une superficie de 14 acres de terre et ont coûté à établir 2 millions 1/2 de livres sterling (62,500,000 francs.) Pour jeter les fondemens des ateliers, on creusa jusqu'à ce qu'on pût trouver dans la terre une roche solide; l'excavation fut remplie d'abord de gros blocs de calcaire grossier reliés entre eux avec du ciment, et sur cette base on étendit un plancher en chêne qui fut ensuite masqué par un revêtement de fer. Qui ne serait frappé en

arrivant par l'aspect de ces immenses hangars dont le toit s'appuie de distance en distance sur des colonnes de métal? Les machines sont lourdes et puissantes; elles se meuvent, véritables mastodontes de l'industrie, avec une lenteur solennelle, mais aussi avec une régularité terrible qui brise toutes les résistances. Là se trouve le plus grand cylindre soufflant, *blowing cylinder*, qui ait été construit dans la Grande-Bretagne et par conséquent dans le monde; il frappe vingt doubles coups par minute. Quelques détails statistiques donneront une idée de l'importance de ces grandes usines welshes. Celle de Dowlais extrait de ses mines 600,000 tonnes par an de charbon de terre, dont 400,000 sont consumées dans la fabrique et 200,000 sont exploitées pour servir de combustible aux bateaux à vapeur ou aux locomotives des chemins de fer. Elle possède dix-sept fournaises pour fondre le minerai, *blast furnaces*, dont quinze sont toujours en activité. Qu'on ajoute à cela cent cinquante-quatre fournaises pour épaissir le fer liquide, *puddling furnaces*, parmi lesquelles quatre-vingt-dix travaillent sans cesse. La quantité de fonte, *pig iron*, produite par an est de 140,000 tonnes. Ce colossal établissement occupe huit mille ouvriers et six cents chevaux. Le prix du travail varie selon le prix du fer sur le marché; mais quand les salaires sont hauts, l'usine paie à ses ouvriers 9,000 liv. sterl. (225,000 francs) par semaine (1). On construit en outre sur les lieux en ce moment d'autres ateliers pour faire de l'acier selon le procédé nouveau, *Bessemer system*, et qui permettront de fabriquer 20,000 tonnes de ce métal par an. L'acier sera converti en plaques pour construire surtout des frégates cuirassées. Encore n'est-ce pas seulement à Merthyr Tydvil que prospèrent les *iron-works;* ils s'étendent dans le Glamorganshire sur un rayon d'une quarantaine de milles, groupés çà et là dans les vallées ou sur le versant des collines. Plus se développe la liberté du commerce, et plus les grandes industries tendent chez nos voisins à se localiser. Des comtés tout entiers deviennent de vastes ateliers de travail, représentant ici les forges de l'Angleterre, ailleurs ses salines, plus loin ses poteries. Les principales fabriques aussi bien que l'agriculture s'attachent à la terre, ou pour mieux dire à la nature du sous-sol comme à une mamelle féconde où elles puisent l'aliment de leur force et de leur activité.

Les maisons des ouvriers s'alignent autour des usines de Dowlais. Je trouvai aux habitations meilleur air qu'aux habitans eux-mêmes. Le plus souvent, peintes d'une bordure verte autour de la porte et

(1) Le directeur des travaux de Dowlais, M. Menelaus, jouit d'une grande réputation parmi les métallurgistes.

des fenêtres, elles étalent avec un naïf orgueil un seuil blanchi à la chaux. La porte est presque toujours ouverte, et l'intérieur ne manque point de propreté (1). Le regard découvre du dehors dans une pénombre un bahut en acajou chargé de verreries et de porcelaines, des chaises rangées avec ordre, des instrumens de ménage en cuivre ou en étain aussi polis et aussi luisans que s'ils étaient d'or ou d'argent, et dans un coin la maîtresse du logis assise, qui travaille à quelque ouvrage d'aiguille. Les enfans jouent dans la rue, sur le devant de la maisonnette; ils sont frais et bien portans, mais barbouillés, crottés, bourbeux : on dirait des boutons de rose ramassés dans la boue. Des poules se promènent aussi autour du seuil comme si elles étaient sur leur terrain, et entrent même quelquefois dans l'intérieur de la chambre, au rez-de-chaussée, dont le plancher est recouvert d'une légère couche de sable. Si j'en crois une statistique publiée il y a quelques années, l'éducation des habitans laisse beaucoup à désirer. Sur 695 couples mariés en 1845, 1,016 personnes étaient incapables de signer leur nom. L'instruction a fait depuis ce temps-là quelques progrès à Merthyr Tydvil; mais la plupart des parens, déterminés par l'appât du gain, envoient plus volontiers leurs enfans à l'usine qu'à l'école. Les salaires sont assez élevés; les meilleurs ouvriers gagnent près de 7 livres sterling (175 francs) par mois; ce n'est donc point tout à fait dans la mauvaise rétribution du travail qu'il faut chercher la cause de leur misère. L'industrie, surtout celle du fer, exige une alimentation plus forte que le labeur agricole; elle entraîne en outre plus facilement aux goûts de dissipation et à l'abus des liqueurs fortes (2). Il en résulte que les ouvriers des usines, tout en gagnant deux fois plus que les ouvriers des fermes, n'en sont pas pour cela beaucoup plus riches. Où donc ont-ils alors trouvé de l'argent pour bâtir les nombreuses chapelles qui s'élèvent à Merthyr Tydvil, et dont quelques-unes affectent d'assez grands airs d'architecture? La religion est pour eux le seul lien qui les rattache à l'idéal; il n'y a que le temple où le dimanche ces hommes, courbés toute la semaine sous le travail manuel, entendent une parole qui les élève un instant au-dessus du cercle étroit et monotone des habitudes journalières. Il ne faut donc

(1) Cette habitude de vivre en quelque sorte dans la rue entraîne plus d'un inconvénient. Le samedi, grand jour de nettoyage, on voit les hommes tout noirs de la mine ou de la forge, les enfans, quelquefois même les femmes, se laver dans un état alarmant de nudité.

(2) On accuse aussi les femmes de se livrer entre elles à des parties de thé où se dépense beaucoup de temps et d'argent. L'ouvrier, revenant à la maison et ne trouvant point son souper prêt à l'heure, n'en est que plus porté à fréquenter les cabarets.

point s'étonner de leurs sacrifices pour acheter ainsi le pain de l'esprit. Ces chapelles appartiennent à des sectes dissidentes, c'est-à-dire séparées de l'église anglicane. N'est-il point curieux d'observer que, toutes les fois que la race celtique s'est détachée du catholicisme, elle s'est avancée jusqu'aux limites extrêmes de la réformation? Les ouvriers de Merthyr Tydvil ont aussi leurs fêtes populaires. Au moment où j'y étais, une procession traversa la ville bannières au vent et rubans déployés : c'étaient les *ivorites*, une société de bienfaisance et de secours mutuels assez semblable pour ses statuts à celles des *odd fellows*, des *foresters* et des autres confréries anglaises, mais placée sous la protection d'un héros welshe. Ivor Hoel ou Ivor le Généreux était un chef de la maison de Tredegan, qui vécut de 1310 à 1370.

Les Anglais reprochent aux Celtes du pays de Galles un caractère fin et rusé. Quant à moi, j'ai surtout été frappé de leur tristesse. Consultez leurs poèmes nationaux, ce sont des élégies; écoutez leurs chants et leurs airs, ils ont la mélancolie d'une race qui a souffert. Les événemens de l'histoire ont été durs pour ce rameau de la famille celtique : comme un enfant dont la maison a été détruite et qui passe dans le sein d'une autre famille, les Welshes ont de bonne heure changé de maîtres et de patrie. La nature elle-même leur a fait de rudes présens; elle leur a donné le fer. La contrée est belle, mais quelle âpreté dans la grandeur! Les montagnes qui s'élèvent vers le nord ressemblent à des nuages figés en granit. Si la lune a des paysages, ils doivent ressembler à ceux-là. Je ne connais que les sévères conquêtes de l'industrie qui puissent faire diversion à cet ensemble de causes absorbantes. Dans les *eisteddfodau*, la voix des orateurs soulève plus d'une chaleureuse acclamation; mais ces bruits s'éteignent bientôt dans le vide, ainsi que les derniers échos d'une nationalité expirante. La gloire militaire des Wales n'est plus qu'un souvenir; leur poésie elle-même semble destinée à périr comme Ophélia, le rayon de la jeunesse et la couronne de fleurs sauvages sur la tête. Dans les usines au contraire, où l'on ne s'enivre point des fictions du passé, quel changement! Le feu, l'eau, la vapeur, les machines, les hommes, tout lutte, tout produit, tout vit. On a devant les yeux le grand spectacle d'une ancienne race qui, sortant enfin des nuages d'une rêverie énervante, se régénère dans le travail et se rattache bravement au grand courant des sociétés modernes. Il serait inutile de s'étendre sur les applications du fer à l'industrie, à l'architecture, à la marine, à la guerre. Qui ne sait que l'importance des états se mesure aujourd'hui en grande partie à la possession de ce métal? Les Anglais en ont tiré mille services et l'ont ployé à toute sorte d'usages. Il se

construit à Londres des maisons de fer qu'on emporte avec soi et qu'on monte ensuite de toutes pièces en Australie, au Cap, à la Nouvelle-Zélande. Comment dire ce que le génie civil doit aux *iron-works*? Un de ses triomphes est à quelques lieues mêmes de Merthyr Tydvil le viaduc en fer de Crumlin, véritable chef-d'œuvre de force et de légèreté.

Pour peu qu'on interroge l'histoire, on est entraîné vers un autre ordre de réflexions. Le caractère des métaux n'a point été étranger à la nature des différentes époques. Les découvertes de l'or du XVe au XVIe siècle ont répondu aux besoins d'une société aristocratique. L'âge du fer est au contraire, par une curieuse coïncidence, l'âge de la démocratie. La *moralité* de ce dernier métal, si l'on peut s'exprimer ainsi, est du moins supérieure à celle de l'or : il n'allume point les convoitises des aventuriers, il n'a jamais dépeuplé les contrées lointaines ni traversé les mers teint du sang des indigènes. Transformé en outils, il apporte au travailleur des forces nouvelles; converti en machines, il centuple la production; allongé en rubans, il réduit les distances. Combien le bon marché des ustensiles de fer n'a-t-il pas depuis un demi-siècle accru chez nos voisins le bien-être domestique! L'agriculture lui doit ses meilleurs progrès. C'est ce caractère d'utilité générale qui assure l'avenir aux *iron-works*. Les grandes industries sont aujourd'hui les industries populaires. Pareilles à ces chênes gigantesques dont les racines, selon l'expression de Humboldt, plongent vers le foyer central, elles vont puiser la séve et la chaleur dans les couches profondes de la société.

ALPHONSE ESQUIROS.

LA

PEINTURE DE PAYSAGE

EN SUISSE

ALEXANDRE CALAME.

On s'étonne quelquefois que les sites de la Suisse n'inspirent pas plus habituellement les paysagistes. — D'où vient, dit-on, qu'un pays aussi digne d'admiration, aussi fécond pour les voyageurs en émotions et en surprises, demeure le plus souvent auprès des artistes dans un état apparent de disgrâce et d'abandon? — Rien de plus facile à s'expliquer pourtant, rien de plus judicieux au fond que ces réserves ou ces abstentions du pinceau. La nature en Suisse est une nature toute d'exception et d'accident, une nature sans mesure dans ses audaces, sans vraisemblance pour ainsi dire; or l'art ne saurait se proposer d'autres thèmes que ceux qui expriment, même sous des formes imprévues, une idée d'ordre, d'harmonie, une certaine vérité à la fois limitée et générale. Il ne lui appartient pas plus de reproduire la chute du Rhin à Schaffouse que la cataracte du Niagara; il prétendrait aussi vainement figurer les glaciers des Alpes que les steppes sans horizon de la Russie, parce qu'ici l'énormité du spectacle écrase ou déconcerte le sentiment de la proportion pittoresque, parce qu'en face de pareils modèles, toute volonté personnelle se paralyse, tout désir d'invention s'anéantit, parce qu'enfin le fait à représenter exclut également le droit d'en modifier les termes et le pouvoir de le rendre au vrai sans aboutir à la difformité.

Les phénomènes naturels les plus propres sur place à étonner le regard sont donc, par cela même, les moins favorables à l'œuvre du peintre et à la fonction de la peinture. En s'aventurant dans le domaine des pures curiosités géologiques, l'artiste court le risque de perdre la notion pittoresque du beau pour n'acquérir que l'intelligence scientifique des choses, pour n'en savoir plus découvrir et nous révéler que les côtés bizarres, la signification exceptionnelle. A ne considérer que la difficulté des informations et, la tâche une fois donnée, les efforts d'attention qu'elle exige, cela peut être jusqu'à un certain point méritoire. Si l'on tient compte au contraire de l'art proprement dit, des lois qui le régissent, de l'influence qu'il lui appartient d'exercer, cela est inutile et même foncièrement défectueux, car l'impression produite ne saurait ni équivaloir à l'émotion causée par le simple aspect de la réalité, ni se substituer si bien au souvenir de celle-ci qu'elle s'explique par la seule vertu des moyens d'exécution employés. A quoi bon dès lors se vouer à une besogne en dehors des conditions du portrait par l'étrangeté même et les caractères intraduisibles des types, en dehors aussi de l'interprétation idéale, puisque la physionomie de ces modèles n'a plus de sens et disparaît, si l'on essaie de la réviser?

De notre temps néanmoins, l'épreuve a été tentée, et quelquefois avec un remarquable talent, par deux peintres suisses, MM. Diday et Alexandre Calame. En se faisant, il y a plus de trente ans, le chef de ce que l'on appelle un peu ambitieusement aujourd'hui « l'école du paysage alpestre, » et qu'il suffirait de nommer un groupe d'hommes en quête d'un certain progrès, le premier avait le mérite de donner à l'art du paysage en Suisse une allure propre, un caractère national, et de lui inspirer le dégoût des contrefaçons ou des emprunts dont il avait si humblement vécu jusqu'alors. Le second, en poursuivant l'entreprise avec une habileté plus sûre et plus audacieuse en même temps, réussit à devenir le représentant principal des doctrines nouvelles et à les accréditer auprès de la foule, sinon à les justifier complétement. Calame, mort il y a quelques mois, a joui de son vivant d'une grande réputation; même en dehors de la Suisse, il a obtenu des succès qui n'accueillent d'ordinaire que les talens tout à fait supérieurs. Reste à savoir quelle part revient dans les causes de cette popularité au milieu d'où l'artiste était issu, quel surcroît d'importance ses œuvres ont pu emprunter du contraste avec la faiblesse des essais antérieurs, quelle place enfin il convient de leur assigner non-seulement dans l'histoire de l'art local, mais dans l'histoire de la peinture contemporaine. Ce qu'il faut reconnaître tout de suite, c'est que si les tableaux qu'a laissés Calame permettent à la critique de faire ses réserves, de distinguer entre la célébrité acquise et la valeur intrinsèque des

travaux qu'elle a récompensés, les souvenirs qui se rattachent à la vie et au caractère de l'homme n'autorisent rien d'autre que le respect. Dans cette vie laborieuse et digne, consacrée tout entière à l'étude, aux graves devoirs, à la pratique des vertus sévères, nulle incertitude, nul démenti. Peut-être, au premier aspect, ne paraît-elle pas exempte de quelque raideur; mais cette inflexibilité, après tout, est celle de la ligne droite, et l'on aurait mauvaise grâce, en face du chemin parcouru, à y relever, comme une singularité regrettable, l'absence d'une interruption ou d'un détour.

Parler des premières années et des premiers essais d'un artiste, c'est le plus souvent se condamner à redire l'histoire bien connue d'une vocation contrariée, d'efforts entravés par les résistances d'autrui ou par la pauvreté de celui qui les tente; c'est rappeler, après tant d'exemples de même sorte, les obstacles qu'opposent à l'essor d'un jeune talent les exigences de la famille ou les difficultés de la vie. Les débuts de Calame ne feraient que remettre une fois de plus sous nos yeux ce spectacle prévu d'une enfance riche en promesses et bientôt inquiétée dans ses espérances, d'une volonté qui ne se manifeste de bonne heure que pour entrer en lutte avec l'adversité. C'est d'abord l'expression naïve d'un goût inné, d'une aptitude qui se traduit, aussitôt que la mémoire et la main peuvent agir, dans des essais à tout propos de représentation pittoresque; puis viennent, avec les progrès de l'âge, les déceptions et les épreuves, les nécessités matérielles auxquelles il faut s'efforcer de pourvoir, les malheurs qu'il faut bien accepter. Né près de Vevey en 1810 et fils d'un entrepreneur de maçonnerie, Calame avait à peine quatorze ans lorsqu'il vit son père, ruiné du jour au lendemain par la mauvaise foi, dit-on, d'un associé, tomber malade de chagrin et perdre peu à peu ce qui lui restait de courage et de forces. Deux ans plus tard, il était l'unique soutien de sa mère devenue veuve. Adieu donc, au moins pour le moment, aux rêves de talent et de gloire, adieu à la liberté de continuer de chères études et de travailler en vue des succès futurs! Ce qu'il s'agit de se procurer, ce n'est plus dans l'avenir une place parmi les artistes, c'est maintenant, aujourd'hui même, les moyens de vivre et de faire vivre celle dont la maladie du chef de la famille a épuisé les dernières ressources; ce qu'il faut conquérir, ce n'est plus la renommée, c'est du pain. Le pauvre jeune homme se mit résolûment à l'œuvre. Admis, comme employé, dans les bureaux d'un agent de change à Genève, il y passa quatre années et réussit, avec les chétifs appointemens qui rétribuaient son travail, à préserver à peu près sa mère de la détresse, sauf, bien entendu, à faire bon marché de ses propres besoins et à se réduire souvent à quelque chose de moins que le nécessaire pour alléger d'autant des souffrances qui auraient eu

raison de son courage par cela même qu'elles n'étaient pas les siennes.

Le moyen cependant de se renfermer absolument dans des occupations si contraires aux espérances premières, de ne rien donner à la passion secrète, à l'instinct! Calame essaya de tout concilier. Ses journées ne lui appartenaient pas, aussi n'eut-il garde d'en distraire une minute au préjudice de la besogne que lui imposaient ses humbles fonctions de commis; mais, le soir venu, ne lui était-il pas permis de substituer sans scrupule un crayon ou un pinceau à la plume dont il s'était pendant tant d'heures consciencieusement servi pour aligner des chiffres? Qui sait d'ailleurs s'il ne trouvera pas dans ces travaux de son choix un surcroît de ressources pour secourir sa mère, et, — désir qui n'était chez lui ni moins ardent ni moins habituel, — pour éteindre les dettes que son père avait laissées en mourant? Des notes écrites par Calame lui-même nous apprennent quels furent alors ses efforts en ce sens et les arrière-pensées de son amour-propre, ou plutôt de son amour opiniâtre de l'art. « Je songeai, dit-il, à tirer parti de mon goût passionné pour le dessin, qui, depuis mon enfance, occupait tous mes loisirs. J'avais fait quelques progrès, sans avoir jamais reçu ni conseils ni direction. Mon excellent patron, qui était mon tuteur (1), m'encouragea et me recommanda à quelques marchands d'estampes. Je m'essayai à colorier de petites vues de la Suisse qui se vendaient assez bien, et me donnaient l'espoir de gagner par ce moyen, plus dans mes goûts que le commerce, de quoi subsister, ma mère et moi. » Et plus loin : « Ayant réussi à faire quelques aquarelles et quelques sépias que je vendais un peu mieux que les coloriages de mes vues suisses, je voyais avec espoir un tout petit pécule augmenter de semaine en semaine. J'entrevoyais la possibilité d'acquitter dans un temps peu éloigné les dernières dettes de mon père. J'étais aussi, il faut le dire, poussé par mon désir d'être artiste un jour moi-même. Tous ces motifs m'engageaient à prendre la palette, pour essayer ce qu'il me serait possible de faire. »

Prendre une palette, travailler non plus à l'enluminure de petites vues gravées ou dessinées tant bien que mal, mais à la représentation directe de la nature, s'informer sans détours des secrets de l'art, telle est donc l'ambition qui croît au fond du cœur de Calame à mesure que l'essai du métier lui réussit. Ces vœux se trouvèrent en partie exaucés lorsque le chef de la maison où le futur paysagiste faisait depuis quatre ans son apprentissage commercial lui eut permis de prélever, pour les passer dans l'atelier de M. Diday, deux heures par jour sur le temps dû aux affaires. En s'enrôlant parmi

(1) M. Diodati de Morsier.

les élèves d'un artiste de profession, Calame néanmoins hésitait encore à se confesser à lui-même son intention de sacrifier bientôt tout le reste de son temps à la peinture, son espoir de devenir un peintre à son tour. « Bien que j'eusse, écrivait-il en remontant à cette époque de sa jeunesse, bien que j'eusse le pressentiment que là était ma véritable vocation, je n'osais aborder cette pensée, et la seule ambition que j'avouasse était de faire mieux que mes confrères les colorieurs les petites images de glaciers destinées aux étrangers. Au bout de trois mois, c'est-à-dire de quatre-vingt-dix heures chez mon maître, j'avais fait assez de progrès dans le dessin pour espérer une meilleure position que celle d'employé dans un bureau. Avec le consentement de M. Diodati et avec son appui, je quittai le *doit et avoir*... pour vivre désormais, non point en artiste, mais en ardent travailleur. J'étais levé au point du jour, et mes veilles se prolongeaient souvent après minuit, afin de regagner les quelques heures que j'employais à l'étude sérieuse chez M. Diday, qui m'encouragea à fréquenter son atelier au-delà des trois mois dont M. Diodati avait fait les frais. » Calame, est-il besoin de le dire? n'hésita pas à s'imposer de nouvelles privations pour mettre à profit les exhortations et le bon vouloir de son maître. Il abandonna de grand cœur les outils de l'enlumineur, ne songea plus à manier que les crayons et les pinceaux du paysagiste, et le voilà, il est vrai, encore plus pauvre qu'auparavant, mais du moins libre de se donner tout entier à des études qu'il n'avait pu tenter jusqu'alors qu'à la dérobée. Bientôt il en savait assez, il avait fait assez de progrès pour intéresser utilement à sa cause quelques protecteurs, quelques artistes, le père de Rodolphe Töpffer en particulier, et pour retirer à peu près de ses esquisses peintes d'après nature ou dans l'atelier de M. Diday le gain que lui procurait naguère la vente de ses petites vues coloriées.

Tandis que Calame s'efforçait ainsi d'obtenir d'un travail acharné un commencement de talent et la promesse d'un avenir, un autre apprenti de l'art, qui l'avait à peine précédé dans la vie, et qui devait le suivre dans la mort à quelques jours seulement d'intervalle, Hippolyte Flandrin, engageait obscurément à Paris une lutte semblable, et aussi vaillamment soutenue. Certes, au point de vue du talent et de l'importance relative des œuvres accomplies, les noms des deux peintres ne sauraient être rapprochés l'un de l'autre. Autant vaudrait confondre dans une admiration égale Lesueur et le peintre hollandais Everdingen, ou attribuer aux poèmes bretons de Brizeux la même valeur qu'aux *Nuits* d'Alfred de Musset ou aux *Méditations* de Lamartine (1); mais, à ne considérer que les rudes

(1) Hippolyte Flandrin d'ailleurs professait une grande estime pour le talent de Calame. Dans une lettre adressée à son frère à propos du Salon de 1842, il mentionne

épreuves et les courageuses vertus de la jeunesse, les habitudes recueillies de l'âge mûr, la dignité de la vie tout entière, la distance cesse, à beaucoup près, d'être aussi grande. Comme le maître français, le peintre genevois ne connut, en dehors de l'art, que deux passions : l'amour pieux du devoir et l'amour de la famille. Une fois en possession du succès, il sut comme lui résister aux séductions de tout genre qui environnent les artistes devenus célèbres, dérober sa personne aux applaudissemens qui accueillaient chacun de ses travaux, et se confirmer de plus en plus, se continuer, pour ainsi dire, dans le respect de son passé, dans ses affections, dans sa foi.

Lorsque, vers la fin de sa vie, Calame interrogeait les années écoulées, il y retrouvait bien moins la mémoire et l'orgueil de ses conquêtes personnelles que les occasions de saluer et de bénir les influences bienfaisantes qui s'étaient exercées sur lui. Se rappelle-t-il par exemple ce qui advint du premier tableau qu'il exposa, — un paysage envoyé à Zurich et acquis par la Société des Arts de cette ville pour la modique somme de 140 francs, — il se souvient surtout de la joie que cet humble succès avait donnée alors à sa mère, et c'est à la tendresse, à la sainte protection de celle-ci, qu'il attribuera, plutôt qu'à son propre mérite, tous les avantages, tous les biens qui ont suivi. « Quelles actions de grâces, écrit-il dans ces notes dont nous avons déjà transcrit quelques lignes, quelles prières elle adressa à Dieu pour son enfant bien-aimé! O chère et excellente mère, tes prières sont montées au ciel, elles sont redescendues sur moi en bénédictions multipliées! Ton souvenir, tes bénédictions, m'ont suivi, m'ont protégé; elles ont attiré sur moi les grâces d'en haut, et m'ont conduit comme par la main dans tout le cours de ma vie. » Enfin que Calame, chef de famille à son tour, heureux du bonheur qu'il reçoit des siens et qu'il leur donne, sous le toit qu'il s'est acquis par son travail et que le respect de tous environne, que cet homme, à qui la fortune a depuis longtemps souri, voie s'approcher le moment où il lui faudra quitter tout ce qu'il aime, il se préparera, sans plainte comme sans forfanterie, à cette séparation suprême; il l'envisagera en face, et, peu de jours avant de mourir, il écrira à l'un de ses amis ces paroles stoïques, mais d'un stoïcisme chrétien : « Je ne reçois plus d'autres visites que celles du pasteur et du médecin. Pour être limités à ces deux hommes, le médecin de l'âme et celui du corps, mes rapports, en dehors de la famille, suffisent parfaitement à un homme dans ma

parmi les morceaux les plus remarquables de l'exposition « un beau Calame. » Le tableau que Flandrin n'hésitait pas à qualifier ainsi représente un *Site des environs du lac des Waldstetten*, canton de Schwitz.

position. A moins que Dieu n'y mette la main, il ne s'agit plus pour moi de caresser de chimériques projets d'avenir ici-bas, mais bien de mettre le peu de forces qui me restent à la recherche de la seule chose nécessaire, et d'en faire l'unique objet de mes pensées. Je ne voudrais pourtant pas vous laisser croire que je me tiens pour définitivement condamné. Non, j'espère toujours. Malgré mes souffrances, j'aime la vie, je demande à Dieu de me la conserver; mais je puise dans la ferme assurance de sa miséricordieuse sagesse la certitude entière qu'il disposera de moi pour le plus grand bien de mon âme, de ma chère compagne et des enfans qu'il m'a donnés. Celui qui mesure le vent aux petits agneaux mesurera l'épreuve à la force de mes bien-aimés. Cette pensée me console de tout. » On connaît maintenant la trempe morale et le caractère de l'homme. Jusqu'à quel point les œuvres de l'artiste reflètent-elles ces inclinations ou ces coutumes? Quels sont les mérites et la physionomie de son talent? en quoi diffère-t-il des talens que nous avons vus se développer ailleurs, et surtout de ceux qui l'ont précédé dans le pays où il s'est produit? C'est ce qu'il reste à examiner.

Avant notre siècle, l'école suisse de peinture, à vrai dire, n'existait pas. Aujourd'hui même, si l'on peut, à la suite des noms de Léopold Robert et de M. Charles Gleyre, citer les noms de plusieurs peintres distingués nés en Suisse, — ceux entre autres de M. Lugardon, des frères Girardet, de M. van Muyden, — ce petit groupe d'artistes en communauté d'origine, mais isolés les uns des autres par la diversité des doctrines qu'ils professent ou des enseignemens qu'ils ont reçus, est plutôt un ensemble de talens individuels qu'une école. M. Lugardon, de Genève, un des rares peintres d'histoire de son pays, a étudié à Paris dans l'atelier de Gros, et plus tard dans l'atelier de M. Ingres. Sa manière correcte, mais un peu froide, sa pensée habituellement élevée, mais souvent aussi dépourvue dans l'expression de précision et de finesse, n'ont rien de commun assurément avec les intentions et le faire, délicats parfois jusqu'à la subtilité, qui caractérisent les petites scènes italiennes dues au pinceau de M. van Muyden. On croirait que celui-ci, peintre éminemment spirituel, mais trop préoccupé du désir de se montrer tel, se défie de ce qui est simple autant que de ce qui est vulgaire. Comme son compatriote Rodolphe Töpffer dans l'ordre littéraire, il ne consent à exprimer le vrai qu'à la condition d'en aiguiser à tout propos le sens et les termes, de raffiner sur toutes choses, de choisir, pour persuader notre intelligence, ou les voies détournées d'une allusion, ou les formes sommaires et ambiguës d'une énigme. M. van Muyden d'ailleurs, ancien élève du peintre allemand Kaulbach et depuis longtemps fixé à Rome, n'appartient guère à la Suisse que par le lieu de sa naissance. C'est ce qu'on peut dire aussi de M. Girardet,

du sculpteur Pradier, de M. Forster le graveur, de quelques autres artistes diversement habiles dont la France a vu se succéder tous les progrès, tous les travaux, et qui, après être venus se former à l'école de nos maîtres, ont continué d'en appliquer les principes, d'en respecter les traditions, tout en s'y créant une place brillante et distincte.

Seul parmi les peintres suisses qui depuis le commencement du siècle ont étudié et pratiqué l'art loin de leur pays, Léopold Robert a conservé dans les habitudes de son talent quelque chose d'obstinément caractéristique, de foncièrement conforme au goût, au tempérament national. Certes on serait mal venu, — en face des *Moissonneurs,* des *Pêcheurs* ou de *l'Enterrement,* — à contester le profond sentiment du beau et la science de composition admirable qu'attestent de pareils ouvrages; mais ne saurait-on, sans manquer à la vénération qu'ils commandent, relever dans l'exécution les traces de plus d'un effort laborieux, d'une correction souvent pesante, d'une fermeté qui semble résulter de l'exactitude intraitable d'un instrument mécanique autant que de la précision spontanée de la main? Quelle que soit la distance qui sépare les belles toiles de Robert des tableaux à la fois emphatiques et précieux de M. Hornung ou de tel autre artiste suisse invariablement établi dans son pays, ces chefs-d'œuvre eux-mêmes se ressentent à quelques égards du milieu d'où était sorti celui qui les a faits. Jusque dans l'art du peintre, et du grand peintre, certains témoignages subsistent qui ne laissent pas d'accuser les arrière-pensées dogmatiques et, qu'on nous permette de le dire, la méthode un peu gourmée du docteur sous les procédés patiens de l'horloger.

A l'exception de Léopold Robert, les peintres de figures nés en Suisse qui, de notre temps, sont allés au dehors chercher des inspirations ou des leçons, peuvent donc être considérés sans injustice comme les descendans directs de chaque race étrangère à laquelle ils se sont alliés. Il n'en va pas ainsi des paysagistes appartenant à l'école que le nom de Calame résume et personnifie. Beaucoup plus casaniers d'ailleurs que leurs confrères les peintres d'histoire ou de genre, ils se sont contentés d'exploiter leurs talens sur place, de prendre pour modèle la nature même de leur pays, ou, s'il leur est arrivé parfois de visiter d'autres régions, ils n'ont rapporté de leurs voyages qu'un amour plus vif de la contrée natale et une volonté plus ferme d'en reproduire tous les aspects. N'est-ce pas pendant un court séjour à Paris, en 1838, et à la vue d'un diorama représentant un *Éboulement de rochers dans les Alpes,* que Calame, par exemple, conçut le projet, réalisé l'année suivante, de peindre une scène semblable? En parcourant un peu plus tard les galeries de la Hollande, de l'Allemagne et de l'Angleterre, il ne

songeait, — ses lettres l'attestent, — qu'au parti que les maîtres auraient pu tirer de cette nature de la Suisse dont le souvenir le suivait partout et à la gloire de laquelle il devait vouer sa vie. « Si les grands artistes des temps passés, écrivait-il, eussent vécu dans nos Alpes, la peinture alpestre serait créée ; elle aurait ses adeptes... Tout ce qui est grand, noble, poétique, est compris par des artistes d'élite pour lesquels les difficultés de l'entreprise ne sont qu'un appât de plus. » — Soit : à cela pourtant il serait aisé de répondre que les maîtres, en recherchant ici « le grand et le noble, » eussent couru le risque de rencontrer surtout le colossal et l'extraordinaire, que, dans la représentation des objets naturels, ils entendaient bien plutôt dégager de leur propre pensée le beau et la poésie que laisser ces objets figurer comme signes d'eux-mêmes et nécessairement envisagés comme beaux, qu'enfin, s'ils comprenaient tout, ils n'avaient garde de tout rendre. En reculant sagement devant des difficultés que l'art n'a ni le devoir d'aborder, ni le pouvoir de vaincre, ils eussent prouvé une fois de plus la sûreté de leur goût, la légitimité de leurs préférences. Toujours est-il qu'après s'être imposé une tâche au moins périlleuse, Calame eut le mérite de la poursuivre avec un succès relatif, avec un zèle dont il convient d'honorer l'énergie patriotique et la constance.

Il semble au surplus que l'entreprise tentée par Calame ait eu en Suisse, et particulièrement à Genève, le caractère d'une révélation, si l'on compare à l'enthousiasme qu'elle excita de nos jours l'indifférence des époques précédentes pour les principes qui devaient l'inspirer. Au XVIe siècle, sous la sombre influence de Calvin, le silence des lettres et des arts en face de la nature, le désintéressement, l'oubli même chez tout le monde des grands spectacles qu'elle donne, sont des faits aisément explicables. Le temps n'était alors ni aux contemplations paisibles ni à l'amour des belles réalités. De bien autres passions possédaient les cœurs dans ces jours sinistres où Genève voyait se dresser l'échafaud de Jacques Gruet ou le bûcher de Michel Servet. D'où vient pourtant qu'à des époques moins tourmentées, au XVIIe siècle et dans la première moitié du siècle suivant, les plus admirables paysages de la Suisse paraissent tout aussi étrangers aux inspirations des écrivains et des savans, tout aussi muets pour l'imagination de ceux dont ils frappent les yeux chaque jour? Qui sait même si les regards ne sont pas alors plutôt fatigués que distraits? On a remarqué que la plupart des maisons de plaisance bâties autrefois sur les bords du lac de Genève, c'est-à-dire dans un des lieux du monde où la vue est le plus inévitablement étendue et belle, sont comme emprisonnées au fond de quelque pli de terrain ou situées de telle sorte qu'elles se dérobent à elles-mêmes le spectacle dont on jouit à quelques pas

de là. Ce qui manque aussi aux lettrés et aux érudits contemporains ou successeurs des Casaubon et des Leclerc, c'est le goût des vastes échappées, de l'espace, des horizons baignés de lumière. Il ne fallut pas moins que le génie de Rousseau pour avoir raison des coutumes générales ou des préjugés sur ce point. La renommée des paysages qui encadrent le lac de Genève date du jour où les pages de *la Nouvelle Héloïse* et des *Confessions* vinrent pour ainsi dire les dénoncer à l'admiration publique et introduire dans les mœurs, comme dans le champ de l'imagination, le progrès que l'ample méthode et les découvertes de Saussure allaient bientôt déterminer aussi dans le domaine des sciences naturelles.

Quant à la peinture de paysage, elle ne reçut qu'un contre-coup assez faible de ce mouvement *naturaliste* imprimé aux idées de l'époque. Si, dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, les paysagistes de profession devinrent plus nombreux en Suisse ou s'ils se montrèrent plus féconds que par le passé, les œuvres qu'ils produisirent n'exprimèrent pour cela ni des intentions plus sincères, ni des habitudes moins conventionnelles. La grâce doucereuse ou la fausse majesté de leurs compositions renouvelées des pires traditions académiques, l'archaïsme prétentieux de leur style, dont les efforts tendent constamment à transformer le plus humble site en vallée de Tempé, tout, jusqu'à la molle facilité de la pratique, exclut assurément l'idée d'une bien forte influence exercée sur de pareils artistes par l'aspect même des lieux où ils vivaient. Ils pouvaient croire de la meilleure foi du monde qu'ils réalisaient dans leurs fades idylles les inventions poétiques de Théocrite ou de Virgile : on ne saurait en tout cas supposer qu'ils songeassent à peindre les choses comme Rousseau les avait décrites, c'est-à-dire avec la volonté d'être vrais, de rendre ce que leurs yeux avaient vu, ce que leur cœur avait senti. S'il fallait donc trouver dans la littérature contemporaine des œuvres analogues à ces menues contrefaçons pittoresques, à ces prétendues églogues inspirées par l'art d'une autre époque et par les livres bien plutôt que par la contemplation de la nature, les pastorales de Salomon Gessner fourniraient les témoignages d'une doctrine semblable, et, quant à l'exécution, des procédés à peu près équivalens.

Le souvenir de Gessner mériterait à plus d'un titre d'être évoqué ici. On sait en effet que l'auteur de *Daphnis* et de *la Mort d'Abel* ne se contenta pas de la plume pour retracer les scènes qu'il avait imaginées. A partir de sa trentième année, — c'est lui-même qui nous donne la date, — il entreprit de confirmer le sens de ses poèmes champêtres, d'en compléter l'expression avec le pinceau. De là cette série de gouaches pour la plupart reproduites par la gravure, et représentant, sous les titres modestes de *solitude*, de *pont*

rustique ou de *fontaine*, force bocages peuplés de sylvains et de dryades, force ruisseaux au bord desquels Apollon poursuit Daphné; de là aussi ces *Lettres sur le Paysage* écrites par Gessner en manière de profession de foi, et pour résumer, avec les principes qui l'avaient guidé, les enseignemens les plus profitables aux jeunes artistes. Or quels exemples conseille-t-il à ceux-ci d'interroger? quels modèles leur propose-t-il? Les tableaux des maîtres, il est vrai, mais surtout les descriptions des poètes. « Que je plains, s'écrie-t-il, que je plains le paysagiste insensible que les chants de Thompson ne peuvent inspirer! On pourrait transporter sur la toile et réaliser ce qu'il décrit dans ses scènes variées. » Et, en parlant d'un autre poète, l'Allemand Brockes, dont il recommande aussi à la peinture de traduire littéralement les vers, il ajoute : « Une plante couverte de rosée et vivement éclairée par le soleil, un oiseau inquiet du sort de ses petits, excitaient dans son âme l'enthousiasme ou la pitié. » A merveille! mais le paysagiste « sensible » ne recevra-t-il pas de meilleures leçons encore, s'il les demande directement à la nature, si, au lieu de s'enquérir d'abord des émotions d'autrui à propos d'une plante que le soleil illumine ou d'un oiseau qui passe, il commence par se demander à lui-même ce qu'il éprouve en face d'un pareil spectacle? L'art de peindre, tel que l'entendait Gessner, tel qu'il le pratiquait ou qu'on le pratiquait autour de lui, n'était donc en réalité qu'une des formes de l'érudition littéraire. Rien de moins naïf que ces dehors apprêtés de la naïveté, de moins simple que cette simplicité d'emprunt, que ces images d'autres images et ces traductions de seconde main; rien non plus qui satisfasse moins aux strictes exigences pittoresques et qui, sous le prétexte d'épurer la vérité, n'arrive plus complétement à en fausser le sens, à en farder les termes et l'aspect.

Cependant, vers la fin du XVIII[e] siècle, un peintre genevois, de La Rive, essayait de restituer à l'art du paysage quelque chose de ses conditions nécessaires, de représenter avec une certaine sincérité les apparences naturelles d'un bois ou d'une prairie. De La Rive toutefois avait séjourné longtemps en Italie; il y avait cherché les moyens de développer son talent en consultant les tableaux des musées plus assidument encore que la campagne. Aussi, lorsque après son retour dans son pays il voulut rendre les scènes rustiques ou les sites qui l'environnaient, demeura-t-il, malgré lui, un peu trop préoccupé de ses souvenirs et des règles de composition qu'il s'était faites ailleurs. Il osa bien peindre des clairières sans les meubler, suivant l'usage, de termes et d'autels antiques, il ne craignit pas de remplacer sur les bords d'un étang le cygne de Léda par des canards, et Léda elle-même par une vachère; mais il n'aurait eu garde, dans l'ordonnance des lignes et des plans, d'admettre

un accident franchement imprévu, une forme, si vraie qu'elle fût, sans consécration classique, sans un précédent quelconque dans les œuvres qu'il avait étudiées. N'importe : de La Rive avait eu le mérite de débarrasser en partie le paysage de l'attirail pédantesque et des ornemens mensongers sous lesquels l'art en Suisse disparaissait pour ne laisser de place et de rôle qu'à l'artificiel. Encore un effort dans le même sens, encore un pas pour s'éloigner d'un *purisme* aussi suranné que factice, et la voie que Calame devait parcourir était, sinon ouverte, au moins assez sûrement pressentie pour qu'on pût reconnaître déjà les entours et les abords.

Il était réservé à Töpffer, le père de l'auteur si connu des *Nouvelles genevoises* et des *Menus Propos*, de préparer, d'assurer même ce progrès décisif. Plus ingénument inspiré que de La Rive, de qui il avait été l'élève, plus hardi aussi et plus spirituellement habile dans le choix comme dans l'interprétation de ses modèles, Töpffer est de tous les peintres suisses antérieurs à notre époque celui qui a le moins sacrifié à l'esprit de système, le moins servilement accepté le joug des traditions et des écoles. Il y a de l'originalité, un mélange particulier de bon sens et de verve, comme un parfum du terroir, dans ces nombreuses scènes familières où le peintre nous montre *une Noce de village*, *une Sortie de l'église*, un groupe de *Paysans se rendant au marché*, d'autres épisodes encore, tantôt joyeux, tantôt à demi satiriques ou délicatement attendrissans, de la vie des hameaux et des montagnes. Avec moins de science, il est vrai, avec moins de précision dans le faire, les tableaux de Töpffer ont quelque chose des intentions fines que, de nos jours, M. Knaus a si bien réussi à exprimer, sauf cette différence pourtant qu'à force de prétendre intéresser l'intelligence, le peintre de Wiesbaden ne laisse pas de lui imposer trop souvent une certaine fatigue, tandis que le peintre de Genève la séduit tout d'abord par le franc exposé des faits, par le caractère simplement vraisemblable des choses.

A ne considérer les œuvres de Töpffer qu'à titre de paysages, et sans le surcroît de valeur qu'elles empruntent au rôle qu'y jouent les figures, elles méritent, il faut le redire, d'occuper une place en dehors et au-dessus des ouvrages du même genre produits en Suisse vers la fin du dernier siècle ou au commencement de celui-ci. Sans doute on serait mal venu à y chercher l'accent de la grandeur, l'empreinte d'un sentiment puissant qui d'ailleurs n'eût guère été de mise dans l'ordre de sujets choisi et devant les modèles qu'il s'agissait de reproduire. En revanche, on y reconnaîtra facilement les témoignages d'un goût à la fois ingénieux et naïf, la volonté et le pouvoir chez le peintre d'étudier de près la nature, d'en rendre les aspects familiers sans ostentation de véracité comme sans fausse honte, la faculté enfin de garder exactement la mesure entre les

élégances de convention qui avaient prévalu jusqu'alors et les brutalités tout aussi niaises de ce qu'on appelle aujourd'hui le réalisme.

Tandis que Töpffer faisait ainsi acte d'artiste et de réformateur dans ce domaine de l'idylle, paré de grâces captieuses et de coquetteries puériles par Gessner et par les siens, tandis qu'il se confinait pour ainsi dire dans la contemplation des réalités aimables et dans les vallées, l'industrie, une industrie banale, s'emparait des hautes cimes pour en reproduire, non l'image, mais l'effigie, pour spéculer sur l'abstention de l'art et sur la curiosité accommodante des voyageurs. Déjà les fabricans de gravures et les enlumineurs travaillaient activement à multiplier ces vues de glaciers, de pics, de cascades, tous ces vulgaires *fac-simile* qui aujourd'hui encore suffisent pour contenter la mémoire des touristes revenus chez eux, comme les gouaches représentant les éruptions du Vésuve répondent, dans les magasins de Naples, aux exigences du goût ou aux besoins d'autres voyageurs. Parfois cependant le talent, sans s'aventurer encore ni très hardiment ni très loin, s'était laissé séduire par l'espoir d'un certain succès et par la nouveauté même de la tâche. Deux graveurs établis à Genève, Aberli et le Prussien Charles Hackert, un peintre de Neufchâtel, Maximilien de Meuron, avaient essayé de soustraire les régions supérieures des Alpes à la domination exclusive des ouvriers graveurs et des marchands; mais en général l'art était demeuré absent de ces entreprises topographiques. Importé en pareil lieu par M. Diday et par Calame, il allait donc s'implanter dans un sol vierge, le féconder, si tant est que la chose fût possible, et en tout cas donner à la tentative un caractère assez sérieux pour exciter légitimement l'intérêt.

On a vu qu'avant de devenir l'élève de M. Diday, Calame s'était condamné pendant quelque temps à la besogne d'enlumineur, et que ses désirs mêmes n'allaient pas d'abord au-delà du succès que cet humble métier procurait à ses confrères. Est-ce alors qu'il prit le goût des modèles promis un peu plus tard à son pinceau? Est-ce, comme on l'a dit, l'influence de Rodolphe Töpffer qui le détermina dans son choix, ou bien les premières courses qu'il fit vers les âpres sommets lui révélèrent-elles sa véritable vocation? Les notes et les lettres que Calame a laissées sont muettes à ce sujet; mais elles témoignent en toute occasion d'une passion si vive pour ce que l'artiste appelle quelque part « des trésors de sauvagerie, des motifs de pages admirables, » que de ces trois suppositions la dernière paraît la mieux fondée. Il y a tout lieu de croire qu'en adoptant le genre de peinture auquel il a su attacher son nom, Calame se créait bien moins un système qu'il n'obéissait à des suggestions spontanées et à la voix de l'instinct. Que les exemples de

son maître aient contribué à lui épargner les recherches ou les incertitudes, cela est probable. Ces secours toutefois furent promptement mis à profit, ces exemples bien vite dépassés. Dès ses débuts publics, Calame avait réussi à s'élever au premier rang, à définir nettement son programme, à faire pressentir en un mot l'objet et les mérites de ses travaux futurs par les caractères mêmes de ses travaux actuels.

Une toile conservée aujourd'hui dans le musée de Genève et autrefois exposée à Paris (Salon de 1839), l'*Orage à la Handeck*, montre assez quelles franches intentions de réforme animaient le jeune peintre il y a près de trente ans, avec quel zèle il entreprenait de démentir le passé et d'installer la foi nouvelle sur les ruines du vieux dogme pittoresque. Que subsiste-t-il ici des mièvreries pastorales de l'autre siècle? Qu'y a-t-il de commun entre l'aspect de cette nature en désordre, de cette végétation tourmentée et comme éperdue sous la tempête, et la régularité compassée, la symétrie placide des plans et des horizons dans les paysages peints en Suisse, même depuis de La Rive? Qu'on ne s'exagère pas pourtant l'audace des innovations introduites par Calame. Si, par le caractère du site et le choix de l'effet, l'*Orage à la Handeck* atteste chez celui qui l'a représenté la volonté formelle de ne reculer ni devant le mouvement convulsif des lignes, ni devant les proportions immenses d'objets plus propres peut-être à défrayer l'habileté d'un peintre de panoramas que l'art d'un peintre de tableaux, les moyens d'exécution employés pour rendre cette scène de violence expriment l'assiduité bien plutôt que la verve, l'étude et le soin des parties accessoires au moins autant que la préoccupation de l'ensemble.

En ce qui concerne le dessin et le modelé, la touche, les particularités même du faire, la manière de Calame ne rappelle rien, tant s'en faut, des entraînemens pittoresques et de la pratique impétueuse d'un Salvator Rosa. Elle ne se ressent pas davantage de certains progrès accomplis par nos paysagistes modernes dans le sens de la souplesse et de l'ampleur. Aussi ne saurait-on, sans préjudice pour cette manière un peu grêle, en rapprocher les spécimens des œuvres que nous avons vues se succéder depuis les paysages d'Orient si largement peints par Marilhat jusqu'aux toiles où le pinceau de M. Français se montre si délicat, mais d'une délicatesse sans minutie. Contraste singulier : pour traiter des sujets majestueux jusqu'à l'apparat, pour rendre la grandeur à outrance, Calame a recours à des procédés que justifieraient à peine des thèmes d'une portée restreinte et d'un caractère inhérent à la précision des détails. C'est par ces habitudes de fidélité rigoureuse dans la pratique, par cette patience de l'outil et de la main, qu'il se rattache aux inclinations et aux coutumes de l'esprit national; c'est ainsi

qu'en dépit de son rôle de novateur il continue à quelques égards des traditions invétérées, et que, comme Léopold Robert, mais avec moins de retenue encore, il laisse percer l'instinct et le goût de la mécanique jusque dans les témoignages de l'art et d'un art poétiquement inspiré.

Lorsque les premiers tableaux de Calame parurent à Genève et dans quelques autres villes de la Suisse, de pareilles imperfections, rachetées d'ailleurs par les preuves d'un talent incontestable, risquaient assez peu de compromettre le succès du peintre auprès de gens naturellement enclins à l'indulgence. Aussi, ni parmi les artistes, ni dans le public, personne ne songea-t-il à lui reprocher des torts de détails que chacun se fût involontairement donnés à sa place. On ne vit pas ce qui, dans l'exécution, pouvait en partie démentir les conditions implicites et les caractères généraux des sujets; on se contenta d'admirer que ces sujets eussent été traités et qu'un artiste se fût rencontré pour dire tout haut ce que M. Diday n'avait encore qu'assez timidement murmuré, pour regarder en face et pour rendre sans hésitation des vérités que celui-ci avait entrevues et pressenties plutôt qu'affirmées. Bref, aux yeux de tout le monde, le paysage alpestre avait trouvé son peintre : il eut bientôt son théoricien.

Dès l'année 1843, Rodolphe Töpffer publiait dans la *Bibliothèque universelle de Genève* un véritable manifeste où, après avoir fulminé contre « les doctrines conventionnelles du feuilleton et les traditions d'école ou d'atelier, » il proclamait l'avénement du nouveau dogme, en définissait les principes, en célébrait un peu emphatiquement les vertus, sauf à condamner sans marchander les obstinés ou les incrédules à se morfondre en dehors de « cette enceinte nouvelle où, s'écriait-il, l'art pressent des moissons à faire et des palmes à cueillir. » Et il ajoutait : « Artistes, mes compatriotes, ne le perdez pas de vue, ce domaine; faites-en la garde, profitez des beaux jours pour vous y introduire un à un, guettant, regardant, observant, étudiant; puis, le moment venu, jetez-vous-y en foule sur la trace du plus habile, et que la gloire de votre conquête illustre la patrie! »

La foule ne se précipita point dans le champ de l'art, comme Töpffer le lui recommandait avec quelque excès de confiance peut-être dans les aptitudes du génie national; mais elle avait reconnu déjà, elle continua de saluer dans Calame « le plus habile, » et les plaidoyers, on dirait presque les prédications esthétiques de l'écrivain aidant, la cause du paysage alpestre se trouva à peu près gagnée, même au-delà des frontières de la Suisse. Il y eut bien çà et là quelques résistances. En France, par exemple, la critique, tout en louant unanimement le talent du paysagiste genevois à mesure

que les preuves de ce talent se succédaient au Salon, la critique ne laissa pas d'hésiter quelquefois sur l'excellence de la doctrine et même d'en signaler en passant les côtés défectueux ou les dangers; mais on tint moins de compte, en général, des principes que Calame entendait faire prévaloir que de la manière dont il savait les mettre en œuvre. Quelques années s'étaient écoulées à peine depuis les débuts du peintre que celui-ci avait déjà conquis une renommée universelle, et que les commandes de tableaux pour les palais de la France, de la Russie ou de l'Allemagne, aussi bien que pour les collections particulières dans plusieurs autres pays, les distinctions honorifiques, les récompenses et les succès de toute sorte lui étaient venus pour se renouveler ensuite et se multiplier de plus en plus.

A aucune époque néanmoins, l'importance attachée aux œuvres qu'il avait signées n'inspira à Calame la pensée, la tentation même de spéculer sur sa réputation et d'exploiter le passé au profit de l'heure présente. Avide de progrès, passionnément épris de son art, jamais il ne se reposa dans la situation qu'il s'était faite; jamais il ne prit conseil de la célébrité acquise pour s'épargner de nouveaux efforts, s'accommoder de travaux faciles ou s'abaisser jusqu'à vendre son nom. A la fin de sa vie comme au commencement de sa carrière, il abordait chaque tâche avec un tel emportement de zèle, il la poursuivait avec une si opiniâtre application, qu'il en perdait même le sentiment du besoin ou de la fatigue, et que bien souvent, le soir venu, le repas du matin se retrouvait intact dans l'atelier, sur la table où il était déposé depuis bien des heures. Peut-être les mœurs simples et invariablement laborieuses de Calame ne réussirent-elles pas toujours à écarter de lui les accusations de hauteur et d'orgueil; peut-être cette existence partagée tout entière entre l'étude et les joies tranquilles du foyer domestique servit-elle quelquefois de prétexte à des allégations malignes que le monde porte d'ordinaire contre les gens qui se passent trop volontiers de lui. Certains bruits parvenus jusqu'en France donneraient du moins à penser que ces petites tracasseries, assez communes dans la société genevoise, ne furent pas épargnées à Calame, et que, même parmi ceux qui avaient fait profession d'abord d'être ses admirateurs ou ses amis, quelques-uns essayèrent, en dénigrant le peintre, de se venger de l'homme, de ses apparentes froideurs, de sa célébrité grandissante, et aussi de l'accroissement de sa fortune.

S'agissait-il d'autres ennuis à subir, d'autres fatigues à braver; fallait-il entreprendre de pénibles courses dans ces montagnes tant de fois visitées, mais qui pouvaient révéler à l'artiste quelque secret encore, fournir l'occasion de quelque progrès : nous voyons

dans les lettres de Calame avec quelle ardeur il court, malgré l'extrême délicatesse de sa santé, à la recherche de ces beautés nouvelles, avec quel enthousiasme il les rencontre et les décrit, ou bien quels pieux efforts il lui faut faire pour se résigner, le cas échéant, à l'inaction. « Pendant l'orage, écrivait-il dans une de ses courses à la Handeck, ces montagnes sont d'une sauvagerie effrayante, laissant apercevoir par momens des abîmes sans fond, des sapins suspendus sur le vide, les uns déracinés par la tempête, les autres pleins de vie encore et de vigueur, mais frappés de la foudre et déjà inclinés au-dessus de ces profondeurs que l'œil ne peut sonder. Ce spectacle m'émeut, il me transporte; la passion me vient de m'approprier toutes ces belles choses, mais, après avoir tenté un travail fiévreux, je me trouve n'avoir exprimé qu'une pâle image de cette sublime et saisissante nature. La faiblesse de l'homme me surprend, et je me demande s'il lui est donc impossible de scruter ces mystérieuses beautés. » Une autre fois, ce n'est pas la difficulté même du travail qui préoccupe et tourmente l'artiste, c'est l'impossibilité absolue de travailler, c'est l'oisiveté à laquelle le condamnent le mauvais temps et la maladie. — « Toujours la pluie! Je sens le dépit m'arriver au galop, et, malgré toute ma philosophie, je ne parviens à le maîtriser qu'imparfaitement... Depuis trois jours, le soleil avait reparu, mais j'ai dû gémir dans un mauvais lit; l'air âpre de la montagne m'oblige à descendre dans la plaine. Ah! n'oublions pas que nous sommes sous la main de Dieu et qu'il dispose de nous selon sa sainte volonté! » Que le ciel vienne à s'éclaircir toutefois, et que les souffrances physiques diminuent un peu, Calame oubliera bien vite ses mécomptes de la veille, et il écrira, à la fin d'une journée consacrée à un « voyage de reconnaissance » au Mont-Pilate : « Ici la nature est merveilleusement belle, depuis ces pics gigantesques perdus dans les nues, dont on aperçoit de tous côtés une étendue immense, jusqu'à ces riches pâturages tout mouchetés de vaches, de moutons, qui ressemblent, dans les bas-fonds où ils circulent, à des grains de sable doués de mouvement... Je suis amoureux de cette scène magnifique; mon cœur déborde d'admiration. L'air est si léger que je sens ma tête se dégager; je suis à une hauteur de deux mille six cents pieds, je me sens de l'appétit, le baromètre monte, et je suis tout plein d'espoir. »

Au retour de chacun de ces voyages à la vérité, il fallait que le courageux artiste expiât par quelques semaines de repos forcé ses excès récens de travail et de fatigue; il fallait qu'il allât demander à des eaux thermales la vigueur nécessaire pour mettre en œuvre les documens recueillis. Qu'importe? Il possédait maintenant ces documens, il s'était approvisionné d'études, de souvenirs, il avait enfin le plus précieux et le plus difficile : avec la volonté, avec la

ferme résolution d'obtenir le reste, ce qui manquait encore ne ferait pas longtemps défaut. Un moment vint pourtant où la volonté ne suffit plus. Privé d'un œil dès sa jeunesse et à la suite d'un accident, Calame avait pu lutter victorieusement contre les obstacles insurmontables en apparence qu'une pareille infirmité oppose au développement du talent, sinon même aux travaux d'un peintre; il avait, au mépris des fatigues ou de la maladie, réussi à produire plusieurs centaines d'œuvres dans un espace de temps qu'un artiste valide eût jugé trop court pour en accomplir la moitié. Tout ce que l'énergie morale peut soumettre des résistances de la complexion, il l'avait combattu sans relâche et à peu près réduit pendant quelques années; mais la nature finit par se venger de cette contrainte, de cette domination à outrance. Une maladie de poitrine étant venue achever la ruine de forces presque complétement épuisées déjà, Calame, âgé de cinquante-quatre ans, expirait le 17 mars 1864 à Menton, où sa famille l'avait conduit dans l'espoir d'une guérison à laquelle lui-même ne croyait plus bien avant le jour où il quittait pour jamais son pays (1).

Dans les dernières années, Calame avait cessé d'envoyer ses tableaux aux expositions publiques, non pas que son talent eût faibli ou que l'activité de son pinceau se fût ralentie, mais parce que l'amère douleur qu'il éprouvait de la perte de trois enfans lui avait inspiré le besoin d'une retraite absolue en même temps que celui d'une vie plus studieuse que jamais. Peut-être aussi l'injustice ou la vivacité de certaines attaques ne fut-elle pas sans influence sur la détermination qu'il prit de dérober désormais ses œuvres à la publicité. Très sensible de tout temps aux éloges ou au blâme, Calame en effet était devenu, en matière de critique, d'une extrême susceptibilité, bien que, de son côté, il ne se fît pas faute de malmener quelque peu les adversaires de ses opinions, témoin ce passage d'une lettre, écrite en 1856 et depuis lors imprimée, à l'adresse de ceux qui ne travaillaient, selon lui, qu'à « propager des théories de l'autre monde, imaginées par des esprits d'une autre planète, théories que l'on publie à son de trompe, ni plus ni moins que les édits des empereurs. » Quoi qu'il en soit, si Calame ne rechercha plus les occasions de succès publics, si le bruit ne se fit plus autour de ses tableaux, comme à l'époque où il exposait cette *Vue du Mont-Rose*, conservée aujourd'hui au musée de Neufchâtel, et qu'il dut répéter jusqu'à quatre fois en réponse à des sollicitations qu'on lui

(1) Calame pressentait sa fin dès l'été de 1863, à l'époque où il faisait dans la haute région des Alpes un voyage qui devait être en effet le dernier. Une des études qu'il peignit alors porte inscrits sur le dos de la toile quelques vers touchans dans lesquels l'artiste adresse ses adieux à la nature qu'il est venu revoir, à ces chers modèles qui l'avaient si souvent inspiré.

adressait de toutes parts (1), les toiles qui sortaient de son atelier pour aller directement prendre place dans des collections privées ne rencontraient ni une admiration moins fidèle ni des suffrages moins empressés.

La *Vue du Mont-Rose* que nous venons de rappeler mérite d'être citée parmi les œuvres les plus remarquables de Calame tant à cause de l'importance de la donnée primitive qu'en raison des modifications apportées à celle-ci dans les divers exemplaires qui la reproduisent. Bien que les cinq *Vues du Mont-Rose* présentent à peu près la même ordonnance générale, et que la chaîne de montagnes occupant l'horizon se dessine dans chacun de ces tableaux sans variantes considérables, les différences sont essentielles entre les détails qui garnissent les premiers plans, entre les élémens de composition successivement choisis pour mettre en relief par le contraste les formes rudes ou tourmentées qui se dressent au fond de la scène. Afin d'accuser d'autant mieux les lignes aiguës de ces pics s'élançant à perte de vue vers le ciel, afin d'accentuer l'aspect sinistre de ces masses travaillées par des forces mystérieuses, Calame s'est attaché, avec un surcroît d'application, à définir dans le sens de la grâce les intentions épisodiques, à mesure que les répétitions du tableau de Neufchâtel se multipliaient sous son pinceau. Tantôt des pentes couvertes de gentianes en fleur s'arrondissent sur les devans, où s'épanouissent d'autres richesses, d'autres témoignages de la vie faits pour consoler le regard des images d'aridité et de mort qui s'étagent jusqu'aux glaciers et aux cimes neigeuses; tantôt de vertes prairies s'étendent au pied des roches d'où la terre végétale a glissé comme pour venger sa fécondité inutile et pour porter les germes qu'elle recèle dans des lieux dignes de les voir éclore. Il y a dans la fermeté et la délicatesse avec lesquelles ces oppositions sont ménagées et rendues les preuves d'une vive intelligence des conditions poétiques inhérentes au sujet. Quant à la peinture proprement dite, si elle offre encore ici quelque chose de cette exiguïté dans la pratique qu'on doit reprocher à l'*Orage à la Handeck*, elle atteste du moins une expérience plus sûre, un sentiment plus souple du coloris, et malgré l'insuffisance de l'art, même le plus habile, en face de pareils thèmes, les diverses compositions que le Mont-Rose a inspirées à Calame justifient la renommée de celui qui les a conçues.

Parmi les ouvrages successivement envoyés à Paris par Calame,

(1) La première idée de ce tableau avait été suggérée à Calame par son ami Rodolphe Töpffer. Il exécuta d'abord en petit, pour M. le professeur Auguste de La Rive, la scène qu'il développa ensuite sur la toile que possède le musée de Neufchâtel. Deux répétitions du *Mont-Rose* appartiennent, l'une à M. Schletter à Leipzig, l'autre à M. Kunkler du Vallon. Une autre répétition du même paysage se trouve aujourd'hui en Hollande.

depuis la *Vue de la vallée d'Anzasca*, achetée pour la maison du roi en 1841, jusqu'au *Lac des Quatre-Cantons*, acquis par l'empereur à la suite de l'exposition universelle de 1855, — la dernière à laquelle le peintre genevois ait pris part dans notre pays, — plusieurs ornent aujourd'hui des habitations particulières. Nous citerons, entre autres, un *Paysage* appartenant à Mme Jameson, morceau d'une facture un peu pesante, mais d'une belle ordonnance,— une jolie *Vue du lac de Lucerne*, à M. Théodore Vernes, — et surtout une toile (peinte aussi pour un des membres de la famille Vernes) représentant une *Vue du Mont-Blanc, prise des hauteurs entre Genève et Lausanne*. Dans les premiers plans de ce tableau, il est vrai, quelque chose se retrouve des défauts ordinaires de Calame. Un groupe d'arbres à droite est traité avec une certaine dureté dans le ton, avec une certaine mesquinerie de pinceau; les terrains enveloppés d'ombre qui s'étendent parallèlement à la base du tableau ne sont exempts ni de sécheresse au point de vue de l'exécution, ni de lourdeur sous le rapport du coloris. En revanche, toute la partie qui apparaît de l'autre côté du lac de Genève, c'est-à-dire la chaîne des montagnes entourant le Mont-Blanc, et éclairées par les rayons du soleil couchant, est modelée avec une ampleur et coloriée avec une souplesse dont on trouverait difficilement dans les autres travaux du peintre des témoignages aussi concluans. Si l'*Orage à la Handeck* du musée de Genève et le *Mont-Rose* du musée de Neufchâtel peuvent être regardés comme les spécimens principaux du talent de Calame dans l'ordre des sujets terribles ou des scènes compliquées, la *Vue du Mont-Blanc* mérite d'être proposée comme le meilleur exemple des inspirations sereines qu'il est arrivé parfois à ce talent de rencontrer.

Un autre tableau également à Paris (1) et très propre aussi à donner la mesure des aptitudes et de l'habileté de Calame est celui où il a représenté le Wetterhorn, une des plus hautes montagnes de la chaîne des alpes bernoises. Dans cette œuvre peinte en 1863, et la dernière que l'artiste ait signée, l'exécution matérielle a une aisance et une fermeté qui, loin de faire pressentir la décadence, attestent plutôt les progrès du talent. L'effet, triste suivant la coutume, le coloris, plombé comme dans la plupart des tableaux précédens, sont du moins en exacte harmonie avec les caractères de la scène, avec la poésie lugubre que respirent ces montagnes dénudées, ces lieux où rien ne vit que quelques arbres rabougris et quelques mousses malingres. Au fond s'élève le Wetterhorn, dont les aiguilles semblent sortir d'un océan de neige pour aller déchirer les sombres nuages que l'orage est venu amonceler autour d'elles et en ar-

(1) Cette toile a été envoyée de Genève pour figurer dans la vente prochaine des tableaux et des études qu'a laissés Calame et appartenant à sa famille.

racher un pâle rayon reflété au premier plan dans les eaux bouillonnantes d'un torrent. Sauf cette sinistre éclaircie, pas un jeu, pas un écho de lumière. Le groupe de sapins placé au centre de la composition, les deux masses de rochers qui la limitent à droite et à gauche, tout est envahi par l'ombre, tout, excepté le torrent qui se précipite avec fureur, est immobile, inerte, et comme oppressé sous le poids des lourdes nuées d'où va s'échapper la foudre. Il est difficile de mieux rendre ce recueillement inquiet, ces angoisses silencieuses de la nature au moment qui précède le déchaînement de la tempête; il est difficile aussi de se jouer plus hardiment des obstacles qu'opposent à l'exécution d'un tableau l'extrême aridité des élémens pittoresques, la monotonie d'un site sans végétation, d'un ciel sans lumière, d'un sol partout dépouillé. Si, comme le pensait Calame, en matière de paysage, toute vérité est bonne à dire, nul doute qu'en formulant celle-ci il n'ait fait preuve d'une éloquente franchise et d'une rare force d'expression.

On ne saurait mentionner ici ni analyser une à une toutes les œuvres produites par Calame avec le pinceau, la pointe ou le crayon; ce serait retomber dans des redites et multiplier à l'excès les témoignages supplémentaires là où quelques exemples principaux suffisent. Quelles que soient ces œuvres en effet, tableaux ou dessins, lithographies ou eaux-fortes, elles procèdent de principes invariables, d'une constante unité de sentiment et de doctrine. Objectera-t-on comme des infidélités à la manière habituelle du peintre certains tableaux exécutés par lui lorsqu'il eut visité l'Italie, — les *Ruines de Pæstum* entre autres, et, dans la série qui représente les *quatre saisons* de l'année, ce *Printemps*, aux apparences un peu surchargées d'ailleurs, où toutes les magnificences d'une villa des environs de Rome s'étalent à côté des richesses renaissantes de la végétation? Même en traitant de pareils sujets, Calame garde le goût et le souvenir des paysages de sa patrie. En face des lignes austères, du calme majestueux des plaines de la Grande-Grèce, comme en face de la beauté radieuse des montagnes et des bois de la Sabine, il se préoccupe encore des lignes saccadées et des effets tumultueux que ses regards étaient accoutumés à étudier. S'agit-il par exemple, dans le recueil de lithographies publié en 1847 sous ce titre : *Sites variés de paysages*, de donner place à une étude de la *Campagne de Rome*, Calame s'empressera d'appeler un orage à son aide pour transformer les élémens de la scène, en quereller la simplicité, en bouleverser l'effet. Une autre fois, la donnée choisie est-elle une *Vue du lac d'Albano*, c'est-à-dire d'un lieu dont le charme principal consiste dans la franchise, dans la limpidité de l'aspect, — un voile de brume viendra envelopper les seconds plans, et dérober sous une physionomie d'emprunt

les traits les plus significatifs de cette nature méridionale. Partout et toujours la recherche et l'amour des faits en dehors de l'ordinaire, le besoin de la vérité, mais d'une vérité insolite, presque indiscrète; partout l'expression d'une émotion vive, mais un peu systématiquement ressentie, et par cela même uniforme, malgré l'étrangeté des types et la diversité des sites reproduits.

Nous le disions en commençant, l'entreprise tentée par Calame n'est pas de celles qui marquent dans l'histoire de l'art un progrès absolu, l'ère d'une découverte féconde, parce que, si brillamment qu'elle ait été menée, cette entreprise n'en demeure pas moins erronée dans son principe. Elle ne nous semble avoir abouti à rien de plus qu'à des preuves, une fois données, de volonté et de talent personnels. Même parmi les élèves du maître, bon nombre n'ont pas tardé à se détourner de la voie où ils étaient entrés à sa suite, pour se réfugier, comme le plus habile d'entre eux, M. Castan, dans l'étude de la nature paisible et de la vérité sans bizarrerie. Le mérite de Calame est d'avoir travaillé avec une énergique bonne foi à se créer une méthode neuve, de n'avoir pas spéculé, pour arriver au succès, sur des combinaisons d'idées anciennes, de s'être proposé enfin un idéal particulier, et d'en avoir poursuivi la réalisation sans s'effrayer des obstacles ni des périls. Son tort est de n'avoir pas assez compris que le courage pouvait ici dégénérer facilement en imprudence, que beaucoup de ces difficultés ne devaient pas même être abordées, et qu'en voulant s'approprier les plus rares curiosités de la nature, l'art courait le risque de forcer ses ressources, de compromettre ou d'exagérer sa fonction.

« Telle scène des Alpes, a écrit Calame, peut, aussi bien que la mer et les lointains les plus fuyans d'un pays plat, donner l'idée de l'infini. Ce n'est donc pas dans la configuration des Alpes qu'il faut chercher la cause du peu d'attrait, de la froideur qu'on remarque dans les reproductions qu'on en fait; ce n'est pas non plus dans la couleur qui leur est propre, et qui, aussi bien que dans tout autre pays, a ses splendeurs et ses harmonies. Il faut la voir dans le peu de sérieux et de persévérance qu'on met à les étudier, dans les partis-pris et les systèmes d'école qui s'accommodent mieux d'une nature où ils trouvent leur application que de celle qui rejette tout préjugé, tout système, et devant laquelle un grand maître en plaine n'est qu'un enfant, s'il ne l'aborde avec l'attention qu'elle réclame. » Est-ce bien en effet à des préjugés, à l'irréflexion ou à la paresse qu'il convient d'attribuer l'impuissance ou l'abstention formelle des artistes en pareil cas? Nous croyons au contraire que, là où il y a eu tentative, l'insuccès tient aux conditions mêmes de la tâche, et qu'ailleurs, en récusant les modèles que devait se proposer Calame,

le talent obéissait à de sages défiances, à un sentiment judicieux de ses propres forces. Sans doute, comme tout autre genre de peinture, la peinture de paysage a le droit de se prendre même à ce qui est irrégulier pour nous faire pressentir le beau et l'infini, sans doute il lui appartient de traduire autre chose que des réalités en bon ordre et de nous dénoncer la main de Dieu jusque dans les témoignages apparens de ses caprices; mais il ne faut pas qu'en prétendant relever l'empreinte de cette main divine, elle s'arroge le privilége d'en contrefaire toutes les œuvres; il ne faut pas qu'à force d'humilier notre imagination devant les inconcevables prodiges, elle la désintéresse de la beauté simple, des phénomènes à notre taille, du vrai dans ses rapports avec nous. Au point de vue de l'art, les objets naturels ne sauraient comporter seulement la signification qui résulte du fait même de leur existence, si éloquent d'ailleurs que soit ce fait: ils recèlent encore une vie indépendante en quelque sorte de leurs apparences. C'est à l'artiste d'accepter celles-ci, non pas comme les manifestations d'un beau formel et une fois exprimé, mais comme les élémens et les signes d'un autre beau correspondant aux besoins de la pensée humaine, à ses facultés, à ses habitudes même, et permettant au sentiment personnel d'intervenir dans l'imitation de la réalité. Or comment des types sans proportion d'aucune sorte avec les moyens d'analyse et d'assimilation pittoresques autoriseraient-ils cette intervention? Pourquoi essayer de développer un thème déjà trop vaste en soi ou d'en corriger la lettre au point d'en anéantir l'esprit? De deux choses l'une, ou les glaciers et les rochers énormes de la Suisse devront être transportés sur la toile à l'état de pures effigies, et alors le rôle du peintre se réduira à celui d'un appareil photographique, ou bien les modèles donnés serviront de prétexte à je ne sais quelles fantaisies où l'imagination pittoresque se compromettra par ses licences et ne laissera rien subsister du vrai. Il faudra opter entre l'abandon et l'abus de l'art, entre la véracité niaise du daguerréotype ou de l'imagerie et ces mensonges fantasmagoriques dont les compositions de l'Anglais Martin ont popularisé l'emploi. Dans un cas comme dans l'autre, les résultats demeureront en dehors des exactes conditions de la peinture. Le mieux eût donc été de ne pas s'attaquer à des scènes qu'on ne peut ni rendre littéralement sans rester en-deçà du but, ni essayer de réviser ou d'embellir sans s'aventurer fort au-delà.

Faut-il conclure de ces observations que Calame mérite les reproches de la critique pour avoir préféré aux lointains exemples les modèles fournis par la contrée natale? Une pareille conclusion serait une injustice et une erreur. Qu'un artiste suisse étudie et reproduise la nature de la Suisse, comme les Carrache et le Dominiquin se sont, dans leurs paysages, inspirés de la nature italienne,

comme Ruysdaël a représenté les environs d'Amsterdam et de Harlem ou Bakhuysen les eaux du Zuyderzée, — rien de mieux. C'est par une contemplation familière des objets qu'on arrivera sûrement à en faire revivre la physionomie et à en dégager le sens; mais il n'est pas nécessaire pour cela de se réfugier dans des lieux ignorés du vulgaire, de se faire l'hôte des déserts ou des sommets. Il suffit de savoir choisir et de bien voir là même où les yeux d'autrui sont le plus accoutumés à regarder. Les *motifs* qui ont défrayé tous les paysages de Poussin et de Claude le Lorrain se retrouvent dans un rayon de quelques milles autour de Rome. Plus récemment, parmi les maîtres paysagistes français qui se sont fixés en Italie depuis Didier Boguet jusqu'à Chauvin, aucun ne s'est avisé d'aller à grand'-peine demander aux pentes bouleversées de l'Etna ou au cratère du Vésuve les secrets d'un beau qui se révélait de lui-même dans les campagnes du Latium et sur les coteaux de Tivoli. Si, à l'époque où Poussin habitait l'Italie, la merveilleuse grotte d'azur à Capri eût été découverte, il est au moins probable qu'il se fût bien gardé d'en faire le sujet d'un de ses tableaux, comme, s'il eût vécu en Savoie ou en Suisse, il eût admiré sans les peindre la Mer de Glace ou la Jung-frau pour s'emparer des sites plus restreints, mais plus dignes de l'art, qui s'échelonnent à la base.

Dira-t-on que Poussin lui-même n'a pas refusé toujours d'entrer en lutte avec les scènes de désolation et de violence, qu'il a entrepris par exemple de représenter le déluge, et que la peinture d'un pareil drame ne laisse pas apparemment d'autoriser ses successeurs à traiter des sujets moins vastes et à tous égards moins terribles? Qu'on ne s'y méprenne pas toutefois. Pour exprimer l'immensité du désastre ou plutôt pour nous la faire pressentir, le sage maître s'est contenté de réduire à des formes épisodiques, mais significatives, le spectacle des ravages universels. Ce qu'il montre à nos yeux n'est pour lui qu'un moyen de stimuler l'essor de notre imagination, d'associer si bien celle-ci à sa propre pensée et à ses intentions secrètes, qu'elle en complète l'expression au-delà du cadre tracé, et qu'elle devine avec certitude les caractères d'un ensemble absent sur la foi que lui inspire l'énergique vraisemblance de quelques détails. C'est à l'aide de semblables réticences qu'un peintre de batailles satisfera aux conditions épiques de sa tâche. Une poignée d'hommes aux prises, dans toute la fureur du combat, comme *les Cavaliers* de Léonard ou comme les soldats que Gros a groupés sur le rivage d'Aboukir, nous donnera mieux l'idée d'une action générale que si le peintre, à l'exemple de Carle Vernet dans *la Bataille de Marengo*, en avait signalé les divers mouvemens stratégiques et retracé tous les aspects. En nous représentant telle scène grandiose de la nature, un paysagiste à son

tour produira sur nous une impression d'autant plus sûre qu'il aura plus scrupuleusement évité d'en délayer les élémens et plus sobrement résumé en quelques traits caractéristiques la physionomie compliquée ou les apparences démesurées de son sujet.

Le paysage, tel que l'a compris et pratiqué Calame, a ce défaut de prétendre tout embrasser et tout dire, même l'incommensurable, même l'indicible, au lieu de s'appliquer seulement à la représentation de certaines vérités saillantes et strictement conformes aux ressources de la langue pittoresque. Il a aussi ce danger d'exposer le talent à se dépenser dans des entreprises dont les résultats seront plus propres à étonner le regard qu'à l'intéresser au beau et à lui en révéler les secrets. Voilà pourquoi, malgré les aspirations élevées et l'habileté considérable qu'ils attestent, les tableaux du peintre genevois n'ont le plus souvent qu'une valeur relative et des mérites insuffisans. N'insistons pas au surplus sur les imperfections ou les périls des théories qui avaient séduit Calame, sur certaines difficultés insurmontables de la tâche qu'il s'était imposée. Le moment ne nous semble pas bon pour cela. Maintenant qu'une étrange esthétique travaille à expliquer le beau par l'expression éhontée de la foi matérialiste et le talent par la perception irréfléchie du fait, ce serait favoriser malgré soi les progrès de ces tristes erreurs, ce serait presque s'en faire le complice que d'accuser trop sévèrement la doctrine et la méthode contraires, même dans ce qu'elles peuvent avoir d'excessif. Si les ambitions de Calame ont, quant à l'application, dépassé quelque peu la limite des audaces permises, si le peintre des gigantesques solitudes de la Handeck et du Mont-Blanc s'est laissé aller à confondre parfois avec les scènes faites pour encourager le pinceau les merveilles qui le déconcertent par l'immensité des proportions, ces efforts imprudens ou ces méprises n'en avaient pas moins pour point de départ une croyance noble en soi, un ardent amour de la nature et de l'art dans leur signification idéale. Il n'y a donc que justice à saluer d'aussi respectables convictions, lors même qu'elles ne réussissent pas complétement à rencontrer leur exacte formule, lors même qu'elles se laissent deviner, comme ici, sous des apparences tantôt incomplètes, tantôt confuses, à force de confiance du peintre dans son art et dans les beautés mêmes qu'il n'a pas le pouvoir d'exprimer. C'est principalement en pareil cas qu'il convient d'apprécier le caractère des intentions, et, pour un artiste après tout, l'honneur est plus sérieux d'avoir entrevu et décrit quelque chose de la majesté infinie que d'avoir su rendre en perfection, mais avec une perfection servile, les détails de la vérité palpable et les muettes apparences de la réalité.

Henri Delaborde.

LE

POSITIVISME

A PROPOS D'UN LIVRE DE M. LITTRÉ.

II.

L'INFÉRIORITÉ PHILOSOPHIQUE DU POSITIVISME.

On a vu combien la métaphysique et la théologie sont devenues étrangères au monde moderne (1). Les sociétés craquent, les esprits se dilatent, et parmi tout ce travail ces vieilles institutrices du monde ont cessé de le servir, de l'assister, comme elles étaient en possession de le faire. Au lieu de s'adapter à cette vie nouvelle, il leur plaît d'y fermer les yeux, d'y faire obstacle. C'est ce moment que la science a choisi pour se reconnaître, pour s'étaler et pour s'offrir aux hommes dans toute la richesse de ses achèvemens; mais la science, après tout, n'est que l'esprit humain à une allure où il se borne en hauteur et se détourne des grands horizons abordés par la religion et la philosophie. Aussi, quand la science vient s'offrir ou plutôt s'imposer au monde, celui-ci résiste avec une énergie qui lui fait le plus grand honneur.

— Non, dit-il aux savans, vous ne suffisez pas, car vous ne m'enseignez que la matière, vous me réduisez au visible et au palpable. Or j'ai de plus longues pensées, j'ai des aspirations par-delà ce qui se voit et ce qui se touche. L'origine et la fin des choses, un pro-

(1) *Revue* du 1er février.

blème dont je fais partie apparemment, est ce qui m'attire par-dessus tout. J'aime mieux *conjecturer* là-dessus, où il s'agit pour moi de si grands intérêts, que de savoir avec vous, par raison démonstrative, certaines choses qui me paraissent secondaires, missiez-vous dans le nombre le culte de l'humanité, le secret des lois et des destinées sociales. Non, vous ne m'ôterez pas de l'esprit les appréhensions, les curiosités d'outre-tombe. Je ne vous dirai pas : « Que m'importe l'humanité? » mais une certaine pudeur est tout ce qui m'en empêche. Au fond, ma grande affaire, c'est moi, c'est ce qui m'attend, machine toute brûlante d'idées et de passions, à l'heure où certains organes cesseront le service de la machine. Être ou n'être pas, cela est de la dernière gravité. Je me passerais plutôt de chimie et de géométrie que de cette contemplation et des espérances, des rêves, si vous voulez, qui s'y rattachent. Me disputer ce rêve, ce n'est pas me remettre à ma place, c'est me dégrader, car je ne suis pas seulement un animal politique, je suis avant tout un animal religieux, ainsi que le professent certains naturalistes. « La véritable solidité d'esprit, dit Fénelon, est de s'enquérir des choses qui se passent journellement autour de nous. » Soit; mais la grandeur de l'esprit est de s'informer des choses supérieures, futures, éternelles peut-être. En tout cas, grande ou chimérique, telle est la nature de mon esprit. Je puis passer ma vie à ignorer les sciences dont je profite, mais non dans l'oubli de certain sommeil, ou, comme dit Shakspeare, de certain réveil qui m'attend un jour ou l'autre. C'est pourquoi vous ne me remplirez jamais l'esprit. Vous êtes sans doute plus que je ne peux apprendre, mais moins que je ne veux connaître.

Tandis que l'homme s'exalte et se révolte ainsi, la philosophie positive fait effort soit pour se grandir aux yeux de l'homme, soit pour le rabaisser dans sa propre estime. Elle fait valoir d'abord qu'elle est la science de la nature, de l'homme et de l'histoire, par où elle est en état de diriger les individus et les sociétés, de les conduire au progrès dont elle a reconnu les traces et les procédés. Tels sont ses services et ses révélations à l'usage du présent. Quant à l'avenir, elle ne sait rien de la persistance éternelle des individus; mais en mettant les choses au pis, et par la grâce de cette loi de progrès, elle n'admet pas qu'ils meurent tout entiers. — Votre esprit, leur dit-elle, ne sera pas plus perdu que votre corps. Ce que vous avez eu d'esprit, ce que vous avez produit d'idées ou de sentimens, ira grossir le trésor spirituel de l'humanité, absolument comme votre corps ira grossir et féconder la matière. De même que vous vivez du passé, l'avenir vivra de vous, intellectuellement et matériellement. C'est ainsi que vous survivez, que vous persistez, et cette

perspective n'est pas sans stimulant ni même sans grandeur. Vous êtes, il est vrai, d'une espèce supérieure à tout ce qui peuple cette planète : aussi vous arrive-t-il ce qui n'arrive à aucune autre, la transmission et l'éternité des idées. Ce trait souverain constitue et même récompense une espèce supérieure. Ce n'est pas peu de chose que cet effet de sa supériorité; peut-être n'en est-il pas d'autre. Il vous semble odieux et intolérable que cette puissance, cette flamme d'esprit qui est en vous, s'éteigne à jamais. Rassurez-vous, elle survivra dans la lumière qu'elle a jetée, c'est là l'essentiel, car cette puissance ne valait que par certaines de ses œuvres; elle était en soi inégale, intermittente, faillible même. Si ce qu'elle a de radieux et de pur ne s'éteint pas et court allumer le flambeau ailleurs, que pouvez-vous demander de plus?

— Mais, dites-vous, j'ai besoin de croire à une autre vie! — Eh bien! ce besoin vous quittera, comme le besoin de croire aux astrologues, aux sorciers, aux démoniaques, a quitté vos pères. Vous ne m'en ferez pas accroire avec vos aspirations infinies, avec votre soif des choses éternelles. Romans que tout cela, ou lecture de romans, réminiscences d'Obermann et de René!... Le fait est que vous vivez dans le présent, perdus et absorbés dans les vétilles de chaque jour. Voilà votre aliment quotidien. Le reste, si terrible qu'il soit, traverse votre esprit sans plus de trace ni de consistance qu'un nuage. Montrez-moi donc un homme mettant à profit la leçon qu'il a reçue près du lit de mort de son père! En connaissez-vous beaucoup qui songent à faire quelque chose, à se préparer un bon souvenir, un viatique pour cet affreux défilé où l'homme éperdu grince des dents et se rejette en arrière? Je ne sais ce qu'il a vu : est-ce le néant? est-ce la face irritée d'un dieu? Mais il y a trois mille ans que cela s'appelle *agonie*, et le mot est bien trouvé, ce qui n'empêche pas les hommes de courir au divertissement, à la bagatelle. Voyez donc René, dont nous parlions tout à l'heure, d'une autre taille (souffrez cette insinuation) que la plupart de nos mélancoliques. Son ennui est profond, mais surtout quand il n'est ni ministre ni ambassadeur. René s'adonne passionnément aux calculs et aux malices de son amour-propre. C'est un lettré dans toute la misère du mot, il a laissé des mémoires pleins de rage, qui n'ont rien de commun avec Épictète ni A Kempis. Quand tels sont parmi nous les plus intellectuels, les plus réfléchis, les plus grands, pour tout dire en un mot, jugez un peu des autres! Connaissez-vous mieux, vous n'avez pas la force des grandes solutions, cela est évident; il y a plus, vous n'en avez pas même le souci. Cela vous échapperait; mais cela ne vous attire même pas. L'égoïsme, dont vous êtes faits dans l'intérêt de votre conservation, et qui est le goût de la vie, est par cela même

la faculté de vivre dans le présent, de vous y concentrer, de vous y absorber, corps et âme. Soyez donc plus justes envers la science et envers vous-mêmes. Quand la science se tait sur les choses d'avenir et d'éternité, elle ne vous prive de rien, ne vous borne en rien; vos limites de ce côté sont en vous-mêmes, et la preuve en est dans le peu qu'obtiennent de vous les religions, prodigues néanmoins de commandemens et de terreurs.

Ce langage est spécieux et brutal, mais erroné. Quand la philosophie positive raisonne ainsi, faisant main basse sur toute grande aspiration, nous en déclarant incapables et même insoucians, elle ne pèche pas moins contre les instincts les plus réels de l'humanité que la théologie et la métaphysique, muettes ou hostiles à l'égard des droits de l'homme et du citoyen. La science d'une part, la théologie et la métaphysique de l'autre, constituent deux ordres de connaissances et de poursuites également nécessaires au monde, et l'on se demande où elles ont pu prendre tout le mépris qu'elles se témoignent. Toutefois il ne faut pas charger indûment la philosophie positive. Elle n'est ni scepticisme, ni sarcasme, ni démenti à l'égard de ce que beaucoup ont en vénération. Elle ne nie pas les grands sujets qui peuvent tenter la pensée ou l'imagination humaine. C'est le cas de faire voir comment M. Littré s'en explique : « L'espace sans bornes, l'enchaînement des causes sans terme, est absolument inaccessible à l'esprit humain; mais inaccessible ne veut pas dire nul ou non existant. L'immensité tant matérielle qu'intellectuelle tient par un lien étroit à nos connaissances, et ne devient que par cette alliance une idée positive et du même ordre : je veux dire que, en les touchant et en les bordant, cette immensité apparaît sous un double caractère, la réalité et l'*inaccessibilité*. C'est un océan qui vient battre notre rive, et pour lequel nous n'avons ni barque, ni voile, mais dont la claire vision est aussi salutaire que formidable. » Toutefois la philosophie positive n'en attente pas moins aux légitimes curiosités de notre esprit, car elle est ignorance et insouciance systématique à l'égard de telle grande chose que nous *voulons* et que nous *pouvons* connaître. Notez ces deux points-ci, je n'en rabats rien, et je vais droit à cette proposition : — que nous portons en nous la notion authentique d'une autre vie; nous savons cela, dis-je, de la même manière que nous savons tout ce qui importe à notre vie actuelle, soit physique, soit morale.

I.

Voici à ce sujet mes raisons de croire et d'affirmer. — L'homme est fait pour la vérité, non pas sans doute pour la vérité universelle

et absolue, atteignant partout en dehors de lui les êtres et les choses, pénétrant leur essence, leur cause et leur destination, mais pour la vérité relative à son être, c'est-à-dire à ses besoins de toute sorte, la vérité qui le concerne et l'intéresse. Cela revient à dire que l'homme est fait pour être. Que ce monde ait au-dessus de lui les regards et les décrets d'un Dieu (qui ne saurait être un Dieu trompeur), ou qu'il ait seulement des lois pour le gouverner, en tout cas il est plein de vie, c'est-à-dire de vérité. Et quand il vous plaît de supposer que le plus grand, le plus vivant des êtres connus est fait pour l'erreur, vous abusez du langage : autant dire qu'il est fait pour le néant. « La vérité est ce qui est, » dit Bossuet : voilà la définition qu'il faut avoir présente à l'esprit en ce sujet. Quant à saint Thomas d'Aquin, définissant la vérité *une équation entre une affirmation et son objet*, on sent bien qu'il s'agit là seulement de la vérité dans le discours; or je conviens que le discours humain n'est pas toujours au niveau de son sujet, qu'il se met fort à l'aise avec les choses et les personnes.

A cela près (un point sur lequel on reviendra bientôt, on ne peut pas tout dire à la fois), à cela près, rien n'établit, rien même n'insinue que nous soyons des êtres dont la loi est de se tromper. Nos sens, nos appétits, notre conscience, notre sociabilité, ne nous trompent pas; il me semble que nous ne sommes pas dupes à tout propos d'une vaste illusion quand nous croyons à nous-mêmes sur la foi de notre pensée, au monde extérieur sur la foi de nos sens, au droit du prochain sur la foi de notre conscience, à tout ce qui entretient la vie physique sur la foi de nos appétits. Ces impulsions, ces lumières d'un ordre si différent, nous disent chacune la vérité, en ce sens que nous sommes faits pour y croire, et à tel point que, cessant d'y obéir, nous cesserions d'être comme individu et comme société.

A ces révélations j'ajoute et j'assimile de tout point l'instinct religieux, qui nous fait concevoir une autre vie, qui nous représente le *moi* comme persistant après la mort pour être puni ou récompensé. Parmi les idées qui nous font ce que nous sommes, celle-ci est capitale; remarquez un peu comme elle suffit à tout, répond à tout, et ne bronche nulle part. En effet, on y trouve d'un côté toute la sanction imaginable des plus grands commandemens, tout ce que l'homme peut rêver de grandeur et de noblesse. D'un autre côté, c'est une idée purement relative à nous-mêmes : en affirmant quelque chose à cet égard, on ne sort pas du cercle des choses humaines, personnelles, *subjectives*, comme disent les Allemands; on n'a pas besoin d'énoncer un principe absolu, législateur de toutes les existences, ni une existence suprême de *justicier* fondée sur un

principe de cette nature. On affirme simplement une loi toute pareille aux lois qui gouvernent l'univers, on esquive cette terrible conception où il s'agit de passer du fini que nous sommes, y compris les métaphysiciens, à l'infini de l'être et des attributs divins; bref, on a l'effet et le profit d'un Dieu sans en avoir l'énigme.

Ainsi nous sommes pleins de révélations sur ce qui nous constitue, nous importe, nous entoure, nous attend même, sur la manière d'en user avec la nature et avec nos semblables, avec le présent et avec l'avenir. Tout cela est évident, impérieux, et nous avons lieu d'y croire tout comme nous croyons au vide quand nous mettons le pied sur le bord extrême d'un ravin. D'où pourrait donc venir votre défiance de l'instinct religieux? — Ce n'est pas un instinct, dites-vous, c'est une idée de l'esprit. — Mais pourquoi l'esprit nous tromperait-il sur les choses de sa compétence? C'est le propre de notre esprit de concevoir et de nous révéler des choses qui ne se voient pas avec les yeux de la tête, comme c'est le propre de nos sens de nous révéler la matière. Pourquoi l'un serait-il plutôt que les autres un agent d'illusion et de déception, quand il procède de la même façon et nous rend le même service? Instinct ou idée, peu importe, si l'idée est tout à la fois aussi salutaire et aussi involontaire que l'instinct.

Cette idée d'une autre vie est vraie au même titre que les autres idées simples, que les autres lumières spontanées, universelles, qui luisent en chacun de nous. Le monde futur nous est révélé avec le même éclat que le monde matériel. La vie à venir est une donnée ou, si vous aimez mieux, une apparition du même ordre que toutes les données dont nous vivons actuellement. Elle y touche par ces deux points essentiels, une origine identique et un service équivalent. On parlait tout à l'heure de ces idées simples et spontanées qui entraînent partout l'assentiment des hommes : tels sont en effet les caractères de la vérité, et peut-être aurait-il fallu commencer par dire cela. Qu'est-ce qui serait vrai, si ce n'est ce qui est en nous sans être de nous, intuition plutôt qu'opération de l'esprit, où ne peut se trouver ni l'erreur d'une idée complexe, ni celle d'une idée à laquelle les sens ont prêté leur ministère et fourni leur contingent?

La vérité est dans ce qui nous apparaît et dans les suites logiques de ce qui nous apparaît. Ainsi nos sens et nos instincts sont véridiques : la géométrie ne l'est pas moins, se déduisant tout entière de principes primitifs et irréductibles, d'évidences que nous n'avons pas faites. Nous avons certaines idées comme nous avons le langage et même la respiration, sans le vouloir, sans nous en mêler, pour ainsi dire; ces idées sont en nous l'effet des choses : il

nous appartient de voir ces choses comme de les nommer — en vertu d'une faculté qui est en elles aussi bien qu'en nous; l'apparition qu'elles font en nous tient au rapport qu'elles ont avec nous. Ceci me conduit à une remarque générale sur laquelle je compte, bien à tort peut-être, pour éclairer ce sujet.

Le monde est plein de rapports, et ne vit que de rapports qui tantôt constituent les êtres, tantôt les soumettent à une action réciproque. Qui est-ce qui n'a pas entendu parler de l'attraction, des affinités moléculaires? C'est ce qu'on appelle les lois du monde, parce qu'il s'agit là de rapports constans et réguliers. L'homme n'est pas autre à cet égard que le reste de la création. Malgré tout ce qui le sacre et l'érige en individu, avec substance et destinée à lui propres, il n'en a pas moins de toutes parts des rapports, des affinités qui sont les conditions de son existence : rapports avec ses semblables dans la famille et dans la cité, rapports avec le monde extérieur, avec la terre qui le porte et le nourrit, avec l'atmosphère qui l'abreuve, avec la société qui le façonne, avec la justice qui rayonne en lui de tous ses préceptes et de toutes ses sanctions. Seulement, tandis que nous ignorons comment opèrent ailleurs les affinités, nous le savons à souhait dès qu'il s'agit de l'homme. Comme il a cela de particulier entre tous les êtres qu'il est un être pensant, sa pensée est le lieu où les rapports se produisent, et le moyen dont ils usent pour se faire obéir est l'attrait du plaisir. Tel est le privilége de l'homme; il a la notion des rapports qui l'unissent au reste de la création. Toutefois, comme cette notion est celle d'un rapport nécessaire avec les êtres et les choses du dehors, comme nous leur appartenons autant qu'ils nous appartiennent, cette notion ne pouvait être à la merci d'une opération facultative, arbitraire de notre esprit. Aussi est-elle spontanée; ce rapport marque sa nécessité, ces êtres attestent leur indépendance à notre égard, leur extranéité, en ce qu'ils viennent à nous sans attendre un travail, un appel de notre esprit et de notre volonté. Là tout est irréfléchi, involontaire de notre part, impérieux et irrésistible de la part des choses à nous relatives. Pas plus que nous ne faisons ces choses, nous ne découvrons par un effort de notre pensée le rapport vital qu'elles ont avec nous. C'est un rapport qui nous apparaît, qui nous envahit, et si l'on ajoute que des rapports impliquent l'existence des choses, des êtres relatifs les uns aux autres, l'on peut bien dire qu'à ce moment notre esprit est un vase se remplissant de la vérité, un miroir reflétant la vérité. Tel est le fondement de la foi que nous devons aux instincts, soit à celui de manger pour vivre, soit à celui de vivre pour mériter par-delà le tombeau une vie meilleure. *Je pense, donc je suis,* a dit Descartes. Là se

trouve en effet la preuve de notre individualité ; mais quand je pense, malgré moi en quelque sorte, à des choses qui m'attirent, là aussi bien est la preuve de ce qu'il y a en nous de relatif et des choses auxquelles nous sommes relatifs. Ma pensée, instinctive et involontaire qu'elle est à ce moment où le moi ne fonctionne pas, prouve ces choses et ces êtres, ce non-moi, tout comme ma respiration prouve l'atmosphère. On n'échappe à cette conclusion que par le scepticisme absolu, une doctrine qui, tandis que vous apercevez dans l'univers un ensemble puissant et varié d'êtres, de forces, de lois, n'y voit que la pensée de l'homme et l'incessante illusion de cette pensée. Énoncer un pareil système, c'est le réfuter.

II.

Je pourrais ici me répandre en commentaires et en détails qui ne seraient pas superflus assurément, mais prématurés. Avant tout, il faut répondre à l'objection qui s'élève avec une certaine véhémence dans l'esprit du lecteur. — Quoi! l'homme est fait pour la vérité! Mais alors dites-moi donc un peu de quelle vérité procèdent tant de roueries, d'impostures, de mensonges et de scélératesses variés qui composent le train ordinaire des choses humaines! — Je réponds que tout cela procède d'une vérité que l'on déguise, que l'on viole, que l'on outrage, mais que l'on n'ignore nullement. Tout cela signifie que l'homme est double, et que des principes contraires, des forces ennemies, se disputent en lui sa volonté. Don Juan, tout en remplissant sa fameuse liste, n'ignorait aucun des commandemens de Dieu, surtout le don Juan de Molière, qui trouvait *aux inclinations naissantes un charme inexprimable*. Faillir n'est pas toujours se tromper. *Video meliora proboque, deteriora sequor;* il n'y a rien de plus immémorial dans l'humanité que cette lumière et cette misère de Médée. L'assassin ne croit pas plus à son droit sur la vie des passans que l'Arioste ne croyait à ses hippogriffes. Cela est si vrai qu'on applique la loi pénale au malfaiteur sans avoir pris la peine de la lui enseigner : il est réputé la savoir d'une science naturelle et innée. Ni le crime, ni le mensonge, ni la fiction ne sont des erreurs : on ne se trompe pas quand on est sciemment en dehors de la vérité. Qu'est-ce donc que l'erreur? Il faut la définir pour la reconnaître, s'il y a lieu, dans la notion d'une autre vie, et, dans le cas contraire, pour nous livrer sans réserve à cette croyance et à tout ce qu'elle a de force et de douceur.

« Il y a erreur dans nos jugemens, dit Descartes, toutes les fois que nous ne retenons pas nos affirmations dans la limite de nos connaissances. » Il reste à savoir (car cet axiome est plus élégant

que neuf et utile) comment nous dépassons nos connaissances. Cela nous arrive de trois manières au moins. Il y a d'abord cette inconduite de l'esprit qui consiste à tirer une proposition particulière d'une proposition générale où elle ne se trouve pas : c'est le cas bien connu du sophisme. Il y a ensuite les inductions vicieuses, pratiquant l'erreur inverse, tirant une proposition générale de faits particuliers qui ne la contiennent pas : ceci est le cas d'une observation imparfaite, d'une conclusion prématurée. Il y a enfin, en dehors du raisonnement et de l'expérience, l'erreur qui peut se rencontrer dans l'imagination et dans ses œuvres.

Qu'est-ce au juste qu'imaginer? Ce n'est pas créer, bien sûr : l'homme ne crée pas plus avec son esprit qu'avec ses mains; pour l'une et l'autre besogne, il a besoin de matériaux préexistans. Imaginer à lieu de plus d'une façon. Tantôt c'est réunir sur un seul être ou sur une seule situation des traits, des accidens qui d'ordinaire sont épars et exceptionnels : de là le roman, le drame avec ses héros et ses aventures. Tantôt c'est supposer une cause au lieu de la chercher dans les faits ou dans le raisonnement; c'est deviner au lieu d'étudier : de là les hypothèses, les sectes, les systèmes préconçus. Tantôt c'est évoquer ou subir l'image des choses qui nous plaisent : inutile de dire les images évoquées par don Juan, dont nous parlions tout à l'heure, ou subies par un anachorète tel que saint Antoine; dans ce dernier cas, Malebranche flattait l'imagination quand il l'appelait la *folle du logis*.

Il ne faut pas croire que l'imagination soit une source d'erreur nécessaire. La fiction ne se trompe pas et ne nous trompe pas quand elle nous montre des caractères et des situations traités, développés selon la nature et la logique humaine. Ici l'imagination ne se trompe que quand elle compose des êtres avec des qualités disparates, avec des matériaux qui ne peuvent coexister. L'hypothèse elle-même, dans l'ordre des explorations scientifiques, l'hypothèse ne se trompe pas toujours. A faire œuvre de conjectures et d'aperçus, on ne s'égare pas nécessairement. On rencontre quelquefois la vérité, tout en la cherchant mal : on la devine. Christophe Colomb a deviné l'Amérique. Les anciens, si j'en crois d'Alembert dans sa fameuse préface de l'Encyclopédie, avaient deviné la gravitation. Il y a plus, tel procédé sophistique nous conduit quelquefois à la vérité. Sans doute c'est un sophisme que de conclure du particulier au général, presque toujours une erreur, mais pas toujours. Ainsi il est certain qu'on peut juger sur échantillon : *ab uno disce omnes*. Nous n'en faisons pas d'autres quand nous émettons un jugement sur l'esprit d'une race, d'un métier, d'une classe, d'une époque. Il est certain encore qu'on peut juger de ce qui sera par ce qui a été

ou par ce qui est : « le présent, né du passé, est gros de l'avenir, » a dit Leibnitz. Procéder ainsi est le fait de certains esprits qui ne se trompent pas toujours dans cette direction, soit parce qu'ils sont perçans et intuitifs, — tout leur est point d'appui, trait de lumière, — soit parce que les choses se touchent, s'identifient dans leurs conditions intimes, de telle façon que l'ensemble se laisse apercevoir dans la partie.

Toutefois il ne faut pas trop compter sur cette rencontre de l'imagination avec les causes, quand elle les cherche par la voie de l'hypothèse. Ici le propre de l'imagination est de nous tromper; mais il faut voir comment et considérer de près le mécanisme de cette illusion. Elle nous trompe, dis-je; mais ce n'est pas, comme on se le figure volontiers, par la fougue de ses écarts multipliés, par sa luxuriance en quelque sorte : c'est bien plutôt par sa pauvreté. Elle a par exemple des bornes qui la circonscrivent, qui lui font un type absolu, un horizon infranchissable en nous-mêmes. De même que le reflet des choses en nous est la vérité, on peut dire que l'erreur ou du moins une face principale de l'erreur, c'est notre propre nature imposée aux choses, et comme nous avons des bornes que n'ont pas les choses, on juge tout d'abord ce que peut être cette erreur du fini mesurant l'infini à sa taille. Quand nous n'avons ni axiomes ni observations pour nous guider en certains sujets, quand il s'agit pour nous d'expliquer ou de créer certaines forces, certains pouvoirs, notre habitude est de supposer des êtres semblables à nous, ou plutôt de personnifier des choses, des idées à notre image. S'agit-il des pouvoirs éternels qui gouvernent la nature, ces pouvoirs sont des dieux, et ces dieux sont des hommes auxquels on ajoute l'infini en toutes choses. S'agit-il des pouvoirs qui gouvernent l'humanité sociale, encore des hommes, avec l'excellence d'un père. S'agit-il enfin des pouvoirs, des forces qui entretiennent la vie physique, c'est toujours l'homme que nous imaginons et que nous employons à cette fin, en le dégradant cette fois, en l'asservissant. De là les plus grandes erreurs connues : l'esclavage, le pouvoir absolu, le polythéisme. Ainsi tout est de matière humaine dans nos imaginations: divinité, souveraineté, propriété. L'homme est à lui-même toute sa conception, toute son expression. Rien ne lui est plus familier, borné comme il l'est, que de transporter sa nature hors de lui-même, la prêtant ou l'imposant partout, pour fonder la religion, le gouvernement, la production. Il faut la leçon des siècles pour enseigner aux hommes qu'ils ne doivent avoir d'autre souverain que la raison, d'autre dieu que le type et le foyer personnel de la raison, d'autre propriété, d'autre esclave que la nature. Remettre l'homme à sa place, en purger le ciel, le gouvernement des socié-

tés, l'œuvre économique, substituer dans toutes ces régions la stabilité des lois, un pouvoir public et responsable, l'emploi des forces de la nature à l'Olympe païen, au pouvoir personnel, à l'esclavage de l'homme, tel est le principal effet du progrès, c'est-à-dire de l'expérience. Après ce discernement, cette élimination, ce qui reste d'idées religieuses, politiques et économiques pourrait bien être la vérité; mais que reste-t-il, cela fait, en matière religieuse? L'idée d'une autre vie.

Ainsi l'erreur est diverse, et on vient de la reconnaître sous ses différens traits, dont aucun ne peut s'appliquer à l'idée d'une autre vie, car cette idée n'est pas la conclusion d'un syllogisme, qui peut être mal déduite, ni la somme de certaines observations particulières, qui peut être mal calculée ou mal fondée, ni la création de quelque personne semblable à nous, qui, revêtue de l'infini, serait chimérique. Remarquez en outre que tous ces caractères de l'erreur ont cela de commun : un état actif de l'esprit, une action désordonnée de l'esprit. A ce compte, comment l'idée d'une autre vie serait-elle une erreur? Idée plutôt reçue que conçue par notre esprit, d'une origine où l'on ne voit rien d'humain, nul projet, nul effort de notre part. Quand notre esprit n'agit pas, il ne peut errer.

Pardon! dites-vous; notre esprit, même à l'état passif, est capable d'erreur, d'illusion. En cet état, qui est celui où il reçoit l'impression des choses extérieures, il ne reçoit pas la pure impression de la réalité. Les choses qu'il voit par exemple lui apparaissent volontiers tout autres qu'elles ne sont : le microscope est là pour lui montrer des lacunes et des aspérités dans ce qui s'offre à l'œil comme lisse, uni, continu, ce que Voltaire a très bien exprimé. « Si Pâris, dit-il, avait vu la peau d'Hélène telle qu'elle était, il aurait aperçu un réseau gris-jaune, inégal, rude, composé de mailles sans ordre : jamais il n'aurait été amoureux d'Hélène. La nature est un grand opéra dont les décorations font un effet d'optique... La nature nous fait une illusion continuelle. C'est qu'elle nous montre les choses, non comme elles sont, mais comme nous devons les sentir. »

A cela plusieurs réponses. L'esprit est peut-être passif quand il reçoit l'impression des choses extérieures. N'oubliez pas toutefois que cette impression est un rapport entre ces choses et notre esprit au moyen de certains appareils intermédiaires. Si l'erreur peut se glisser dans une perception qui nous parvient à titre de rapport et à travers certains organes, vous n'en pouvez conclure l'erreur possible d'une idée comme celle d'une autre vie, idée que nous trouvons en nous-mêmes, sur nous-mêmes, sans aucune assistance de mécanisme intermédiaire, sans aucune prise offerte à l'il-

lusion. Il ne faut pas dire que l'esprit est également passif dans les deux cas : dans le premier, il est plus que passif, il est ou il peut être victime et dupe; dans l'autre, il ne peut l'être, à moins d'appartenir naturellement à l'erreur, ce qui est contradictoire à tout le reste de sa nature et au fait même de notre existence. Je conviens que l'homme n'est pas fait pour dire toujours la vérité, encore moins pour la pratiquer; mais il est fait pour être, et dès lors il lui appartient de connaître ce qui est, de savoir la vérité dans la partie au moins qui concerne et intéresse son existence, et cela peut s'entendre de l'avenir comme du présent.

Il convient en outre, parlant de l'illusion que nous font les choses extérieures, de reconnaître les bornes de cette illusion. Nos sens nous trompent peut-être sur certains détails, mais non sur le fond même de ces choses. Tel objet n'a peut-être pas la couleur, le volume, la consistance que nous croyons y apercevoir; mais à coup sûr cet objet est étendu, pesant, coloré : sur ces qualités essentielles, pas d'illusion possible. Appliquant cette vérification à l'idée d'une autre vie, vous aurez peut-être à en rabattre mille accessoires où la fantaisie religieuse des hommes s'est donné carrière. Chaque peuple a son paradis. On peut voir dans les *Lettres persanes* une peinture fort enjouée de la béatitude selon le Coran. Qu'importent ces nuances dans la sanction, si le fond même de l'idée demeure inaltérable en sa simplicité, si la racine qui console et qui réprime ne peut être atteinte par aucune élimination?

III.

Tel est l'homme fait pour la vérité, mais sujet à l'erreur, sans que cette infirmité détruise cette puissance, car l'erreur peut être évitée, reconnaissable qu'elle est, soit à l'absence, soit à l'usage vicieux des saines méthodes. En outre elle n'atteint pas le fond des choses qui touchent à notre existence d'individu, sociale ou future, ces choses nous étant révélées par des instincts qui sont en nous les rayons de la réalité, et qui emportent notre foi comme notre obéissance.

Il faut considérer un peu le rôle des instincts dans la destinée humaine. Il n'y a pas de grande chose parmi nous, — vie physique, perpétuation de l'espèce, lien social, — qui n'ait été confiée à l'impulsion des instincts. Je m'imagine que la société la plus pure et la plus intelligente ne vivrait pas huit jours de ses vertus et de ses combinaisons. « La nature, dit Kant, ayant donné à l'homme la raison et le libre arbitre qui s'y fonde, c'était dès lors clairement indiquer comment elle entendait qu'il pourvût à sa destinée : il ne

devait pas être guidé par l'instinct, ni muni et éclairé d'une connaissance innée; mais il devait tout tirer de lui-même. » Rien ne ressemble moins que cet oracle aux faits dont nous avons le spectacle et la conscience. L'individu, l'espèce, la société, autant de choses voulues d'en haut apparemment, et qui ne relèvent pas uniquement de la raison. Tout cela subsiste par la grâce des instincts. Pourquoi n'aurions-nous pas également des instincts pour nous révéler la vérité nécessaire à la vie de l'esprit, lequel a besoin de règles, de sanction, de perspectives? C'est le service que nous rendent l'instinct moral et l'instinct religieux, où vous ne voyez pas la moindre trace d'induction ni de syllogisme, où l'homme ne fait que regarder en lui-même l'empreinte des choses, et ne tire absolument rien de son propre fonds par aucune opération de l'esprit.

Si vous croyez à ces entraînemens physiques qui conservent et reproduisent l'humanité, pourquoi seriez-vous en défiance de certaines aspirations supérieures, tout aussi primitives, tout aussi instinctives? Mais les premiers sont de beaucoup les plus impérieux! Oui sans doute, parce qu'avant tout il importe à l'homme de se conserver comme individu et comme espèce : c'est là le plus urgent. Pour revivre, ainsi que le promet l'instinct religieux, il faut commencer par vivre. Toutefois cette conviction d'une autre vie est si naturelle au genre humain, qu'elle est spontanée, universelle, immémoriale. La preuve en est que les époques, les classes, les peuplades les moins réfléchies ont eu cette lueur, ce souci, au milieu de la vie la plus dure et la plus cuisante.

Quand j'insiste sur la valeur qui appartient aux leçons de l'instinct, ce n'est pas pour nier la vérité théorique, scientifique. Il est certain que l'induction et la déduction nous sont des moyens de connaître : avec ces méthodes, on atteint la vérité, c'est-à-dire telle chose utile ou nécessaire à notre existence, à notre destinée; mais, si la vérité doit être entendue de la sorte, les instincts physiques et moraux n'excellent pas moins que les sciences à nous l'enseigner. A ce compte, nous avons d'une part certaines facultés pour nous élever laborieusement à la vérité scientifique, pour conquérir en quelque sorte le luxe de la vie matérielle, par exemple toutes les applications de la vapeur et de l'électricité; mais aussi bien nous en avons d'autres qui nous portent tout d'abord à la vérité, sans laquelle nous ne saurions vivre.

Si vous croyez aux idées induites ou déduites, pourquoi pas aux idées instinctives, quand les unes et les autres nous enseignent des vérités également utiles, également appropriées à notre nature? Comment! vous vous confiez au développement logique de certains principes, ou directement aperçus par l'esprit, ou obte-

nus par l'observation, et vous entreriez en défiance contre des idées premières, immédiates, qui ont la même valeur éprouvée, qui vous rendent le même service que les déductions les plus légitimes! C'est-à-dire que vous auriez confiance dans les opérations de votre esprit et défiance des bases mêmes de votre esprit? Je ne vais pas pour cela vous proposer l'exemple de l'antique Égypte, où l'on adorait les animaux, parce qu'ils avaient, au lieu de la raison humaine, un instinct qui ne pouvait être que divin, ni l'exemple de l'Orient, où les fous sont en honneur, comme gardés et conduits par un dieu, étant incapables de se conduire eux-mêmes. Je réclame seulement une part de votre créance pour une part de vous-mêmes, telle que certaines vérités en dehors desquelles vous ne sauriez vivre, qui sont les lois de votre existence aussi bien que de votre esprit. Le monde est là tout entier vous prêchant la confiance par son exemple. Vous voyez partout des êtres doués d'instincts selon leur nature, qui croient et obéissent à ces instincts, qui s'en trouvent bien, qui pratiquent ainsi la vérité faite pour eux, qui obtiennent ainsi leur véritable destinée, et l'homme serait le seul être qui aurait à se défier de l'un de ses instincts les plus intimes, l'instinct religieux! Vous me direz que ce sentiment dépasse en hauteur tous les instincts connus : oui, sans doute, mais pas plus que l'homme ne dépasse le reste de la création.

Voulez-vous que l'observation et l'induction soient nos seuls moyens de connaître? J'y consens, mais encore faut-il les appliquer à tout et non pas uniquement à la matière. Or, en observant l'humanité dans son histoire, j'y trouve l'idée d'une autre vie. Voilà un premier fait d'expérience. Un second fait du même ordre est celui-ci : cette idée nous apparaît; elle est simple et non déduite, non construite. Nous ne la faisons pas, elle se manifeste et opère en nous comme instinct. Ce dernier mot est considérable, j'y trouve la preuve que cette idée est vraie par son analogie avec un ordre de notions et de mobiles qui ne nous trompent pas. Cette véracité des instincts est un troisième fait, expérimental comme les autres.

Or de tous ces faits je puis tirer une conclusion, toujours, comme on va voir, dans les limites de l'observation et de l'induction, car le principe que j'invoque est la stabilité des lois de la nature. Ce principe signifie que ce qui se passe dans tel cas donné se passe de même dans un autre cas de même nature, que ce qui arrive aujourd'hui sous l'empire de certaines circonstances doit arriver demain, les circonstances n'ayant pas changé. Or la véracité des instincts est une loi de la nature. Donc l'idée d'une autre vie, qui a tous les caractères de l'instinct, est une idée vraie. Autrement il faut admettre que les instincts, véridiques dans tous les cas, sont trompeurs dans

ce cas particulier, et que cette loi de notre nature manque de la stabilité inhérente à toute loi naturelle.

Maintenant j'avoue qu'il faut jeter les yeux sur certaines objections secondaires après avoir fait justice de celle qui attribuait l'erreur et le mensonge à notre nature, comme son élément, comme sa nécessité. On pourrait me dire par exemple que l'instinct religieux n'est pas à confondre avec les autres instincts, qu'il n'en a pas l'autorité, parce qu'il n'a pas pour lui le témoignage de l'expérience, que nous savons par expérience l'homme impossible en dehors de la société, la société impossible sans un organe public de la justice, la vie impossible sans certaines réfections qui l'entretiennent, — que nous pouvons constater par leurs effets le mérite des instincts, la réalité des choses et des actes où ils nous portent, mais que nul n'est revenu pour porter témoignage en faveur de l'instinct religieux et pour attester cette autre vie dont il est la promesse ou la menace.

Cette objection est spécieuse, et rien de plus. Que l'expérience en général confirme les instincts, cela est évident; mais l'expérience n'est pas ce qui les suscite en nous, ce qui détermine la foi et l'obéissance que nous y portons. Dites-moi donc un peu en vertu de quelle expérience l'enfant qui vient de naître prend le sein de sa mère! Pour peu qu'on y réfléchisse, on s'aperçoit qu'il en est ainsi des autres instincts : véridiques et utiles à l'homme, ce n'est pas pour cela qu'ils s'en font écouter; leur force est ailleurs, indépendante de l'utilité de ces instincts, de notre vérification. Ils seraient malfaisans qu'ils ne cesseraient pas d'être puissans et obéis. La preuve, c'est que nous en abusons volontiers, à notre grand préjudice, d'où il faut conclure que si tel instinct ne peut produire ce témoignage de l'expérience, nous n'avons pas pour cela un droit de suspicion et de défiance à son égard. L'instinct religieux en est là, non expérimenté sans doute, mais impérieux et vrai au même titre que les autres instincts.

Vous soupçonnez peut-être que nous avons l'idée d'une autre vie uniquement parce qu'elle est de nature à nous plaire. — C'est par là, dites-vous, qu'elle est spontanée, universelle, immémoriale parmi les hommes. — Mais prenez garde que le plaisir est le trait saillant qui constate les instincts, le signe de la vérité relative qui est en eux, la force gardienne et exécutive, pour ainsi dire, des fins auxquelles ils sont préposés. Il n'est point d'instinct sans cette garantie du plaisir, qui en assure l'exercice, et l'idée d'une autre vie est par là semblable à tous les instincts.

Pourquoi d'ailleurs une idée nous plaît-elle? Parce qu'elle ressemble à ce qui est. Comment le faux, c'est-à-dire le néant, aurait-il le don de nous plaire? La réalité est ce qui fait le charme des

romans : nous ne pouvons prendre intérêt qu'à la réalité. Les aventures et les scènes les plus variées, les plus imprévues, ne nous attachent que par le théâtre humain où elles se déploient, par les sentimens humains qui en sont les vrais personnages, les vraies catastrophes. Un roman purement fantastique serait illisible, en supposant qu'il fût possible. Milton a peint des diables d'un grand intérêt; mais il a commencé par les animer et les remplir de sentimens humains, de ceux qu'il connaissait le mieux. Peut-être avait-il vu des démagogues pareils à son Satan, une fortune que je lui envie! Toujours est-il que ce fond humain de sa fiction en a fait passer le merveilleux, le surnaturel, et il n'en est pas autrement soit de *la Divine Comédie*, soit de *Peau d'Ane*, qui charmait La Fontaine. Sans doute l'idée d'une autre vie comporte sa part de roman. On peut imaginer une grande diversité de peines et de récompenses dans une autre vie; mais ce roman n'aurait rien d'agréable et même rien d'intelligible, si l'on ne portait en soi, comme un fond solide à l'épreuve de toutes les broderies, le sentiment de cet avenir, de cette réalité future.

Ainsi le plaisir inhérent à la notion d'une autre vie nous démontre et le caractère instinctif de cette notion et la réalité de ce qu'elle nous découvre, sa destination, son appropriation à notre nature. Toutefois nous avons dit, pour établir, pour reconnaître en nous cette notion comme un instinct révélateur, que cette notion était universelle et que le monde en avait toujours été possédé. Or pouvons-nous compter solidement sur cette base historique, sur ce point de fait? Des érudits, des voyageurs vont peut-être me dire que certains peuples anciens ou modernes, que certaines tribus de l'Australie et de l'Océanie n'offrent pas le moindre symptôme de cette croyance. Un savant qui n'a négligé aucune occasion de faire le tour du monde (il l'a fait jusqu'à trois fois) m'en a rapporté cette observation... avec laquelle il était peut-être parti.

Qu'on me permette de négliger les sauvages, assez difficiles à confesser. Puis-je croire qu'un étranger, un suspect, un ennemi, mettant pied à terre dans leur île, saura lire en eux et malgré eux, à cette profondeur, à travers l'obstacle des idiomes et des méfiances? Parlons plutôt des Juifs, où réside toute la délicatesse de ce sujet. Si les Juifs étaient capables de faire échec à pareille idée et de ruiner par quelque grossièreté de doctrine tout ce qu'on vient d'établir sur cette base, on saurait que penser désormais de ces Sémites si vantés comme créateurs excellens de religions, comme inventeurs et propagateurs de théologies; mais le moyen d'admettre une telle incroyance de leur part? Quoi! ils auraient inventé trois religions, et ce commencement de toute religion leur serait étran-

ger! Quoi! le christianisme, tout frémissant des promesses et des menaces d'une autre vie, n'en aurait rien trouvé dans le judaïsme, d'où il procède? Ce n'est pas ainsi vraiment que marchent les choses, et surtout les idées. La tradition, la continuité sont partout en même temps que le progrès. Ces raisons *à priori* sont ce qui me touche le plus; mais, si des argumens de texte vous semblaient préférables, il me suffirait de rappeler que Moïse défendait l'évocation des morts, ce qui prouve que dans le dogme juif les *morts* n'étaient pas *anéantis*. Le commandement de Moïse n'était, direz-vous, que pour combattre une superstition. Soit; mais la superstition même établit la croyance dont elle est l'excès et la perversion. Il existe là-dessus de grosses dissertations, et je pourrais citer tel livre fort bien fait (1) où l'on voit que Bossuet et Leibnitz croyaient reconnaître parmi les Juifs le dogme de l'immortalité de l'âme, qu'ils étaient même fort affirmatifs à cet égard. Faut-il d'ailleurs chercher si loin? Les Juifs étaient libres en cette grande affaire de la religion, où leur génie excellait et se passionnait : cela explique tout. La religion se faisait parmi les Juifs comme une œuvre nationale, avec le concours de tous, dans la personne des prophètes, qui apparaissent comme les gardiens ou plutôt comme les interprètes progressifs de la loi, portés par la faveur populaire jusqu'à l'oreille des rois et des grands-prêtres. Que dans cette liberté il y ait eu des doctrines successives et diverses, cela n'est pas bien surprenant. De là peut-être quelques doutes, quelques hérésies au sujet de la vie future; mais l'hérésie d'une secte juive, pas plus que le panthéisme des Allemands, pas plus que le célibat des vestales, ne prouve rien contre les instincts naturels de l'humanité.

En tout ceci, vous n'avez pas encore vu certain argument qui se tire des prospérités du coquin, des disgrâces et même des souffrances de l'honnête homme : argument en faveur d'une autre vie, laquelle semble nécessaire pour corriger quelque part cette iniquité, cette anomalie terrestre. On n'a pas usé de cette preuve, parce qu'on n'en croit pas le premier mot, encore qu'on l'ait rencontrée dans un livre, *l'Idée de Dieu*, où l'élégance et la clarté sont portées à un point qui en fait des qualités du premier ordre, des qualités égales à l'invention et à la moquerie. On rend toute justice à ce beau sujet d'amplification; mais voilà tout. Que savez-vous en effet de ces prospérités et de ces souffrances? Vous ne savez que l'apparence, la surface, l'événement matériel; mais le fond des choses ou plutôt des âmes, l'avez-vous pénétré? L'impression de l'événement, la manière dont il est reçu dans le for intérieur du

(1) *De la Vie future*, par M. Henri Martin, doyen de la faculté de Rennes.

patient ou du triomphant, en tenez-vous compte? On dit que Jean Hus, du haut de son bûcher, s'écria, voyant approcher une vieille femme avec un fagot : *Sancta simplicitas!* Croyez-vous que l'on soit malheureux avec un tel secret de sérénité et de force d'âme? Je croirais plutôt que ce martyr ne sentit pas les flammes du bûcher, pas plus que le fakir ne sent les roues du char qui l'écrase, mais qui porte son idole. Comment admettre, pour le dire en passant, que ce qui domine le corps à ce point ait simplement la destinée du corps?

Laissons là l'histoire, direz-vous, et parlons un peu de ce qui se passe sous nos yeux, de ce monde actuel où le bagne n'est que pour le malfaiteur vulgaire et maladroit, où d'ailleurs les intrigans, les roués, les coquins de certaine sorte ont si beau jeu et font si grande figure, où la boue de leur âme se change à vue d'œil en or et en pourpre. — Vous pourriez en dire long sur ce sujet et sur ce ton, sans que j'éprouvasse le besoin de vous interrompre. Toutefois, avant d'abonder dans votre sens et de répéter la malédiction de Brutus, je voudrais voir un peu ces grands vainqueurs, quand, leur journée finie, ils posent le masque et laissent tomber l'effort, la grimace qu'ils ont soutenue en public. Plaignez le miroir où apparaît leur véritable physionomie, où se reflète chaque soir une âme souillée, une vie de bouc et de chacal. Je ne réponds pas de leur insomnie. Ils dormiront peut-être : il n'est pas de remords que la fatigue n'endorme, et celle du rôle qu'ils soutiennent est terrible; mais il y a des heures lucides. Dieu vous garde du réveil qui les attend, quand chaque matin ils apprennent comme une nouvelle l'infamie qui les a faits riches, grands, qualifiés aux yeux du monde.

Ainsi, pour croire à une autre vie, nous n'avons pas à regarder autour de nous, à considérer les apparences ridicules ou abominables de ce qui se passe, à raisonner enfin et à conclure. Cette perspective est en nous comme un article de foi inné, ou plutôt la chose s'est écrite, s'est empreinte en nous d'elle-même, comme il appartient aux choses qui existent en dehors de nous, mais qui ont des rapports nécessaires avec nous, et qui n'attendent pas, pour se faire connaître, les efforts, les avances de notre esprit.

Il est heureux que cette idée d'une autre vie vienne et se manifeste à nous de la sorte : autrement nous serions fort en peine d'y arriver. Si, au lieu de revivre en vertu d'une loi révélée par un instinct, nous revivons par la volonté d'un Dieu (qu'il s'agit avant tout d'atteindre et de constater par le raisonnement), ce circuit est sinueux, infranchissable peut-être. Ce n'est pas que notre raison n'ait en elle des principes puissans et lumineux; mais la portée absolue de ces principes, ontologique, comme on dit en allemand, est

révoquée en doute, ainsi qu'on le verra, par un scepticisme plein d'épines. En outre, quand on en viendrait à tenir ces principes pour absolus, il reste à considérer que le maniement en est difficile, hasardeux, et la conclusion problématique. Il n'est pas clair qu'ils se prêtent à nos visées, et qu'ils nous mènent où nous tendons, où nous aspirons. C'est le moment de considérer les plus habiles en face de cette complication, Descartes et Clarke par exemple, dans leur effort pour s'élever à l'existence de Dieu en usant du principe de causalité.

Nous trouvons en nous, dit Descartes dans la troisième de ses *Méditations métaphysiques*, l'idée de perfection, qui ne peut venir de nous, imparfaits que nous sommes. Donc cette idée atteste l'existence d'un être parfait : autrement elle serait un effet sans cause. Descartes oublie une cause d'idée, telle que l'esprit qui a pu composer cette idée de perfection, — idée complexe, notez bien ceci, — une de ces idées que notre intelligence construit à ses risques, en assemblant et en exagérant toutes les qualités qui sont éparses et médiocres parmi l'humanité. Ainsi cette prétendue idée d'un être parfait, au lieu d'être en nous, comme dit Descartes, *la marque de l'ouvrier sur son œuvre*, pourrait n'être autre chose qu'un produit humain tiré de l'homme, calqué sur l'homme. Ce serait l'humanité et rien de plus, dans des proportions exagérées et fabuleuses, se servant d'elle-même pour expliquer la création, la Providence, l'ordre immortel. Telle est la démonstration tentée par Descartes, demeurée célèbre entre toutes, dit M. Cousin : célèbre, soit; mais la trouvez-vous solide, convaincante?

Quant à Clarke, la proposition sur laquelle il prétend fonder toute sa preuve de Dieu est celle-ci : quelque chose doit avoir existé de toute éternité, autrement quelque chose aurait commencé d'être sans y être sollicité par rien, c'est-à-dire que ce quelque chose serait un effet sans cause. Soit, voilà un principe bien articulé, mais qui ne nous mène pas loin, qui laisse son docteur en chemin dès la deuxième proposition, où il s'agit de savoir qui a existé de toute éternité. Est-ce un Dieu personnel, distinct du monde, créateur tout-puissant et revêtu de toutes les perfections morales? ou bien est-ce l'ensemble des êtres, des forces et des lois qui constituent l'univers? Assurément une horloge suppose un horloger, à moins toutefois que l'horloge n'ait existé de tout temps!... Alors nous voilà en plein panthéisme; si vous en doutez, écoutez plutôt les panthéistes eux-mêmes. « Le monde a son législateur, vous diront-ils, dans les lois qui le gouvernent de toute éternité. Au nombre de ces lois figure l'harmonie universelle des rapports. Ces lois arrivent dans la conscience de l'homme à une certaine notion d'elles-

mêmes. On éclaire peu ce sujet en disant avec Fichte : « Toute connaissance imparfaite que nous avons d'une chose implique un être qui la connaît parfaitement. » D'ailleurs cette notion, imparfaite et obscure aujourd'hui, est faite pour se développer et pour monter au niveau des choses dans la conscience humaine, qui est progressive. Nous faisons partie d'un monde où les choses existent avant de se connaître et de se raisonner. Les langues, les gouvernemens, la production, la destruction, ont précédé les grammaires, la politique, l'économie politique et la balistique. Les langues surtout nous fournissent l'insigne exemple d'une chose intelligente, ignorée d'elle-même et du sujet intelligent où elle s'accomplit; peut-être l'univers nous donne-t-il là un échantillon de ses lois les plus générales et le secret des formations universelles!... »

Ce n'est pas que l'on croie au panthéisme, il s'en faut de tout. On a souvenance au contraire, souvenance fort intime, d'une aventure d'esprit singulière, celle d'un jeune homme qui, dans sa plus vive jeunesse, dans les loisirs d'un été campagnard, voulut se faire des idées sur ce sujet. Or, avec la meilleure envie de se prouver à lui-même un Dieu personnel qui lui semblait un minimum de croyance désirable, s'étant bien pénétré des éclectiques ses maîtres et de quelques œuvres moins récentes, mais non moins réputées,... il arriva droit au panthéisme. Il y arriva, dis-je, mais il n'y crut pas : la nature de son esprit ou peut-être simplement l'éducation de son esprit y résistait d'une manière invincible. D'autres cependant pourraient y croire, et dans un temps où le scepticisme entame les principes les plus nécessaires, s'il existe une solution qui sache se passer de ces principes, et qui en retienne néanmoins toute la substance morale et terrifiante, cette solution vaut peut-être la peine d'être indiquée. C'est dans cet esprit qu'on a cru bien faire d'isoler et de relever entre toutes la notion d'une autre vie. On ne met pas en doute pour cela les autres croyances; on ne voudrait pas dissoudre un atome de foi; on tient seulement à montrer la clarté supérieure et l'effet suffisant d'une notion plus simple où il n'est besoin ni d'une logique aussi chanceuse ni de principes aussi disputés que ceux dont nous venons de voir l'échec sous Clarke et Descartes.

Il faut considérer où en est la foi religieuse et même la foi philosophique : sans être bien timide, on s'alarmerait à moins. N'oublions pas que cette idée de cause, un des élémens de notre esprit, est présentée par toute une école de sceptiques fort accrédités comme particulière à notre esprit et dépourvue au dehors de toute autorité. C'est une croyance, disent-ils, qui s'impose à nous; mais une croyance irrésistible n'est pas une vérité absolue : rien ne dé-

montre dans le principe auquel nous avons foi un principe qui possède et gouverne toutes les existences, le fond et la règle nécessaire de toutes choses. Il n'est pas clair que sur l'aile de notre croyance nous puissions atteindre quoi que ce soit en dehors de nous, l'infini par exemple : l'identité de ce que nous croyons et de ce qui est pourrait bien être une simple supposition, une pure illusion de notre esprit.

Tel est le doute de Kant, qui met à mal, j'en conviens, une infinité de croyances; mais un de ses compatriotes, Henri Heine, s'est emporté devant ces ruines à un excès de lyrisme révoltant : il lui échappe de dire qu'Emmanuel Kant, « ce grand démolisseur dans le domaine de la pensée, surpassa de beaucoup en terrorisme Maximilien Robespierre. » Ce n'est pas tout, il use de l'apostrophe, et contre nous encore! « A vrai dire, vous autres Français, vous avez été doux et modérés, comparés à nous autres Allemands : vous n'avez pu tuer qu'un roi, et encore vous fallut-il en cette occasion tambouriner, vociférer et trépigner à ébranler tout le globe. On fait réellement à Maximilien Robespierre trop d'honneur en le comparant à Emmanuel Kant. Maximilien Robespierre avait sans doute ses accès de destruction quand il était question de la royauté, et il se démenait d'une manière assez effrayante dans son épilepsie régicide; mais s'agissait-il de l'Être suprême, il essuyait l'écume qui blanchissait sa bouche, lavait ses mains ensanglantées, sortait du tiroir son habit bleu des dimanches avec ses beaux boutons en miroirs, et plantait une botte de fleurs devant son large gilet... Quant à la *Critique de la raison pure*, ce livre est le glaive qui tua en Allemagne le dieu des déistes. »

Cette jactance est insoutenable. Comme s'il dépendait du plus fin ou du plus hardi penseur de ruiner l'esprit humain, et d'attenter soit à son pain quotidien, soit à certaines perspectives encore plus vitales!... Vous pouvez bien dire à l'esprit humain qu'il ne contient dans sa faculté la plus haute, appelée *raison pure*, que des principes bornés à l'homme : vous pouvez lui dire encore, concédant l'immensité, l'universalité de ces principes, qu'ils sont stériles et logiquement improductifs d'un Dieu personnel; mais ne croyez pas l'avoir dépeuplé pour cela de toute croyance valable. S'il y a dans notre raison ou dans un coin quelconque de notre esprit une vue de l'avenir humain aussi spontanée que le sont toutes nos vues présentes, nous devons croire à ce témoignage, tout comme nous croyons à nous-mêmes, à ce qui nous entoure, à ce qui nous attire, à ce qui nous oblige, et qui nous est attesté de la même manière, car la spontanéité dans la perception est la marque du réel dans les choses : c'est la trace et l'effet des choses dans notre esprit; c'est le

rapport de l'homme avec les choses marqué où il doit l'être chez une créature pensante, c'est-à-dire dans sa pensée. La nature spontanée d'une perception se reconnaît à ces deux signes, qu'elle est simple et qu'elle est universelle. Ce qui est compliqué se déduit, se dérive et n'apparaît pas comme un trait de flamme. Ajoutons que ce qui est spontané peut seul être universel : l'idée acquise par un travail de l'intelligence varie selon les classes, les peuples et les époques, variables eux-mêmes sous le rapport intellectuel.

L'idée d'une vie future, avec tous ces caractères de l'instinct et de la vérité qui paraît dans les instincts, est une idée lumineuse : elle est de plus une idée forte, d'un effet puissant et varié, où tout est consolation, discipline, épouvante. A toute rigueur, on pourrait s'en tenir là; on pourrait se borner à cette *hypothèse nécessaire*, selon le mot de Laplace, ou plutôt à cette perception simple, impérieuse, nullement hypothétique, qui ne se laisse pas plus entamer par le scepticisme que le fait même de notre existence et de notre pensée, car elle en est partie intégrante et identique. « Le patriarche, disait Grimm, ne veut pas se départir du rémunérateur-vengeur. » Je ne vais pas à l'encontre de Voltaire; mais le plus facile et le plus sûr est de reconnaître, parmi les lois qui gouvernent notre espèce, une loi de rémunération-vengeance par-delà cette vie. Beaucoup pourraient être tentés de s'en tenir là, trouvant là l'essentiel, c'est-à-dire une assurance contre cette peine de mort, contre ce froid calice du néant dont les matérialistes menacent la personne humaine.

IV.

Chacun est en état de juger maintenant si le positivisme a le droit d'affirmer que nous ne pouvons rien savoir de notre fin et de notre origine. Cette impuissance, fût-elle notre fait, n'aurait pas raison de notre curiosité, de notre inquiétude sur ces grands sujets; mais il est certain que l'on n'en est pas là. Sans hypothèse, sans conjecture, nous lisons en nous-mêmes notre avenir, écrit avec les caractères de l'instinct, qui est le révélateur et l'instituteur éprouvé de notre espèce.

M. Littré n'a pas seulement exposé la doctrine de Comte, il a raconté sa vie, et ce récit, comme cet exposé, est d'une bonne foi, d'une sincérité parfaite. M. Littré n'émet pas une opinion sans la débattre avec le lecteur, sans lui donner les moyens de la juger et de la contrôler. Cela est d'une rare distinction et ne ressemble en rien au vulgaire des polémiques ou des propagandes. Jamais prosélytisme n'eut cette discipline, cette droiture. Aussi croyons-nous de

tout point M. Littré, quand il porte témoignage de la science universelle et profonde d'Auguste Comte. J'admets avec lui la grandeur, le génie même, s'il y tient, de ce novateur. M. Comte aurait pu faire à lui seul une encyclopédie des sciences, ce qui n'est pas, à cette heure de développement scientifique, une mince distinction; mais son œuvre est encore plus considérable : il a fait la classification des sciences et la philosophie de chaque science, de façon à mériter les suffrages des savans spéciaux. Peu d'esprits ont laissé de telles marques d'eux-mêmes. Toutefois, prenant l'ensemble des sciences, qu'il venait de coordonner et d'expliquer du plus haut, pour une science nouvelle et à part, *sui generis*, il a commis une première erreur : c'en est une seconde, et encore plus grave, d'avoir considéré cette prétendue science comme la borne et la satisfaction absolue de l'esprit humain. Quand Auguste Comte aurait montré l'unité des lois qui gouvernent la nature et la société, quelque chose resterait encore à éclaircir ou du moins à poursuivre au sujet de l'individu et de sa destinée, et ce quelque chose, qui nous fuira peut-être toujours, ne laissera jamais l'esprit humain s'arrêter et se borner aux démonstrations les plus complètes de l'ordre physique ou social. Néanmoins un homme ne cesse pas d'être grand lorsqu'il se trompe, cet homme fût-il un esprit, un penseur, faisant profession de découvrir la vérité. Qui est-ce qui ne s'est pas trompé, non-seulement parmi les plus grands hommes livrés à leur sens individuel, mais parmi ces collections de grands esprits, parmi ces élites humaines où se fait le travail des religions? Tenez les religions pour divines, elles n'en ont pas moins des instrumens et des interprètes humains, ce qui leur vaut l'erreur dans le dogme au dire de quelques-uns, l'erreur du fanatisme et du carnage au dire de tous.

Tout ce qu'on peut demander à l'esprit le plus puissant, c'est d'apercevoir une partie de la vérité et de la montrer avec assez de relief pour l'introduire dans les intelligences, y déposant le germe d'une de ces solutions moyennes que dégage l'humanité parmi les infatuations et les utopies plaidées à ses oreilles. Peut-être le progrès n'a-t-il lieu qu'à cette condition éclectique. Je ne dis pas qu'une idée fasse bien d'être fausse et qu'elle tire de son erreur quelque avantage; mais, en tant que fausse, elle est exclusive, absolue, et par là elle est passionnée : or par la passion elle a le don de l'éloquence, qui seule arrive au cœur des hommes. Comparez donc au bouddhisme, au mahométisme, même au stoïcisme, le *sermon sur la montagne!* Il importe que chaque idée se donne pour unique, pour excellente : si elle n'avait pas cette foi en elle-même, elle n'aurait pas cet éclat d'expression par où elle persuade ce qu'elle a de vrai. Étant donné les bornes et l'imperfection de l'esprit hu-

main, les sociétés n'avancent pas autrement que par ce double procédé, — passion de quelques-uns qui s'exalte et tourne au génie, prenant un aspect de la vérité pour la vérité même, — bon sens de tous séduit au point d'écouter, mais non au point de prendre la partie pour le tout.

Le livre de M. Littré, nous l'avons dit, est une biographie autant qu'autre chose, et cette biographie paraîtra peut-être à beaucoup un accessoire dont on n'a que faire. A quoi bon, diront-ils, nous raconter la vie d'un savant, d'un inventeur? La vie d'un pareil homme, c'est sa pensée. M. Villemain nous parle quelque part de Gibbon quittant l'Angleterre pour aller vivre, c'est-à-dire pour aller lire à Lausanne. Cela est spirituel et d'un grand sens. On peut se demander en effet ce que devient la routine de l'existence parmi les aventures et les poursuites où s'acharne le penseur. Est-ce qu'il ne vit pas ailleurs que dans nos limites vulgaires de temps et d'espace? Qu'importe à celui dont le front touche les cieux ce qui se passe à ses pieds? S'il y regarde, ce sera pour en faire un objet d'art, et de son art, s'il vous plaît; l'argile où il s'embourbe deviendra entre ses mains une figure de l'idéal où planent ses pensées. Poète, il chantera son exil, sa pauvreté, comme Dante, comme Milton. Sa patrie et son aliment, c'est sa pensée. Ce n'est pas que j'admire précisément cette faculté poétique de chanter ce qu'on souffre. Je ne puis croire qu'ils souffrent beaucoup, qu'ils aient le don des émotions profondes, ces inspirés mélodieux de la douleur. Je trouve mauvais qu'ils s'en fassent une inspiration, qu'ils publient leur peine, et je les accuse de monter sur les planches, quand ils devraient être retirés au plus profond d'eux-mêmes pour trouver dans leur douleur de quoi s'amender et se fortifier, de quoi agir enfin, ce qui est un devoir tout comme de chanter; mais ils n'ont peut-être en eux que du chant : il ne faut pas leur en demander davantage. Je veux bien les prendre pour sincères et admirer ce que je ne comprends pas. Soit; il y a des êtres ainsi faits qu'ils vivent dans leur pensée, dans leur imagination; rien ne monte jusqu'à eux de ce qui contrarie ou abat les autres hommes : ils laissent tomber ces misérables soucis tout comme le *Pensiero* de Michel-Ange laisse pendre un de ses bras; toute la vie de ce marbre est à la tête.

Passe pour un marbre, direz-vous; mais après tout il pourrait bien y avoir un homme sous le penseur. Le plus intellectuel, si haut qu'il monte, est à la chaîne de son corps; il est bien obligé çà et là de mettre pied à terre, où l'attendent quelquefois des furies qui brisent sa pensée, quelquefois *des muses fatales*, comme dit Corinne, pour la voiler et l'ensevelir. Il ne faudrait pas lui dire à ce moment comme aux captives de Sion : *Chantez-nous donc un de*

ces cantiques,... encore moins comme à la sultane Schérazade : *Contez-nous donc une de ces histoires...* S'il était capable d'une telle mutilation sur lui-même que de vivre uniquement par le cerveau, je doute qu'il en fût plus grand écrivain, plus grand penseur. La vie ferait défaut à sa plume, le bon sens à ses idées, et ce n'est pas avec lui que vous auriez cette surprise qui ravissait Pascal, trouvant un homme où il attendait un auteur.

Ainsi il ne faut pas effacer et oublier l'homme dans le penseur, mais il ne faut pas non plus oublier l'influence de la pensée sur l'homme qui s'y consacre et qui méprise le reste. Cette considération (celle où je m'arrête décidément) m'est suggérée par un trait bizarre d'Auguste Comte. Quelques amis, Français ou étrangers, Anglais surtout, s'étant réunis pour lui assurer un subside pendant quelques années, Comte exprima l'espoir, l'intention de le toucher d'une manière permanente. Ce trait, je le répète, est singulier; mais je ne l'en blâme nullement, pas plus que je ne blâme tel illustre personnage de notre temps qui fait au public les confidences les plus désespérées. Que voulez-vous? Ce qu'il demande, il l'a toujours méprisé; il le demande sans plus de façon qu'il n'en mettait à le répandre, à le donner, pour dire la chose par son nom. Voltaire a bien senti dans un de ses héros cette grandeur qui ne se dégrade pas là où s'abaisserait le commun des hommes. Ce héros, c'est Charles XII, réfugié après ses défaites sur les terres du grand-seigneur où il attire les armes du Moscovite. On lui offre mille bourses pour s'en aller, il en demande deux mille. Accordées, il en demande trois mille... Voltaire explique tout par l'extrême générosité du héros, par son mépris de l'argent, qui l'empêchait de voir le côté étrange de ces demandes.

Donc M. Littré a bien fait de nous raconter la doctrine et la vie d'Auguste Comte. Nul, de par sa science, ne pouvait mieux parler d'un savant. Nul, avec sa droiture, ne pouvait mieux montrer sous tous ses aspects l'homme même qui fut son maître. Quant au style de cet écrit, je ne vais pas louer là-dessus un écrivain qui nous enseigne notre langue, qui lui élève un monument, et dont la forte plume (ce recueil en sait quelque chose) n'a jamais failli aux plus grands sujets de la pensée humaine.

DUPONT-WHITE.

II.

TRAFORO DELLE ALPI

Le percement des Alpes (*il traforo delle Alpi*) est une des grandes préoccupations de notre époque. L'idée d'un chemin de fer à travers le Mont-Cenis est devenue en quelque sorte nationale en-deçà comme au-delà des monts, elle est entrée dans le courant de l'opinion publique; mais ce qu'on ne saurait oublier, c'est qu'il y a vingt ans déjà elle stimulait l'énergie latente du vieux Piémont : le roi, les ministres et la nation l'embrassaient alors avec une ténacité comparable à celle qu'ils portèrent plus tard dans la poursuite de l'idée italienne. Dès 1842, l'attaque des Alpes et la *rescousse contre l'étranger* (*la riscossa contro lo straniero*) sont les deux buts principaux vers lesquels gravitaient les pensées secrètes du roi Charles-Albert. Ce prince mit la main courageusement aux deux grandes entreprises; mais il était réservé à son successeur de les conduire à un point où l'on peut dire qu'elles sont achevées, que les Alpes sont percées et l'Italie délivrée. En octroyant à ses peuples le *statut fondamental* de 1848, Charles-Albert leur avait néanmoins laissé le moteur vraiment propre à renverser la double barrière élevée par la nature et la politique autour des domaines de sa maison. Par la liberté constitutionnelle alors inaugurée, les forces politiques et économiques du Piémont se sont multipliées rapidement; par la liberté bien plus encore que par les annexions, le Piémont a grandi, s'est fortifié, et par ce moteur puissant il a été poussé dans la voie des réformes économiques, des entreprises pacifiques, des travaux publics, des constructions de chemins de fer. En quelques années, toute la plaine subalpine occupée par la maison de Savoie, du pas de Suse à la forteresse

d'Alexandrie, de la pointe de Coni au Lac-Majeur, a été sillonnée de chemins de fer. Le rapide développement de ce réseau, arrêté sur trois côtés par une formidable enceinte de montagnes, a fait sentir de plus en plus la nécessité d'ouvrir une issue qui rattachât le Piémont et l'Italie à la grande circulation européenne, et l'on a mieux compris cette nécessité encore quand on a vu se développer à l'intérieur le mouvement industriel, heureux contre-coup du mouvement politique libéral. Le Piémont s'est raidi contre l'obstacle qui le séparait des autres nations, il a fait des efforts violens pour rompre cette enceinte qui fut jadis son rempart, et que dans ses préoccupations militaires il appelait sa cuirasse, *l'usbergo del Piemonte,* trop étroite maintenant pour sa taille. C'est un spectacle attachant que celui des efforts, des projets, des combinaisons, des inventions, qui se sont produits depuis vingt ans pour triompher de la résistance des Alpes. On voudrait parcourir ici cette période dramatique d'essais et de tâtonnemens, d'encouragemens et d'attente, avant d'assister au travail des machines extraordinaires qui perforent maintenant les Alpes des deux côtés à la fois.

I.

En remontant l'étroite vallée de l'Arc jusqu'à la hauteur de Modane, on arrive au point d'attaque des Alpes. C'est là qu'en décrivant l'arc qui lui a valu son nom, la vallée savoisienne se rapproche le plus de la vallée piémontaise de la Dora Riparia, qui court parallèlement de l'autre côté. Ces deux vallées pressent et étranglent la grande chaîne en se rapprochant, et ne laissent entre leurs coupes profondes et abruptes qu'un massif de douze kilomètres et demi d'épaisseur à traverser. Dans toute l'enceinte des Alpes, il n'est pas à la même altitude de paroi plus mince et qui offre dans ses abords moins d'obstacles à un chemin de fer. Aussi cette section des Alpes Cottiennes, auxquelles le roi Cottius, qui régnait jadis à Suse, a laissé son nom, a-t-elle été désignée dès les temps les plus anciens pour les facilités du passage à tous les envahisseurs de l'Italie, aux Gaulois de Brennus, aux Africains d'Annibal et à leurs descendans les Sarrasins, aux armées franques de Pépin et de Charlemagne allant fonder ou soutenir la souveraineté hybride contre laquelle l'Italie s'agite encore aujourd'hui, et aussi à ce roi de France, Charles le Chauve, qui vint y mourir dans une pauvre cabane du côté de la Savoie, empoisonné, dit-on, par son médecin.

Cette section dont les cols abaissés et comme creusés entre les sommités par les courans des mers primitives ont servi d'écoulement aux flots humains des invasions de vingt siècles, la science

moderne et l'esprit des temps nouveaux l'indiquent enfin comme destinée à rapprocher les nations en facilitant le passage des invasions pacifiques de l'industrie et du commerce. C'est là que le bon sens d'un montagnard, habitant du village de Bardonnèche, a fixé depuis trente ans le point à traverser par un tunnel. En 1832, Joseph Médail (ce nom mérite d'être connu), entrepreneur de travaux publics, marqua, dans un projet communiqué à un général piémontais pour être transmis au roi Charles-Albert, l'endroit sur lequel sont venus depuis se concentrer tous les efforts, tous les projets des hommes de l'art. Médail parcourait dès lors, dominé par son idée fixe, les hauteurs des cols de Fréjus et de La Roue, notant les distances, relevant les plans et traçant avec ses instrumens rudimentaires de géomètre de campagne l'axe du grand tunnel qui, dans sa pensée, allait devenir la voie universelle de l'Orient et de l'Occident. Dans un autre projet qu'il communiqua en 1842 à la chambre d'agriculture et de commerce de Chambéry, il conduit son tracé de l'embouchure nord du tunnel à travers la Maurienne jusqu'au bassin de Chambéry; là, rencontrant la montagne de l'Épine, qui ferme la voie directe sur Lyon, il la perce par un nouveau tunnel et pousse sa ligne jusqu'à Saint-Genix sur la frontière française, appelant ainsi le système des voies ferrées du sud-est et du centre de la France à venir s'embrancher sur le sol savoyard pour se diriger de là sur la Suisse et l'Italie : beau projet qui mettait Chambéry ux portes de Lyon, mais qui a dû fléchir devant les convenances stratégiques du second empire quand il s'est agi en 1853 de le mettre à exécution. Devant l'opposition diplomatique de la France, le chemin de fer Victor-Emmanuel a dû s'incliner vers le nord, le long du lac du Bourget, éviter la ligne directe sur Lyon et rejoindre le réseau français à travers les défilés de Culoz et de la Valserine.

Des idées émises par Joseph Médail, il n'est resté que la désignation du massif à percer. Le premier projet sérieux est celui d'un ingénieur belge, M. Maus, qui s'était acquis une réputation presque européenne par la construction d'un appareil fort ingénieux de locomotion sur le plan incliné de Liége. Charles-Albert l'appela auprès de lui, le nomma inspecteur du génie en Piémont, et lui confia la mission d'étudier la question du percement des Alpes. Après quatre ans d'études en compagnie de l'ingénieur Rombaux et du naturaliste Sismonda, il indiqua comme le point le plus favorable au percement la section déjà désignée par Médail. D'après son projet, qui fut présenté à Charles-Albert dès 1845, l'axe du tunnel entrait dans le massif à Modane, à 1,150 mètres au-dessus du niveau de la mer, et en sortait de l'autre côté, à Bardonnèche, à 1,363 mètres, suivant une pente continue de 19 millimètres par mètre, avec une

longueur de 12,230 mètres. Cette pente continue, qui aurait obligé de recourir à des moyens mécaniques pour épuiser les eaux sur la moitié italienne du tunnel, a été habilement évitée dans le projet aujourd'hui en exécution : l'axe monte, du côté de Savoie, par une pente de 22^{m} 20 par mille jusqu'au milieu de sa longueur, qui est le point culminant, et il redescend vers l'Italie par une pente presque insensible de 0^{m} 50 par mille, suffisante néanmoins pour l'écoulement naturel des eaux intérieures. Par cette heureuse disposition, les deux points d'attaque sont garantis contre l'invasion des eaux, qui pourraient noyer les travaux, si elles n'avaient pas leur prompt débit. Le point que traverse le projet définitif n'est pas le Mont-Cenis, comme on le croit communément, mais il est à 20 kilomètres plus bas, dans le voisinage du Mont-Tabor, entre Modane et Bardonnèche. C'est donc une désignation impropre que celle de tunnel du Mont-Cenis donnée généralement à la trouée des Alpes.

Il n'est pas difficile de se figurer qu'un tunnel de 12 kilomètres de longueur et passant sous une voûte de 1,600 mètres d'épaisseur n'offre à l'attaque du mineur que deux points, savoir les deux extrémités. Il faut donc rejeter comme chimérique l'idée des puits pour aérer les travaux et pour multiplier les points d'attaque à travers cette voûte immense. La construction d'un seul de ces puits, d'après les calculs de M. Conte, ingénieur en chef du département de la Savoie, aurait duré quarante ans. Comment concevoir la possibilité de travailler au fond de cet abîme de plus de 1,000 mètres de profondeur? Et si l'on veut donner aux puits la direction oblique au lieu de la verticale, un seul aurait égalé en longueur la moitié du tunnel à perforer. Tous les moyens ordinaires de miner les galeries sont ici hors d'application, et aucun projet de percement des Alpes ne pouvait être considéré comme sérieux, s'il ne se présentait avec des moyens nouveaux d'aération et de perforation.

Le projet de M. Maus, le premier qui ait été pris en considération par le gouvernement sarde, se présenta en effet avec ces moyens nouveaux. Il empruntait la force que fournissent les Alpes elles-mêmes, la chute des torrens, force permanente, sans cesse renouvelée, éternelle comme les neiges et les glaciers où elle prend sa source. L'ingénieur belge l'utilisait pour faire mouvoir un mécanisme remarquable de perforation qui se composait, dans son organe essentiel, d'un câble continu, dévidant sans fin sur une série de poulies, dont la dernière, la plus rapprochée du front d'attaque, bandait par son mouvement de rotation, très habilement transformé, de puissans ressorts à boudin armés de ciseaux entaillant la roche. C'était un mécanisme analogue à celui de la boîte à musique, un arbre tournant sur son axe, qui agrafe le ressort et l'abandonne

bientôt à sa vibration naturelle. Des lignes de ciseaux, indépendans entre eux, touchés alternativement par des doigts de fer, découpaient le front de taille par bandes parallèles qu'on abattait ensuite avec le pic, le levier ou les coins enfoncés dans les rainures, sans le secours de la poudre. L'aération des travaux s'accomplissait par le jeu de ventilateurs tournant avec les poulies.

La machine Maus excita des deux côtés des Alpes, en Savoie et en Piémont, un grand enthousiasme pendant les années 1846 et 1847. Charles-Albert allait la voir souvent fonctionner au Valdocco, près de Turin, où se faisaient les expériences. Il s'y rendait ordinairement en grand appareil, entouré d'un brillant état-major d'officiers-généraux et d'ingénieurs. Son esprit, longtemps comprimé et contenu par les intrigues de la camarilla catholique et autrichienne qui l'entourait, s'ouvrait alors aux grandes idées et aux grandes entreprises. La noble ambition d'illustrer son règne par l'abaissement des Alpes le séduisait. Dans ce pays, si profondément attaché à sa vieille dynastie, les goûts du prince deviennent facilement les goûts de la population. Les difficultés de la grande entreprise ne s'étaient pas encore révélées. Le roi crut tenir l'instrument qui allait percer le granit des Alpes, ouvrir le Piémont à la circulation européenne, et rattacher par un chemin grandiose le berceau de ses ancêtres au reste de ses états subalpins. La confiance royale fut aisément partagée. Le projet devint dès lors en quelque sorte populaire. Si les savans n'étaient pas d'accord sur l'efficacité de la machine perforatrice, il n'y avait alors aucun dissentiment sur le projet de percer les Alpes, et, dans les milieux où l'on ne pouvait se rendre compte des obstacles qu'on allait rencontrer, les imaginations allaient bon train : on voyait déjà les Alpes trouées de part en part, le grand courant du commerce et de l'industrie passant par cette trouée gigantesque et affluant dans la vallée du Pô pour arroser et féconder cette magnifique contrée.

Nous nous rappelons encore ces années qui ont précédé 1848. L'espérance était partout, la confiance illimitée; il y avait dans l'air comme une attente de grandes choses qui charmaient l'imagination. Et que n'était-il pas permis d'espérer, quand on voyait l'une des plus vieilles dynasties de l'Europe, et l'une des plus immobiles dans la tradition absolue, se mouvoir d'elle-même, avancer sans secousse, sans autre pression que l'amour de ses peuples et les besoins nouveaux de la société moderne! Charles-Albert préludait alors à la liberté politique par les réformes économiques : il abaissait les tarifs, abolissait la réglementation du moyen âge sur l'industrie de la soie, supprimait malgré l'opposition de Rome, qui déjà commençait à se dessiner, les *stamenti* de l'île de Sardaigne,

restes surannés des états féodaux du clergé et de la noblesse, posait les fondemens de l'instruction populaire sur les écoles de méthode, instituées à l'imitation de celles de la Prusse; enfin il se jetait résolûment dans l'entreprise colossale du percement des Alpes. A chacun de ses mouvemens, à chacun des pas nouveaux de la royauté absolue, l'opinion publique applaudissait, et, prenant plus d'élasticité, accélérait la marche. Le roi et la nation avançaient ensemble, et ensemble ils arrivèrent au but, à savoir aux institutions parlementaires de 1848, également préparés, l'un à les octroyer gracieusement, l'autre à les recevoir sans révolution.

Le mouvement libéral prit bientôt une direction qui a été diversement jugée. Charles-Albert crut le moment venu d'accomplir les visées traditionnelles de sa maison, lesquelles n'étaient pas de s'emparer de l'Italie entière, mais de chasser l'étranger de la Haute-Italie. La pensée de l'indépendance rejeta dès lors à l'arrière-plan celle du percement des Alpes. Les millions que Charles-Albert avait amassés pour cette dernière entreprise furent dépensés dans la guerre; lui-même, vaincu, désespéré, jeta sa couronne sur le champ de bataille, et alla mourir en Portugal, laissant inachevés les deux projets qu'il avait embrassés avec tant d'ardeur. Ces tristes événemens, qui furent précipités par des catastrophes et des révolutions étrangères, firent oublier M. Maus, sa machine, et le projet qui avait été si populaire en Piémont. Quand l'opinion publique y revint, on fut moins disposé à voir les choses par leur bon côté. Les esprits, découragés par les désastres de la patrie, ne saisirent plus la grande idée du percement des Alpes avec le même enthousiasme qu'avant 1848. On peut suivre les traces de ce découragement dans les procès-verbaux et dans le rapport général de la commission gouvernementale chargée en 1849 d'éprouver le système de l'ingénieur belge. Dans cette commission figurent déjà deux noms que l'on verra intervenir dans toutes les discussions scientifiques relatives à la percée des Alpes, M. Menabrea et M. Paleocapa, Vénitien réfugié en Piémont, ingénieur distingué, longtemps ministre des travaux publics et actif collaborateur du comte de Cavour. Le rapport général fut présenté en 1850 par M. Paleocapa. Il élevait des objections sérieuses sur l'efficacité du mécanisme de perforation de M. Maus. La principale portait sur le câble moteur. Ce câble suffirait à la transmission du mouvement sur une faible distance, mais suffirait-il sur la moitié de la longueur du tunnel, c'est-à-dire sur plus de 6 kilomètres, sans compter la distance de la prise d'eau à l'entrée de la galerie? L'aération par des ventilateurs centrifuges tournant avec l'axe des poulies ne paraissait pas assez énergique pour fournir l'air vital aux ouvriers travaillant au

fond du tunnel. Le système d'attaque de la roche par des ciseaux et des coins au lieu de la barre à mine et de la poudre, système préféré par l'inventeur pour éviter la dépense de l'air que consomme l'explosion des mines, se tournait contre lui, contre son invention : on le trouvait défectueux précisément en ce qu'il se privait de la force incomparable de la poudre, de cet auxiliaire puissant du mineur moderne, pour revenir à la manière primitive d'abatage de la roche, aux ciseaux et aux coins des Romains, à la pointerole des Sarrasins. Enfin la commission insistait sur les côtés faibles de l'invention, et quand elle en signalait les côtés réellement applicables à la perforation mécanique, elle était bientôt arrêtée par la pensée des malheurs publics et de l'épuisement des finances de la monarchie.

C'était là en effet le grand obstacle à l'entreprise du tunnel avec la machine Maus ou avec tout autre engin. Les finances étaient épuisées par la guerre et par l'indemnité autrichienne. Il fallait les restaurer, il fallait cicatriser les plaies de la patrie et donner à l'état le temps de respirer avant de s'engager dans des travaux qui allaient coûter des millions. Cette œuvre de restauration, ce fut M. de Cavour qui l'entreprit. M. de Cavour arriva au pouvoir par un coup de maître qui a fait la fortune du Piémont et de l'Italie, par la fusion célèbre appelée le *connubio* (le mariage), accomplie d'abord au sein du parlement et bientôt dans le pays entre les élémens actifs de la conservation et de la révolution. Dès lors, tour à tour conservateur et révolutionnaire, contenu et entreprenant, timide jusqu'à décourager ses amis de gauche et audacieux jusqu'à effrayer ceux de droite, il a porté dans toutes les questions économiques et de travaux publics, comme dans la conduite générale de la politique intérieure et extérieure, le double caractère qu'il a tiré de son origine, les deux élémens sur lesquels il a édifié sa fortune, la prudence du vieux royaliste piémontais et la témérité du *carbonaro* italien. Pendant cette période obscure et laborieuse que les états sardes ont traversée après la défaite de Novare, M. de Cavour tend des ressorts sur lesquels les hommes d'état les plus courageux n'osaient pas encore peser : il joue avec le libre échange dans un pays habitué à la protection; il joue avec le taux de l'intérêt dans un pays où le capital monnayé est peu abondant; il découvre franchement le travail national devant la concurrence étrangère et l'emprunteur devant le prêteur, pour les forcer l'un et l'autre à redoubler d'activité et de prévoyance. Dans la question des chemins de fer, la plus grande qui ait agité l'opinion depuis la guerre de Lombardie jusqu'à l'expédition de Crimée, il abandonne le système de la construction par l'état qu'avait suivi Charles-Albert, il appelle les com-

pagnies et les capitaux étrangers, préférant la garantie d'un intérêt même élevé à la régie, qui fait descendre l'état dans le domaine de l'industrie privée. C'est surtout dans la question du percement des Alpes que se révèle sa conduite à la fois prudente et hardie.

Avant d'attaquer directement le rempart du Mont-Cenis, M. de Cavour songe à le faire aborder par deux lignes de chemins de fer, l'une s'avançant par la vallée de l'Arc jusqu'à Modane, l'autre par la vallée de la Dora jusqu'à Suse. La concession du Victor-Emmanuel à une compagnie française et la construction par l'état de la ligne de Turin à Suse sont comme les travaux d'avancement destinés à préparer l'assaut des Alpes. L'état d'un côté et l'industrie privée de l'autre, une fois arrivés aux abords de la place, seront inévitablement forcés de combiner leurs efforts et leurs capitaux pour l'emporter. Ce système mixte n'était pas l'idéal du grand ministre, qui aurait voulu tout abandonner à l'action privée des capitaux librement associés; mais en cette œuvre extraordinaire, longue, difficile, d'un succès incertain, la politique du *laisser-faire* n'était plus de mise : il ne fallait rien moins que l'union de l'état et de l'industrie privée pour franchir les Alpes. La compagnie du versant nord, plus pressée que l'état de surmonter l'obstacle qui stérilisait sa concession, demanda en 1856 et obtint facilement une nouvelle concession pour raccorder les chemins de fer de la Savoie avec la ligne française de Lyon-Genève d'un côté, et de l'autre avec la ligne de Suse en franchissant le Mont-Cenis par un *tramway* américain. A cette époque, l'idée américaine des chemins de fer s'élevant sur les montagnes par des rampes de 5, de 6 et même de 9 pour 100 et par des courbes d'un petit rayon avait séduit beaucoup d'ingénieurs de l'ancien monde, entre autres les ingénieurs anglais et français au service de la compagnie des chemins de fer de la Savoie, qui tentaient de l'appliquer au Mont-Cenis; mais cette idée singulière, qui se présentait en concurrence avec celle des grands tunnels sous les montagnes, avait toujours été antipathique au génie civil du Piémont. « Savez-vous, messieurs, répondait-il par l'organe de son représentant le plus autorisé, M. Menabrea, savez-vous ce que veut dire vouloir s'élever au-dessus des montagnes? C'est se mettre dans l'obligation de vaincre une force qu'on ne peut pas détruire : la gravité. Maintenant voulez-vous savoir ce que signifie la gravité au point de vue du chemin de fer ? Cela veut dire que pour s'élever à une hauteur de *cinq mètres*, il faut employer le même travail que pour parcourir horizontalement *un kilomètre*, ou, en d'autres termes, qu'en s'élevant à une hauteur de *cent mètres*, c'est comme si l'on parcourait *vingt kilomètres*. Ainsi, comme le passage du Mont-Cenis est à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, ceux qui proposent

de traverser au sommet de cette montagne plutôt que de passer par une galerie à 1,300 mètres, proposent une opération qui n'aurait d'autre résultat que d'allonger le trajet de 140 kilomètres. »

La concession du passage sur le Mont-Cenis fut néanmoins adoptée par le parlement sarde, et, circonstance remarquable, sans que le député Sommeiller, le créateur des machines qui fraient maintenant le passage sous la montagne, y fît opposition. Il donna néanmoins son avis sur ce projet, qui semblait rendre inutile son système de perforation des tunnels. « Certes, dit-il, la mécanique est assez riche pour ne pas reculer même devant la verticale; mais si on veut la mettre d'accord avec les sages principes de l'économie, avec les lois de l'intérêt et du progrès utile, il faut alors descendre du possible absolu dans le possible réel, pratique, profitable. » Quant à M. de Cavour, il se prêtait volontiers aux tentatives, même chimériques. Toujours en lui se montre l'homme aux expériences hardies à côté de l'homme de gouvernement qui assure chacun de ses pas. Son but d'ailleurs était d'intéresser de plus en plus la compagnie française des chemins de fer de la Savoie au vrai passage des Alpes, à celui qui pouvait seul les supprimer, à la construction du grand tunnel, et il y réussit par une autre combinaison, violemment combattue au moment où elle se produisit, qui étendait la concession du Victor-Emmanuel sur le versant italien des Alpes jusqu'au pont de Buffalora sur le Tessin. Les grands états ignorent le genre d'émotion dont fut alors saisi le petit Piémont, habitué à considérer ses chemins de fer au point de vue de l'utilité stratégique et jaloux de son indépendance, quand une grande compagnie étrangère, une vaste administration obéissant aux ordres de son conseil, établi à Paris, vint s'étendre sur tout l'ancien état sarde, le couper dans sa plus grande longueur, depuis le défilé de Culoz, aux mains de la France, jusqu'à la gueule des canons des forteresses autrichiennes, avec la seule interruption du Mont-Cenis. Il fallut à M. de Cavour toute l'autorité dont il jouissait pour faire accepter cette combinaison, et pour l'accepter lui-même il lui fallut peut-être aussi un élément qui échappait au public, la connaissance des intentions secrètes du chef de la France, car cette combinaison, qui mettait sous la main d'une même compagnie la grande voie qu'allaient parcourir les soldats de Magenta et de Solferino, se place en 1857, entre le congrès de Paris et l'entrevue de Plombières; mais le public n'entrevoyait pas alors les secrètes combinaisons de la politique de M. de Cavour. Le but qu'il poursuivait dans cette extension de la concession du Victor-Emmanuel fut atteint immédiatement : la compagnie, intéressée à supprimer la barrière du Mont-Cenis, qui coupait sa ligne en deux, s'associa avec l'état pour

la somme de 20 millions dans l'entreprise du tunnel. Le côté financier du problème du percement des Alpes était résolu par cette concession du 14 mai 1857, réduite en loi le 29 juin suivant. La concession de 1857 couronnait la série des mesures administratives adoptées par le gouvernement en vue de la grande entreprise. Le rôle de la politique et de l'administration était fini, celui de la science et du génie d'invention allait commencer.

II.

La science n'était pas demeurée oisive en face du problème. La géologie s'était imposé la tâche de sonder les milieux que le tunnel allait traverser. Quelle est la nature de ces milieux? Cette question, soulevée dès 1845, piquait vivement la curiosité et mettait en mouvement beaucoup d'esprits à Turin, à Chambéry, à Genève et à Paris. On vit alors se succéder des travaux remarquables sur la structure et la minéralogie des Alpes. Par l'étude des affleuremens, par l'observation des couches qui se montrent à la surface, par la nature géologique, la direction et l'épaisseur de ces couches, on est arrivé à dégager l'inconnue cherchée avec une exactitude que n'a pas encore sensiblement mise en défaut l'ouverture pratiquée jusqu'à ce jour. Toutes les roches que traversera le tunnel des Alpes rentrent dans les trois groupes admis par les géologues italiens : l'anthracite supérieur, l'anthracite inférieur, l'oolithe inférieure. Elles prennent les noms de micachiste, de talchiste, de calchiste et de quartzite, suivant que dans ces groupes de roches dominent plus ou moins le mica, le talc, le calcaire ou le quartz. L'avancement des travaux a confirmé jusqu'ici la stratification prévue par la science, et les feuillets déjà ouverts du grand livre des Alpes n'ont pas donné un démenti à ce qu'y avaient lu à livre fermé Sismonda et Élie de Beaumont; mais d'autres y plaçaient des obstacles insurmontables, des minerais de fer ou de cuivre, des roches d'une perforation lente et difficile, d'une telle consistance que le trou de mine y ferait l'effet d'un canon qui vomit sa charge sans éclater. D'autres encore, se laissant diriger par leur imagination plutôt que par la science, plaçaient dans ces mystérieuses profondeurs des *sables bouillans*, des cavernes, des abîmes sans fond, des amas d'eau, tout un épouvantail de nature à effrayer les plus audacieux entrepreneurs. Les amas d'eau surtout étaient l'objet de craintes auxquelles la désignation du Mont-Cenis donnée au tunnel prêtait une apparence de raison. Il y a en effet sur cette montagne un lac dont on aurait pu craindre de toucher le fond. Alors l'imagination avait beau jeu pour décrire l'immense désastre causé par l'invasion subite de cet amas d'eau,

les ouvriers et les machines noyés, la vallée de la Maurienne exposée à un nouveau déluge! On n'était pas sans inquiétude à ce sujet, même en Piémont. Le général Giacinto di Collegno écrivit en 1850 à M. Élie de Beaumont pour avoir son avis. Dans la réponse du savant géologue, qui fut produite au parlement sarde, la possibilité des eaux intérieures est admise; « mais, dit M. Élie de Beaumont, craignant de m'en rapporter à cet égard à mes propres lumières, j'ai saisi, cette semaine, l'occasion de mettre la question sur le tapis dans une conversation à laquelle prenaient part M. Dufrénoy, M. Boussingault, M. Combes, professeur d'exploitation à l'école des mines, et M. Régnault, ingénieur des mines, professeur de physique au Collége de France. Ces messieurs ont tous pensé que, si on approchait de grands amas d'eau, on en serait averti par des filtrations qui auraient lieu d'autant plus probablement que l'eau serait soumise à une plus forte pression. » Comme on faisait de l'existence de ces eaux intérieures un argument contre le projet de loi du percement des Alpes, M. Menabrea répondit : « Eh bien! si nous rencontrons de l'eau, nous la laisserons couler par le plus bas. » Aux partisans des cavernes et des abîmes, on dit : « Tant mieux! nous les comblerons, nous les franchirons par des ponts, et ce sera autant de percé. » Aucun obstacle, réel ou imaginaire, ne déconcertait les partisans de l'idée du percement des Alpes, qui offre en cela plus d'un trait d'analogie avec l'idée italienne.

La mécanique avait une tâche à remplir bien plus grande encore que celle de la géologie. Il ne suffisait pas de révéler la nature des milieux, il fallait encore trouver l'instrument propre à les perforer. L'esprit d'invention, fortement excité par la grandeur de l'œuvre, a produit des machines très ingénieuses. Celle de M. Maus ayant été définitivement écartée, un ingénieur anglais, M. Bartlett, en construisit une pour laquelle il prit un brevet d'invention du gouvernement sarde au mois de juin 1855. C'était une machine à vapeur locomobile, à cylindre horizontal. Au premier coup d'œil, on ne voyait pas ce qui la distinguait de ces élégantes machines à vapeur que la mécanique agricole et industrielle produit aujourd'hui par milliers; mais en l'observant de près on apercevait bientôt des organes nouveaux qui en constituaient l'originalité et la rendaient applicable aux travaux de mine. Ce qu'on prenait d'abord pour un seul cylindre horizontal en formait réellement deux, couchés à la suite l'un de l'autre. Dans le premier se mouvait le piston à vapeur, dont la tige portait un autre piston engagé dans le second cylindre. Rien jusque-là ne s'écartait encore de la mécanique ordinaire des machines à vapeur; mais voici l'idée nouvelle, le trait d'invention: un troisième piston, plus long, plus fort que les deux premiers et

indépendant d'eux, portant une barre à mine, se mouvait, non par la vapeur, mais par l'air, que raréfiait et comprimait tour à tour le jeu du second piston dans le second cylindre, appelé pour cette raison *pneumatique*. Il n'est pas besoin d'être mécanicien pour comprendre la nécessité d'isoler le piston perforateur des deux premiers par l'interposition d'un matelas élastique d'air comprimé, car, sans l'intervention de ce nouvel agent, chaque coup sur la roche aurait détraqué pistons et cylindres et ébranlé la machine tout entière. Rien de plus simple que le jeu du perforateur : le mouvement en avant s'accomplissait par la pression de l'air sur la section postérieure; le coup frappé, l'air s'échappait par une lumière habilement ménagée, et le retour du piston pneumatique, pompant l'air derrière le perforateur, le ramenait brusquement sous la pression de l'air atmosphérique extérieur.

La rapidité de ce double mouvement était vraiment merveilleuse. La barre à mine frappait jusqu'à trois cents coups par minute et forait toute espèce de roche vingt fois plus vite que par le travail ordinaire. Outre la course rectiligne de va-et-vient, le fer tournant sur lui-même imitait parfaitement le coup de main du mineur faisant tourner sa barre dans la mine, mais avec une rapidité infiniment plus grande. Cette machine sortit triomphante des expériences de Chambéry et de la Coscia, près de Gênes : elle y dévora avec une rapidité extraordinaire les roches les plus résistantes des Alpes. Après ces expériences, il sembla que le problème de la perforation mécanique était enfin résolu. Il l'était en effet, mais seulement pour les mines à ciel ouvert et pour les tunnels ordinaires, où l'on ne manque pas d'air; mais pour le tunnel des Alpes la machine Bartlett devenait complétement impuissante malgré la perfection du travail mécanique. Comment introduire un foyer de chaleur et de fumée tel que celui d'une machine à vapeur dans la profondeur des Alpes, où la grande question est d'avoir la quantité nécessaire d'air vital? C'est à trouver cette quantité nécessaire que l'esprit d'invention dut appliquer ses efforts.

Le premier qui eut l'idée de substituer la force motrice de l'air à celle de la vapeur est un physicien de Genève, M. Daniel Colladon. En même temps que M. Bartlett, il prit un brevet d'invention du gouvernement sarde pour sa méthode de miner les galeries par l'emploi de l'air comprimé. Sa théorie était parfaitement rationnelle, mais il n'indiqua aucun moyen pratique d'amener l'air à la pression dynamique pour agir sur un piston en place de la vapeur. La découverte de ce moyen pratique, économique, était réservée à un Savoyard dont le nom se place désormais à côté de ceux des plus célèbres inventeurs, à M. Sommeiller. Je voudrais, dans ces ques-

tions d'invention, rendre à chacun ce qui lui appartient. Ce n'est pas M. Sommeiller qui a eu le premier l'idée de l'air comprimé : cette idée date de plus de deux mille ans. Elle a pu venir à l'esprit du premier homme qui a observé la source intermittente. Ce phénomène curieux, si fréquent dans nos Alpes, attribué jadis à des causes mystérieuses qui ont exercé longtemps l'imagination naïve de nos pères, est dû simplement à l'air chassé par l'eau dans les fissures de la montagne et comprimé dans un réduit caché, dont l'air et l'eau se disputent alternativement l'unique issue. Là se livre un combat singulier, une lutte corps à corps entre la force élastique de l'air et la pression de l'eau, tour à tour victorieuses et tour à tour épuisées par leur propre victoire. Un physicien d'Alexandrie, Héron, après avoir sans doute observé ce combat, l'a transformé par un trait de génie en empêchant l'air d'obtenir son tour de victoire. Dans la fontaine qui porte son nom, l'air est constamment vaincu et comprimé dans une chambre sans issue pour lui; mais, pareil à ces nations qui ne sont jamais plus élastiques qu'alors qu'elles sont le plus opprimées, bandé comme un ressort par la pression de son adversaire liquide, il réagit sans trêve contre lui et le fait remonter en colonne serrée ou fuir en jet continu. Tel est le principe exposé par Héron dans ses *Pneumatica*, appliqué dans sa fontaine depuis deux mille ans, et devenu par des essais nouveaux la base de la plupart des machines modernes comme de nos vulgaires pompes à incendie, toutes destinées à faire remonter l'eau et à la lancer vivement au moyen d'un ressort ou matelas élastique d'air comprimé. Par une autre transformation du théâtre de la lutte, qui fut également un trait de génie dont on ignore l'auteur, on a ouvert à l'air une issue normale par laquelle il pût fuir précipitamment sous la pression furieuse de l'eau, et cette transformation nouvelle est devenue le principe de la construction de ces modestes souffleries à trompe employées dès le moyen âge par l'industrie métallurgique des pays de montagne. Restait une troisième transformation du combat primitif de la source intermittente : c'était d'enlever l'air comprimé aux étreintes de son adversaire, et de le faire s'engouffrer comme un ouragan dans un grand réservoir où il s'amassât dans toute sa tension et son élasticité au fur et à mesure du travail de la compression. Telle fut l'œuvre de M. Sommeiller et de ses deux amis, MM. Grandis et Grattoni.

On aime à remonter aux origines des grandes idées et des grandes inventions qui marquent dans le monde. On voudrait assister au travail intérieur, aux combinaisons, aux efforts, aux douleurs et aux joies de l'esprit qui les a conçues et enfantées. Ici, cette recherche nous est interdite, du moins pour le moment. Le système qui com-

prime et emmagasine la force motrice à l'aide de laquelle on déchire les entrailles des Alpes est né d'une association fortuite qui, comme le mariage, nous interdit la recherche de la paternité individuelle. Les trois ingénieurs dont il porte le nom avaient été choisis en 1846 par le gouvernement sarde parmi les lauréats les plus distingués de l'université de Turin, pour aller étudier en Belgique et en Angleterre la construction des chemins de fer et les questions techniques qui s'y rattachent. Ils étaient de retour en 1850, réunis autour d'une table à Turin, et fêtant leur arrivée par un joyeux repas d'amis. L'un d'eux ayant mis la conversation sur l'air comprimé, ils résolurent d'en poursuivre l'application à l'industrie et de mettre en commun leurs idées, leurs études et leurs découvertes : noble alliance scientifique dans laquelle chacun avait sa part. Sans s'écarter de la discrétion qui convient en pareille matière, on peut dire que, dans la communauté ainsi formée, l'un a mis sa grande position de fortune, l'autre sa profonde intelligence de la construction des chemins de fer, et le troisième un esprit positif et enthousiaste à la fois, d'une fécondité d'invention remarquable, rompu aux arides problèmes des mathématiques et de la mécanique. Quoi qu'il en soit, de cette raison sociale Grandis, Grattoni et Sommeiller est sortie l'invention destinée probablement à faire une révolution dans le monde industriel. Dès qu'il est possible en effet, une chute d'eau étant donnée, d'utiliser son travail pour produire et accumuler une force motrice douée de la même élasticité que la vapeur, agissant comme elle sur un piston, et pouvant s'appliquer aux mêmes usages, transportable de plus par des tubes à une distance indéfinie du lieu de sa production, et ayant sur la vapeur l'immense avantage de ne pas se condenser; dès qu'il est possible, dis-je, de la produire économiquement, il n'est véritablement pas de limite aux applications qu'elle peut recevoir dans le travail humain. La source en est inépuisable : ce n'est rien moins que l'atmosphère immense qui roule dans l'espace avec le globe terrestre. On peut craindre l'épuisement des couches souterraines de combustibles qui produisent la vapeur d'eau, mais la production de l'air comprimé est assurée aussi longtemps que le soleil entretiendra la vie et le mouvement sur notre planète, aussi longtemps qu'il élèvera sur les montagnes l'eau qui en retombe en torrens et en rivières. Un jour peut-être se réalisera la conception hardie d'un savant : toute ville située à proximité d'un cours d'eau aura son magasin de force motrice qui distribuera le mouvement, par des tubes et des robinets, aux ateliers disséminés dans les divers quartiers, de la même manière que les magasins de gaz distribuent la lumière à chaque maison.

On tenait enfin les deux élémens de la solution du problème du percement des Alpes, la force motrice et l'aération. Ce ne fut pas cependant à la grande entreprise que les trois ingénieurs eurent d'abord l'idée d'appliquer leur invention, mais à la propulsion des trains sur les plans inclinés des chemins de fer. Au flanc de l'Apennin, sur le chemin de fer de Turin à Gênes, à la sortie du grand tunnel du Giovi, est une pente rapide de plus de 35 millimètres par mètre sur une longueur d'environ 10 kilomètres, d'une exploitation coûteuse, difficile, désagréable, sinon dangereuse pour les voyageurs, qui sont cruellement agacés par le grincement des rails que mordent les freins et par le bruit des lourdes locomotives, appelées *mastodontes*, qu'on y attelle. Ce passage est comme une épine au cœur du génie civil du Piémont, et il le sent d'autant plus vivement que tout près est son meilleur titre de gloire, ce tunnel du Giovi dont M. Sommeiller disait en 1856, à la tribune du parlement, « qu'il ne connaissait aucune œuvre d'art où le génie des anciens ingénieurs romains se fût reproduit avec plus de science et de grandeur. » C'est là que la nouvelle force allait recevoir une application singulière qui étonnait beaucoup de monde. La chute d'eau nécessaire à la compression était toute trouvée. Une compagnie industrielle de Gênes venait de prendre au versant nord de l'Apennin la rivière de la Scrivia, et l'avait conduite par un drain énorme à travers le tunnel sur le versant méridional pour arroser et désaltérer la superbe cité des Fieschi et des Doria. Le gouvernement, qui avait fourni le passage, s'était réservé par prévoyance l'usage d'un certain volume de la rivière détournée. Cet essai, qui n'a pas eu de résultat direct jusqu'à ce jour, ne mériterait pas d'être rappelé sans les incidens parlementaires fort curieux auxquels il donna lieu, et qui ont révélé une fois de plus la hardiesse d'esprit du comte de Cavour. Il n'hésita pas devant la nouvelle force motrice mise au service de l'humanité, et, avant que la science et l'expérience eussent prononcé, avant même que les machines fussent construites, sur de simples dessins présentés par les ingénieurs, il engagea le gouvernement, par la convention du 28 mars 1854, dans la mise en pratique d'une invention à laquelle l'Europe savante n'épargnait alors ni les objections ni même les railleries. Le fameux principe que toute force vive est le produit du calorique venait de faire son apparition dans le monde scientifique, et on l'appliquait impitoyablement à la production de la nouvelle force. En vertu de ce principe, le travail de la compression allait dégager une telle quantité de calorique que les appareils compresseurs seraient bientôt chauffés à blanc et mis hors de service. M. Sommeiller raconte à ce propos, dans un écrit fort spirituel, que, revenant de la Belgique, où il

faisait construire ses machines, il s'arrêta quelques jours à Paris pour consulter une des illustrations de la science. Au premier mot d'air comprimé, son interlocuteur se dresse comme par un ressort et le regarde longuement; puis, comme le savant était avant tout un homme aimable et poli, il donne sur l'air comprimé une consultation qui montrait l'étude approfondie qu'il en avait faite, et il conclut par ce souhait caractéristique : « Monsieur, dit-il en prenant congé de l'inventeur, je vous souhaite un meilleur sort qu'à deux de mes amis, dont l'un a perdu la tête et l'autre sa fortune à la recherche de l'air comprimé. »

Force ingouvernable, incompressible, qui brisera ses appareils de production, qui éclatera entre les mains qui voudront l'employer, telle était alors l'opinion courante dans les hautes régions de la science sur l'air comprimé, opinion qui arrivait jusque dans le cabinet de M. de Cavour, apportée par des savans officieux; mais il n'était pas homme à reculer devant une force qu'on lui disait être ingouvernable. Il mit la main sur celle-là, il lui accorda son patronage officiel avec la même hardiesse dont il devait faire preuve plus tard en s'emparant de la révolution et des révolutionnaires pour accomplir la grande œuvre de la délivrance italienne. Il n'avait encore rien perdu de son assurance quatre mois après, lorsqu'il s'agit de défendre devant le parlement la convention du 28 mars et de lui accorder la sanction législative. Le premier, il osa prédire l'avenir réservé à la nouvelle force motrice et les services qu'elle allait rendre aux nations qui n'ont pas de charbon pour produire la vapeur d'eau. « Si cette invention réussit, disait-il dans la séance du 29 juin 1854, elle peut produire des résultats considérables : avec une chute d'eau, vous pouvez comprimer l'air en quantité indéterminée et créer une force vive transportable à volonté; avec une chute d'eau, vous avez ce qu'on a avec le charbon qui se transforme en force vive; vous pouvez transformer l'eau qui tombe en force portative. Et cela serait pour notre pays ce que sont pour l'Angleterre ses machines à vapeur. » Puis, jetant un regard sur la géographie physique de la Haute-Italie, sur ce magnifique amphithéâtre des Alpes d'où se précipitent en bondissant les cent rivières que recueille le Pô, il ajoutait avec un juste orgueil : « Nous avons en chutes d'eau plus de force motrice que l'Angleterre dans toutes ses mines de charbon. » Il n'y avait pas à hésiter, il fallait encourager les inventeurs et mettre à leur disposition les fonds nécessaires aux expériences. La chambre, gagnée par les brillantes perspectives qu'un homme aussi positif que M. de Cavour ouvrait devant la nouvelle invention, vota la convention du 28 mars à une grande majorité. Il était accordé aux inventeurs trois ans pour l'application de

l'air comprimé à la propulsion des trains sur les plans inclinés du Giovi.

Les expériences étaient déjà commencées quand tout à coup les inventeurs découvrirent une autre application de leur système : en cherchant la force de propulsion des trains, ils avaient trouvé celle de la perforation des tunnels. La première nouvelle officielle de cette découverte fut donnée au parlement, dans la séance du 17 juin 1856, par le ministre des travaux publics, M. Paleocapa. Les trois ingénieurs venaient de lui communiquer un projet de percement des Alpes. Ce projet n'avait pas cessé de tenir une grande place dans les préoccupations publiques, et la nouvelle fut reçue avec une vive satisfaction. « Ce système, dit le ministre, me paraît, d'après une rapide lecture, non-seulement applicable, mais le seul efficace, et puisque j'en parle, je dirai qu'il est fondé sur deux bases : la première est l'application d'une machine très simple pour faire avec facilité et promptitude des trous de mine, la seconde est une nouvelle application d'une force motrice qui sert en même temps à l'aération. » M. Menabrea vint, avec sa compétence bien reconnue du parlement sarde, compléter les renseignemens du ministre en fournissant quelques données précises sur le projet proposé. C'est dans cette séance du 17 juin 1856 que M. Sommeiller parut pour la première fois à la tribune. Il avait été nommé député par le collége de son pays natal, celui de Saint-Jeoire en Faucigny, non sans une lutte fort vive contre le parti clérical, peu touché de la célébrité naissante du jeune inventeur ami de M. de Cavour et partisan décidé de ses doctrines politiques et économiques. Ses idées libérales, odieuses à ce parti, le firent même éliminer de la représentation savoisienne aux élections de novembre 1857, trois mois après l'adoption de son système pour la perforation des Alpes et juste au moment où son invention faisait le plus grand honneur à son pays. L'échec électoral de M. Sommeiller, qui allait frapper sur la politique de M. de Cavour, fournit à celui-ci, dans la séance du 26 mai 1858, l'occasion d'un mot qui mit en émoi toute la réaction cléricale de la Savoie : il appela cette préférence accordée à un autre candidat un acte d'ingratitude, expression amère qui montrait l'étendue du ressentiment de l'homme public blessé dans ses sympathies privées, et qu'il fut obligé d'expliquer et d'atténuer devant la tempête des susceptibilités frémissantes. Quoi qu'il en soit, M. Sommeiller méritait d'avoir sa place au parlement, et son premier discours fut d'une extrême habileté. Il sut s'effacer, cacher sa personne et son œuvre derrière la grande entreprise qu'il proposait. Il fit taire son amour-propre pour parler de la machine perforatrice de Bartlett. Quiconque lirait aujourd'hui son discours ne se douterait guère que

l'inventeur savoyard a entièrement transformé la machine anglaise, que de cette machine à vapeur à trois pistons et à deux cylindres il a fait la petite, l'élégante perforatrice qui troue maintenant les Alpes, mue par l'air comprimé et à un seul piston, se circonscrivant dans un parallélipipède de 2 mètres 10 centimètres de long, de 23 centimètres de large et de 40 de haut, facilement transportable par deux ouvriers et tenant si peu de place qu'on peut en aligner jusqu'à dix contre le front d'attaque, en un mot une invention vraiment nouvelle. « La question du forage des trous de mine, disait M. Sommeiller, a été résolue par l'invention d'un outil très ingénieux, d'une efficacité prodigieuse, d'une construction simple, reposant sur un principe si puissant, si élastique et d'une maniabilité si commode que, lorsqu'on l'a vu fonctionner une fois, on ne peut s'empêcher de dire : Il travaillera toujours et partout, dans toutes les directions et dans toutes les conditions diverses qui peuvent se rencontrer dans l'art du mineur. » C'est l'apparition de cet outil qui avait déterminé la nouvelle application de l'air comprimé à la perforation mécanique. En le voyant percer les roches les plus dures avec une rapidité vingt fois plus grande que par le travail ordinaire, M. Sommeiller avait eu l'idée de lui appliquer la nouvelle force motrice au lieu de la vapeur, qui le rendait impropre au percement des longs tunnels. La première force était toute trouvée, et des appareils de compression d'un modèle restreint fonctionnaient déjà près de Turin, à Collegno, en 1856. Il n'y avait plus qu'à mettre bout à bout le perforateur Bartlett avec le système de compression des trois ingénieurs. « Qu'on les joigne, dit M. Sommeiller, et le problème est résolu. » Mais, pour faire accepter à un corps délibérant le projet du percement des Alpes, il fallait autre chose que des explications techniques sur les moyens d'exécution. Aussi, abandonnant les détails arides, l'inventeur sut s'élever à des considérations propres à saisir les imaginations. Il décrivit à grands traits le mouvement général qui emporte les esprits et les choses de notre époque, les puissans et rapides moyens de communication qui se sont développés depuis quarante ans, — qui ont supprimé les distances non-seulement entre les divers états d'un même continent, mais entre les continens eux-mêmes; il suivit les grands courans par lesquels circulent déjà ou vont circuler bientôt les richesses du monde, et, s'arrêtant à l'isthme de Suez et à la section des Alpes entre le Mont-Cenis et le Tabor, il indiqua la direction naturelle du plus grand de ces courans, de celui qui va entraîner les richesses du continent asiatique et du continent européen. « Voilà pourquoi, ajoutait-il, nous en particulier nous suivons avec l'anxiété la plus grande les phases que subit ce gigantesque projet de la canalisa-

tion de l'isthme de Suez, et voilà pourquoi encore nous ne devons rien négliger de tout ce qui pourra attirer dans notre port de Gênes et sur notre territoire le transit des Indes et d'une partie de l'Orient. Vous voyez maintenant quelle est l'importance de la traversée des Alpes. »

La chambre fut subjuguée par cette parole claire, facile, allant rapidement au but, parole véritablement française, car la langue dans laquelle s'exprimait l'orateur avait encore droit de cité au parlement de Turin. Après ce discours, l'idée de la percée des Alpes sortait des nuages de la théorie, elle devenait un projet dont l'esprit pouvait saisir facilement les moyens d'exécution. Dans la même séance (17 juin 1856), M. de Cavour annonça que la chambre serait appelée à traduire ce projet en loi dans la session prochaine. Deux jours après, dans la séance du 19, la chambre, à l'unanimité, vota un ordre du jour proposé par M. Menabrea, qui obligeait le ministère à tenir sa promesse. Le gouvernement était « excité » par cet ordre du jour « à faire procéder sans retard aux expériences pour déterminer d'une manière définitive le système de perforation des tunnels, et à présenter un projet de loi pour le percement des Alpes. » On sait si M. de Cavour avait besoin d'être *excité*, lui qui depuis trois ans préparait la grande œuvre, lui qui s'était emparé si hardiment de la nouvelle force motrice; mais il n'était pas fâché de paraître traîné à la remorque du parlement et de la nation, tout en étant lui-même le véritable auteur du mouvement. Ce fut là son grand art, le trait qui caractérise son génie politique. Quelques députés hésitaient à se lever pour voter l'ordre du jour. « Votez, dit-il, votez toujours; je suis déjà assez excité comme cela, mais j'accepte encore ce coup d'aiguillon. » Et au milieu de l'hilarité générale il se leva lui-même pour voter, en faisant le geste familier qui était la plus haute expression de son contentement, c'est-à-dire en se frottant les mains.

L'année qui s'écoula entre ce vote singulier et la présentation du projet de loi fut bien remplie. On aura l'idée de l'activité et de l'énergie déployées par les trois ingénieurs, si l'on réfléchit que ces énormes masses de fer fondu qui constituent les appareils de compression, ces colonnes de 25 mètres de hauteur, ces cylindres, ces tubes et ces grands réservoirs d'air comprimé, construits en Belgique et amenés à travers la France et la Savoie, arrivèrent en Piémont avant la fin du mois d'avril 1857, préparés à subir les expériences définitives demandées par la chambre des députés, et qu'ils furent montés à la Coscia, dans un lieu désert où il avait fallu, suivant l'expression pittoresque de M. Sommeiller à la tribune, « tarauder le fer avec les ongles. » L'activité des inventeurs était ex-

citée par l'impatience de M. de Cavour, qui ne se sentait pas à l'aise vis-à-vis du parlement, car il ne pouvait ignorer qu'en autorisant les ingénieurs à poursuivre l'application de l'air comprimé au percement des Alpes, il suspendait l'exécution d'une loi votée par les chambres et signée par le roi, ce qui constituait un acte inconstitutionnel, une atteinte à la loi fondamentale. Quoiqu'il fût pour ainsi dire porté dans cette nouvelle direction par l'opinion publique et par la chambre des députés elle-même, qui voulaient plus énergiquement que jamais voir mettre la main à l'œuvre, son sens profond du régime parlementaire ne le laissait pas tranquille, et il avait hâte de sortir de l'impasse en faisant sanctionner par une loi la nouvelle application. Aussi harcelait-il sans cesse la commission spéciale chargée d'assister aux expériences de la Coscia. On cite un trait qui peint les mœurs politiques du Piémont : M. de Cavour, poursuivant les membres de cette commission dans leur promenade habituelle sous les frais portiques du Pô, les abordait familièrement et les pressait de rédiger leur rapport, qui se faisait trop attendre. Ceux-ci, pour échapper à des instances si soutenues et pour éviter d'être abordés par le grand ministre, honneur qui aurait été si fort recherché en d'autres pays, avaient fini par se priver de ce plaisir de la promenade si cher aux peuples du midi. Enfin le rapport parut dans les actes du parlement le 26 mai 1857 (1). Toutes les conclusions étaient favorables au système de perforation mécanique, et un mois après le projet arrivait à la chambre des députés.

Dès la première séance, l'incident que redoutait M. de Cavour fut soulevé par un député quelque peu incrédule sur les effets utiles de l'air comprimé appliqué à la perforation ou à la propulsion, mais en revanche fort préoccupé de l'application sincère du régime constitutionnel en Piémont. « Je rappellerai à la chambre, dit-il, que par la loi du 20 juillet 1854 elle a approuvé la convention entre le gouvernement et les ingénieurs Sommeiller, notre collègue, Grandis et Grattoni pour l'application du système hydropneumatique à la locomotion sur les plans inclinés du Giovi. » Il passa ensuite en revue toutes les obligations imposées par cette loi, et devant chacune d'elles il s'arrêtait pour demander au gouvernement si elle avait été exécutée. A ces demandes M. de Cavour, d'ordinaire si prompt à mettre à nu sa conduite devant la chambre, s'enveloppa dans un silence qui trahissait l'embarras de sa situation. « A mon avis, continua le député, il n'est pas dans les prérogatives du ministère de sus-

(1) *Rapporto della commissione governativa istituita per l'esame delle machine inventate dagli ingegneri Grandis, Grattoni e Sommeiller.* La commission était composée des sénateurs Des Ambrois de Névache et Giulio, du député Menabrea et des ingénieurs Ruva et Sella.

pendre l'exécution d'une loi. » Rien de plus élémentaire ni de plus évident que ce principe de droit constitutionnel; mais on vit dans cette circonstance combien la légalité la mieux définie est une faible barrière contre une idée qui s'empare des esprits d'une manière absolue et exclusive, et contre une aspiration qui devient, pour parler le langage d'une dépêche célèbre, « un fait de la conscience nationale. » L'idée de la percée des Alpes avait pris ce caractère de domination absolue : elle s'imposait aux esprits comme une nécessité du développement économique du Piémont avec cet ascendant souverain qu'exerce l'idée de Rome capitale sur l'Italie entière. Devant d'aussi impérieuses aspirations, il n'est pas de loi qui tienne. On a cru que si la loi du 20 juillet 1854 n'avait pas été exécutée, c'était à cause de l'impossibilité d'appliquer l'air comprimé à la propulsion des trains sur les plans inclinés du Giovi. Cette vue n'est pas conforme à la réalité. Les trois ingénieurs se déclarèrent prêts à exécuter leur idée, et ceux qui ont suivi les expériences savent bien que la force motrice qui perce les Alpes est suffisante pour pousser un convoi sur une pente de 35 millimètres par mètre quand on voudra l'appliquer à ce travail. Si elle n'a pas reçu cette application, c'est uniquement parce qu'elle était réclamée pour une œuvre plus grande et plus vivement saisie par la pensée publique. C'est ce qui résulte de la réponse du ministre des travaux publics, M. Paleocapa, aux interpellations du député qui s'était fait le défenseur de la loi du 20 juillet 1854. « Le ministère, convaincu que la solution du problème du passage des Alpes est d'une importance immensément plus grande que celle de l'application du système de propulsion sur les plans inclinés du Giovi, a autorisé les ingénieurs à étudier sans retard la solution de ce nouveau problème. » La chambre tira bientôt M. de Cavour et le ministère qu'il présidait de l'impasse où ils s'étaient placés par la suspension arbitraire d'une loi : elle accueillit avec une satisfaction visible les résultats de la nouvelle application de l'air comprimé à la perforation du tunnel des Alpes. M. Sommeiller ne s'était pas encore expliqué à la tribune, il avait laissé parler les expériences et les hommes chargés de les suivre; mais alors, sûr de son invention, il n'hésita plus à pousser le fameux cri, l'εὕρηκα d'Archimède. « Aujourd'hui, dit-il, l'air comprimé est trouvé, les torrens des Alpes sont nos esclaves, ils vont travailler pour nous... Aujourd'hui les machines sont montées, elles marchent régulièrement; une fois installées au Mont-Cenis, elles marcheront non pas seulement quatre mois, mais quatre ans, sept ans, dix ans, et toujours neuves, parce que les pièces qui ne sont en contact qu'avec l'eau ne s'usent pas. » Ces paroles, qui répondaient à l'attente du parlement et du pays, furent accueillies par une ex-

plosion d'applaudissemens. Dès lors on ne pensa plus à la loi suspendue ni à la traction sur les pentes du Giovi, qui se fait encore aujourd'hui par les anciens procédés.

Cependant, les effets utiles de l'air comprimé ayant été contestés, une discussion solennelle s'engagea sur le système de compression et de perforation. Cette discussion donna au parlement sarde, pendant les quatre dernières séances du mois de juin 1857, consacrées au projet de loi du percement des Alpes, la physionomie d'un congrès scientifique. Un homme domine ces singuliers débats, qui portent sur les problèmes les plus élevés des sciences exactes : c'est M. Menabrea. Il se meut à l'aise au milieu des questions techniques soulevées par le projet, il décrit le système proposé avec une précision mathématique. Il est facile de reconnaître à ses discours qu'il est soutenu par le niveau intellectuel de la chambre, où les détails d'application du système des trois ingénieurs avaient été débattus plusieurs fois depuis trois ans; on voit que l'orateur est certain d'être compris. — Plus tard, quand ce petit parlement subalpin a été agrandi par les nouveaux élémens arrivés de l'Italie centrale et méridionale, la percée des Alpes et le système employé dans cet important travail sont revenus encore à l'ordre du jour du 4 mars 1862, et M. Menabrea prit de nouveau la parole; mais le ton général de ses discours, le soin qu'il mettait à éviter les détails trop scientifiques, l'embarras qu'il éprouvait à expliquer les lois qui avaient présidé à la construction des appareils de compression et de perforation, tout indiquait qu'il était moins sûr de son auditoire et qu'il marchait sur un terrain qui n'avait plus la même solidité. — Ces débats faisaient alors comprendre au pays l'importance de l'invention des trois ingénieurs et excitaient un véritable enthousiasme. La Savoie surtout ne cachait pas l'intérêt qu'elle prenait à cette question du percement des Alpes, et quand elle se vit séparée du Piémont, une de ses principales craintes fut que l'annexion à la France ne compromît l'exécution de la grande œuvre si impatiemment attendue. On savait que la ligne du Mont-Cenis, débouchant sur la vallée du Pô et le port de Gênes, avait contre elle de grandes influences et de grandes rivalités en France. On savait de plus que l'invention destinée à frayer le passage des Alpes tenait dans l'esprit de beaucoup de savans et de presque tout le corps si puissant des ponts et chaussées français à peu près la même place que la recherche du mouvement perpétuel. Toutes ces circonstances n'étaient pas rassurantes pour l'avenir de l'entreprise; aussi le Piémont se réserva-t-il, par l'article 4 du traité de cession, de la terminer lui-même. Cette clause la mit à l'abri des influences rivales, et bientôt la France s'y associa par la convention internationale du

7 mai 1862. Il était évident que la France ne voudrait pas laisser exécuter sur sa nouvelle frontière un des plus grands travaux du siècle sans y prendre part. Par cette convention, la part de la France est arrêtée à 19 millions dans le cas où les travaux seraient terminés en vingt-cinq ans, et à une prime de 500,000 francs pour chaque année entière gagnée sur les vingt-cinq ans. La direction de l'œuvre reste confiée au gouvernement italien, et le gouvernement français n'intervient que par une commission qui lui rend compte de la marche des travaux. L'un des membres de cette commission, M. Conte, ingénieur en chef de la Savoie, a considérablement modifié par son active propagande l'opinion défavorable du corps savant auquel il appartient : il s'est fait pour ainsi dire l'apôtre des machines aujourd'hui en mouvement pour la perforation des Alpes. Ses *conférences* à l'école impériale des ponts et chaussées (1) sont, avec le grand *rapport* (2) de M. Sommeiller, les meilleurs écrits que l'on puisse consulter pour la description scientifique du système hydropneumatique et du travail qu'il accomplit.

III.

Lorsqu'on arrive en face de l'une ou de l'autre attaque des Alpes, le regard étonné s'arrête sur un spectacle inattendu d'activité et de travail. Dans ces régions sauvages, au fond d'un paysage alpestre, immobile et froid, fermé par les immenses parois des montagnes, apparaissent tout à coup des édifices, des ateliers, des travaux d'art, un mouvement, une vie qui rappellent les grands centres de l'industrie. Du côté de la Savoie, près de Modane, les édifices remplissent presque tout l'espace laissé libre dans la vallée par le soubassement des rochers, et on les voit s'élever jusque sur les versans. Les torrens qui descendent des hauteurs ont reçu un nouveau régime, ils ont été canalisés ou enfermés dans des aqueducs et des tubes pour mettre toute la force de leur chute et tout leur volume d'eau au service des machines. Sur des pentes qui de loin paraissent inaccessibles s'élèvent des constructions d'une forme particulière, des observatoires semblables à des chapelles gothiques, des tourelles servant de points de repère trigonométriques surmontées de drapeaux flottans, et marquant la limite où s'est élevé le travail humain. Dans toutes les directions, le génie et la main de l'homme ont mis leur empreinte sur cette nature âpre et sauvage. La grande

(1) *Conférences faites à l'École impériale des ponts et chaussées*, par M. Conte, ingénieur en chef de la Savoie, 1864.

(2) *Traforo delle Alpi tra Bardonnèche e Modane. — Relazione della direzione tecnica alla direzione delle strade ferrate dello stato*, 1863.

déchirure qui marque l'entrée du tunnel, à 106 mètres au-dessus du niveau de l'Arc, attire particulièrement l'attention. Vue de l'observatoire qui est en face, sur l'autre versant de la vallée, l'entrée s'annonce par un plein cintre hardi dont la courbe majestueuse, uniquement tirée pour garantir la solidité de la voûte, n'en est pas moins d'un grand effet architectural. Cette œuvre grandiose, véritablement romaine par ses proportions et sa solidité, n'est pas destinée à survivre à l'achèvement du tunnel. Lorsque ce travail unique dans les annales de l'industrie humaine sera terminé, l'entrée, au lieu de s'ouvrir en ligne droite contre la vallée, s'infléchira pour se raccorder avec le chemin de fer arrivant en pente douce par le flanc de la montagne; mais les ingénieurs ont dû adopter cette disposition provisoire en ligne droite pour satisfaire à des exigences que l'on comprendra mieux en suivant dans tous ses détails l'opération difficile de l'alignement de l'axe du tunnel. Au-dessous de l'ouverture, des wagons montent et descendent, menés lentement par un moteur invisible, sur un plan incliné de 106 mètres de hauteur pour 260 mètres de base. C'est le fameux plan automoteur imaginé par M. Sommeiller pour le service du tunnel. L'idée est des plus simples : sur une grande poulie placée au sommet du plan s'enroule un câble métallique dont les deux bouts mènent deux wagons, l'un ascendant et l'autre descendant, qui s'entraînent mutuellement par leur propre poids. Un seul ouvrier maintient l'équilibre au moyen d'un frein puissant qui agit sur la poulie. On élève ainsi en quelques minutes du fond de la vallée à l'entrée du tunnel, par la seule force de la gravité, une charge de 1,500 kilogrammes, qui aurait exigé un grand détour et d'immenses efforts de traction par les voies ordinaires.

De toutes ces installations, la plus vaste est celle de la compression de l'air, assise au bord de l'Arc, où elle occupe plusieurs hectares de terrain. La première impression est assez confuse devant ces machines aux formes étranges, d'un modèle inconnu dans l'industrie, dont le jeu et le mécanisme étonnans n'apportent pas à l'esprit des idées bien nettes. On ne rencontre que masses de fer creuses affectant les formes d'une végétation monstrueuse, des arbres cylindriques, des fûts de colonne de 26 mètres d'élévation, dont la silhouette noire se dessine énergiquement sur la paroi blanchâtre du rocher voisin, des troncs énormes renversés à leur pied, des tubes semblables à des racines qui courent et se tordent de l'un à l'autre, et du milieu de ce fouillis inextricable de fer, qui constitue l'organisme gigantesque de la compression, s'élèvent des bruits sourds, des refoulemens d'eau et des soufflemens intérieurs qu'on prendrait volontiers pour la respiration embarrassée de quelque

énorme cétacé : des soupapes et des valves se lèvent et s'abaissent comme les organes de sa vaste poitrine, aspirent et respirent violemment l'air, qui est réduit par l'effort de l'eau au sixième de son volume atmosphérique et chassé dans les troncs couchés au pied des colonnes. A la limite du terrain occupé par les ateliers de compression, on voit se détacher un nouvel organe qui s'allonge indéfiniment, plonge sous le sol de la route, reparaît bientôt, monte en longs replis au flanc de la montagne, suit le plan incliné automoteur, et par un dernier mouvement s'enfonce dans le tunnel comme un serpent qui cherche la fraîcheur dans une caverne humide. L'impression singulière d'un monstre animé vous suit dans la profondeur du tunnel, lorsqu'on se trouve en présence d'un bâti de fer qui en forme comme la tête, une sorte de mâchoire où il vient aboutir, qui s'ouvre contre la roche et darde des langues d'acier en laissant échapper à chaque coup une bouffée d'haleine puissante qui se répand au fond de la galerie.

L'imagination est prompte à s'exalter devant ces créations du génie humain; mais elle est impuissante à en donner une idée juste, et c'est évidemment à une autre faculté qu'il faut en demander l'explication. Si l'on a suivi les deux applications primitives de l'air comprimé, on aura la clé de cette troisième application qui les a combinées, mais à un degré de puissance qui n'avait jamais été atteint et sur des proportions inconnues auparavant. Les services qu'on avait demandés à l'air dans les inventions dont celle-ci est le développement fécond n'étaient que des jeux d'enfans en comparaison du travail qu'il accomplit aux Alpes. Dans les applications antérieures, l'air n'avait été en lutte qu'avec l'eau, refoulé par elle ou la refoulant, comprimé du reste à une faible pression, qui se perdait aussitôt qu'il était enlevé à l'étreinte de l'eau, et que pour cette raison les physiciens appellent pression *statique;* mais dans le nouveau système il est amené à la pression dynamique, c'est-à-dire capable d'un travail, emmaganisé à l'état de force vive et mis aux prises, non plus avec l'eau, mais avec la section métallique d'un piston qu'il fait mouvoir et à l'aide duquel il éventre les Alpes.

Pour faire produire à l'air cet effort de travail comparable à celui de la vapeur dans son cylindre, on comprend qu'il ait fallu de solides appareils. Devant ces masses de fer fondu et d'acier dont le premier aspect laisse une impression si confuse, on ne tarde pas néanmoins à discerner trois parties essentielles, qui remplissent chacune sa fonction dans l'ensemble du système employé à l'attaque des Alpes: le compresseur avec son récipient couché en avant, — l'organe qui transmet l'air comprimé au fond du tunnel, — la machine perforante qui l'utilise. Il y a deux systèmes de compression, le système

à colonne d'eau et le système à pompe. Qu'on imagine, pour l'intelligence du premier système, un énorme siphon renversé, jetant en l'air ses deux branches inégales. La plus longue plonge dans un château d'eau élevé à 26 mètres de hauteur. Tout à coup, au mouvement d'une machine à air comprimé qui commande le système, une soupape est soulevée; l'eau tombe, se précipite dans la grande branche, remplit la partie horizontale du siphon, et s'élève, en vertu de sa vitesse acquise, dans la petite branche. Ici la colonne d'eau donne contre la masse d'air chassée devant elle un coup de tête qu'on a comparé à celui du bélier, la comprime violemment, la réduit au sixième de son volume, et l'envoie sous cette pression dans le récipient par une soupape ménagée à l'extrémité de la petite branche. Aussitôt que la colonne d'eau a donné sa pulsation, la porte d'entrée par laquelle l'air comprimé s'est engouffré se referme vivement sous la pression de l'air déjà captif dans le récipient; la colonne bat en retraite, rappelée en arrière par une soupape de vidange pratiquée au bas de l'appareil, et dont le jeu est réglé par la même machine qui conduit la soupape d'admission, l'une s'ouvrant quand l'autre se ferme et se fermant quand l'autre s'ouvre; le siphon vidé d'eau se remplit de nouveau d'air atmosphérique, et la pulsation recommence.

Tous ces mouvemens, qui s'accomplissent en un clin d'œil, ont été si exactement calculés par l'inventeur, le jeu des soupapes d'admission et de vidange a été si bien réglé que la colonne d'eau, tombant de 26 mètres de haut avec un volume de 62 centimètres de diamètre et un poids de 15,000 kilogrammes, produit son évolution dans le tube fort tranquillement, sans causer aucun de ces dégâts qu'on pourrait craindre de la chute d'un pareil poids. L'observateur ne peut rien voir de la tourmente terrible qui parcourt le tube; il entend seulement le mouvement précipité de l'eau et le bruit de l'air aspiré et respiré violemment, puis le son métallique de la soupape de sortie de l'air comprimé, qui, semblable à un coup de cloche, annonce la fin de l'évolution de la colonne comprimante. Ce n'est pas un choc qu'il entend, mais plutôt une pulsation énergique contre un corps élastique qui résiste en cédant la place, et le coup du bélier hydraulique de Montgolfier, qu'on a pris souvent pour point de comparaison, ne donne nullement une idée exacte du régime de la colonne d'eau dans le système des trois ingénieurs sardes. Dans l'appareil du célèbre ingénieur français, elle produit un véritable choc contre un matelas d'air captif et immobile, tandis qu'ici l'air cède, se comprime graduellement, fuit devant l'eau tout en éteignant peu à peu sa vitesse acquise, sa force vive, comme disent les mécaniciens, et ne se retire dans son appartement réservé

qu'après avoir annulé la fureur et les effets destructeurs de la colonne comprimante. L'observateur est étonné que cette masse d'eau se comporte aussi pacifiquement. La première fois que j'ai vu fonctionner le système, je n'étais pas sans inquiétude. L'esprit obsédé du principe que toute force vive est le produit du calorique, je posai la main avec crainte sur la paroi cylindrique, songeant à la chaleur qu'allait développer cette pulsation puissante qui produit d'un coup une force théorique de plusieurs chevaux; mais, à ma grande surprise, la main était parfaitement à l'aise, le thermomètre appliqué contre le tube ne marquait pas au-delà de 35 degrés : la théorie se trouvait en défaut.

Le système, il faut le dire, ne s'est pas toujours comporté aussi pacifiquement. Dans les premiers temps de son installation aux Alpes, il se produisit des chocs violens, des ruptures effrayantes qui auraient déconcerté un inventeur d'une autre trempe que M. Sommeiller. Un jour, la colonne d'eau, faisant tout à coup irruption à travers son enveloppe de fer déchirée comme un papier mouillé, lança des jets irrésistibles qui noyèrent le vaste édifice des compresseurs et épouvantèrent les ouvriers, encore peu habitués au gouvernement de ces étranges engins. Un autre jour, pendant que cinq compresseurs travaillaient à la fois, les deux grands tubes en cuivre qui conduisent l'air comprimé dans les récipiens se rompirent subitement avec le fracas d'une explosion de mine. Ces accidens, qui du reste n'eurent aucune conséquence fâcheuse pour la vie des ouvriers, n'abattirent point le courage et la confiance de l'inventeur. Il n'avait pu tout prévoir, car il restera toujours hors de la portée de la science une somme de coefficiens qui ne se peuvent additionner ni prévoir, et qui ne se révèlent qu'à la pratique. Sur plusieurs points, la pratique a été pour M. Sommeiller un meilleur maître que la théorie. Il a profité et il profite chaque jour des leçons d'un tel maître. Par l'expérience, il est arrivé à régler le jeu des soupapes d'admission et de vidange dont le désordre avait causé ces accidens; par l'expérience, il a gouverné l'impétueux mouvement de la colonne d'eau de telle sorte qu'il en a transformé la chute en une pulsation inoffensive pour l'appareil.

L'air comprimé envoyé dans son récipient y est maintenu à la pression constante de 6 atmosphères par le poids d'une autre colonne d'eau qui pèse exactement 6 atmosphères. L'eau et l'air se font équilibre dans la création : Dieu a tout créé par ordre, poids et mesure, selon la belle expression de la Bible; mais que l'air vienne à prendre une plus grande tension, il faudra que l'eau soit plus élevée pour lui faire équilibre. La science, qui scrute toute chose, a trouvé le degré d'élévation qu'il fallait donner à l'eau pour chaque

degré de tension de l'air. A la tension atmosphérique naturelle, l'équilibre est à niveau, en d'autres termes à zéro; à une seule atmosphère, il est à 10 mètres de haut, pour deux atmosphères à 20, et ainsi de suite, en élevant la hauteur de l'eau de 10 mètres pour chaque atmosphère de tension de l'air. Tel est le principe admirable d'après lequel est établie la colonne d'eau que nos ingénieurs appellent manométrique, destinée à maintenir la pression constante de 6 atmosphères absolues et de 5 effectives dans les récipiens d'air comprimé. Elle doit donc avoir 50 mètres de haut. Au flanc de la colline qui domine l'atelier de compression, juste à 50 mètres au-dessus, on a creusé un petit réservoir, contenant environ 400 mètres cubes d'eau, maçonné et voûté dans la prévision des gelées de l'hiver. De ce réservoir part un tube en fonte qui se ramifie et vient jeter un rameau dans chaque récipient. La colonne d'eau qui descend par ce tube fait équilibre à l'air et pèse sur lui d'un poids égal à la pression de 6 atmosphères. On voit l'effet produit : au moment où le compresseur va entrer en mouvement, c'est l'eau qui envahit le récipient tout entier; mais à chaque pulsation du compresseur l'air arrive, refoule l'eau, et si l'on continuait le travail de la production de l'air sans le consommer, celui-ci, après avoir chassé son adversaire du récipient, le poursuivrait dans le tube et viendrait faire bouillonner le réservoir. Comme cette lutte se livre dans un champ clos hermétiquement fermé, on a imaginé, pour en constater les vicissitudes extérieurement, un tube en verre qui mesure, à un décimètre près, la quantité d'eau qui reste dans le récipient. On reconnaît ainsi exactement qui des deux domine dans la capacité intérieure. La colonne d'eau maintient non-seulement la pression constante de l'air, mais elle en régularise l'emploi, et permet de l'utiliser jusqu'à la plus petite quantité. Il ne resterait qu'un litre d'air comprimé dans le récipient, que ce litre serait refoulé, entrerait dans le tube, qui le conduirait au cœur de la montagne, et là il rendrait sa force de travail acquise par la compression.

A Bardonnèche, sur l'attaque piémontaise, dix compresseurs à colonne rangés sur la même ligne et le même plan et divisés en deux groupes de cinq chacun forment un spectacle singulièrement imposant. Chaque groupe est gouverné par une machine aéromobile, semblable à une petite machine à vapeur, qui peut au besoin s'appliquer aux dix compresseurs à la fois. Que l'axe de cette petite machine, à peine visible au milieu de la forêt des grandes colonnes de fer, vienne à tourner sur lui-même, le jeu émouvant commence, les soupapes sont soulevées avec une régularité automatique, et du château d'eau tombent les cataractes de compression dans le groupe des cinq compresseurs ou dans les dix ensemble. L'axe fait trois

tours à la minute, et trois fois l'évolution de ces torrens s'accomplit en soutirant l'air à l'atmosphère par des clapets d'aspiration et en le jetant comprimé et réduit dans les récipiens rangés sur la même ligne devant les compresseurs. Le récipient est cylindrique, à calotte hémisphérique, d'une capacité de 17 mètres cubes, solidement construit en lames de fer, éprouvé à 15 atmosphères et pouvant soutenir un effort de 4 kilogrammes par millimètre carré. A la marche de trois pulsations par minute, qui est la marche la plus sûre, un récipient se remplit en vingt-sept minutes et huit secondes, et dans ses flancs s'engouffrent 102 mètres cubes d'air atmosphérique réduits au sixième de leur volume, c'est-à-dire à 17 mètres cubes. On en construit aujourd'hui qui contiendront 150 mètres cubes à 6 atmosphères. Si l'on réfléchit qu'un litre d'air comprimé à cette tension peut, d'après la loi de Mariotte, développer, en reprenant son volume primitif, un travail théorique de 110 kilogrammètres, ou, en d'autres termes, la force d'un cheval robuste, on aura l'idée de la puissance motrice accumulée dans ces vastes magasins. Les expériences ont démontré qu'elle s'y conserve pendant vingt-quatre heures sans déperdition sensible aux instrumens les plus délicats inventés pour la mesurer, et cette force se gouverne, se distribue avec une facilité extraordinaire. On ne craint plus aujourd'hui qu'elle fasse éclater ses récipiens : ils communiquent entre eux par des tubes, mais en même temps ils peuvent être isolés par un système de valves qui interceptent le passage de l'air. Il en est de même des compresseurs ; tous sont à volonté dépendans ou indépendans entre eux, et tous à la fois, ou par groupes de cinq, ou chacun séparément, peuvent être régis par la même machine aéromobile.

L'esprit qui a conçu ce système ne s'est pas épuisé, il en a trouvé un autre d'une installation plus commode, moins coûteux et plus énergique dans ses effets de compression, le système à pompe. On n'a pas oublié que le premier système avait été inventé pour remorquer les trains sur les plans inclinés du Giovi. Cette destination primitive est révélée par plusieurs détails de construction, entre autres par cette colonne d'eau de 50 mètres de haut qui maintient la pression dans les récipiens et permet de n'utiliser l'air comprimé qu'au moment du passage du train; mais ce système exige deux grandes chutes d'eau qui ne se trouvent pas réunies partout dans la même localité. A Bardonnèche, on les trouva toutes les deux; à Modane, les conditions hydrologiques étaient bien différentes. Le torrent du Charmay tombe d'assez haut, mais le volume en est insuffisant, et il gèle en hiver. La rivière de l'Arc, qui suit le fond de la vallée et offre un volume indéfini, ne donne qu'une chute

de quelques mètres. M. Sommeiller eut d'abord l'idée ingénieuse de faire travailler la rivière à s'élever elle-même à la hauteur exigée pour l'installation du premier système de compression. Il construisit un canal de dérivation qui court parallèlement à la rivière sur une longueur de 640 mètres, et gagna ainsi une chute de 6 mètres, qui fut employée à mettre en mouvement des pompes. Par le jeu des pompes, l'eau s'élevait à 26 mètres, retombait dans les compresseurs, et était de nouveau recueillie dans le bassin inférieur, puis élevée pour retomber encore, décrivant un cercle que les critiques du métier ont appelé vicieux. Ce mécanisme, inventé pour vaincre la difficulté opposée par la condition hydrologique du pays, témoigne de la fécondité d'esprit de l'inventeur; mais en mécanique appliquée il ne suffit pas de vaincre un obstacle, il faut encore le vaincre économiquement, il faut, pour emprunter les paroles de M. Sommeiller lui-même au parlement sarde, « faire descendre la mécanique du possible absolu dans le possible réel, pratique, profitable. » Il sentit lui-même, avant tous les autres ingénieurs, qu'il y avait dans l'élévation artificielle de l'eau de la rivière une grande perte de force et d'argent, et cette installation grandiose et coûteuse n'était pas achevée, que déjà son esprit infatigable avait trouvé l'autre système de compression, fonctionnant sans la chute d'eau de 26 mètres.

Pour comprendre ce nouveau système sans le secours du dessin, il faut qu'on se figure un tube horizontal de 57 centimètres de diamètre, se relevant aux deux extrémités et formant aussi, comme le compresseur à colonne, un siphon renversé, mais à deux branches parfaitement égales entre elles. Un piston mû par une roue hydraulique se promène à frottement dans la partie horizontale, et fait osciller une colonne d'eau qui remplit, quand le piston est au milieu de sa course, le tube horizontal et les deux branches jusqu'à la moitié de leur hauteur. A chaque mouvement de va-et-vient du piston, la colonne d'eau s'abaisse dans une branche en pompant l'air extérieur, et s'élève dans l'autre en le refoulant et le comprimant. Le même effet se reproduit dans les deux branches : la colonne d'eau, sollicitée par le piston au mouvement oscillatoire, appelle successivement l'air atmosphérique et le rejette comprimé par les soupapes ménagées aux deux têtes de l'appareil. L'appareil est d'une grande simplicité. Les soupapes agissent d'elles-mêmes sans une machine spéciale. Celles qui admettent l'air atmosphérique dans le corps de pompe s'ouvrent par le vide qui s'y fait à la retraite de l'eau, et se ferment à son retour; celles qui donnent entrée à l'air comprimé dans son récipient s'ouvrent sous la pression de l'air poussé par l'eau au sommet de la branche, et se ferment

brusquement, quand l'eau se retire, par la pression de l'air déjà enfermé dans son magasin. La séparation des deux élémens ne se fait pourtant pas si radicalement qu'une certaine quantité d'eau, évaluée à 17 litres par oscillation, ne suive l'air comprimé dans sa fuite. Elle est reçue dans un récipient particulier en forme de cuvette, appelé *purgeur*, où les deux adversaires finissent par se séparer. L'eau se délivre elle-même en élevant son niveau, qui porte un flotteur en cuivre auquel est attachée une tige qui mène une soupape au fond de la cuvette.

Les avantages du nouveau système sur le premier sont nombreux. D'abord il peut être mis en mouvement par une faible chute d'eau et au besoin par une machine à vapeur. Il permet de varier la tension de l'air en augmentant ou en diminuant la hauteur de la colonne manométrique qui pèse sur le récipient. Il ne comprime pas la même quantité d'air par oscillation que le système à colonne par pulsation; mais le résultat obtenu dans le même temps est bien supérieur, parce que la marche de l'opération est plus rapide. Le nouveau système accomplit huit oscillations par minute, et comprime 4^{m} 696 cubes d'air, tandis que le premier ne donne que trois pulsations et ne comprime que 3^{m} 669 cubes d'air. Le compresseur à pompe est évidemment le système de l'avenir; on le préférera, si jamais l'air comprimé supplante la vapeur d'eau dans le travail industriel. Il était à peine sorti de la pensée féconde de l'inventeur qu'il détrônait son rival à Modane, et remplaçait le gigantesque artifice auquel on avait recouru pour l'élévation de l'Arc. A Bardonnèche même, malgré la puissance des chutes qui ont facilité l'installation du compresseur à colonne, il le remplace aujourd'hui également. Douze compresseurs à pompe fonctionnent déjà du côté de la Savoie; ils pourraient comprimer par jour, s'ils travaillaient continuellement, 93,450 mètres cubes d'air et par an plus de 30 millions, qui, réduits au sixième de leur volume, donnent 5 millions à 6 atmosphères, quantité qui suffira à tous les besoins de force motrice et d'aération dans la galerie.

L'air est transmis par ce long appendice que nous avons vu se détacher de l'atelier de compression et s'enfoncer dans le tunnel. La transmission de l'air à de grandes distances est le point délicat du système des trois ingénieurs. C'est là qu'ont porté les principales objections de la science. On n'avait pas de peine à démontrer théoriquement que la perte de tension de l'air est en raison directe de la distance à parcourir et en raison inverse du diamètre du tube, et qu'à un point donné du tunnel l'air, ayant perdu sa force vive, frapperait vainement sur le piston des machines perforatrices. L'objection semblait confirmée par les expériences de la commission

sarde, qui avait trouvé en effet une perte considérable; mais elle s'est évanouie dans la pratique. La perte n'est pas encore appréciable aujourd'hui à une distance de plus de 3 kilomètres. Quand on sera au milieu du tunnel, à 7 kilomètres du lieu de la compression, la colonne mercurielle de l'instrument dont on se sert pour mesurer la pression n'indiquera qu'une diminution de tension de 3 dixièmes d'atmosphère, perte qu'il sera facile de regagner avec le système à pompe, qui porte la pression au degré que l'on désire.

Les inventeurs se sont surpassés dans la construction et l'agencement des parties de cet appendice si important qu'ils nomment la conduite d'air : elle est composée de tuyaux en fer fondu, de 2 mètres de longueur chacun, de 20 centimètres de diamètre intérieur et de 1 centimètre d'épaisseur à la paroi. Assemblés bout à bout, ces tuyaux se présentent l'un à l'autre deux lèvres circulaires entre lesquelles est engagée une cordelette en caoutchouc qu'on saisit fortement avec des boulons. Les bouches ainsi rapprochées et collées ne forment qu'un corps, mais un corps qui a de singulières délicatesses, qui se meut, se contracte et se dilate sous l'action excessivement variable de la température des Alpes. Ces mouvemens invincibles de retrait et de dilatation auraient disloqué et brisé la conduite, si on ne les avait pas prévus et mesurés d'avance dans l'agencement des parties. De distance en distance, les tuyaux, accolés par un système de joint appelé *joint de dilatation*, s'emboîtent l'un dans l'autre à frottement étanche; ils se recouvrent ainsi par le mouvement de dilatation et se découvrent par le retrait, comme les anneaux concentriques de la trompe d'un éléphant. Cependant il fallait prévenir les grands mouvemens qui auraient porté sur toute la conduite. A cet effet, on l'a fortement assujettie par des ancres qui plongent dans le massif des piliers de support et qui la saisissent comme une main puissante à chaque joint de dilatation. Dans le tunnel, où elle n'a pas à craindre les grands écarts de la température, elle est simplement portée par des bras de fer qui se détachent du mur. A 200 mètres environ du front d'attaque, la conduite s'enfonce dans un canal pratiqué sous le sol du tunnel, et y abrite sa carapace contre les éclats de mine et les blocs tombant de la voûte, puis elle vient aboutir à une chambre creusée sur le côté du tunnel. La grande artère d'air s'y ramifie en petites veines flexibles. Au tube de fer sont adaptés des boyaux en caoutchouc enveloppés d'une forte chemise de toile pour résister à la pression de l'air comprimé, et se déroulant à mesure que les machines avancent.

Toute cette conduite retient hermétiquement enfermée la force motrice qu'elle est chargée de transmettre au fond du tunnel : elle est, comme disent les ingénieurs, d'une *étanchéité* parfaite. On l'a

explorée au moyen de lumières promenées sur toute sa longueur pour reconnaître les fuites d'air, et nulle part la flamme n'a vacillé. On a laissé pendant vingt-quatre jours consécutifs les récipiens pleins d'air comprimé, et la perte n'a été que d'un cinq millième de la production journalière. L'air comprimé a donc un avantage immense sur la vapeur : celle-ci se condense et perd sa force aussitôt que s'éteint le feu qui l'a produite, tandis que l'air comprimé survit indéfiniment à sa cause efficiente. Ne peut-on pas conclure de ces faits que les prévisions hardies de M. de Cavour dans la séance du 19 juin 1854 de la chambre des députés de Turin sont réalisées, que le problème de l'application de l'air comprimé comme force motrice transportable à de grandes distances est désormais résolu par l'invention des trois ingénieurs?

IV.

Une autre question se présente maintenant. Il s'agit de rechercher comment l'air comprimé, qu'on a conduit au fond du tunnel, y est transformé en force de percussion et de perforation. Il est difficile au visiteur novice pénétrant dans la grande excavation des Alpes de se défendre d'un sentiment mêlé de crainte et d'orgueil en présence de cette merveille du génie et du travail. Il songe involontairement à la masse granitique qui pèse sur lui, il regarde la voûte qui peut se refermer et l'emprisonner vivant; mais il se rassure en sentant qu'il respire à l'aise, qu'il marche sur un trottoir dallé à la lumière des becs de gaz, et il peut suivre la série des travaux par lesquels passe l'excavation. Voici d'abord la section finie, *ad opera finita*, comme disent les ingénieurs piémontais. Elle s'ouvre par cette noble voûte en plein cintre qui, vue du dehors, est d'un effet si pittoresque. La voûte est partout revêtue, même aux endroits où la roche est vive et solide, d'une maçonnerie en blocs équarris et cimentés, et les murs qui la portent s'infléchissent par une courbe de 10 mètres de rayon, qui donne au tunnel une forme tubulaire. La largeur d'un mur à l'autre est de 7^m 60, assez grande pour asseoir deux voies, un entre-voie au milieu et deux trottoirs dallés sur les côtés. Sous le sol est creusé un aqueduc qui sert à l'écoulement des eaux de filtration, au passage des tubes d'air, de gaz d'éclairage et d'eau. Sa capacité, qui est de 1 mètre de haut et de 1^m 20 de large, et sa forte voûte à l'abri des effondremens assurent à l'ouvrier une retraite, un chemin de sauvetage en cas d'éboulement dans le tunnel. La vue de la section finie, de ces murs en blocs de granit qui s'infléchissent et de cette voûte qui se courbe fièrement comme pour porter la montagne, ce spectacle fait naître

une idée de grandeur et de solidité qui rassure l'esprit. Ce grand vide qui plonge dans le massif est digne par ses proportions de servir de voie royale aux nations, à leur commerce, à leur industrie. On entre ensuite dans la section en voie d'agrandissement, *in corso di scavazione*. Une armée d'ouvriers, suspendue sur un plafond en bois qui coupe le tunnel en deux étages, travaille par les moyens connus à l'élargissement dans le sens de la voûte. On se glisse le long des piliers qui supportent le plafond, pendant qu'au-dessus retentit le bruit des coups de marteaux sur la barre à mine. De temps en temps, le plafond s'ouvre par une trappe, et une avalanche de blocs tombe sur les wagons qui circulent au milieu, entraînés à la sortie par la pente du tunnel. Enfin on arrive à la section de l'avancement, qui est entièrement l'œuvre de la perforation mécanique. C'est là tout au fond que l'air rend la force de travail qu'il a reçue par la compression. On éprouve une impression nouvelle à la vue du mécanisme qui attaque la roche. Un grand chariot mû sur deux rails par une machine à air comprimé, portant à l'arrière un tender plein d'eau sous la pression de 6 atmosphères, et à l'avant un squelette de fer armé des machines perforatrices, s'approche lentement du front d'attaque. A un signal du chef de poste des ouvriers, l'air est donné au moyen de ces boyaux en caoutchouc qui se détachent du grand conduit, et aussitôt les pistons perforateurs se meuvent, l'acier grince et mord la roche avec acharnement, frappant en une minute de cent quatre-vingts à deux cents coups du poids de 90 kilog. chacun. L'air qui s'échappe à chaque coup du fleuret vous fouette le visage. On respire largement dans cette cavité, qui n'a que 2^{m} 70 de large et 2^{m} 60 de haut, bien qu'on soit à 2 kilomètres de l'entrée et sous une voûte de 1,000 mètres d'épaisseur; la respiration, embarrassée d'abord par les gaz accumulés qu'on a traversés, est maintenant libre dans ce foyer d'air frais; la vue est réjouie par l'éclat de la lumière du gaz, et un sentiment de fierté virile envahit l'âme en présence du mouvement, du bruit et de la puissance de ces machines qui dévorent la roche. On ne pense plus à la voûte surbaissée qui peut se refermer sur vous, ni à la masse énorme des Alpes qui pèse sur votre tête. L'homme oublie sa faiblesse en considérant le travail des forces de la nature qu'il a soumises par son génie, et il écarte de lui l'idée même du danger. Il m'a semblé voir cette assurance peinte sur la figure des ouvriers. Ils travaillent dans ce trou avec une sécurité remarquable : ils jouent pour ainsi dire avec les machines, ils posent la main sur la barre d'acier qui frappe la roche, et le formidable instrument qui perce les Alpes passe entre leurs doigts comme un jouet d'enfant; ils se glissent, légers comme des écureils, entre les piques dirigées sur le front d'attaque,

se perchent sur le bâti de l'affût, ou se renversent le long des essieux, accomplissant dans cet espace restreint des évolutions étonnantes sans qu'on ait d'accidens à déplorer. J'en ai même vu qui lisaient. Un entre autres, tranquillement assis sur l'affût, le cou et les épaules ployés sous la voûte basse, comme s'il avait voulu soulever le poids de la montagne, tendait vers le bec de gaz un livre que je reconnus : il lisait pour charmer ses loisirs le premier roman de l'Italie, *I promessi Sposi*, de Manzoni, au grincement de la machine qui fait tomber la barrière du Mont-Cenis.

Il est plus facile de décrire le travail de ces ingénieuses machines que de se rendre compte des mouvemens divers de leurs organes compliqués. Il a fallu combiner trois mouvemens automatiques pour imiter le travail de l'homme : la percussion, la rotation et l'avancement. Le coup est donné par un piston portant une barre à mine et oscillant dans un corps de pompe avec une rapidité extrême. En oscillant, il ouvre et ferme tour à tour des lumières qui admettent et laissent échapper l'air comprimé. La section postérieure du piston étant plus grande que la section antérieure, qui porte l'outil, et la pression de l'air étant en raison directe de la surface sur laquelle il pèse, il résulte de cette combinaison des surfaces que le mouvement en avant, le coup du fleuret, est plus puissant que le mouvement de retour. L'effort exercé en avant par l'air comprimé est de 90 kilogrammes, et il s'exerce de 180 à 200 fois par minute : c'est comme un poids de 90 kilogrammes qui tombe jusqu'à 200 fois par minute sur la barre à mine. Pour prévenir les violences du piston contre les parois de sa prison cylindrique, l'inventeur a eu l'idée de le faire heurter constamment contre un matelas d'air comprimé, qui le rejette en arrière aussitôt que la pression se détend sur sa section postérieure, et ici encore le choc en retour est amorti par un coussin de caoutchouc. Dans sa chambre bien bourrée et matelassée, il jouit d'une plus grande liberté d'allure que le piston de la machine à vapeur, et il peut accomplir sa course furieuse de va-et-vient sans ébranler son corps de pompe.

Outre le mouvement rectiligne de va-et-vient, le piston doit tourner sur lui-même à chaque coup pour imiter le travail du mineur. Ce mouvement singulier est imprimé par une tige carrée qui plonge à frottement dans le corps du piston, dégaîne quand il court en avant et rengaîne quand il revient en arrière, semblable à une épée à moitié tirée du fourreau. La tige ou l'épée, pour suivre la comparaison, porte une roue pleine qui en forme la garde. La roue est rayée de seize dents sur la circonférence, et un doigt de fer qui obéit au mouvement d'une autre tige compte une dent à chaque coup de fleuret, faisant tourner par conséquent le piston d'un

seizième de tour. Cette seconde tige reçoit le mouvement d'une merveille de mécanique, d'une seconde machine à air comprimé, mais d'une machine en miniature qu'on pourrait tenir dans la main, reproduisant exactement sur une échelle infiniment petite le jeu de la machine à vapeur. Le bout de la tige, plongeant dans ce petit bijou et s'y arrondissant en piston, y reçoit de l'air comprimé un mouvement rectiligne aisément transformé en mouvement circulaire au moyen d'un excentrique, d'une roue à rochet et de ce doigt de fer. Enfin l'appareil perforateur se pousse en avant de lui-même par un ressort établi derrière le corps de pompe. Quand le trou de mine s'est approfondi de 20 centimètres, le manche du fleuret, muni d'un bourrelet, frappe sur un bouton, détache une griffe accrochée à la dent d'une crémaillère qui empêche le jeu du ressort, et celui-ci, délivré de l'obstacle, se détend et pousse en avant l'appareil jusqu'à ce que la griffe rencontre une nouvelle dent.

Telle est la machine qui applique l'air comprimé à la perforation. Une seule perforatrice fait le travail de vingt ouvriers robustes, et se range facilement contre une attaque où deux ouvriers ne pourraient pas travailler ensemble, avantage immense si l'on considère que la percée se poursuit sur une superficie de 7 mètres carrés. La première idée de ce merveilleux engin est entrée dans l'esprit de M. Sommeiller à la vue du perforateur à vapeur de Bartlett; mais, comme on le sait, l'instrument de l'ingénieur anglais est sorti de ses mains radicalement transformé, et chaque jour encore son génie infatigable l'améliore, le simplifie, et le rend plus maniable et plus efficace. On peut ranger commodément neuf perforatrices du volume actuel contre le fond de la galerie. Ces machines sont portées par l'affût que l'on vient de voir à l'œuvre. Un affût monté de neuf perforatrices exige un poste de trente-neuf ouvriers et manœuvres. La série des opérations comprises entre l'attaque de la roche et l'enlèvement des débris de l'explosion forme ce qu'on appelle une *reprise*. La reprise s'accomplit en trois mouvemens, le percement des trous, la charge et l'explosion des mines, et l'enlèvement des déblais. En six heures, le front de la roche est criblé de quatre-vingt-dix à cent trous de 90 centimètres de profondeur, de 4 et 9 centimètres de diamètre, les plus grands au milieu et les plus petits à la circonférence. Ce travail terminé, l'affût se retire avec tout son cortége à 100 mètres de distance, derrière une porte à deux battans mobiles, et l'escouade des mineurs prend possession du fond de la galerie. Ils font sauter d'abord les mines du centre pour y produire la brèche de dégagement, et ensuite les autres par pelotons de huit à la fois. A chaque explosion, ils se replient sur

l'affût pendant que la tempête de feu et d'éclats de roche sévit avec une violence qui ébranle l'air sur une grande section du tunnel. L'explosion de la poudre dégage des gaz délétères. Un kilogramme produit, d'après la commission sarde, 49 centigrammes d'acide carbonique, 10 d'azote et 4 de sulfure de potassium, et pour que ces gaz ne soient pas funestes à la vie de l'ouvrier, il faut qu'ils soient dilués dans 250 mètres cubes d'air pur. Aussi l'ouragan d'air succède-t-il immédiatement à l'ouragan de feu : toutes les détentes de l'air comprimé sont lâchées, les robinets ouverts, et il se produit une tourmente qui chasse ou dilue les gaz, et rétablit les conditions de respiration, sans lesquelles ce grand travail serait impossible. Le chargement et l'explosion des mines prennent trois heures. La mine, sur un espace serré par la masse de la montagne, laisse peu d'ouvrage au déblayeur : elle broie le rocher en menus blocs, facilement chargés sur des wagonnets qui filent sur les deux côtés de l'affût, et le travail du déblaiement est fait en moins de deux heures. La percée se pratique toujours au niveau du sol, disposition fort critiquée, parce qu'elle condamne les ouvriers qui agrandissent le tunnel à travailler de bas en haut, mais elle permet à la machine d'avancer tout près du front d'attaque. On allonge son chemin de fer de l'avancement produit par l'explosion, et la série des opérations est terminée. La reprise recommence, et la machine poursuit sa percée à travers la montagne, en laissant au bras de l'homme le soin de l'agrandir aux proportions voulues. La galerie d'avancement est l'œuvre capitale du tunnel, et l'agrandissement est tout à fait secondaire. L'essentiel est que le monstre automatique fouille les entrailles des Alpes; le travail ordinaire agrandira toujours le sillon creusé.

Mais s'il allait s'égarer dans le vaste massif, s'il allait prendre une direction à droite ou à gauche de l'axe géométrique qui lui est tracé? Cette supposition n'est pas un jeu de l'imagination, c'est une objection qui a été faite par des hommes de science et qui fait planer sur l'issue des travaux une incertitude redoutable. Un écart suffisant pour empêcher les deux attaques de s'entendre et de s'atteindre serait en effet la ruine de l'entreprise, et cela au moment où elle est presque achevée, où les deux trouées ont pénétré jusqu'au centre des Alpes, après douze ans de travaux et 60 millions de dépenses. On aurait deux magnifiques tronçons de tunnel, les plus grands qui aient été faits de main d'homme, mais sans issue, plongeant follement dans la profondeur. On comprend qu'avant de lancer les deux attaques l'une contre l'autre, le génie se soit assuré de la direction à suivre, de manière à écarter la possibilité même d'une déviation. Tel a été le but des opérations de triangulation ac-

complies par les ingénieurs Borrelli et Copello pendant les années 1857 et 1858, opérations importantes qui forment comme le prologue du grand drame de la perforation des Alpes.

La trigonométrie appliquée à la mesure des distances est fondée sur ce principe, que, les trois angles et les trois côtés d'un triangle étant égaux entre eux, il suffit de connaître la valeur géométrique d'un angle ou d'un côté pour connaître la valeur des deux autres angles et des deux autres côtés. Rien de plus facile que l'application de ce principe sur un terrain uni; mais l'opération se présentait ici dans de tout autres conditions. On fixa d'abord sur la coupe extérieure les points du plan vertical contenant l'axe du tunnel. Chaque ligne verticale tirée de ce plan doit tomber dans le tunnel, comme si l'on creusait un puits. Les ingénieurs et leurs aides chargés des instrumens de précision partirent de l'entrée nord, du côté de Savoie, et jetèrent sur la montagne une ligne trigonométrique qui, se brisant en autant d'angles que la coupe de la montagne offre d'aspérités interceptant la vue, montait par degrés sur la plus haute sommité, à 3,100 mètres au-dessus du niveau de la mer, et redescendait sur le versant méridional pour chercher l'autre entrée du tunnel. Cette première ligne, tracée au milieu des périls, des émotions de l'ascension et de la descente, sur des surfaces où le montagnard et le chamois seuls se sentent à l'aise, alla tomber, au grand désappointement des ingénieurs, assez loin du point qu'ils cherchaient. Il fallut recommencer, escalader de nouveau les sommets, jeter une nouvelle ligne, et ce ne fut qu'à la troisième opération que l'on atteignit l'entrée sud après avoir décrit quatre-vingt-six angles et vingt-huit triangles. Ces angles ont été mesurés jusqu'à soixante fois avec le grand théodolite de l'administration des chemins de fer de l'état, d'une précision telle qu'il donne une approximation de cinq secondes à 10 kilomètres. Souvent, après qu'on avait fait l'ascension d'une sommité pour viser un point, le brouillard, la pluie ou la neige cachaient l'objectif juste au moment où l'œil s'approchait de la lunette pour le viser. Ainsi, pour mesurer les sept angles les plus élevés du réseau trigonométrique, les ingénieurs ont dû faire pendant sept jours consécutifs le trajet qui sépare les chalets de l'Arionda (dont l'altitude est de 2,000 mètres) du lieu appelé la *Pelouse*, qui est à 3,100 mètres au-dessus du niveau de la mer. La mesure de ces angles a donné exactement la direction de l'axe du tunnel et la distance d'une entrée à l'autre. Si une erreur a été possible, le maximum de l'angle de déviation ne pourrait en aucun cas dépasser dix secondes, c'est-à-dire un écart qui ne sera au milieu du tunnel que de 29 centimètres. Pour s'assurer que le tunnel est toujours contenu dans le plan vertical tracé

sur la montagne, on a établi en face des deux entrées un observatoire d'où l'œil plonge dans le tunnel et s'élève sur le versant des Alpes, visant tour à tour une lumière placée au fond et les points de repère du plan vertical. Le théodolite braqué sur l'axe donne la direction que doivent suivre les deux attaques. La déviation du plan vertical est pour ainsi dire impossible, puisque l'axe du tunnel et le plan vertical sont en rapport constant entre eux par l'angle visuel, et que, d'un autre côté, les deux attaques, s'élevant en ligne droite par une pente douce, se couperont nécessairement au centre de la montagne. Aucun doute ne s'élève dans l'esprit des ingénieurs qui ont fait la triangulation sur la rencontre des deux sections, et l'objection tirée de l'incertitude de cette rencontre n'a de valeur que pour les esprits qui ne se rendent pas compte des opérations trigonométriques.

D'autres erreurs se sont répandues au sujet de ce grand travail. On a dit qu'il était commencé depuis le mois d'août 1857, depuis le vote de la loi qui l'a décrété. Il est vrai qu'à cette époque le roi Victor-Emmanuel mit le feu à la première mine du côté de la Savoie, et inaugura l'œuvre si chère à son père; mais ce ne fut que l'inauguration officielle, le commencement des travaux par les procédés ordinaires. Rien n'était préparé encore pour recevoir et installer l'ensemble des moyens extraordinaires de perforation qui viennent d'être décrits. Les machines n'étaient pas même construites. Tous les appareils qui avaient servi aux expériences n'étaient que des modèles en petit. On fit construire les machines dans les dimensions voulues en Belgique, à Seraing. De ce côté-ci des Alpes, on pouvait les amener, par de bonnes routes, à travers la France et la Savoie, jusqu'au pied des monts; mais sur l'autre versant, dans la vallée de la Dora, il fallut réparer les routes, en faire de nouvelles, reconstruire ou fortifier les ponts, pour le passage de ces énormes pièces. Les prises d'eau, les canaux de dérivation, les bassins manométriques, les châteaux d'eau, tous ces travaux d'art étaient à exécuter sur les deux versans. On attaquait les Alpes entre 1,200 et 1,300 mètres d'altitude, dans une région pauvre, sans ressources pour loger et nourrir les douze cents ouvriers qui arrivaient à la fois sur chacune des deux attaques. — Tout était à créer. Le personnel lui-même était à former, car le genre de percement qu'on allait employer était nouveau pour les directeurs comme pour les simples ouvriers. Tout métier exige un apprentissage : on exerça les ouvriers dans les ateliers à la perforation de blocs de granit, et ce ne fut que le 12 janvier 1861 que les machines entrèrent en galerie sur l'attaque piémontaise, et le 25 janvier 1863 sur l'attaque savoisienne. Pendant ce temps, on avait percé de ce côté, par

les moyens ordinaires, 921 mètres de tunnel, et 724 de l'autre côté.

La véritable épreuve du système nouveau commençait. Ce fut un moment critique et solennel à la fois que celui de la première entrée en galerie à Bardonnèche. On avait laissé subsister dans la section en voie d'agrandissement un renflement de rocher à perforer avant d'arriver au front d'attaque. C'est là que le nouvel engin devait faire ses premières armes. L'affût ne porta d'abord qu'une seule perforatrice, puis deux, qui frappaient la roche d'une manière satisfaisante; mais le 26 janvier 1861, l'affût ayant été armé de quatre machines, la confusion se mit dans la manœuvre. On ne recula pas cependant, l'ordre se rétablit peu à peu, les ouvriers devinrent bientôt habiles à manier le nouvel instrument, et le 12 février les 30 mètres de rocher laissés au passage étaient emportés. La machine touchait enfin le fond de la galerie. Ici, dans cet espace de 3m 40 de largeur et de 2m 40 de hauteur, la manœuvre, déjà embarrassée auparavant, devint impossible. Pendant quelques jours, le travail fut suspendu pour réduire les proportions de l'affût et apporter à la machine d'autres améliorations que l'expérience avait suggérées. La perforation recommença bientôt, et se poursuivait avec une régularité croissante au mois de mai, lorsqu'un accident l'arrêta de nouveau. Le torrent qui alimente les compresseurs, grossi par la fonte des neiges, roula une eau trouble, chargée de débris végétaux qui auraient détruit les appareils, si on n'avait pas arrêté le travail de la compression. On prévint pour toujours le retour d'un semblable accident par la construction d'un grand bassin d'épuration où l'eau abandonne ses impuretés, et dès lors ni la compression ni la perforation n'ont plus été interrompues. En juillet, sept perforatrices travaillaient déjà de front, toutes les opérations d'une reprise s'accomplissaient en un jour, et au mois d'août on entama une seconde reprise, afin d'en faire tenir deux en vingt-quatre heures.

Les longues épreuves de Bardonnèche ont profité à l'attaque du versant nord. Ouvriers et maîtres avaient fait leur apprentissage de la perforation mécanique, et dès les premiers jours de l'entrée de la machine en galerie elle y a fonctionné régulièrement, sans interruption notable, abordant d'abord une fois en vingt-quatre heures le front d'attaque, et bientôt deux fois. On se met en mesure aujourd'hui de la faire mordre à la roche trois fois et d'accomplir trois reprises. Chaque fois qu'elle approche de la paroi du fond de la galerie, elle en emporte 75 centimètres d'épaisseur sur 7 mètres carrés de superficie. La rapidité de la perforation a toujours été en croissant : de 170 mètres à Bardonnèche en 1861, elle est arrivée à 380 en 1862, à 426 en 1863, et à 625 en 1864. A Modane, où elle

a débuté plus énergiquement, elle a été de 376 en 1863 et de 458 en 1864. Cette progression constante est un des élémens essentiels pour calculer la durée des travaux. L'avancement par jour est en moyenne de 1m 70 sur l'attaque méridionale et de 1m 20 sur l'attaque occidentale. Si l'on continue d'avancer suivant la progression constatée jusqu'ici, l'avancement moyen par jour sera déjà en 1865 de 3m 50 sur les deux attaques. Avec cette base, il est facile d'établir la durée probable de la percée du mur de 8,138 mètres d'épaisseur qui séparait encore, au 1er janvier de cette année, les deux excavations : en six ans d'ici elles se rencontreront, en six ans les Alpes seront supprimées, et les deux grandes nations qu'elles séparaient pourront communiquer entre elles par un chemin de fer ininterrompu.

Mais que d'obstacles encore à surmonter avant que le dernier coup de burin de la machine perforatrice frappe dans le vide et annonce la fin du plus grand travail des temps modernes! Nous ne parlons pas des obstacles imaginaires, des fantômes effrayans que des esprits jaloux ont placés dans le centre des Alpes pour en défendre les abords. Ceux-là se dissipent à mesure qu'on avance. La perforatrice détruit les enchantemens, comme l'épée de Tancrède. Déjà il n'est plus question de ces amas d'eau qui devaient engloutir les travaux, de ces abîmes caverneux où l'on devait se perdre, de ces *sables bouillans* où l'on allait s'enfoncer, de ces minéraux résistans qui devaient renvoyer la charge à la tête des mineurs sans éclater, de cette chaleur centrale qui menaçait d'étouffer les ouvriers! Il reste néanmoins assez de difficultés réelles qui augmentent à mesure qu'on avance dans le travail commencé. La plus considérable est la dureté du quartzite que les affleuremens de la surface révèlent, et qu'on est certain de rencontrer. A l'attaque de cette roche ignée qui forme les assises du sol terrestre, bien des instrumens vont être mis hors de combat. Dès aujourd'hui, sur la roche métamorphique qu'on traverse, on compte 150 fleurets et 2 machines perforatrices qu'il faut renvoyer aux ateliers de réparation pour chaque mètre d'avancement de la galerie. M. Sommeiller élève à 2,000 le nombre des machines qui succomberont à l'attaque. Cependant le quartzite n'est redoutable que lorsqu'il se présente par rognons imprévus mêlés aux autres roches moins dures. Lorsqu'on le rencontrera par bancs compactes, on proportionnera les moyens d'attaque à la résistance. Les gaz irrespirables produits par l'explosion des mines sont aussi un embarras sérieux. Rejetés du fond du tunnel par les chasses d'air comprimé, ils s'accumulent en arrière sur la section en voie d'agrandissement. Le génie a dû se mettre en frais d'invention pour les expulser. Sur le côté italien, dont la

pente totale ne dépasse pas 35 mètres, il a suffi de construire à la sortie une cheminée d'appel qui aspire ces gaz; mais sur le côté nord, qui s'élève vers le centre de la montagne par une pente de plus de 135 mètres, il aurait fallu donner à la cheminée d'appel des proportions impossibles. M. Sommeiller a inventé une machine nouvelle, une sorte de pompe aspirante, qui va être établie à l'entrée et pompera l'air vicié du tunnel par un conduit en planches passant sous la clé de voûte. On se demande encore si l'élément vital, l'air comprimé, pourra être envoyé en quantité suffisante. La consommation qu'on en fait est énorme. Il en faut non-seulement pour donner le mouvement aux machines, mais chaque bec de gaz allumé, chaque kilogramme de poudre brûlée, chaque poitrine qui respire en demande par minute, par heure et par jour des quantités que la science a mesurées exactement, et dont le chiffre total ne laisse pas d'inspirer des appréhensions. Plus on s'éloigne du grand réservoir d'air qui environne la terre, plus il faut en envoyer dans le tunnel. On estime que la quantité nécessaire en vingt-quatre heures augmente de 20,000 mètres cubes par kilomètre d'avancement. C'est dans la prévision de ces nouveaux besoins d'air que sont construits ces grands récipiens d'une capacité de 150 mètres cubes, qu'on augmente le nombre des compresseurs à pompe, qu'on établit une nouvelle conduite d'air à côté de la première. M. Sommeiller déclare dans son rapport qu'à l'aide de ces moyens nouveaux il enverra dans le tunnel autant d'air qu'il en faudra, 600,000 mètres cubes et même un million en vingt-quatre heures, si la nécessité s'en fait sentir.

On ne peut calculer les chances de cette grande œuvre sans se dire qu'il faudra compter avec plus d'un obstacle imprévu. Tout ce qu'un esprit impartial peut en penser et en dire, c'est que ces obstacles seront abordés, s'ils se présentent, avec la même énergie, le même courage qui a triomphé jusqu'à présent des difficultés prévues. M. Sommeiller ne doute pas du succès final, et il sait communiquer sa confiance au personnel qu'il dirige, aux étrangers qui l'abordent. Il place à une époque fixe le couronnement de ses efforts. Récemment même, devant un congrès scientifique, il laissait entrevoir le moment glorieux pour lui, heureux pour les deux grandes nations assises au pied des Alpes, où les deux sections du tunnel se rencontreront au centre de la montagne. Déjà son imagination lui montrait le dernier mètre de roche emporté, et sur la brèche un salon tout resplendissant de la lumière des becs de gaz, où la France et l'Italie étaient invitées à venir célébrer sous la voûte des Alpes, à 1,600 mètres de profondeur, le triomphe du génie de l'homme sur la nature.

Ce n'est pas seulement l'esprit des inventeurs qui aime à évoquer avant l'heure cette fête solennelle, c'est l'esprit des temps nouveaux qui demande partout l'abaissement des barrières naturelles pour arriver à la suppression des barrières artificielles entre les peuples, c'est le commerce, c'est l'industrie de soixante millions de Français et d'Italiens qui attendent cette ouverture à travers les Alpes, ce sont surtout les populations les plus directement intéressées, les plus rapprochées, la Savoie et le Piémont, qui attendent l'achèvement du tunnel. La Savoie s'y intéresse pour des motifs divers : c'est un travail qu'elle a voté par ses députés au parlement sarde et qui est exécuté par un de ses enfans; ainsi elle en appelle la réussite au double point de vue de l'intérêt et de l'orgueil national. Le Piémont enfin espère trouver dans le raccordement de son réseau de chemins de fer avec celui de la France et de la Suisse une compensation aux sacrifices qu'il a faits et qu'il fait encore pour cette œuvre. De nos jours, on est facilement ingrat, et il n'est pas inutile de rappeler les grandes choses accomplies par le vieux Piémont. C'est au milieu de ce petit peuple, dans son esprit public, dans son opinion ferme et constante, que se sont élaborées les deux grandes entreprises de la percée des Alpes et de l'indépendance italienne. Tous les hommes qui se sont présentés à lui avec des instrumens nouveaux pour percer le Mont-Cenis et tous ceux qui lui ont parlé de liberté nationale ont rencontré son approbation, ses sympathies et ses encouragemens. Il a espéré contre toute espérance, il a été fidèle aux deux idées, il les a retenues même alors qu'il n'entrevoyait pas comment elles passeraient dans les faits, il les a poursuivies avec la ténacité qui est le trait de son caractère et lui fait parmi les peuples une figure à part. M. Paleocapa disait à la tribune du parlement, en 1854, qu'il avait entre les mains plus de vingt projets différens pour franchir ou percer les Alpes. Quand un peuple veut fortement, il est bien près de pouvoir. Sa volonté est un terrain fécond où s'épanouit le génie, où se développent les esprits puissans, qui font travailler les forces du monde politique et les forces du monde physique à la gloire de l'homme et à l'accomplissement des desseins de Dieu envers l'humanité.

HUDRY-MENOS.

LE PRIEURÉ

QUATRIÈME PARTIE (1).

XV.

La vieille Jacqueline Levrault, qui habitait la masure croulante située au-dessus du pont, dans le chemin de Fourières au Prieuré, n'avait ni enfans ni parens; bien hardi qui eût osé être son ami! Quand Jacqueline marchait dans les prairies, au bord de la rivière, sa tête atteignait celle des saules; son visage était plus sombre et plus rugueux que l'écorce des chênes; ses énormes sourcils blancs emmêlés retombaient comme une crinière sur des yeux caves, encolérés; elle portait toujours un gros bâton à la main. On pouvait encore distinguer au milieu de tout cela les restes d'une beauté impudente et farouche qui n'est pas la beauté des champs. D'où venait cette formidable païenne? Nul ne le savait. Les gens les plus âgés de Fourières se souvenaient de l'avoir vue arriver un jour en haillons de soie; quelques mèches noires s'échappaient encore en ce temps-là du mouchoir troué qui lui servait de coiffure; elle demandait l'aumône. Ce pays de bois, d'eaux courantes et poissonneuses lui avait plu, et elle s'était établie dans cette cabane isolée. Le possesseur de la cabane était mort depuis sans enfans, neveux, ni cousins, et, l'état n'ayant point daigné revendiquer ce misérable héritage, Jacqueline en était demeurée maîtresse. Tout le monde la fuyait, elle-même n'essayait d'aborder personne, et si des enfans curieux la suivaient, elle leur jetait des pierres; s'ils la serraient de trop près, elle levait son bâton. Jamais elle n'était entrée dans

(1) Voyez les livraisons du 1er et du 15 janvier, et du 1er février 1865.

l'église; elle vivait de maraude, jurait et sacrait comme un homme. Les ans qui s'appesantissaient sur sa tête ne la rendaient pas moins rebelle. On voyait peu à peu se courber sa grande taille; mais, forcée de regarder la terre, qui allait bientôt la reprendre, Jacqueline n'en jetait pas moins le défi au ciel. Lorsque les habitans du hameau entendaient résonner sur le chemin du bois un pas lourd accompagné d'un effroyable concert de malédictions et de blasphèmes, ils n'avaient pas besoin d'ouvrir la porte pour voir qui passait; c'était la solitaire du coteau. On racontait de terribles choses de sa misère. On disait que le pain lui manquait et qu'elle vivait de racines comme les bêtes. Ce bruit étant arrivé au Prieuré quelques mois auparavant, Mlle Hyacinthe Fleuriel avait voulu avoir à ce sujet un entretien avec le curé. Comme elle s'étonnait qu'il n'eût pas encore tenté de ramener à Dieu la vieille pécheresse, l'abbé avait baissé la tête et confessé qu'*il n'osait pas!* La seule pensée de se trouver en face de Jacqueline lui causait des frissons dont il n'était point maître; comment aborder ce monstre soufflant l'invective? Il sentait bien qu'il avait moins de force que de douceur, et qu'il était fait pour guider les âmes, non pour les dompter.

Le dimanche suivant, Hyacinthe avait rencontré Jacqueline. C'était au bout de la traverse de Fourières, sous le bouquet des grands aulnes, à la tête même du pont. Une telle rencontre n'eût été du goût de personne dans le pays, et bien d'autres, à la place de Mlle Fleuriel, se seraient hâtés de gagner la grande route; mais Hyacinthe ne prenait jamais ce chemin pour se rendre au bourg, et ce jour-là ce n'était point le hasard sans doute qui le lui avait fait prendre. Elle s'arrêta. — J'ai appris que vous souffriez, dit-elle à la terrible vieille, et si vous vouliez recevoir de moi quelque soulagement...

Jacqueline, doutant si c'était à elle que la jeune fille en voulait, était d'abord demeurée court; puis, poussant un ricanement qui retentit comme la voix de l'enfer sous l'épais couvert du ruisseau, frappant de son bâton sur les planches du pont, elle avait fait signe à Hyacinthe de lui livrer passage. Celle-ci n'avait point essayé de le lui disputer; elle était prise de peur à son tour, et commençait à comprendre la peur de l'abbé.

Elle ne s'avisa plus depuis lors de proposer à Jacqueline de la secourir quand elle la trouva sur son chemin, mais elle remarqua bientôt qu'elle l'y trouvait beaucoup plus souvent que par le passé; Jacqueline chaque fois la regardait avec une opiniâtreté singulière. Elle n'en était point surprise, se disant que l'air et l'espace appartenaient aussi bien à Jacqueline qu'à elle-même; ce qui n'est à personne est le bien des pauvres. Plus tard cependant, quand elle eut interrompu ses libres promenades, qu'elle ne chercha aux alentours

du Prieuré que de sûres retraites pour s'y livrer sans témoins aux tristes étreintes de sa pensée, il semblait qu'elle ne dût plus rencontrer Jacqueline; mais un jour qu'elle rêvait à son ordinaire dans la prairie, au bord du lac microscopique, sous les frênes, elle avait aperçu à travers les feuilles deux yeux sinistres fixés sur elle. Bien vite elle s'était levée pour courir vers la maison, et durant plus d'un mois elle n'avait pas osé retourner sous les frênes.

Or quatre jours après son retour du couvent Mlle Colombe, passant par le hameau du Prieuré, avait vu de loin la vieille Jacqueline, ou, comme on disait partout, la vieille fée, qui descendait du bois, succombant sous un énorme faix de branches mortes. Jacqueline poussait d'épouvantables jurons en s'apercevant que ses forces, sur lesquelles elle avait trop compté, allaient la trahir. Elle étendait en avant ses deux mains desséchées comme pour chercher un appui, et ne rencontrait que le vide; ce n'était plus elle qui portait le fardeau, mais le fardeau qui la poussait : la misérable et son butin ne formaient qu'une seule masse chancelante, qui paraissait à chaque instant devoir s'affaisser sur les cailloux. Tout le monde était aux portes, la regardant; nul ne songeait à lui venir en aide. Elle tournoya sur elle-même et tomba. Elle gisait là couchée sur le visage, son faix de bois par-dessus elle; un homme, un seul, s'approcha; au lieu de la soulager, il se mit à tirer une branche du fagot, criant que c'était du bois vert. Mlle Colombe accourut. Elle commença par faire honte aux voisins de leur dureté, elle ne leur épargna point le spectacle de sa charité empressée, et de sa voix impérieuse elle leur commanda de relever Jacqueline; ils la relevèrent. En reprenant ses sens, Jacqueline ne blasphéma point; sa vie s'en allait, et son impiété avec elle. Le premier mot qu'elle prononça fut pour demander qui était cette demoiselle qui l'avait secourue; on lui répondit que c'était Mlle Fleuriel : elle secoua la tête, ne reconnaissant pas Hyacinthe. On l'avait transportée dans sa masure. Mlle Colombe ouvrait la marche; elle avait fait coucher la moribonde sous ses yeux.

C'est après s'être acquittée de ce pieux devoir que Colombe s'était rendue dans le bourg, au petit presbytère, pour y voir M. le curé; elle n'y avait vu, comme on sait, que Bernardine au grand presbytère par la porte entre-bâillée. C'est en revenant de Fourières qu'elle avait rencontré Philippe dans la traverse, et c'est après l'entretien qu'ils avaient eu tous deux sur le pont que l'idée lui était venue de retourner devant lui à la maison du coteau. Depuis lors, elle n'avait pas manqué d'y revenir et souvent deux fois le jour, et tout le monde dans le hameau, hormis M. et Mme Fleuriel et Hyacinthe, savait que le neveu de M. le doyen y venait une fois au moins. Philippe et Colombe soignaient tour à tour la vieille réprouvée; mais, si charitables qu'ils fussent, ces soins apparemment ne

lui suffisaient pas. Le matin même, par l'entremise d'une voisine qui, touchée de pitié, la visitait quelquefois en secret, Jacqueline, qui sentait approcher la mort, avait fait mander M. le curé. L'abbé, en ce moment même, se rendait lentement, bien lentement auprès d'elle. Jamais avant ce jour, quand il avait été appelé pour assister une âme prête à s'envoler, jamais il ne lui était arrivé de trouver la route trop courte; mais une âme comme celle de Jacqueline!... Il atteignit enfin la masure, et il entra.

Ce triste réduit n'était éclairé que par une seule fenêtre, large de deux pieds tout au plus, qui s'ouvrait au milieu des arbres du coteau; encore Jacqueline, dans sa méfiance, redoutant les curieux et les espions, en avait-elle défendu les abords au moyen d'un énorme amas de branchages épineux et de fascines, si bien que l'étroite ouverture apparaissait au dehors comme une meurtrière dans une muraille fortifiée; au dedans, c'était l'obscurité d'une tombe... L'abbé Joye glissa en entrant sur le sol de terre battue toujours humide; il ne distingua d'abord qu'une masse plus sombre s'élevant au fond de la chambre, le lit entouré de ses rideaux de serge, puis, à mesure qu'il se familiarisait avec ces ténèbres, une forme humaine dans ce lit, deux yeux jetant des lueurs fauves. Il s'approcha. Au chevet étaient une table et une chaise. L'abbé heurta la table, et quelques pièces d'or et d'argent roulèrent par terre; il crut reconnaître plutôt le bruit de l'or. Enfin il mit la main sur le dossier de la chaise, qui était boiteuse. La malade le pria de s'asseoir le plus près qu'il pourrait et de se pencher vers elle. Longtemps elle lui parla à voix basse. L'abbé ne l'interrompit pas une fois; il s'estimait heureux de cette obscurité qui cachait sa rougeur; il pensait qu'il avait eu bien raison de redouter la confession de la vieille Jacqueline... Il se leva et la bénit.

Jamais il ne s'était trouvé dans une perplexité si cruelle. D'ordinaire, la confession finie, il n'était rien moins qu'empressé de quitter la maison frappée par la main de Dieu. Il se tenait là jusqu'à la fin, mêlé aux parens, exhortant ceux qui allaient demeurer dans la vie aussi bien que celui qui allait en sortir. A combien de mourans n'avait-il pas lui-même fermé les yeux! Mais après ce qu'il venait d'entendre, son cœur était stérile et muet. La vieille pécheresse venait d'ouvrir devant lui des chemins de fange et de flammes, tout un monde d'orages inconnus, un nouvel enfer qu'il ignorait; ses yeux en étaient troublés, son âme frémissante. Que lui restait-il à faire, les devoirs de son ministère accomplis, auprès de cette terrible moribonde? Il voulait sortir : il se disait pourtant qu'il devait demeurer.

Jacqueline coupa court à ses hésitations en le rappelant auprès d'elle. Sa voix avait repris quelque force; elle pria M. le curé de

vouloir bien allumer les restes d'une torche de résine suspendue dans la cheminée : alors une lumière fumeuse se répandit dans la chambre. Le premier objet qu'elle fit voir à l'abbé fut une pièce d'or qui avait roulé jusqu'à ses pieds; il la ramassa et la tint un instant dans sa main; la mourante comprit sa pensée, et quelque chose qui ressemblait à un sourire glissa sur ses lèvres; elle assura M. le curé qu'il apprendrait bientôt d'où lui venait cet or. — Mais auparavant, lui dit-elle, je veux vous montrer mon testament.

A ce mot de testament, l'abbé fit un geste de surprise. Jacqueline avait réussi à s'asseoir sur son lit, et le même ricanement sauvage qui avait une fois épouvanté Hyacinthe au bord du ruisseau retentit dans la masure. Elle montrait du doigt au curé un vieux meuble placé au coin de la cheminée; elle lui dit d'en compter les tiroirs; au cinquième, elle l'arrêta d'un signe. Il l'ouvrit et y trouva un papier plié. — Lisez, dit-elle. — Il s'avança près de la torche et lut.

« Que me voulez-vous enfin? Pourquoi vous obstiner à me poursuivre? Je vous trouve partout sur mes pas et jusque dans cette maison où la charité m'a conduite. Vous me dites que vous avez bien la liberté d'y venir comme moi pour faire le bien. Vraiment! vous avez donné un peu d'or à la vieille Jacqueline. Voilà le seul pain de vie que vous sachiez distribuer à ceux qui souffrent, vous autres philosophes. Je vous le dis, si vous voulez que je vous permette seulement de songer à moi, il faut que vous changiez d'esprit et de cœur. Quand je pense à ce que je vous ai presque promis dans ma lettre d'hier! Mais au moment où je vous l'écrivais, j'étais donc folle? Quoi! pour vous faire plaisir, je renoncerais à retourner au couvent! Ma mère m'a suppliée de lui faire le sacrifice de l'année que je dois y passer encore, je n'ai pu y consentir. Et ce sacrifice, c'est à vous maintenant que je le ferais! Quel est donc celui que vous m'offrez en retour? Vous ne voulez seulement pas quitter le ton de l'esprit fort dans vos lettres. Ce n'est pas tout. Vous m'écrivez que vous m'aimez. Je vous réponds que vous vous trompez, que ce n'est pas moi, que c'est ma sœur que vous aimez, et que c'est elle qui vous convient, parce que vous lui ferez penser et croire tout ce que vous voudrez; elle n'est pas pieuse... Vous me jurez que non; mettons que vous soyez sincère. Ce n'est donc plus ma sœur que vous aimez à présent, vous l'avez aimée assez longtemps, et vous savez bien qu'elle vous aime toujours; mais vous ne faites rien pour l'en dissuader et pour lui prouver que toutes les rêveries dont vous êtes l'objet ne peuvent lui servir. Vous n'êtes bon qu'à protester et à faire des sermens. Moi, je ne crois pas aux paroles. Agissez, et nous verrons. »

L'abbé s'élança vers la malade, ce billet révélateur à la main. Sa première pensée fut que Jacqueline l'avait soustrait ou trouvé : sans

doute elle marchait dans la campagne derrière Philippe ou Colombe quand l'un ou l'autre l'avait laissé tomber sur le chemin; mais il se souvint que Jacqueline était clouée dans son lit depuis une semaine, et d'ailleurs le billet portait la date de ce jour. Jacqueline lui dit qu'il avait été mis dans ce meuble le matin même par celle qui l'avait écrit, et que celui à qui il était destiné ne l'avait pas encore lu... O nuit! ô douleur! ô honte! comme elles s'expliquaient maintenant, ces promenades de Colombe qui faisaient triompher M. Fleuriel devant sa femme au Prieuré! Et quelle lumière jetait cet or répandu sur la terre humide! Ce sont les dons de Philippe! Ce billet et cette intrigue, c'est la bonne œuvre de Colombe! Est-ce de lui, est-ce d'elle qu'est venue cette invention diabolique de correspondre et de parler d'amour auprès du grabat de la vieille Jacqueline? O Philippe! ô Colombe! enfans ingrats et pervers! couvrir les desseins de la trahison du masque de la charité! Avoir choisi cette maison de la mort pour en faire la maison des rendez-vous!

Il revint près du lit, s'assit sur la chaise boiteuse et demeura les yeux perdus dans le vague et noyés de larmes. Jacqueline le considérait avec une effroyable expression de stupeur, de doute, de colère impuissante; elle ne comprenait pas ce qu'il venait de faire, elle ne pouvait concevoir que son dessein fût vraiment de laisser là ce billet, de permettre de le trouver à celui qui allait venir le prendre. Est-ce que la lecture de ce qu'elle nommait son testament n'avait pas suffisamment éclairé l'abbé? Est-ce qu'il voulait douter encore? Il aurait dû l'interroger, il aurait dû la presser de compléter par un long récit cette révélation étrange; il ne l'interrogeait pas... La vieille pécheresse se mit à s'agiter dans son lit avec des gestes égarés; elle prononçait des mots d'abord sans suite, comme si elle avait été subitement ressaisie par la fièvre et par le délire.— La mort,... disait-elle; ils rient de la mort!... Ils me croyaient sourde, aveugle... Philippe!... Colombe!... — L'abbé tressaillit. Ces noms jadis tant aimés, il ne voulait pas les entendre! Il étendit la main pour chasser loin de la moribonde ces visions amères... — Hyacinthe! dit Jacqueline. —Au nom d'Hyacinthe, l'âme entière de l'abbé se trouva sur ses lèvres.

— Pauvre Hyacinthe! murmura-t-il. — C'était la première fois que, dans sa désolation et son épouvante, il songeait à la victime. Il n'avait encore songé qu'aux coupables! Et il s'abîma de nouveau dans une méditation navrante, se couvrant le visage de ses mains.

Mais ce qu'il vit en relevant les yeux lui parut aussi trop cruel: Jacqueline essayait de se soulever en rampant sur son oreiller; elle s'accrochait de toute sa force au dos du lit, écartant doucement, sans bruit, le rideau de serge; elle lui faisait voir comment elle

avait pu découvrir ce qui se passait au fond de sa chambre, quand on la croyait endormie. — Le billet,... disait-elle; trois fois... — Ce billet était le troisième. Elle connaissait le bruit du tiroir et l'avait entendu trois fois s'ouvrir et se fermer.

Ces derniers mots, elle les avait dits d'une voix claire et distincte. Son délire était donc passé. Une autre idée venait de la frapper tout à coup : c'est que l'abbé avait des scrupules, et en était lié; c'est que le secret qu'elle lui livrait, il croyait l'avoir reçu en confession comme tout le reste... L'abbé justement se parlait à lui-même et semblait se livrer intérieurement un grand combat. — Non, murmurait-il, non, je ne le puis...

— Monsieur le curé, lui dit Jacqueline, je voudrais voir Mlle Hyacinthe Fleuriel.

Hyacinthe! elle voulait voir Hyacinthe! Et pourquoi? Quel était donc son projet? Il saisit la main de la vieille femme, et, les yeux fixés sur ses yeux sinistres : — Pourquoi? pourquoi? répétait-il. Je vous dis, moi, que vous ne la verrez point!

XVI.

Il savait tout. Le nom d'Hyacinthe avait vaincu ses répugnances, et, pour l'amour d'elle, il avait consenti à tout entendre. Il n'ignorait plus comment Jacqueline avait pénétré le sens de cette méchante intrigue. C'est que Jacqueline la maudite ne pensait point que la charité toute seule pût amener la jeunesse opulente au chevet des vieux pauvres. Lorsque Mlle Colombe, après l'avoir fait transporter dans sa cabane, y était entrée le même jour, elle avait accueilli ses premiers soins avec son farouche silence. Philippe s'était présenté le lendemain à son tour, apportant de l'or et de belles paroles. Ils feignaient tous les deux de ne point se connaître; mais, si Jacqueline avait perdu l'usage de la parole, elle gardait l'ouïe et la vue. Cependant ils la voyaient toujours les yeux fermés.

Alors ils s'étaient rapprochés. Ils se querellaient. Jacqueline avait entendu Colombe qui parlait de sa sœur... Jusque-là elle n'avait connu qu'une demoiselle au Prieuré; elle apprit ainsi qu'il y en avait deux, et que l'autre se nommait Hyacinthe. Hyacinthe était donc celle qui avait essayé, six mois auparavant, un matin, de l'aborder dans la traverse, auprès du pont, — la seule personne au monde à qui depuis cinquante ans elle eût inspiré de la pitié. La pécheresse comprit aisément qu'Hyacinthe aimait ce jeune homme, et que Colombe l'excitait à trahir sa sœur et se faisait aimer au lieu d'elle; elle s'était juré que cela ne serait point.

— O Hyacinthe! se dit l'abbé, vous avez donc ce qui me manque

à moi qui suis prêtre... Il admirait qu'elle possédât à la fois la douceur et la force comme les anges. Il pensait à sa propre insensibilité ou à sa faiblesse vis-à-vis de Jacqueline; mais aussi le courage d'Hyacinthe recevait sa récompense, puisqu'elle avait éveillé et touché ce cœur de louve.

Après avoir quitté Jacqueline, l'abbé s'en alla d'un pas pesant et la tête courbée. Il lui semblait que le monde s'endurcissait étrangement et qu'il n'y avait plus de jeunesse, puisqu'il n'y avait plus d'innocence. Au bout du chemin,près du bouquet d'arbres, il se retourna. La ruine habitée par Jacqueline Levrault lui apparut, entre les grands genêts et les cépées de jeunes chênes, dans son isolement sauvage. Ah! le lieu avait été bien choisi par Colombe et par Philippe. Encore poussaient-ils la prudence jusqu'à n'y plus venir ensemble. Jamais l'abbé n'avait vu qu'à cet âge on fût prudent quand on s'aimait! Ils s'y rendaient l'un après l'autre. — Oh! le beau plan froidement conçu que la trahison! Ils s'asseyaient auprès du lit de la moribonde. Philippe lui parlait de son Dieu nouveau et Colombe du Dieu vivant dont ils se jouaient tous les deux; puis ils se glissaient derrière ces rideaux sombres, et le tiroir maudit recevait ces billets...

Non, Hyacinthe ne devait point les connaître, ces billets perfides. Plût au ciel qu'elle ne sût jamais qu'ils avaient été écrits! Non, elle ne devait rien apprendre de ce qui se passait chez Jacqueline Levrault. Elle était calme depuis quelques jours et se disait forte. Ah! ne risquez point de raviver même pour la fermer une blessure qui dort. L'abbé avait sévèrement défendu à Jacqueline de parler. Ce n'était point la grâce, c'était la crainte de la justice de Dieu, la peur de l'enfer qui lui avait amené sa terrible pénitente : il le savait bien. Et lui, l'abbé, le doux abbé qui n'aimait à parler que du ciel, avait bien osé montrer à la moribonde l'enfer s'ouvrant à elle, si elle ne lui obéissait et ne se taisait. Il se croyait sûr à présent qu'elle n'avait plus envie de voir Mlle Hyacinthe Fleuriel.

Mais il voulait la voir, lui; il avait besoin de s'assurer que rien encore n'était arrivé jusqu'à elle, qu'aucune indiscrétion, aucun propos ne l'avaient effleurée, que le soupçon comme un trait subtil n'avait point percé l'air qui l'environnait, qu'elle n'avait rien lu sur le front de Colombe, rien sur le visage de Philippe, — si toutefois il osait lui montrer son visage. C'est pourquoi, au lieu de continuer sa route vers le petit presbytère, où il avait résolu de rentrer, il retourna sur ses pas et remonta vers le Prieuré. Que de fois, depuis quelque temps, les dispositions de son âme avaient-elles ainsi changé tout à coup comme un vent d'orage! Il n'avait plus de règle, il avait perdu la stabilité du cœur et de la raison, il res-

sentait les douleurs des autres, il en était ému, ébranlé comme eux, et lui à qui l'amour était étranger, il prenait sa part des joies, des espérances, des abattemens, des trahisons de l'amour!

O surprise! il trouva Hyacinthe assise et brodant à l'endroit où elle s'asseyait jadis, durant les après-midi d'été, quand elle ne craignait point d'être vue, avant qu'elle n'eût livré sa jeunesse en proie aux désirs et aux rêves, en ces temps heureux dont elle ne parlait à elle-même qu'avec un sourire et en disant : Lorsque j'étais un enfant. Une tranquillité si profonde régnait sur ses traits que la paix en rentra du même coup dans le cœur de l'abbé : si elle lui eût apparu avec le visage des jours passés, il n'eût peut-être pas été le maître de son secret.

— Bonjour, ma fille, lui dit-il en tremblant.

— Bonjour, monsieur le curé, répondit-elle; puis elle resta les yeux fixés sur son ouvrage, sans ajouter un mot à ce salut banal. L'abbé ne savait que penser de cet accueil qui n'était point froid, mais qui n'était pas non plus très empressé. Hyacinthe ne paraissait nullement disposée à lier un entretien; il n'avait que trop de raisons en ce moment pour n'en être pas fâché, et il l'était cependant.

— Monsieur le curé, lui dit-elle, ne comptez-vous pas entrer dans la maison?

— Non, dit l'abbé; je n'en ai pas le loisir. Je passais dans le hameau et ne voulais voir que vous en passant.

Elle sembla réfléchir un instant. — Comme il vous plaira, répondit-elle. Puis, comme elle occupait deux chaises, étant assise sur l'une et faisant reposer ses pieds sur l'autre, elle poussa doucement la seconde vers lui; mais l'abbé dit qu'il ne s'assiérait pas.

— Savez-vous à quoi vous me faites penser? reprit-il... C'est... Dieu me pardonne de vous dire cela;... mais, en vous voyant aujourd'hui si sage, je pensais à l'inutilité des sermens et...

— Je vous entends, interrompit Hyacinthe. Vous voulez me faire sentir que si j'avais juré entre vos mains, ainsi que j'en avais le projet, de n'aimer plus que mon père...

— Votre père seulement? fit-il d'un ton de reproche.

— Et vous,... continua-t-elle, je ne serais pas plus sage qu'aujourd'hui.

— C'est vrai, dit-il.

Hyacinthe souriait.

— Vous êtes sans doute venue broder ici, reprit l'abbé...

— Pour y prendre le frais, repartit gaiement Hyacinthe. Ne sentez-vous pas, monsieur le curé, qu'il fait très chaud?

— Et moi, dit-il, je sais bien que vous y êtes surtout venue pour

chercher les souvenirs qui reposent et les pensées d'autrefois que vous aviez perdues.

— Oh ! s'écria-t-elle, je vous entends encore ; mais ce que vous appelez mes pensées d'autrefois, ce n'étaient pas des pensées... Et puis, s'il faut vous le dire, monsieur le curé, je ne suis ici que parce que l'on m'a chassée de la maison.

— Chassée !

— Le mot, dit-elle, n'est peut-être pas très juste ; du moins on m'a fait comprendre que ma présence était importune...

— Qui vous a fait comprendre cela ? demanda l'abbé. Votre mère, votre sœur peut-être, qui voulaient rester toutes deux seules au parloir ?

Hyacinthe laissa tomber sa broderie. — Elles ne sont point seules, dit-elle en regardant l'abbé. M. Montgivrault est avec elles. Il était déjà venu hier au Prieuré, il y reviendra demain. Ma mère commence à s'accoutumer à ses façons renouvelées de M. le doyen, qu'elle détestait si fort ! Ma sœur se fait aussi sans doute à son irréligion.

— Et moi, s'écria l'abbé, je n'aurais qu'à paraître et à leur jeter un mot pour les confondre...

Et il s'arrêta.

— Monsieur le curé, dit Hyacinthe, quel est ce mot ? Que pourriez-vous donc leur dire ?

— Ma fille, balbutia l'abbé, l'amitié que je vous porte me fait perdre la raison ; mais il vous est trop aisé de me la rendre. Hélas ! il est bien vrai que je ne peux rien pour vous servir...

— Vous auriez pu, dit Hyacinthe, entrer dans la maison tout à l'heure. Si ma présence incommode ma sœur et M. Montgivrault, j'ai lieu de croire que la vôtre ne les aurait point charmés davantage. J'espérais que vous alliez vous rendre au parloir.

— Eh bien ! dit l'abbé, j'y vais, si vous croyez que cela soit bon.

— Non, fit-elle ; mon père y est. Il veille.

— A demain donc, ma fille, dit l'abbé en soupirant, puisqu'aujourd'hui je vous suis inutile.

Hyacinthe se leva, le voyant prêt à la quitter. — Ah ! s'écria-t-elle, vous trouvez tout cela bien puéril, n'est-il pas vrai ? Je m'amuse à des enfantillages. A quoi bon faire veiller mon père ? Que nous sert de traverser ces beaux entretiens ? Laissons Colombe et Philippe en paix. Nous aurons beau les troubler dans leurs projets, ils se joueront de nous et ils arriveront bien à s'entendre. Je suis sûre maintenant qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Allez ! je ne prétends pas les empêcher de s'aimer.

— Ils se joueront de nous ! répéta l'abbé, qui ne savait plus ce qu'il disait. Ils arriveront bien à s'entendre !... N'importe, je reviendrai demain. Adieu, ma fille.

Quelle nuit l'attendait après cette journée! L'ombre tombait quand il rentra au petit presbytère, et longtemps il s'oublia dans les ténèbres. Lorsqu'il songea enfin à allumer sa lampe, il fut forcé de s'y employer lui-même, car sa servante était endormie. Tout dormait à cette heure dans le village; le règne des mauvaises pensées avait fait place à celui des méchans rêves. Sur sa table, l'abbé rencontra un livre, et machinalement il l'ouvrit. C'était une composition profane. Cet ouvrage, qu'il avait acheté naguère, fasciné par son titre étrange et redoutable, lui paraissait l'évangile du mensonge, car il enseignait le dégoût des hommes.

On voyait écrits sur la première page ces mots, qui servaient d'exergue : « Si tu ne veux point être forcé de haïr tes semblables, garde-toi bien de les connaître. » Jamais l'abbé Joye n'avait retourné cette page, jamais il n'avait osé dépasser ce sombre vestibule et entrer dans cette maison du désenchantement, de la colère et de l'orgueil, et pour la première fois depuis dix ans il fut tenté d'aller plus loin. Cependant il vainquit la tentation, et cette fois encore il ferma le livre. L'eût-il voulu même, il n'aurait pu haïr les hommes. Il ne dépendait pas de lui de ne point les connaître, puisque sa mission ici-bas était de parler aux âmes qui se livraient toutes nues devant lui; mais du moins éloignez, ô Dieu! de ce prêtre simple et pur la coupe amère des révélations semblables à celles du matin, épargnez-lui les expériences et les déchiremens de ces terribles surprises. O Dieu! n'était-ce pas assez en ce jour de la confession de Jacqueline Levrault la païenne? Était-il besoin d'y ajouter une autre épreuve?

Quand l'abbé sortit le lendemain, dès l'aube, avant sa messe, pour se rendre chez Jacqueline Levrault, la terre brûlait, le ciel était de plomb. Le sourd orage répandu dans l'air faisait naître dans son esprit des rapprochemens importuns. C'était par une matinée pareille que, vingt-deux ans auparavant, Philippe et Hyacinthe étaient venus au monde. Le temps, aussitôt après, était redevenu doux et clair; tout souriait à ces deux nouveau-nés tandis qu'on en faisait deux chrétiens par le baptême, et l'abbé s'était écrié, en pleurant de joie, qu'ils avaient été créés l'un pour l'autre. Voilà comme tournent pourtant les conjectures et les rêves. L'abbé longeait en ce moment le mur du grand presbytère; il eut une autre vision : ce n'était plus le passé rouvrant sous ses yeux la tombe désormais si bien scellée des heureux jours, ce fut l'avenir soulevant son voile. Là, sur cette terrasse, il voyait Colombe, Colombe reine au grand presbytère par la grâce de l'hypocrisie, maîtresse du logis par le succès de sa trahison. Il voyait Philippe auprès d'elle, et il passa la main sur son front, car il voyait aussi au Prieuré Hyacinthe seule, Hyacinthe pâlie, vieillie avant l'âge, frappée sans re-

tour... Et ce coup funeste qu'elle allait recevoir, il lui était défendu à lui de le détourner!

Jacqueline, lorsqu'il entra, ne lui parla point; elle se contenta de lui indiquer le fond de la chambre et le bahut. Un nouveau billet était là, sans doute la réponse de Philippe à Colombe. L'abbé tressaillit, il rougit et s'arrêta. Le jour pénétrait dans la chambre par la porte ouverte. Le sourire fauve de la malade lui disait trop clairement qu'elle savait pourquoi il venaït à cette heure; elle devinait bien que ce n'était pas seulement pour la fortifier et la secourir. Un instant il se demanda si la curiosité cruelle que lui inspirait toute cette détestable intrigue ne le menait pas trop loin, et si, en lisant sous les yeux de cette repentie de la veille une correspondance d'amour, il faisait une œuvre de prêtre. Il vint au bord du lit de Jacqueline, il voulut encore s'y asseoir; mais elle répéta le même geste, lui montrant toujours le funeste bahut. Il y courut enfin, n'y pouvant plus tenir. Jacqueline remplit toute la maison de son rire sauvage, quand elle l'entendit ouvrir le tiroir.

Il avait touché juste. Philippe était venu; c'était sa réponse.

« Qui ne sait, écrivait-il, que votre religion excelle à nourrir les pauvres et les malades de l'espérance d'une autre vie? Notre crime à nous, qui ne la leur ôtons point, cette espérance, c'est de les exhorter à songer aussi à la vie présente et de nous efforcer de la leur rendre meilleure. Vous vous abaissez jusqu'à eux quand vous leur dites : Vous êtes nos frères. Nous autres, quand nous leur disons cela, nous les élevons jusqu'à nous... »

— Hélas! murmura l'abbé, interrompant un moment sa lecture, de l'une ou de l'autre façon c'est toujours le même orgueil.

« La charité, continuait Philippe, a bien ses mérites, mais elle a aussi ses périls; il est une vertu supérieure que nous pratiquons, c'est l'humanité. Ce grand mot exigerait une définition que vous ne voudriez pas entendre. Je me tais, parce que je n'ai point d'autre but que de vous expliquer ma conduite, de vous prouver que je n'ai pas moins de droit que vous à secourir cette vieille Jacqueline, et que je n'ai rien fait de contraire à votre morale idéale, même en lui donnant un peu d'argent. N'espérez point détruire jamais les fermes convictions qui m'animent. Jamais vous ne changerez mon esprit... Mais, je vous en supplie, ne vous faites pas un jouet de moi en disant que je n'ai pas changé de cœur. »

La première idée qui vint à l'abbé, quand il eut achevé, fut que Philippe n'avait pas voulu, dans ce billet, prononcer une fois le nom d'Hyacinthe. Il l'eût béni pour cette réserve, qui était presque de la pudeur. Ce n'est jamais impunément qu'on a été élevé par deux prêtres; il reste toujours quelque trace d'un tel enseignement au fond du cœur : voilà ce que pensait l'abbé. Il pensait encore bien

d'autres choses. L'étrange lettre d'amour que celle qu'il avait entre les mains! N'eût été le mot qui la terminait, elle aurait pu passer plutôt pour un morceau de controverse. Quels étaient donc les desseins de Colombe sur ce jeune pédant, qui s'apercevait bien d'ailleurs qu'elle se jouait de lui, et qui le disait? Si l'on eût surpris ces billets et si l'on eût posé cette question à Mlle Colombe, elle aurait bien pu répondre sans être taxée de mensonge qu'elle ne voulait que faire triompher la vérité et les bons principes, ramener dans le giron de l'église une âme égarée. Et l'abbé ne pouvait s'empêcher de se dire que les choses n'étaient pas allées si loin entre les deux coupables, que le mal n'était pas si grand, qu'il s'en fallait bien que la trahison fût consommée, qu'elle ne le serait jamais peut-être, et que Hyacinthe ne verrait point... L'abbé à ce moment s'entendit appeler par Jacqueline.

Il alla vers elle sans méfiance, et elle le laissa s'approcher. Il tenait toujours le billet. Tout à coup Jacqueline étendit la main : ce fut un geste si brusque qu'il eut à peine le temps de reculer pour l'empêcher de le saisir. La vieille pécheresse avait vécu dans les villes, elle savait lire, et il s'en souvint. Quand elle vit lui échapper sans retour la proie qu'elle convoitait, Jacqueline retomba sur son oreiller en se tordant les bras dans un furieux accès de colère, elle étouffait ses malédictions en mordant la toile grossière de ses draps; puis, comme le curé s'approchait de nouveau, elle parut se calmer subitement. De la voix la plus humble, elle lui renouvela sa terrible prière de la veille; la peur de l'enfer même n'avait donc pu la faire renoncer que pour un instant à son désir opiniâtre : elle voulait voir Hyacinthe...

XVII.

« Pardonnez-moi, je ne connaissais pas la philosophie et je la croyais inutile. Elle ne l'est point, il s'en faut bien. Je vois qu'elle sert également à enseigner l'art de bien parler et celui de se taire. Jamais, jamais M. Montgivrault n'abandonnera ses fermes convictions! » A la bonne heure! voilà mes incertitudes fixées sur un point; mais il en est un autre sur lequel vous êtes bien moins clair et bien moins net. Pourquoi ne voulez-vous pas me confesser, je vous prie, que vous avez aimé ma sœur, car je suis bien sûre que vous ne l'aimez plus? Auriez-vous peur qu'un tel aveu ne lui revînt aux oreilles? Je fais mon compliment à votre humanité, monsieur Philippe. Ma charité n'agirait pas différemment si j'étais un homme. Ce qui me plaît le plus dans votre billet, c'est d'y voir que vous êtes content de vous-même. Allez, puisqu'il en est ainsi, ne vous mettez

donc pas en peine d'être à mon gré. Au surplus, je ne conçois guère pourquoi nous continuerions une correspondance qui nous offre si peu d'agrémens, à vous et à moi. Vous venez maintenant tous les jours chez nous, et vous n'avez rien à me dire en secret de si flatteur. Et puis vous n'imaginez pas sans doute que je vous écrirai du couvent quand j'y serai rentrée. Or j'ai obtenu de ma mère la permission d'y retourner sous huit jours. On renouvelle mon trousseau. C'est irrévocable.

« Votre servante, qui vous prie de vous tenir pour averti... »

« Retournez donc au couvent, mademoiselle! parez-vous de nouveau du beau ruban bleu qui dit que vous étiez la plus pieuse et la plus sage!... Eh quoi! vous allez partir! que vous ai-je fait, je vous le demande, que de défendre contre vous les droits de ma raison? C'est elle qui m'a élevé par degrés à une foi qui n'est point la vôtre, et vous ne craignez pas d'exiger que je vous la sacrifie! Je savais qu'on vous avait enseigné à préférer ceux qui ne croient point et qui sont aveugles à ceux qui ont ouvert leurs cœurs à une autre croyance et leurs yeux à une autre lumière que la croyance et la lumière qui vous guident. Je savais cela, et je n'ai point pris garde aux mouvemens de mon cœur quand je vous ai vue. C'est que je croyais l'avoir mis pour jamais à l'abri de toute atteinte, ayant voué ma vie entière au culte de l'idée qui ne veut point de partage; mais ce qui m'est arrivé est juste, car j'ai commis la ridicule faiblesse d'aimer, et d'aimer mon ennemie. Retournez au couvent sous huit jours. Je vous obéirai en cessant de vous écrire. Que ne m'ordonnez-vous aussi de ne plus me présenter au Prieuré et de ne plus chercher à vous voir? Je voudrais que ces huit jours fussent passés; mais il se peut bien que je vous devance et que je parte le premier..... »

L'abbé tenait donc encore un billet de Colombe et un autre de Philippe. Non, jamais il n'aurait cru que cette méchante correspondance pût un jour lui prêter à rire. Et cependant, en lisant la nouvelle lettre de Colombe, il n'y tint point. Il se reprocha durement cette malséante gaîté. Toutefois il se disait, en regagnant le petit presbytère, que Colombe osait trop, qu'elle ne savait point à quel orgueil elle avait affaire, qu'elle dépassait le but et qu'elle ferait tout manquer. Rempli de cette espérance, il revint dès l'aurore le lendemain chez Jacqueline, presque dispos et rasséréné; il ne se contraignait plus devant la malade, il alla tout droit au tiroir. La réponse de Philippe était bien telle qu'il l'attendait; il en pesa tous les mots; il ne fit point difficulté de croire que le jeune homme était blessé dans le fond du cœur. — Il est bien capable de partir

comme il le dit, pensait-il : oh ! je le connais. — Et il se frottait les mains. Il remarquait encore que Philippe n'était pas absolument dompté, puisque, malgré toutes les provocations de Colombe, il se tenait ferme dans ses lettres à ne vouloir point parler d'Hyacinthe. Dans son contentement si nouveau, l'abbé se sentait l'esprit beaucoup plus libre, et il ne craignit point d'interroger doucement Jacqueline, bien qu'il se fût imposé la loi de ne jamais lui adresser de questions. Il sut ainsi à quelle heure Colombe venait à la maison du coteau; c'était vers la fin de l'après-dînée : elle apportait des remèdes à la moribonde; elle allait et venait un instant dans la masure et déposait son billet. Philippe ne venait que le soir : il tenait donc presque toute fraîche la lettre de la jeune fille; la sienne au contraire dormait dans le tiroir jusqu'au lendemain.

L'abbé écouta fort attentivement tous ces menus détails, pensant qu'il avait eu grand tort de ne s'en pas faire informer plus tôt. Il sentait bien que cette aventure ne pouvait se prolonger sans incidens ni surprises; la crise approchait sans doute. On allait connaître au Prieuré les visites de Colombe et de Philippe à la vieille fée, Hyacinthe ne pouvait tarder à tout apprendre. Malgré le soin que l'abbé mettait lui-même à ne se rendre chez la solitaire qu'à la nuit ou aux premières heures de la matinée, il ne se pouvait qu'il y vînt bien longtemps sans que la grande nouvelle de la conversion de Jacqueline ne transpirât dans le hameau; l'abbé d'ailleurs ne se dissimulait point que cette nouvelle serait édifiante, et qu'il eût dû la répandre tout le premier. Il la cachait au contraire; sa curiosité et la préoccupation d'épargner à Hyacinthe une nouvelle douleur lui faisaient oublier ses devoirs; ses scrupules à ce sujet ne laissaient point que de le tourmenter fort depuis deux jours, et son embarras grandissait.

Pourtant il lui semblait ce matin-là que les choses prenaient d'elles-mêmes une meilleure allure et que tout s'arrangeait. Si Colombe se mettait vraiment en tête de retourner au couvent (mais à ceci il ne pouvait croire), si Philippe, grièvement offensé, se déterminait à partir, tout était dit; la faute de ces deux méchans enfans s'ensevelissait pour jamais dans l'ombre de cette misérable maison qui lui avait servi de théâtre, et dans le silence de Jacqueline, sur lequel il croyait toujours devoir compter. Pour comble, Jacqueline lui apparaissait ce jour-là soumise et apaisée. Elle ne lui demandait plus à voir Hyacinthe. La crainte même qu'elle ne vînt à quitter cette vie, dont elle avait si terriblement usé, sans qu'on sût qu'il lui avait ouvert, en la bénissant, les portes de la mort, commençait à l'obséder beaucoup moins. Tout en réfléchissant, il la considérait depuis une heure. Ce vieux corps était de fer; l'âme si fraîchement purifiée avait de trop bonnes raisons pour n'en point vouloir sortir.

Ce n'était plus là une moribonde. Jacqueline s'était redressée sur son lit comme un spectre, et y demeurait assise sans effort; un souffle rauque, mais égal, sortait de sa poitrine; le feu qui brillait dans ses yeux sinistres était bien celui de la pensée redevenue maîtresse d'elle-même, et comme toujours ses regards étaient rivés au regard du curé. Ce changement le frappa. Il toucha en se levant la main de la malade.

— Ma fille, lui dit-il, ce n'est pas cette fois encore que Dieu veut vous reprendre.

— Ah! murmura Jacqueline, je ne mourrai point!...

Il ne fit pas attention à ces paroles, ni à l'air de menace dont elles étaient accompagnées. Il sortit : il avait hâte de remplir toutes les fonctions de son ministère et de se rendre libre pour courir au Prieuré. C'était encore la curiosité qui allait l'y conduire; il n'avait pas vu Colombe et Philippe ensemble depuis qu'il connaissait leur commerce secret dans la masure; il voulait juger par ses yeux de leur attitude et de l'expression de leurs visages; il brûlait surtout de savoir si le jeune homme serait fidèle au beau plan de froideur et de fierté qu'il s'était tracé, à en croire sa dernière lettre. D'ailleurs il pensait que M. Fleuriel pouvait être las de son rôle de gardien et de sentinelle; il lui paraissait juste d'aller le relever un moment et de veiller à son tour. Deux heures sonnaient quand il arriva au Prieuré. Le dîner venait de finir, la table était encore servie, mais le parloir était désert. Il s'enquit du lieu où il pourrait rencontrer les maîtres du logis. On lui répondit qu'on ignorait où était en ce moment Mlle Hyacinthe; quant à M. et Mme Fleuriel et Mlle Colombe, il devait les trouver sous le cloître, en compagnie de M. Montgivrault.

L'abbé se mit donc en devoir de traverser la cour; seulement, comme la porte gothique était ouverte, ses yeux en profitèrent pour se jeter rapidement à droite, vers le préau. Ils cherchaient Hyacinthe sous le hêtre, au bord de la fontaine, sur le chemin du bois. Ne la découvrant point de ce côté, l'abbé osa bien se retourner et sonder la profondeur du jardin et les ombrages de la prairie; ce fut sans succès. Il soupira. — Allons, se dit-il, l'oiseau s'est encore une fois lassé de son nid. — Il s'avança décidément vers le cloître : un bruit de voix le guidait. Il n'aperçut d'abord que confusément ceux qu'il cherchait, grâce à la demi-obscurité qui régnait sous ces noirs arceaux; mais bientôt il les distingua l'un après l'autre. Il s'arrêta, stupéfait de l'ordre bizarre dans lequel il les voyait marcher.

Mme Fleuriel allait en avant, et Philippe à ses côtés. Qui n'eût point vu cela n'aurait pu le croire. C'était elle qui tenait en ce moment le dé de la conversation; sa voix aigre résonnait comme un

fifre déchirant ces voûtes de pierre; le jeune homme semblait l'écouter avec une déférence profonde, bravant le danger d'être assourdi, ce qui est bien d'un philosophe. Mlle Colombe venait ensuite; elle avait son ruban bleu; elle comptait les dalles pour s'égayer, et quand elle en trouvait une plus large, elle s'amusait, comme une enfant qu'elle était encore, à la franchir à cloche-pied. M. Fleuriel fermait la marche, demeurant de quelques pas en arrière. Ce fut lui naturellement que l'abbé aborda le premier. Chaque jour voyait grandir l'amitié qui unissait ces deux hommes au cœur si différent, à l'âme si inégale, depuis que ce qu'ils aimaient le mieux au monde, leur chère Hyacinthe, était en souffrance et en peine. Ils se serrèrent la main, et l'abbé demanda tout bas au maître du Prieuré comment on se portait ce jour-là. Celui-ci comprit à merveille que cet *on* ne voulait point dire, comment vous portez-vous? mais, comment se porte Hyacinthe? Il leva les épaules, puis montra du doigt à son ami Colombe, Mme Fleuriel et Philippe. Mlle Colombe, qui s'était retournée la première au bruit des pas de M. le curé, vit ce geste et se prit à rire; mais elle fit, suivant l'usage et la bienséance, un grand salut à l'abbé Joye. Le salut de Mme Fleuriel ne le céda en rien à celui de sa fille. Philippe s'inclina en même temps, se réglant en tout sur la fille et la mère. Mlle Colombe ni lui ne rougirent. Mme Fleuriel et Philippe n'interrompirent point leur entretien.

— Je ne m'en cache point, disait Mme Fleuriel, j'aime ma maison telle qu'elle est et pour elle-même. Il n'a pas tenu à M. Fleuriel de mettre ici tout par terre.

— Entendez-vous? dit M. Fleuriel à l'abbé. On va dire tout à l'heure que j'ai voulu raser le Prieuré et semer du sel sur ses ruines.

— Il n'avait acheté le Prieuré que pour le raser, reprit Mme Fleuriel.

— Vraiment, répliqua Philippe, c'eût été grand dommage.

— Non, monsieur, dit Colombe en sautant sur un pied, vous ne pensez pas que c'eût été dommage.

— Mademoiselle...

— Vous ne dites cela que pour faire plaisir à ma mère; vous ne le pensez pas...

— Mais, fit observer Mme Fleuriel, quand ce serait pour me faire plaisir que M. Montgivrault...

— M. Montgivrault, dit Colombe, a l'horreur des cloîtres, des chapelles et de toutes les ruines lorsqu'elles ont servi à des usages de sainteté. Comment donc, ma chère maman, voulez-vous qu'il vous approuve de n'avoir pas laissé raser le Prieuré?

— Colombe, s'écria Mme Fleuriel, vous allez trop loin!

— Toujours trop loin, murmura Philippe de façon à n'être entendu que de Colombe.

— Pour moi, continua Mme Fleuriel, je ne juge plus M. Montgivrault comme je le faisais la semaine passée. Oh! il s'en faut bien. Je ne le crois pas un si grand ennemi de la vraie religion qu'il vous plaît de le dire, et j'espère même qu'avec le temps...

— Non, madame, dit l'abbé d'une voix grave. Philippe a des convictions, il a une foi qui n'est point la nôtre, à laquelle il s'est élevé par degrés et par la seule puissance de sa raison; il ne faudrait point lui demander de la sacrifier.

Philippe ne put s'empêcher de tressaillir : il reconnaissait une phrase de son dernier billet à Colombe. Celle-ci se retourna vivement, ils se regardèrent, puis Colombe eut un imperceptible mouvement d'épaules : elle était pleinement rassurée.

— Non, monsieur, s'écria Philippe, certainement non, je n'abandonnerais ces convictions dont vous parlez pour rien au monde.

— Jamais! jamais! dit l'abbé.

Encore les termes du billet! L'étrange coïncidence! Philippe demeura court; Colombe cette fois pâlit; mais l'abbé se mit à sourire.

— On m'accuse ici de prendre toujours parti pour M. Fleuriel, dit-il. Eh bien! je l'aurais blâmé pourtant, s'il avait reconstruit le Prieuré.

— Monsieur le curé, dit M. Fleuriel, on est toujours de son état. Vous aimez le souvenir des prieurs.

— Écoutez-le, dit Mme Fleuriel, c'est bien plutôt lui qui déteste les lieux saints. Ah! monsieur Fleuriel, vous êtes ingrat envers ces vieilles voûtes. Il y a vingt-cinq ans qu'elles vous abritent contre le mauvais temps. Elles vous servent donc à quelque chose... Chacun sait que, lorsqu'il pleut, c'est ici votre *promenoir*.

— L'endroit est bon pour rêver, dit Colombe; il n'y a point que mon père qui sache cela...

— Votre père, s'écria M. Fleuriel, mis hors de lui par cette allusion à Hyacinthe, votre père vous prie de ne vous point mêler de ce qui le touche. Je pourrais aussi vous faire bien d'autres prières, mais j'aime mieux profiter de cette occasion pour vous avertir que j'ai écrit à votre couvent de M... La réponse de la supérieure m'est arrivée ce matin. La petite-vérole est passée.

— Monsieur, dit Philippe, dont l'émotion était visible, prenez garde, c'est un mal subtil et perfide. Il ne quitte pas aisément les lieux qu'il a choisis...

— Ce n'est pas la peine de nous faire ressouvenir que vous êtes avocat, monsieur Montgivrault, s'écria Colombe. Je vous dispense de plaider ma cause. La bonté de mon père me rend trop heureuse. Enfin je vais donc te revoir, mon cher couvent!

En disant cela, elle joignait les mains.

— Vous ne le reverrez point! s'écria Mme Fleuriel. Je crois bien que votre père ne sait pas ce qu'il dit. Ah! vous avez écrit à Mme la supérieure, monsieur Fleuriel?

— Et de la bonne façon, dit-il avec un grand air de menace.

— Monsieur Fleuriel, je voudrais seulement savoir si vous auriez le courage de faire aussi bien rentrer votre fille Hyacinthe dans une maison où la petite-vérole...

— Calmez-vous, maman, dit Colombe. Le pis qui pourrait m'arriver, c'est d'être défigurée.

— Défigurée! s'écria Mme Fleuriel.

— Défigurée! reprit Philippe.

— Une bonne chrétienne ne doit point craindre ces choses-là, dit M. Fleuriel; n'est-il pas vrai, monsieur le curé?

— Monsieur, fit l'abbé, une bonne chrétienne ne doit rien craindre.

Personne ne répliqua. L'on revint lentement sous les arceaux. Le silence eût été complet, si Mme Fleuriel ne l'eût interrompu de temps en temps par de sourdes exclamations qui témoignaient de la persistance de sa colère. Elle songeait à la hardiesse de M. Fleuriel, qui avait osé écrire à la supérieure du couvent de M... Elle se jurait tout bas qu'on ne lui ravirait point sa fille Colombe. Mlle Colombe, qui savait bien à quoi sa mère pensait, se mit à fredonner une ronde de pensionnaire; elle s'imaginait sans doute avoir déjà retrouvé ses jeunes compagnes. Philippe doucement se rapprocha d'elle. — Quel bonheur! lui dit-elle en riant, je ne quitterai donc plus mon ruban bleu!

M. Fleuriel et l'abbé marchaient enveloppés dans leurs pensées. Le père n'était que tristesse, le prêtre n'était qu'amertume. Comme on sortait du cloître, l'abbé toucha le bras de son ami. — Vraiment, lui dit-il tout bas, avez-vous écrit à Mme la supérieure de M...?

— Eh! non, répliqua M. Fleuriel.

Ce fut à cet instant que le ressentiment de Mme Fleuriel éclata On entendit partir la foudre avant d'avoir vu briller l'éclair. Comme on passait devant la porte gothique ornée des deux fameuses figures du damné et de l'élu, l'une qui voulait grimacer, l'autre qui voulait sourire, l'aimable femme étendit un doigt vers la première, sur laquelle, depuis vingt-cinq ans, elle invitait son mari à méditer tous les jours, et, se retournant vers Philippe : — Monsieur Montgivrault, lui cria-t-elle, à qui trouvez-vous que cette figure-là ressemble?

— Madame!... répliqua le jeune homme. — Il ne comprenait point, il balbutia. Colombe riait aux larmes. Elle prit sa mère par la main et l'entraîna vers le jardin; d'un signe elle invita Phi-

lippe à les accompagner toutes deux. M. Fleuriel et l'abbé demeurèrent là, justement devant la figure du damné. M. Fleuriel ne se possédait plus.

— Monsieur le curé, dit-il, si je chassais ce petit homme?

— Vous n'en êtes point le maître, répliqua l'abbé.

— Et qui donc l'est ici, je vous prie?...

— Votre fille Colombe ou le démon, reprit doucement l'abbé. Écoutez-moi, monsieur Fleuriel; vous n'aurez jamais de fermeté qu'en rêve. Votre colère est hors de saison...

— Quoi! s'écria M. Fleuriel, quand c'est chez moi qu'on m'offense, quand ma propre fille me brave...

— Il s'agit bien de vous! dit l'abbé; pensez plutôt à Hyacinthe, et ne pensez qu'à elle. Souvenez-vous qu'elle vous a prié de veiller en son absence. Quand un intérêt si cher nous appelle, que faisons-nous donc ici? Venez...

— Allons, dit M. Fleuriel; mais sachez qu'il n'est pas un moment de ma vie où je cesse de penser à ma pauvre Hyacinthe.

— Je le sais, fit l'abbé. Je voulais seulement...

— Me piquer au jeu! s'écria M. Fleuriel. Ah! vous y avez réussi. Voyez-vous Mme Fleuriel là-bas entre sa fille et le nouvel ami de la maison!...

— Je la vois.

— Que se disent-ils donc?

Et, comme ils recommençaient à marcher sur le sable de l'allée, Mme Fleuriel, Colombe et Philippe se retournèrent tous les trois. Ils ne s'attendaient point à être suivis. Mme Fleuriel eut un geste terrible d'étonnement et de mépris.

— L'abbé, dit M. Fleuriel, êtes-vous bien sûr qu'on ne va point me mettre hors de mon jardin?

— Monsieur Montgivrault, disait Mme Fleuriel à Philippe, parlez-lui donc, joignez-vous à moi pour la prier de ne point partir.

— Que M. Montgivrault ne s'avise point de faire cela, s'écria Colombe en riant, ou je pars sur l'heure.

— Mademoiselle, dit Philippe, je suis heureux de voir quel serait l'effet de mes prières...

— Ne me priez pas, fit-elle, ou je ne prends pas le temps d'aller seulement au bout du jardin.

— Colombe, dit Mme Fleuriel, si l'on ne savait pas qu'au fond vous êtes sérieuse...

— On me jugerait mal, n'est-ce pas, maman? interrompit Colombe. Oh! les jugemens de M. Montgivrault!

— Colombe!...

— Allons, maman, dit-elle, je vais donc être sérieuse, puisque

vous le voulez. Est-ce que vous ne savez pas bien qu'il faut que je parte? Allez, je ne saurais être charmée de voir que personne ne peut me souffrir à la maison.

— Personne! s'écria Mme Fleuriel, je ne compte donc pour rien, moi!

— Et puis, dit Philippe, il y aurait assez de gens pour vous aimer, mademoiselle, si vous le vouliez.

— Vous ne vous ennuieriez point ici, continua la mère; l'église est si proche! Nous pourrions même, si vous le désiriez, faire restaurer la chapelle.

— Ah! maman, dit Colombe, voilà qui serait bien!

— Et j'imagine que M. Montgivrault n'est pas si près de quitter Fourières, reprit vivement Mme Fleuriel. Il nous tiendrait fidèle compagnie.

— Maman, vous me tentez, dit Colombe en regardant Philippe et en recommençant à rire.

— Et peu vous importerait alors que votre père et votre sœur vous fissent mauvais visage!...

— Parlez moins haut, dit Colombe. Mon père s'approche, il entendrait.

— Ah! grommela Mme Fleuriel, il a écrit au couvent!

Et tous les trois ils se turent. M. Fleuriel et l'abbé marchaient derrière eux, gardant le même silence. Tout à coup Colombe poussa un grand cri; on la vit s'élancer à travers les plates-bandes. Oh! le beau papillon qui butinait sur la chair des roses! Il était paré des plus belles couleurs. Philippe, savant en toute matière et qui n'oubliait jamais l'intérêt de la science, cria de loin que c'était le *memnon*. Colombe manqua le papillon, mais elle accrocha sa robe aux rosiers et appela Philippe à son secours; il se hâta d'y voler. Il se baissa pour dégager sa robe des épines qui la retenaient... L'abbé et son compagnon, pendant ce temps, avaient rejoint Mme Fleuriel, et, ne pouvant ni ne voulant s'arrêter près d'elle, ils avaient bien été forcés de prendre les devans. Colombe, d'un mot, le fit remarquer à Philippe.

— Prenez garde à l'abbé, lui dit-il, tandis qu'ils retournaient lentement vers l'allée où les attendait Mme Fleuriel. N'avez-vous pas été frappée de ce qu'il m'a dit tout à l'heure sous le cloître?

Colombe leva encore une fois les épaules.

— Que nous importe? répliqua-t-elle. Et que risquez-vous, puisque nous ne devons plus retourner chez la vieille Jacqueline, et puisque vous vous êtes juré de ne plus m'écrire?

En même temps elle abaissait sur les yeux du jeune homme ses yeux noirs qui brûlaient.

— Eh! savez-vous cela, Colombe? s'écria Mme Fleuriel, qui les re-

gardait venir avec attention tous les deux. Votre taille est justement la même que celle de M. Montgivrault.

Le compliment était rustique. Philippe en rougit; Colombe éclata de rire.

— Monsieur, dit l'abbé à M. Fleuriel, il est grand temps qu'Hyacinthe vienne! Où donc est-elle? Le savez-vous?

— Hélas! murmura M. Fleuriel, je ne sais.

— Colombe, reprit Mme Fleuriel, j'ai réfléchi pendant que vous couriez après le papillon. Il me semble que je commets une grande sottise en vous priant, tandis que je pourrais ordonner et que vous êtes forcée de m'obéir. C'est donc moi qui vous le dis, ma fille, vous resterez avec nous à la maison, nous saurons bien vous y garder.

— Madame, dit Philippe, je vous conseille donc de tenir Mlle Colombe enfermée.

— Alors, maman, répliqua Colombe, puisque ma sœur et moi nous ne pouvons vivre ensemble, c'est ma sœur que vous enverrez au couvent à ma place... Si M. Montgivrault savait que vous fissiez cela, il ne prendrait point un air si content.

— Oh! là! fit Mme Fleuriel, M. Montgivrault se soucie bien...

Elle s'arrêta.

— Achevez, maman, dit Colombe. M. Montgivrault se soucie bien de ma sœur! Voilà qui ne serait pas obligeant pour elle, si c'était vrai.

— Je vous ferai quitter le plus tôt possible le costume du couvent, continua Mme Fleuriel. Je gage que sur ce point comme sur bien d'autres vraiment M. Montgivrault m'approuvera. Il ne doit point trouver que le noir sied bien aux femmes.

— Bah! dit Colombe, quant à ce qui me regarde, mon ruban bleu le fait passer sur tout le reste.

— Et puis, dit Philippe, vous vous trompez grandement, madame. J'aime le noir. Cette couleur me paraît celle qui convient...

— Pourquoi donc alors aimez-vous les robes blanches et les robes roses de ma sœur? lui demanda lestement Colombe. Et vous, maman, pourquoi voulez-vous me donner comme à Hyacinthe le goût et l'habitude de la parure que je n'ai point?

— D'abord, reprit Mme Fleuriel, ce n'est pas moi qui ai donné à Hyacinthe le goût et l'habitude dont vous parlez. C'est M. Fleuriel qui, comme vous le savez, est sans mesure en tout. Aussi n'a-t-il réussi qu'à lui faire tourner la tête; mais votre tête est plus solide.

— Ajoutez, maman, dit Colombe, que je n'ai point de raisons de me parer plus qu'il ne convient. Je ne désire pas sortir du Prieuré, moi; je ne rêve pas aux absens.

— Pourtant, répliqua Mme Fleuriel, vous ne resterez pas toujours au Prieuré, ma chère Colombe. Un jour viendra... Nous pouvons

bien parler de ces choses devant M. Montgivrault, qui est à présent notre ami...

— Certes! dit Philippe, vous le pouvez, madame. Et si moi-même je l'osais...

— Oh! maman, interrompit Colombe, je vous entends... Un jour viendra que vous songerez à me marier; mais d'abord mariez donc ma sœur, je vous en prie! N'est-il pas vrai, monsieur Montgivrault, que cela est juste? Ma sœur doit être la première mariée, puisqu'elle a été aimée la première!

Philippe ne fut point tenté de lui répondre, car Hyacinthe au même instant entrait dans le jardin par la brèche de la charmille, venant ainsi du côté de la prairie. Il la salua gauchement de loin. — Saluez avec plus de grâce! lui dit Colombe.

Mme Fleuriel, en voyant la fille de M. Fleuriel si près de les joindre, fut la première à faire volte-face. Colombe et Philippe l'imitèrent, et ils remontèrent vers la maison. Hyacinthe machinalement avait abordé son père et l'abbé, mais sans un mot, sans un regard. Une flamme ardente étincelait pourtant dans ses yeux, mais ils ne virent que le reflet de ces éclairs, car elle se mit à marcher entre eux, les paupières opiniâtrement baissées; seulement l'altération de ses traits était frappante. Ils pensèrent tous les deux que le spectacle qui venait de la surprendre à son arrivée dans le jardin en était la cause, et que, ne pouvant vaincre les mouvemens violens qu'elle ressentait à la vue de Philippe et de Colombe devisant sous la protection de Mme Fleuriel, du moins elle voulait les cacher.

— Hyacinthe, lui dit M. Fleuriel, nous étions ici pour vous; nous veillions.

— Oh! oui, dit-elle, vous êtes de bons gardiens!

Au milieu de l'allée, Mme Fleuriel s'arrêta sous prétexte d'écheniller en passant les basses branches d'un jeune poirier. Philippe et Colombe se trouvèrent seuls.

— Pourquoi, dit Philippe, m'aviez-vous assuré que votre mère consentait à vous renvoyer au couvent, quand c'est elle au contraire qui ne veut point que vous y retourniez?

— La volonté de ma mère, repartit Colombe, passe en cette affaire après la mienne.

— Mais, fit-il d'une voix tremblante, vous ne partirez point...

— Cela dépend de vous.

— Non, s'écria-t-il, non, jamais! Vous pouvez bien mettre mon cœur sous vos pieds, mais vous ne triompherez pas de ma conscience. Jamais je ne consentirai, pour vous plaire, à brûler ce que j'ai adoré...

— Oh! fit-elle, je ne tiens pas à ce que vous le brûliez. Il faut le renier seulement.

XVIII.

L'abbé Joye, ayant été appelé le lendemain à l'extrémité de sa paroisse, ne put se rendre que le jour suivant chez Jacqueline. La vieille fée l'accueillit avec de si grandes marques de contentement qu'il en fut touché. Elle lui dit que M[lle] Colombe Fleuriel était venue, qui avait laissé un billet, puis le *jeune homme* après elle; que celui-ci, s'asseyant au chevet de son lit, mettant encore une pièce d'or sur la table, l'avait interrogée, et qu'il était en peine de savoir si le curé ne lui avait point fait offrir des secours et si elle ne l'avait pas vu. L'abbé lui demanda vivement quelle avait été sa réponse. Elle ne fit que hocher la tête et puis rire. Son rire ne rendait plus le même son aigre et strident; il passait maintenant sur sa bouche édentée comme le souffle lourd et discret du vent d'automne dans la ramure dépouillée. L'abbé la comprit trop bien : la pécheresse avait impudemment nié qu'elle eût eu jamais affaire à lui. Il baissa la tête. — C'est mentir, dit-il.

Il avait ainsi manqué un billet de Colombe; il alla prendre dans le bahut celui de Philippe. Le papier en était froissé, déchiré même. L'abbé pensa qu'il contenait sans doute des choses cruelles, quelque méchant aveu, quelque promesse imprudente arrachée par Colombe, extorquée par la force, et qu'avant de céder et de passer sous le joug, Philippe, hésitant, combattant, avait longtemps tourmenté ce papier dans ses mains.

« Jamais, écrivait Philippe, jamais je n'ai refusé de parler de votre sœur avec vous. Seulement je n'ai pas su deviner pourquoi vous teniez si fort à me faire parler d'elle; il fallait donc me dire clairement que vous le désiriez : je n'y songeais guère. Votre sœur ne me touche point, et je ne sais comment vous pouvez prétendre que l'on me voit troublé en sa présence. Il n'y a que vous qui jamais ayez eu ce pouvoir de me causer du trouble et de me faire sentir tout ce que sent un homme qui ne s'appartient plus. Vous avez des yeux que je n'ai vus à aucune autre femme, et assurément ce n'est pas votre sœur... Mais vous exigez que je dise bien haut que je ne l'aime point! Recevez donc cette assurance. Et, je vous en prie, ne vous servez point pour me tourmenter davantage de je ne sais quels ridicules fantômes du passé! Je ne l'ai jamais aimée plus que je ne l'aime. Je crois, sans me flatter, qu'il n'y a qu'à prendre garde un moment à la tournure de son esprit pour juger qu'il n'y avait pas entre elle et moi de sympathie possible. Je ne dis rien de sa figure, on n'en peut rien dire, si on la compare à la vôtre. L'abbé, qui admire ingénument les grâces de sa taille, ne vous a jamais regardée. Enfin, si elle est l'aînée, ce n'est que par l'âge, ce n'est point par

le mérite, l'intelligence et la raison. Vous possédez tout cela. Vous n'en êtes que trop fière, mais j'aime aussi votre orgueil. J'espère donc qu'il ne sera plus fait mention de votre sœur entre nous... Il est un autre sujet que j'aborde malgré moi, parce que vous m'y forcez encore, et sur lequel je voudrais vous donner le même contentement; mais, je vous le répète, ma conscience se cabre. N'est-ce pas assez de la promesse que j'offre de vous faire de ne jamais élever la voix contre ce que vous révérez et aimez? Je vous jure solennellement ici de me tenir toute ma vie la tête courbée devant votre foi, pour peu que vous me permettiez de garder la mienne intacte et muette au fond de mon cœur. Qui m'eût dit que j'en viendrais un jour, pour l'amour de vous, à un tel degré de complaisance et de faiblesse?

« Au moins vous serez satisfaite après cela. Oh! je n'en doute point; vous m'avez réduit, vous m'avez vaincu. Je vous aime assez pour consentir à perdre l'estime de moi-même. Suis-je bien différent maintenant d'un renégat? Payez-moi d'un si honteux sacrifice, donnez-moi ma récompense. Je veux vous voir : ne me refusez point cela. Je veux vous voir ailleurs qu'au Prieuré, où je ne peux jamais que vous dire un mot tout bas en passant. Je suis las de ces billets qui ne vous apportent qu'une partie de ma pensée et qui ne me rendent rien de la vôtre; ils ne me suffisent plus... Je vous en supplie, choisissez un lieu sûr où je puisse vous rencontrer dès demain... »

Hélas! l'abbé avait fait honneur à la générosité de Philippe du silence qu'il gardait sur Hyacinthe dans ces lettres exécrables!... Dans le premier mouvement de son indignation, il fit un pas vers la cheminée, où brûlait la torche de résine, et il approcha le papier de la flamme;... mais il sut encore résister à cette nouvelle tentation, et, rejetant la lettre au fond de sa cachette maudite, oubliant Jacqueline, oubliant le reste du monde, il s'enfuit.

. . . .

— Colombe, disait Mme Fleuriel, assise dans sa chambre à côté de sa fille, qui vous rend donc si triste aujourd'hui?

— C'est, fit Colombe, que j'éprouve des choses étranges. Je ne sais ce qui me retient de pleurer depuis ce matin... Mais j'ai tort de vous dire cela, maman : vous allez croire que le mal de ma sœur m'a gagnée.

— Oh! que non! repartit Mme Fleuriel. Je remarque seulement, Colombe, que hier, pendant que M. Montgivrault était avec nous, vous montriez une grande gaîté...

— C'est bien vrai, s'écria Colombe; mais aussi je vous avoue, maman, que M. Montgivrault a le don de m'égayer.

— Eh bien! peut-être reviendra-t-il nous visiter encore aujourd'hui.

— Pour cela, dit Colombe d'un ton sérieux, je suis loin de le souhaiter. Sachez, maman, que hier, comme il venait de prendre congé, j'ai trouvé Hyacinthe en rentrant au parloir. Ah! quel regard elle m'a jeté! J'ai le frisson quand j'y pense. Justement j'y ai beaucoup pensé depuis, et le soupçon m'est venu qu'Hyacinthe pouvait s'imaginer des choses...

— Par exemple que vous plaisez à ce jeune homme bien plus qu'elle... Mais, Colombe, c'est assez clair.

— Quoi! s'écria Colombe. Que dites-vous, maman? Ce petit homme m'aimerait?

— Voilà un mot qui n'est guère de mon goût, répliqua Mme Fleuriel. Il y en a d'autres pour exprimer la même chose; il vaut donc mieux ne point se servir de celui-là. Retenez bien ceci, Colombe. Moi, je vous dis que Philippe vous trouve fort à son gré.

— Philippe! répéta Colombe. Vous l'appelez Philippe?

— Pourquoi non? reprit Mme Fleuriel. Je peux bien l'appeler par son nom. Je l'ai connu tout enfant.

— Maman, s'écria Colombe, Philippe ou M. Montgivrault, comme il vous plaira, peut bien me trouver à son gré; il ne sera jamais au mien. Je crois que vous avez oublié ce que vous disiez de lui vous-même, il n'y a pas longtemps.

— Point du tout, répondit Mme Fleuriel. Je disais de lui qu'il avait été mal élevé. Son tuteur, l'avocat, s'est attaché à faire un impie de son neveu. Il n'a que trop bien réussi.

— Et cela, maman, ne vous suffit pas? Vous voudriez...

— Je ne veux rien, reprit Mme Fleuriel; mais je pense, ma chère Colombe, que, si Philippe devenait votre mari, vous l'auriez bientôt changé.

— Certes, fit Colombe, dont les yeux noirs s'allumèrent, il changerait!

Et puis elle lança dans l'air un de ses rires hardis et sonores, et, venant embrasser sa mère : — Maman, lui dit-elle, c'est assez de folies pour vous, qui n'aimez pas beaucoup à en dire.

— Oh! répéta Mme Fleuriel en secouant la tête, il y a folies et folies!

— Maman, reprit Colombe, croiriez-vous que je voudrais sortir par ce beau temps clair, et que je n'ose? Si j'allais encore rencontrer Hyacinthe!...

Mme Fleuriel se mit à rire à son tour de cette saillie de la fille de son cœur. — Allez, dit-elle, vous n'avez pas peur d'Hyacinthe.

Et Colombe s'en alla ravie de la nouvelle épreuve qu'elle venait

de tenter; elle était désormais bien sûre de sa mère. A peine au pied de la terrasse, elle se ravisa tout à coup, fit le tour de la maison, y rentra furtivement par la porte qui s'ouvrait dans la cour, monta d'un bond à la chambre de sa sœur, et s'assura qu'elle était déserte. Frappée d'une idée subite, elle prit sans façon un crayon et des tablettes qui se trouvaient sur la cheminée et redescendit; mais cette fois elle sortit du Prieuré par la porte gothique et le préau, passa derrière la fontaine, s'élança dans la prairie, et courut tout droit au petit étang sous les frênes, la cachette ordinaire de sa sœur. C'était Hyacinthe en effet qu'elle cherchait, Hyacinthe embusquée peut-être sous le feuillage. Les regards de Mlle Colombe, qui pour l'activité n'avaient pas, comme on sait, leurs égaux dans le monde, sondèrent alors tous les buissons, tous les couverts d'alentour; puis, après cet attentif examen qui la satisfit pleinement, elle se mit en devoir de traverser la prairie, toujours courant jusqu'au fossé. Là, se coulant entre les aunes qui le bordaient, grâce à un petit saut qui ne coûtait rien à une personne aussi légère, elle retomba dans la traverse, juste en face du sentier taillé dans le coteau qui menait à la maison de Jacqueline. La première fois qu'elle avait suivi ce sentier, Philippe, qui la regardait d'en bas sur le pont, s'imaginait la voir glisser sur la tête des arbres. Arrivée à la masure, Mlle Colombe pressa le loquet, la porte résista.

Colombe, dans sa surprise, demeura court un moment. Qui avait poussé le verrou? Mais elle réfléchit qu'il avait bien pu s'abattre de lui-même; ces ferrures étaient si vieilles! Cet obstacle d'ailleurs l'irritait : elle s'appuya du pied et de l'épaule contre la porte, qu céda. Jacqueline dormait. Colombe ne se souciait nullement de l'éveiller : il eût fallu se tenir un moment devant son lit et converser avec elle; c'est toujours une perte de temps que l'exercice de la charité. Elle s'avança donc sans bruit jusqu'au bahut; tout d'abord le tiroir lui parut vide; ce ne fut qu'au fond seulement, en fouillant avec la main, qu'elle trouva ce qu'elle cherchait. Quand elle eut enfin retiré le billet de ce gouffre et qu'elle le vit dans l'état où il était, elle sourit avec délices. Ce papier déchiré portait les marques parlantes de sa victoire, de la défaite de Philippe et du prix qu'elle lui avait coûté. A la lueur de la torche, elle commença de le lire, toujours souriant; puis, cette lecture terminée, roulant le billet entre ses doigts, achevant de le mettre en pièces, elle médita longtemps... Ah! Philippe ne doutait point qu'elle ne fût pleinement satisfaite!... Il en aurait douté peut-être, s'il avait pu la voir secouer la tête d'un air de menace. Le fameux arc d'ébène que formaient les sourcils de Mlle Colombe était bien en ce moment l'arc de la guerre, non celui de l'amour. — Elle tira de sa poche le

crayon et les tablettes qu'elle avait dérobées dans la chambre de sa sœur, et de sa main la plus ferme, sans une hésitation, sans une rature, elle écrivit :

« Non, cette promesse que vous offrez de me faire ne me suffit point. Je sais bien que ce serait un serment solennel. Ce n'est pas la solennité qui me touche. J'ai déjà trouvé plus d'une fois l'occasion de vous dire que je ne me fiais nullement aux promesses et point du tout aux sermens, car on peut toujours les reprendre. Il me faut, à moi, des effets : ce sont bien d'autres gages. Si vous ne voulez point m'en donner de cette sorte, tout est dit; il n'y a pas de lien entre nous, et je vous assure que je ne mourrai pas de douleur, si, dans un bel accès de fierté, vous vous déterminez à quitter Fourières. C'est alors que je ne ferai plus de difficulté d'y rester. Ce que je vous dis n'est pas au moins pour vous chasser d'ici, ni non plus pour vous désespérer. Vous avez sous la main pour vous consoler une ressource toute prête et une superbe vengeance. Est-ce qu'il ne vous reste pas ma sœur?... »

Elle s'interrompit tout à coup : elle venait d'entendre un grand soupir qui sortait du lit. Jacqueline s'éveillait sans doute... Doucement elle s'approcha... Jacqueline dormait toujours. Colombe revint au foyer; mais au moment de se rasseoir dans la chaise où déjà elle s'était assise pour écrire, elle fit une réflexion soudaine : — Comment cette chaise se trouvait-elle là? Jamais elle ne l'avait vue qu'au pied du lit; jamais ni elle ni Philippe ne l'avaient déplacée. Qui donc était venu chez Jacqueline? Tout était matière à soupçon pour la prudence de Mlle Colombe; un vague pressentiment lui disait que cette maison n'était plus sûre. C'était une raison de plus pour en finir avec l'opiniâtreté de Philippe, qui prolongeait le péril. Elle reprit la lettre commencée.

« Je ne voulais pas vous écrire aujourd'hui, et je ne vous aurais pas écrit, continua-t-elle. C'est votre billet qui a changé ma résolution. Je trace ces quelques lignes à la hâte chez la vieille Jacqueline; vous les lirez tout à l'heure. Sachez qu'avant tout je suis sincère. Je m'aperçois que vous vous méprenez absolument sur ce que j'attends de vous, je ne dois pas perdre un moment pour vous détromper. Un mot d'ailleurs va suffire à vous faire comprendre ce que je veux. Ma volonté ne fait pas loi sans doute, et vous êtes bien maître de n'y pas obéir. Écoutez-moi pourtant. Vous dites que vous êtes las de cette correspondance, qui vous paraît vaine; j'en suis bien plus lasse que vous. Vous ajoutez que vos visites au Prieuré ne vous servent de rien, puisque vous ne pouvez y trouver un seul moment pour me parler en secret; je n'en disconviens pas. Vous me suppliez de choisir un autre lieu où vous pourrez me voir sans té-

moins. J'y consens; mais voici la condition que je vous impose, et, si vous ne l'acceptez point, ne cherchez pas à me revoir : tout ce que vous pourriez tenter pour cela serait inutile. Demain,... demain, c'est dimanche... Je vais à la grand'messe à Fourières... Vous y serez. »

Là-dessus Colombe se leva forte et fière. Elle se sentait la gaîté d'un démon et la dureté d'un archange. Elle détacha des tablettes le feuillet qu'elle venait de remplir de son écriture nette et serrée, et le mit dans le bahut. Le tiroir frappa un coup sec en se refermant; mais au même instant un autre bruit bien différent se fit dans la chambre. Il partait encore du lit, dont les grands rideaux en mouvement frôlaient la muraille : Colombe y courut; Jacqueline continuait de dormir... Sûrement ces rideaux s'étaient agités, ils tremblaient encore... Colombe se pencha sur la malade. Elle lui parut d'une pâleur livide; son sommeil était bien long... Colombe recula.

Elle recula jusqu'à la porte, qu'elle ouvrit. La lumière du jour, en pénétrant dans ce réduit sombre, lui montra de nouveau Jacqueline sans mouvement, la tête renversée sur son oreiller. Elle ne put retenir un cri d'épouvante; les rideaux frémirent encore. Colombe passa la main sur ses yeux pour chasser cette vision terrible. Elle pensait à son billet, qu'il fallait ravoir à tout prix, car il n'était plus en sûreté, si Jacqueline était morte, et elle voulait rentrer dans la chambre; mais son courage la trahit, elle ne put que s'enfuir, et il lui semblait que le ricanement de l'enfer retentissait derrière elle tandis qu'elle courait sur le sentier du coteau. Elle ne se trompait guère, car c'était Jacqueline qui riait. La vieille fée s'était redressée sur son lit, elle ne ressemblait plus à une morte, et, allongeant sa main desséchée vers la ruelle de son lit, elle ouvrit brusquement les grands rideaux. Hyacinthe en sortit...

Aussi pourquoi l'abbé avait-il dit à Jacqueline : « Ma fille, vous ne mourrez pas? » Ne redoutant plus ni la mort ni ses suites, Jacqueline n'avait point eu de repos que sa passion de voir l'aînée des demoiselles du Prieuré ne fût satisfaite. Hyacinthe, mandée par cette voisine compatissante qui osait quelquefois visiter en secret la maudite, Hyacinthe déjà était venue deux fois à la maison du coteau. C'est elle qui avait froissé et déchiré la veille entre ses mains la lettre de Philippe; puis elle avait voulu voir la réponse de Colombe. C'est elle qui, surprise par sa sœur dans la masure, avait poussé le verrou pour se donner le temps de passer derrière les rideaux. Jacqueline, de son côté, avait feint de dormir; mais lorsqu'elle s'était aperçue que son sommeil causait tant d'alarme à Colombe, toute sa malice infernale s'était réveillée; il lui restait si peu de crainte de mourir qu'elle avait contrefait la mort.

Hyacinthe sortit de sa cachette en s'appuyant au dos du lit, car il lui semblait que ce sol humide s'ouvrait sous ses pas. Elle eut beau rassembler toutes ses forces; elle ne put aller bien loin, et retomba au bord de la couchette. Le bras de Jacqueline la soutint; il la poussait en même temps. La vieille fée lui parlait tout bas et ne lui laissait pas oublier cette réponse de Colombe, qu'elle attendait et qui était là. Hyacinthe obéit et marcha vers le vieux meuble. Quand elle eut le billet dans les mains, quand elle se fut assise devant la torche, ses yeux refusèrent de lire... Enfin le voile qui les couvrait se déchira; la première chose qu'elle vit distinctement, en tête de ce papier qu'elle tenait, ce fut un chiffre qu'elle y avait écrit. On s'était servi de ses tablettes! Du moins cette dernière insulte ralluma la vie dans son sein; il se fit en elle comme une explosion de l'âme et du sang. Elle lut d'un trait la lettre de Colombe, puis la relut. L'assurance, la dureté, l'orgueil, la fausseté de cette enfant la remplissaient d'une inexprimable épouvante, et elle trouvait encore pour Philippe des excuses et des plaintes. Quand elle en fut arrivée au rendez-vous que Colombe consentait à lui accorder, à la condition qu'elle y mettait, à la messe, au dernier mot enfin : vous y serez! — Non, non! s'écria-t-elle, il n'aura point tant de lâcheté!

Le jour cependant était près de sa fin; elle pensa que Philippe allait venir. L'idée de se rencontrer dans ce lieu, où tout s'élevait et criait contre lui, la fit frémir de joie, de haine, de colère et de peur tout ensemble. Ce fut le dernier de ces sentimens qui l'emporta : elle voulut fuir comme sa sœur; mais une nouvelle défaillance la saisit au moment où elle traversait la chambre. Cherchant un appui et n'en trouvant point, elle revint encore s'affaisser au bord du lit. Dans son trouble, elle ne songeait point qu'elle tenait encore le billet de Colombe. Jacqueline doucement le lui prit et le posa sur la table auprès d'elle. Hyacinthe demeura quelque temps immobile, assoupie dans sa douleur. Enfin les sanglots se firent jour dans sa gorge oppressée, ses pleurs éclatèrent. La vieille pécheresse, accoudée sur son oreiller, regardait curieusement s'écouler le désespoir d'un amour pur. Ces pleurs s'échappant des yeux de la jeune fille furent comme la rosée céleste qui acheva d'attendrir ce cœur de réprouvée. Hyacinthe tout à coup sentit que Jacqueline lui prenait furtivement la main, et deux lèvres froides s'y appuyèrent.

PAUL PERRET.

(*La cinquième partie au prochain n°.*)

LA
GUERRE DE L'URUGUAY
ET
LES RÉPUBLIQUES DE LA PLATA

I. *Description géographique et statistique de la Confédération Argentine*, par V. Martin de Moussy, 3 vol.; Paris 1860-1864. — II. *Le Rio Parana, cinq années de séjour dans la république argentine*, par Mme Beck Bernard; Paris 1864. — III. *La République du Paraguay*, par Alfred du Graty; Bruxelles 1862. — IV. *Notes on Brazilian questions*, by N. D. Christie; London 1865. — V. *Schafzucht und Wollproduktion für deutsche Rechnung in Uruguay*, von J. J. Sturz; Berlin 1864. — VI. *La Politica brasilera en el rio de la Plata ante las calumnias del partido blanco*; Buenos-Ayres 1864. — VII. *Documens officiels*, etc.

Depuis bientôt deux ans, une guerre sauvage désole l'Uruguay; mais les luttes de ce genre sont malheureusement trop fréquentes dans la plupart des républiques hispano-américaines pour que l'Europe ait songé à s'émouvoir d'un pareil conflit. D'ailleurs, les courriers d'Amérique nous apportant l'écho d'événemens bien autrement considérables, il est tout naturel que les faits et gestes d'un Venancio Florès et d'un Souza Netto n'aient encore eu qu'un bien faible retentissement dans l'ancien monde. Toutefois les affaires viennent de prendre une tournure plus grave. L'empire du Brésil est intervenu dans la querelle. Le Paraguay, cet état pacifique par excellence, qui pour n'avoir jamais de disputes avec ses voisins s'était séparé du reste du monde par une barrière de lois prohibitives, se laisse entraîner par le tourbillon de la guerre, et les Argentins de la pampa, comme des taureaux habitués à la vue du

sang, se demandent avec impatience si le temps n'est pas venu de se ruer à leur tour dans la mêlée. L'attention publique est donc forcément dirigée de nouveau vers ces régions lointaines. Il nous sera facile de montrer que depuis la chute de Rosas, à la faveur d'un intervalle de paix relative, de très grands progrès se sont accomplis, et que les républiques de la Plata n'ont cessé de marcher rapidement vers un brillant avenir de puissance et de civilisation. Les diverses guerres qui ont longtemps ensanglanté le sol de ces contrées étaient fomentées par bien des passions mauvaises, bien des ambitions personnelles; mais il ne faut pas s'imaginer que sous toutes ces rivalités de généraux et de colonels il ne se cachait point une lutte pour les idées. Nombre de combattans prenaient presque au hasard les noms de fédéraux et d'unitaires, de *colorados* et de *blancos*, mais en dépit de leur ignorance les questions posées n'en ont pas moins fini par être en grande partie résolues. De même la guerre qui vient d'éclater entre le Brésil et deux des républiques limitrophes ne doit point être considérée comme un accident ou comme le résultat d'une simple lutte de partis : c'est au contraire le choc inévitable de deux principes servant de base à deux sociétés distinctes. Quels que soient les divers intérêts en jeu dans ce conflit, c'est entre l'oligarchie esclavagiste et la démocratie républicaine qu'a lieu la véritable guerre.

Cinq états, on le sait, se partagent les contrées dont les eaux descendent vers le large estuaire de la Plata. Ce sont : la république argentine, la Bolivie, le Paraguay, le Brésil et l'Uruguay ou Bande-Orientale. Toutefois les planteurs portugais de l'empire brésilien ne possèdent qu'un angle du bassin fluvial, et encore l'ont-ils en grande partie obtenu par la violence, tandis que les populations des républiques espagnoles occupent presque en entier l'immense région platéenne. Ainsi le territoire de ces républiques, remarquable au plus haut degré par son caractère d'unité géographique, ne l'est pas moins par l'origine et les destinées communes de ses habitans. En l'étudiant d'une manière générale, il est donc inutile de tenir compte des limites arbitraires tracées entre les états limitrophes. Pour le géographe et l'historien, le Paraguay, la république argentine et la Bande-Orientale sont un même pays, et tôt ou tard, en dépit des rivalités et des guerres, ils deviendront le domaine commun d'une même nation. C'est à ce point de vue que nous allons nous placer en donnant à grands traits la description de ce magnifique territoire. Notre tâche sera d'ailleurs facilitée par diverses publications récentes, notamment par le livre si complet de M. Martin de Moussy, véritable monument élevé en l'honneur de la Confédération Argentine. Cet ouvrage, fruit d'un travail de vingt

années, est désormais le guide indispensable de tous ceux qui désirent connaître les régions de la Plata.

I.

A 150 kilomètres à peine des plages et des falaises de l'Océan-Pacifique se prolonge du nord au sud le plateau neigeux des Andes, qui, sur une distance de plus de 2,000 kilomètres, sépare l'étroite zone du Chili des vastes étendues appartenant à la république argentine. Au-dessus du plateau se dresse l'une des plus remarquables rangées de colosses de la terre entière. La plus grande cime, l'Aconcagua, qui est probablement aussi le sommet le plus élevé de tout le Nouveau-Monde, n'a pas moins de 6992 mètres d'altitude, et les cols voisins échancrent la crête à 3 ou 4,000 mètres de hauteur moyenne. L'énorme chaîne se dresse presque immédiatement au-dessus des plaines orientales; les contre-forts latéraux s'abaissent rapidement de degrés en degrés en formant de courtes vallées alpestres. Seulement au nord, quelques chaînes parallèles, — la sierra de Famatina, la sierra de la Rioja et les cordillères qui rayonnent autour du nœud central (*clavillo*) de l'Aconquija pour se rattacher au grand massif méridional de la Bolivie, — élargissent de plusieurs degrés la zone des Andes argentines et dressent çà et là leurs plus hautes cimes et leurs plateaux dans la région des neiges éternelles. Des montagnes dignes de ce nom ne s'élèvent dans aucune autre partie du territoire argentin, si ce n'est dans les provinces de Cordova et de San-Luis, occupant le centre même de la république; là s'élève un massif de hauteurs très important par ses richesses minérales, ses vallées arrosées et sa position intermédiaire entre l'estuaire de la Plata et les Andes chiliennes.

Les pluies qui tombent sur le versant oriental des Cordillères sont très peu abondantes au sud de la sierra d'Aconquija. C'est à l'ouest de cette haute chaîne que commence la région des averses tropicales; toutefois les rivières et les fleuves qui prennent leurs sources dans le massif d'Aconquija ou dans les montagnes voisines et traversent les plaines dans la direction du Paraguay et du Parana ne peuvent se comparer, pour la masse des eaux, aux puissans tributaires du fleuve des Amazones. Le Pilcomayo, le Vermejo, le Salado, finissent par atteindre la grande artère fluviale du système de la Plata, mais non sans avoir perdu en route une grande partie de leurs eaux par suite de l'évaporation dans les lagunes et les marécages. Plus au sud, le Rio-Dulce, descendu des hauts sommets de l'Aconquija, va se perdre dans une lagune salée à une assez grande distance à l'ouest

du Parana; de même tous les cours d'eau des provinces de Catamarca, de Rioja, de San-Juan, de Mendoza, s'affaiblissent à mesure qu'ils s'éloignent des montagnes, puis s'étalent en marais ou se fractionnent en flaques : le sable du désert les absorbe peu à peu. Même les eaux courantes du massif de Cordova, bien qu'elles prennent leur source à moitié chemin de la chaîne des Andes au Parana, ne peuvent pas toutes gagner le fleuve. Le Rio-Primero et le Rio-Segundo s'évaporent dans une série de lagunes saumâtres qui sont déplacées vers l'est pendant les crues. Enfin le Rio-Quinto, qui jadis se rendait directement à la mer et se jetait au sud de l'estuaire de la Plata, dans l'anse de San-Borombon, s'arrête actuellement vers le milieu de son ancien cours : des lagunes le rattachent à l'est aux sources d'une petite rivière que l'on peut considérer comme le Quinto inférieur. Pendant la période géologique actuelle, la diminution des pluies ou l'accroissement de l'évaporation a eu pour résultat de couper le fleuve en deux parties.

Les régions où vont se perdre ces eaux ne présentent point le même aspect dans toute leur étendue. Les plaines occidentales qui entourent en partie le massif de Cordova sont parsemées de plantes épineuses, de genêts, de mimosas et d'autres arbustes au maigre feuillage; le sol argileux et compacte n'offre qu'un gazon court; çà et là resplendissent au soleil de vastes espaces salins complétement dépouillés de verdure. Ce sont de véritables déserts qui furent autrefois noyés sous les flots d'une mer intérieure, et qui de nos jours sont presque complétement privés d'eau, si ce n'est durant les pluies : les voyageurs traversent en caravanes ces régions inhospitalières, semblables aux solitudes de l'Afrique et de la Perse. Plus à l'est commence cette grande plaine centrale qui forme l'un des caractères distinctifs du continent colombien, et dont l'immense surface presque horizontale s'étend, sur une longueur de 3,000 kilomètres au moins, des régions brûlantes du Brésil tropical aux froides contrées de la Patagonie. Au nord du Salado, cette plaine, qu'habitent des Indiens encore indomptés et que se disputent les diverses républiques voisines avant d'y avoir même établi leurs colonies, porte le nom de Gran-Chaco. Le Pilcomayo, le Vermejo et d'autres fleuves descendus des Andes promènent en liberté leur cours à travers ces espaces presque entièrement inexplorés; leurs eaux, animées d'un très faible courant, sont arrêtées par le moindre obstacle, et décrivent dans les campagnes une série de méandres aux rives incessamment changeantes; des lagunes, des marécages, des *bañados* n'ayant parfois que deux ou trois décimètres d'eau sur de vastes espaces, reçoivent le trop plein de la masse liquide pendant la saison des pluies, et la déversent de nouveau dans le fleuve

à l'époque des sécheresses. Un réseau de coulées et de marais coupe la plaine dans le voisinage des grandes rivières, et sépare les uns des autres les terrains plus secs où campent les tribus indiennes. Au nord du Pilcomayo, des bouquets de palmiers se montrent parmi les arbres généralement peu élevés qui ombragent le sol du Chaco; mais, plus au sud, ces massifs deviennent rares; les mimosas et d'autres arbustes épineux constituent presque toute la végétation forestière. Çà et là s'étendent des espaces libres couverts de graminées : ce sont les petites savanes qui annoncent le voisinage de la grande mer de verdure.

La pampa proprement dite occupe toute la contrée qui s'étend du nord au sud entre le Salado et les régions de la Patagonie parcourues par les Indiens sauvages. C'est là l'immense et célèbre pâturage qui a fait la richesse de la république à cause des bestiaux qui le parcourent par centaines de mille et par millions. L'immense surface herbeuse semble complétement horizontale comme la nappe de l'Océan; de tous les côtés la rondeur du ciel repose sur une ligne circulaire aussi nette que si elle eût été tracée au compas. Aucun objet ne rompt la grandiose uniformité du paysage, si ce n'est un troupeau de bœufs, la muraille jaunie de quelque *estancia*, ou bien un arbre solitaire oublié par la hache du *gaucho*. Des flaques, les unes salines ou saumâtres, les autres remplies d'eau douce, parsèment la prairie et continuent la nappe onduleuse des graminées par des touffes de joncs et de roseaux à travers lesquelles on voit briller çà et là un reflet du ciel bleu, un rayon de lumière. Pendant les jours brûlans de l'été, le mirage fait osciller les couches d'air qui pèsent au loin sur les campagnes, et figure des objets fantastiques, des lacs imaginaires; parfois le vent s'élève et déroule en longs tourbillons les nuages de poussière qu'il prend sur les chemins piétinés par d'innombrables bestiaux. La pampa est la région par excellence de la république argentine, celle que les poètes ont chantée avec le plus d'enthousiasme, celle que les voyageurs se rappellent avec le plus d'amour. D'où vient que ces espaces monotones, ces océans d'herbes sans limites visibles ont toujours été célébrés en paroles plus fières et plus émues que ne l'ont été les montagnes à la stature colossale, aux formes si variées, aux jeux de lumière si changeans? Pourquoi le Magyar Petœfi, pourquoi le Russe Gogol, l'Américain Cooper, les poètes colombiens Mitre; Echeverria et tant d'autres préfèrent-ils l'interminable prairie aux forêts, aux cascades et aux neiges des Karpathes et des Andes? Sans doute c'est que les âmes simples comprennent plus facilement la beauté solennelle et grandiose de ces plaines immenses, mers d'herbes, landes rases ou pelouses de fleurs qui s'étendent d'un horizon à

l'autre dans leur magnifique uniformité. D'ailleurs au fond des étroites vallées, au milieu de toutes ces roches qui l'accablent de leur masse, l'homme n'a pas la pleine conscience de sa force; dans l'immense étendue qu'il parcourt au galop de son cheval, il se sent au contraire sûr de lui-même et maître de l'espace. La nature qui l'environne est moins superbe que celle où l'on voit se dresser la grande assemblée des montagnes; mais il y est plus libre, et de là viennent sa joie héroïque et ses chants d'enthousiasme.

Si les pampas de la république argentine ne le cèdent à aucun autre steppe du monde par leur caractère de beauté uniforme et grandiose, le puissant cours d'eau qui les limite à l'est doit être également rangé parmi les spectacles les plus remarquables de la terre. Le Parana, c'est-à-dire, en langage guarani, le fleuve par excellence, roule dans son lit les eaux d'écoulement de tout un quart du continent colombien. Les paquebots à vapeur remontent le fleuve principal et son tributaire le Paraguay jusqu'à Cuyaba, au centre même du Brésil, à 4,500 kilomètres de l'embouchure. En aval du confluent du Paraguay, le Parana présente une largeur de 15 kilomètres en moyenne, et dans les endroits où son lit est encaissé, où son courant est plus rapide, la nappe resserrée des eaux n'offre pas moins de 5 kilomètres. En rongeant incessamment les berges de sa rive gauche, ainsi que le font, en vertu de la rotation du globe, presque tous les fleuves de l'hémisphère méridional, le Parana délaisse graduellement les terres de la rive droite qu'il a nivelées, et tous les méandres de ses anciens lits sont remplacés par autant de rivières, les unes encore en mouvement, les autres obstruées par les vases et les troncs d'arbres. Ce n'est pas un cours d'eau, c'est un réseau de fleuves et de lacs entremêlés qui borne la pampa. Le navigateur, perdu au milieu de ce dédale d'îles, de canaux et de vastes nappes lacustres, pourrait croire qu'il vogue sur les détroits d'un archipel marin. Pendant les grandes inondations, l'aspect change : le Parana redevient un fleuve, mais un fleuve au courant formidable, dévorant d'un côté ses hautes berges, de l'autre côté s'étalant à perte de vue dans l'immensité des plaines. Alors l'eau, gonflée de 6 ou même de 8 mètres au-dessus du niveau moyen, passe en tournoyant sur les îles, reconnaissables seulement à leurs forêts de saules penchées sous l'effort du courant. Des radeaux formés de troncs d'arbres et de branchages entremêlés, des îlots entiers retenus par un lacis de racines, de grandes prairies d'herbes aquatiques parsemées de fleurs bleues, descendent en longues traînées sur le flot, se rencontrent, puis se séparent pour se rejoindre encore. Des bandes d'oiseaux volent au-dessus de ces masses de verdure flottantes, et picorent çà et là les insectes qui

se noient; les grands animaux, surpris par l'inondation dans les îles, les jaguars, les chevreuils, cherchent à gagner la rive, et parfois, trop fatigués pour l'atteindre, s'arrêtent au milieu des amas de débris que le fleuve emporte vers la mer. C'est ainsi qu'en 1825 et en 1858 des marins ont pêché des jaguars en plein estuaire de la Plata, et que des chasseurs ont tué de ces pauvres animaux naufragés aux portes mêmes de Buenos-Ayres et de Montevideo.

Les diverses bouches du Parana et le puissant Uruguay, qui s'unit au cours d'eau principal près de l'île de Martin-Garcia, forment ensemble le vaste estuaire ou Rio de la Plata, qui est en même temps une embouchure fluviale et un golfe de la mer. Cette masse énorme d'eau, douce en amont, salée en aval, n'a pas moins de 250 kilomètres d'ouverture de Maldonado au cap San-Antonio, et, gardée d'un côté par Montevideo, de l'autre par Buenos-Ayres, s'avance à 300 kilomètres dans l'intérieur du continent. C'est là une magnifique avenue marine pour toutes les régions arrosées par les fleuves tributaires, et notamment pour la longue presqu'île comprise entre l'Uruguay et le Parana. M. Martin de Moussy a donné à ce territoire, formant les provinces d'Entre-Rios et de Corrientes, le nom de Mésopotamie argentine, et cette désignation est d'autant plus exacte que, dans la partie septentrionale de la province de Corrientes, la vaste lagune d'Ibera, qui sert de réservoir aux pluies et aux inondations, envoie ses eaux d'écoulement aux deux fleuves à la fois, au sud-ouest vers le Parana, au sud vers l'Uruguay. En diverses parties de ces provinces, les marécages, les anciennes coulées d'inondation, les savanes noyées sur des espaces de plusieurs milliers de kilomètres carrés, sont un grand obstacle à la colonisation et à la culture; mais la force de production du sol émergé, la facilité de communications qu'offrent les voies fluviales, le voisinage des grandes cités du littoral maritime, l'heureux climat qui fait prospérer à la fois les plantes de la zone tropicale et celles de la zone tempérée, enfin l'étendue des forêts, très rares dans les autres provinces de la Confédération Argentine, assurent le plus brillant avenir à cette riche Mésopotamie du Nouveau-Monde.

Au nord de l'état de Corrientes se prolonge vers l'équateur une deuxième péninsule, occupant une position non moins favorable. C'est la république indépendante du Paraguay, comprise entre le fleuve de ce nom et la grande courbe orientale du Parana. Cette contrée, salubre entre toutes, jouit à la fois des avantages des pays continentaux, puisqu'elle est située au centre de l'Amérique du Sud, et des privilèges des régions du littoral, car les navires calant 4 mètres d'eau peuvent remonter pendant une moitié de l'année jusqu'à la jonction des deux grands fleuves, à 1,500 kilomètres de l'Océan.

Les corvettes à vapeur, d'un moindre tirant d'eau, mouillent à 350 kilomètres plus au nord, au pied des quais de l'Assomption. Le Paraguay rappelle par sa position géographique l'état nord-américain de l'Illinois, si merveilleusement prospère; mais de plus il a un doux climat méridional, une végétation fougueuse et des milliers de lieues carrées de terres encore vierges. Grâce à la chaîne de hauteurs qui traverse la république du Paraguay du nord au sud, ce pays a moins de plaines inondées que le Corrientes et l'Entre-Rios; il est aussi beaucoup mieux cultivé et livre au commerce un plus grand nombre de produits. Une population relativement très nombreuse habite certains districts, et les transforme graduellement en jardins.

Les contrées situées à l'est du Parana moyen et de l'Uruguay, c'est-à-dire le territoire des anciennes missions, la province brésilienne de Rio-Grande-do-Sul et la Bande-Orientale, n'offrent point dans leurs traits généraux la régularité simple et grandiose du Paraguay, mais elles sont peut-être d'un aspect encore plus charmant. Des collines, des montagnes granitiques peu élevées, se dressent en pitons isolés ou se groupent en chaînes de formes pittoresques; des vallées riantes s'ouvrent dans toutes les directions, et sont arrosées par des ruisseaux et des torrens coupés de cascades. Sur les pentes, les forêts alternent avec les prairies. En aucune autre partie du continent sud-américain, les solitudes n'ont une apparence plus champêtre, plus agréable à la vue de l'émigrant d'Europe. Presque toutes les vallées importantes de ces gracieuses régions, celles de l'Ibicuy, du Cuareim, du Rio-Negro, sont inclinées vers l'ouest et déversent leurs eaux dans l'Uruguay; les vallées ouvertes directement vers la mer sont moins considérables, et se jettent dans l'une des grandes lagunes marécageuses dont Rio-Grande garde l'entrée. Quant au port de Montevideo, c'est de beaucoup le meilleur de la Plata, et s'il était, comme celui de Buenos-Ayres, relié à toutes les provinces de l'intérieur par les faciles chemins qu'offrent les pampas, la capitale si souvent ruinée de la Bande-Orientale serait certainement devenue la ville la plus importante des républiques hispano-américaines.

Les contrées que nous venons de décrire occupent une étendue cinq fois supérieure à celle de la France, bien qu'au dernier siècle elles formassent seulement trois provinces de l'immense empire colonial de l'Espagne. Il est vrai que d'après le recensement de l'année 1797, cité par Azara, la population réunie de tous les pays de la Plata s'élevait à peine à 443,000 âmes. De nos jours, elle atteint 3 millions, c'est-à-dire que le nombre des habitans a sextuplé pendant la durée de deux générations. On le voit, l'accroissement

est très considérable, grâce à la suppression des monopoles, à l'abolition de l'esclavage, au maintien de l'indépendance républicaine, à tous les avantages moraux et matériels que procure la liberté, même incomplète. Ces progrès étonnans eussent été bien plus grands encore, si la guerre n'avait pas tant de fois désolé les républiques du Rio de la Plata, et surtout les deux états situés face à face sur les bords de l'estuaire. Durant de longues années, une grande partie de la population de Buenos-Ayres et de Montevideo était forcément nomade, et pour éviter, soit la tyrannie d'un Rosas, soit les horreurs d'un siége de neuf ans, des milliers d'habitans devaient s'expatrier pour chercher un refuge dans l'une des deux capitales ou dans toute autre ville des provinces riveraines. En outre, des batailles sanglantes, des massacres horribles, ont eu lieu; mais tous ces événemens déplorables n'ont pu que retarder et non point arrêter les progrès de la population. Pendant les cent dernières années, la contrée magnifique où les jésuites avaient fondé leur théocratie modèle est le seul territoire qui ait été presque complétement dépeuplé. C'est que les Guaranis avaient été benoîtement élevés par les révérends pères dans une servitude physique et morale absolue. N'ayant, à vrai dire, ni la propriété de leurs champs, ni celle de leur corps et de leur âme, éloignés soigneusement de tout contact avec les blancs ou les métis, émasculés en quelque sorte par une stupide obéissance et par des pratiques superstitieuses, ces pauvres indigènes abêtis avaient perdu toute force de résistance. Dépourvus de la moindre initiative, ils n'ont pas su repousser les attaques des Mamelucos portugais, ni plus tard celle des Brésiliens du Rio-Grande. Ceux d'entre eux qui ont survécu, habitués à tout attendre de la charité d'un maître ou des faveurs de la Providence, ne savent plus que mendier et mourir de faim.

Si les contrées où les jésuites avaient établi leur gouvernement par excellence n'offrent plus de nos jours, au milieu des sites les plus gracieux, que des ruines d'églises et des groupes d'Indiens faméliques, en revanche les rudes populations de métis qui habitent les autres régions des républiques de la Plata s'accroissent avec une singulière rapidité, en dépit de toutes les discordes et de toutes les luttes occasionnées par le choc de leurs passions et leur inexpérience politique. M. Martin de Moussy a constaté, par une étude comparative de plusieurs centaines de registres, que dans la république argentine le nombre moyen des naissances est double de celui des décès. En certains états, notamment dans ceux de Cordova et de San-Luis, la proportion des naissances aux morts est même beaucoup plus considérable, et l'on comprend quelle importance a ce fait dans un pays où, comme à Cordova, chaque famille

se compose en moyenne de sept enfans (1). Les populations argentines, chez lesquelles le type caucasien domine de plus en plus, s'accroissent de nos jours d'une manière tellement rapide que, même sans le secours de l'immigration européenne, le nombre des habitans devient deux fois plus fort en vingt-cinq ans. La période de doublement est naturellement plus courte dans toutes les parties de la république où les étrangers arrivent en foule; dans la province de l'Entre-Rios, où l'on compte 14,000 Européens, cette période est réduite à onze années.

Si les recensemens opérés au Paraguay sont dignes de foi, ce qui paraît à peine croyable à M. Martin de Moussy, cette république fournirait l'exemple d'un accroissement de population qui n'a pas d'analogue dans les provinces de la Confédération Argentine, ni même dans les contrées franco-canadiennes, si remarquables sous ce rapport. C'est là un phénomène qui mérite d'arrêter l'attention des ethnologistes, surtout dans un pays comme le nôtre, où depuis quinze ans le nombre des habitans ne s'est guère accru que par les annexions de Nice et de la Savoie. En 1795, le recensement officiel cité par Azara donnait pour tout le Paraguay une population de 97,480 habitans, y compris près de 11,000 de ces Indiens des missions qui depuis se sont laissé mourir par inanition morale. Soixante ans après, en 1857, on annonce que le territoire de la république est habité par 1,337,439 personnes, c'est-à-dire que dans l'espace de deux générations la population serait devenue de treize à quatorze fois plus considérable (2), et cela sans la moindre immigration, car tout récemment encore le Paraguay était un pays muré comme la Chine, et les étrangers ne pouvaient y pénétrer qu'au prix de leur liberté personnelle.

Le remarquable accroissement des populations de la Plata montre combien ces contrées, dont la température moyenne est celle de nos villes d'hiver sur le littoral de la Méditerranée, méritent leur réputation de salubrité et sont heureusement situées pour devenir dans un avenir prochain le domaine de nations de premier ordre. Les cités importantes sont encore peu nombreuses et très éloignées les unes des autres, et si la population totale était répartie d'une manière uniforme sur tout le territoire, elle serait au plus de dix habitans pour 7 kilomètres carrés; mais l'immigration, que déjà l'on peut évaluer à 12,000 personnes par an, prend des proportions de plus en plus considérables, et concourt maintenant avec l'accroissement naturel des habitans à transformer les solitudes en

(1) Dans la colonie de San-José, située dans l'Entre-Rios sur les bords de l'Uruguay, le total des naissances est quadruple de celui des décès.

(2) La période de doublement aurait été de dix-sept années.

campagnes populeuses. Une des causes principales des révolutions qui agitaient sans cesse la république argentine et la Bande-Orientale était le manque d'intérêts communs entre les groupes épars. Cet obstacle à la prospérité nationale diminue tous les jours, et l'on peut même facilement prévoir l'époque où il aura cessé d'exister. M. Alberdi, publiciste distingué de la Plata, l'a déjà dit depuis longtemps : « Le désert est le grand ennemi de l'Amérique, et dans un désert, gouverner c'est peupler. »

II.

Quelque importance qu'ait eue parmi les causes de disputes et de guerres le défaut d'homogénéité entre les populations, il faut cependant mettre en première ligne comme élément de discorde les traditions laissées par l'Espagne dans les provinces de la Plata. En s'enfuyant du Nouveau-Monde, les Castillans avaient légué aux vainqueurs leur despotisme administratif et politique. La ville de Buenos-Ayres, fière d'avoir conquis son autonomie, trouvait néanmoins tout naturel de gouverner les provinces éloignées et de les faire obéir, comme elle avait été accoutumée à obéir elle-même. Devenue républicaine en apparence, grâce à une vague passion de liberté, à l'esprit d'imitation, aux ressentimens provoqués par la mère-patrie, la cité coloniale était encore tout imbue de préjugés monarchiques, et voulait à son tour jouer le rôle d'une métropole souveraine. Seul port commercial de la rive droite de la Plata et gardienne du fleuve, Buenos-Ayres avait la prétention de mesurer aux villes de l'intérieur leur pitance de liberté, comme elle leur envoyait leurs provisions de marchandises. Le rêve d'empire universel, qui avait si longtemps guidé la fatale politique des rois d'Espagne, dominait encore, à leur insu, les rebelles américains, et leur inspirait des mesures dictatoriales. D'ailleurs la religion catholique, hors de laquelle il n'y a point de salut, était restée la religion de l'état. Or, là où il n'existe qu'une église, absolue, intolérante, maîtresse des âmes, il ne doit non plus y avoir qu'un seul gouvernement, maître des corps, et toute rébellion est considérée comme une hérésie.

Lors de la révolution qui détacha Buenos-Ayres de l'Espagne, les populations des provinces de l'intérieur étaient moins intelligentes et moins instruites que celles de la capitale; plus fortement mélangées d'élémens indiens, elles subissaient avec moins d'impatience le régime infligé par les blancs espagnols, et n'avaient reçu des révolutions modernes de France et des États-Unis que des nouvelles

bien indécises et bien vite oubliées. Toutefois, lorsqu'elles se furent soulevées à l'appel de la grande cité du littoral et qu'elles eurent contribué, pendant plusieurs années de guerre, à la victoire commune et à l'expulsion définitive des armées espagnoles, elles se demandèrent si elles s'étaient déclarées indépendantes de la mère-patrie pour accepter tranquillement la souveraineté de Buenos-Ayres. Se croyant dignes de se gouverner elles-mêmes désormais, elles continuèrent contre des Américains la lutte commencée contre l'étranger, et pendant près d'un demi-siècle une guerre presque permanente a sévi sur divers points des contrées de la Plata. Souvent, il est vrai, les conflits étaient amenés en apparence par les faits les plus insignifians, mais en réalité la cause supérieure de ces événemens a toujours été l'antagonisme des principes : d'un côté l'unité monarchique, de l'autre l'autonomie républicaine.

En dépit des malheurs de toute espèce produits, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, par les soulèvemens, les incursions à main armée et les batailles sanglantes, les républiques de la Plata n'ont cessé, depuis la déclaration d'indépendance, de gagner en population et en richesse; mais ce n'est pas là une raison pour se refuser à voir combien ces guerres intestines ont été vraiment horribles. Dans la Confédération Argentine et dans la Bande-Orientale, les luttes ont trop souvent revêtu un caractère d'acharnement et d'atrocité qu'elles n'ont jamais eu dans les autres républiques hispano-américaines, et si l'on pouvait compter le nombre de ceux qui ont succombé durant les diverses révolutions de la Plata, on trouverait certainement un chiffre de morts très considérable. D'ailleurs c'est peut-être en grande partie à des raisons matérielles qu'il faut attribuer le caractère exceptionnel de sauvagerie qui a longtemps signalé la guerre dans ces contrées du continent colombien. En effet, les soldats, presque tous cavaliers, et depuis leur enfance habitués au maniement du cheval, s'enivrent facilement, comme les anciens centaures, par la rapidité même de leur course; les boules et le *lazo* au pommeau de leur selle, ils s'élancent dans les prairies à la poursuite de l'homme, et le chassent de la même manière qu'ils chasseraient le jaguar, l'autruche ou le taureau sauvage; puis, quand ils ont atteint leur adversaire, c'est avec un cri de joie qu'ils font tourbillonner au-dessus de leurs têtes le nœud fatal qui doit enserrer l'ennemi, l'enlever de sa selle et traîner le corps meurtri à travers les herbes de la pampa. Véritables enfans, féroces par insouciance, les *gauchos* se livrent aux joies de la course et de la lutte avec d'autant plus de fougue que l'homme leur sert de gibier. Il ne faut pas oublier non plus que le métier d'un grand nombre des Argentins et des Orientaux est de massacrer le bétail des *estancias*.

Habitués à « charcuter » (*carnear*), ainsi qu'ils le disent en leur langage pittoresque, se souvenant d'avoir jadis brûlé des milliers de moutons uniquement pour faire de la chaux, les pâtres transformés en soldats n'éprouvent aucune horreur à la vue du sang versé sur le champ de bataille, et plusieurs d'entre eux dépêchent sans remords l'ennemi tombé, comme s'ils ne voyaient en lui qu'un bœuf à dépecer. La nourriture exclusivement animale doit aussi contribuer pour sa part à la férocité de certains *gauchos* recrutés pour le service de l'armée. Récemment encore, le pain était inconnu dans les campagnes de la Confédération Argentine. Ne mangeant que de la chair, égorgeant eux-mêmes les animaux qui servaient à leur alimentation, les habitans de la pampa différaient à peine de leurs ennemis les Indiens Ranqueles; lorsque ceux-ci abattent une cavale, ils collent leurs bouches sur la plaie et boivent à longs traits le sang qui s'en échappe.

Quoi qu'il en soit de cette opinion au sujet de la déplorable influence exercée sur les destinées du pays par les mœurs des campagnards, il est certain que l'enfantement de la liberté a été des plus douloureux dans les républiques de la Plata, et malheureusement il reste encore beaucoup à faire pour que l'œuvre soit accomplie. Dès l'année 1811, quelques mois à peine après le commencement de la révolution, la guerre éclate entre Buenos-Ayres et le Paraguay. Les habitans de cette province repoussent l'armée des Argentins, puis ils revendiquent leur autonomie complète et se séparent des autres parties de l'ancienne vice-royauté pour se courber bientôt après sous la main de plomb du dictateur Francia. En 1814, la Bande-Orientale, qui n'a pas encore pu chasser les Espagnols de Montevideo, s'érige néanmoins en république indépendante de Buenos-Ayres, et Santa-Fé, Corrientes, Entre-Rios, Cordova, suivent son exemple. Le grand capitaine Artigas, se déclarant protecteur des peuples libres, tient à la fois la campagne contre les soldats étrangers et contre les partisans de la centralisation. L'anarchie règne dans les provinces : fédéraux et unitaires, blancs et Indiens, Espagnols du Pérou et Portugais du Brésil entrent dans la mêlée pour s'entr'égorger. A la vue de ce désordre général, de ce chaos sanglant auquel il ne savait porter aucun remède, le directeur Puyredon, épouvanté, désespéra de la patrie et noua secrètement des négociations avec l'étranger pour donner les provinces de la Plata soit à un prince brésilien, soit à un Bourbon d'Espagne; mais tel était son amour de la centralisation qu'il posait au roi futur la condition d'établir un pouvoir fort sur toute l'ancienne vice-royauté de la Plata. La trahison ayant été dévoilée à temps, Puyredon fut obligé de donner sa démission, et les quatorze provinces,

lasses à bon droit de la dictature de Buenos-Ayres, proclamèrent leur autonomie. Malheureusement les rancunes, les vengeances personnelles, les rivalités et l'inexpérience des hommes d'état perpétuèrent le désordre; les décisions du congrès unitaire de 1824 ne firent que l'aggraver, et l'exécution d'un gouverneur de Buenos-Ayres, Dorrego, vint mettre le comble à la fureur des partis. La guerre se propagea comme un incendie à travers toute l'étendue de la république, et pendant trois années, de 1829 à 1831, l'histoire des provinces de la Plata n'est autre chose que le récit d'affreux massacres.

Les fédéralistes l'emportèrent; mais dans la hideuse mêlée le sens des mots s'était perdu, et les chefs militaires, devenus par le droit de leur épée les interprètes de la constitution, répétaient par habitude ou par hypocrisie les cris de ralliement qui leur avaient mis les armes à la main. Le sanguinaire Rosas, maître absolu de la république et de la vie des citoyens, se disait toujours le représentant de l'idée de fédération, mais uniquement afin de pouvoir insulter ses ennemis comme « infâmes et immondes unitaires, » et les égorger avec impunité. Ayant à ses gages une bande d'assassins, il fait poignarder ou fusiller tous ceux qui le gênent, surtout les hommes d'intelligence; il ne respecte ni les frontières des états voisins, ni les traités en vigueur, ni la foi jurée; il se rit des menaces de la France et de l'Angleterre, et durant plus de vingt ans il garde la dictature sous prétexte de défendre la patrie contre les intrigues des partisans de la centralisation. Néanmoins bien des progrès s'étaient accomplis dans les esprits pendant ces vingt années : l'instruction, le commerce, l'industrie s'étaient développés; les populations, assistant de loin aux grands événemens de l'histoire contemporaine, avaient gagné en sens politique, et les Argentins réfugiés en France, au Chili, dans la Bande-Orientale, avaient utilisé leurs loisirs forcés pour étudier sérieusement les questions. Lorsque Rosas tomba, vaincu par Urquiza, l'un de ses anciens lieutenans, la conduite des vainqueurs témoigna des heureux changemens qui s'étaient opérés dans les mœurs et dans les idées depuis les grandes guerres civiles. De cette époque date une nouvelle ère pour la république argentine.

La nouvelle constitution fédérale, votée en 1853 par les députés réunis à Santa-Fé et légèrement modifiée en 1861, est sans aucun doute l'une des chartes nationales qui méritent le plus d'être étudiées par les hommes politiques. Ainsi que le porte le préambule, elle a pour but de « constituer l'unité de la nation, de maintenir la justice, de consolider la paix intérieure, de pourvoir à la défense commune, de travailler au bien-être général et d'assurer les bienfaits de la li-

berté, non-seulement aux citoyens et à leur postérité, mais aussi à tous les hommes du monde qui voudront habiter le territoire argentin. » Bien que par un article malheureux le gouvernement fédéral fasse une profession de foi catholique, apostolique et romaine, néanmoins il garantit à tous les habitans du pays, natifs ou d'origine étrangère, le libre exercice de leur culte; en outre il proclame la liberté du travail, du commerce et de l'industrie, l'inviolabilité des personnes et des biens, l'égalité devant la loi de tous les citoyens sans acception de couleur ni de race, le droit de publier ses idées par la voie de la presse, celui de s'associer, celui d'enseigner et d'apprendre. Quant aux diverses provinces de la Confédération Argentine, elles se gouvernent elles-mêmes; elles s'occupent de toutes les affaires locales, nomment leurs fonctionnaires, votent leur budget et rédigent leur propre constitution, qui devient valable après avoir été révisée par le congrès national et reconnue conforme aux principes républicains. Le gouvernement central, représentant le peuple tout entier, a seul le droit de battre monnaie, de déclarer la paix ou la guerre, de conclure des traités de commerce, d'établir des droits de douane, de fixer les limites des provinces, de s'occuper du progrès général par des travaux embrassant une étendue considérable de la république.

Tel est le système, imité en grande partie de celui des États-Unis, que les hommes politiques de la Plata ont adopté pour le gouvernement de leur pays. Il serait excellent, on peut le dire, si les diverses fractions de la république argentine s'y conformaient; mais il n'en est pas ainsi. Les anciennes rivalités de Buenos-Ayres et des états de l'intérieur subsistent encore, et deux fois déjà depuis la chute de Rosas, la grande cité du littoral, regrettant son ancienne suprématie, s'est séparée avec sa province du reste de la confédération. Jadis elle avait le monopole de tout le commerce extérieur, et les navires d'outre-mer ne remontaient pas au-delà de sa rade. Actuellement Buenos-Ayres, dépouillée du monopole exclusif, n'en est pas moins restée le grand entrepôt du commerce de la Plata : c'est elle qui reçoit presque toutes les marchandises d'Europe, du Brésil et des États-Unis, c'est elle qui prélève les impôts de douanes et qui en fait profiter le budget fédéral; malgré ses lourdes dettes, malgré son milliard de papier-monnaie, ne représentant plus que le vingt-cinquième de la valeur de l'émission, elle est tenue de verser dans le trésor national les sommes de plus en plus considérables qu'elle perçoit chaque année sur les articles d'importation. Ces questions d'intérêt se retrouvent au fond de toutes les discordes des provinces de Buenos-Ayres et des autres états de la république. Un grand nombre des habitans de la capitale subissent impatiemment le lien

qui les rattache aux populations moins riches de l'intérieur, et sous prétexte de je ne sais quelle liberté, ils réclament la jouissance exclusive de leur budget des douanes. Désireux de profiter eux-mêmes de tous les avantages du commerce, ils acceptent de très mauvaise grâce le fait désormais acquis de la libre navigation des rivières, et jettent des regards malveillans sur les jeunes cités qui grandissent aux bords de l'Uruguay et du Parana; ils voient des ennemis dans les négocians de Montevideo et des autres villes de la Bande-Orientale, et l'on dit même qu'ils s'opposent en secret à la fondation d'importantes colonies commerciales aux embouchures des rivières du sud, le Rio-Colorado et le Rio-Negro, dans la crainte que ces colonies ne deviennent un jour des rivales de Buenos-Ayres.

Lors de la dernière brouille de la capitale avec les provinces, celles-ci adoptèrent une loi frappant d'un droit supplémentaire de 18 pour 100 toutes les marchandises de provenance étrangère qui n'auraient pas été importées directement dans un des ports de la confédération. Cette mesure fiscale, qui causa le plus grand tort au commerce de Buenos-Ayres, pourrait être appliquée de nouveau dans des circonstances semblables, et la simple menace du rétablissement de ces droits différentiels suffit pour entretenir une irritation constante parmi les *porteños* (1). Pour apaiser les rancunes, il a fallu, dans un grand nombre de cas, abandonner le terrain des principes et recourir à des expédiens provisoires. Buenos-Ayres, qui est à la fois la grande cité commerciale et le siége du gouvernement, c'est-à-dire le New-York et le Washington de la république argentine, offre le triple caractère de commune, de capitale de province et de chef-lieu de la confédération; elle réunit en même temps dans ses murs une législature provinciale et le congrès de la nation, qui sont très souvent en désaccord sur des questions brûlantes. Eu égard à l'importance des sommes versées au trésor fédéral par la douane de Buenos-Ayres, cette ville s'est fait garantir le droit de prélever chaque année sur les ressources nationales une somme de 1,200,000 piastres fortes, c'est-à-dire exactement cent fois plus que l'allocation accordée à chaque province; mais ce privilége expire en 1865. Si l'on désire éviter quelque rupture, il faudra probablement se résoudre à un nouveau compromis en garantissant des subsides annuels à l'état de Buenos-Ayres et aux diverses provinces de la confédération. En outre plusieurs questions des plus graves, qui pourraient donner lieu à de dangereuses discussions, sont prudemment écartées. Ainsi le

(1) Habitans du port. C'est le nom qu'on donne dans toute l'Amérique espagnole aux citoyens de Buenos-Ayres.

gouvernement fédéral néglige de revendiquer comme terres publiques de vastes étendues que les états se sont appropriées, et n'ose faire constater par le cadastre la superficie du domaine territorial que possède la nation ; il préfère rester à ce sujet dans l'ignorance et rejeter sur l'avenir les difficultés du présent. De même, il a eu le tort de ne pas résoudre d'une manière définitive la question des limites entre la confédération et les républiques voisines, la Bolivie et le Paraguay. Les espaces en litige, c'est-à-dire le Gran-Chaco et les anciennes missions des jésuites, sont encore déserts et par conséquent ne profitent à personne; mais ils se peupleront tôt ou tard, et les causes de discorde, longtemps atténuées par des compromis et des traités provisoires, seront peut-être beaucoup plus difficiles à supprimer qu'elles ne le sont aujourd'hui (1).

Quoi qu'il en soit de tous ces germes de dissensions intestines, on ne saurait craindre aujourd'hui le retour des affreuses guerres civiles d'autrefois, car les élémens de désordre qui se trouvaient dans le sein de la république avant la dictature de Rosas n'existent plus aujourd'hui. Sous l'influence des institutions nouvelles, les mœurs sont devenues plus républicaines, les vieilles traditions de despotisme politique et religieux sont oubliées; l'instruction, qui commence à être généralement répandue, développe l'intelligence si rapide et si nette des Argentins, et lui donne de plus hautes ambitions. Les intérêts des diverses provinces, jadis presque complétement distincts, deviennent de plus en plus solidaires par le développement des relations et des échanges. La ville de Buenos-Ayres, à laquelle suffisait autrefois le commerce des cuirs, des suifs et de la chair de ses innombrables troupeaux, reçoit maintenant des provinces de l'intérieur des produits de toute nature, vins, fromages, blés, cuivres, minerai d'or et d'argent, bois de construction. Chaque groupe de population, qui, durant la génération précédente, en était réduit presque uniquement à ses propres ressources, se met en rapport avec les autres groupes et leur demande les objets qui lui font défaut. Des villes de commerce s'élèvent sur les frontières du Chili et de la Bolivie; l'exploitation des mines et les autres industries se développent; enfin l'agriculture, jadis presque rudimentaire, fait des progrès considérables. Transformant par leur travail les rives des fleuves, les vallées des montagnes, tous les districts faciles à arroser, les cultivateurs marchent à l'encontre les uns des autres à travers la prairie et la conquièrent pas à pas sur les *gauchos*. Les mœurs s'adoucissent grâce à des occupations moins barbares, à une alimentation plus saine. En passant par degrés de

(1) Profitant de la guerre actuelle, le Paraguay revendique énergiquement la possession des territoires disputés.

la vie pastorale à la vie agricole, la nation argentine franchit l'étape la plus importante de la civilisation. Le temps n'est plus où les chasseurs d'abeilles de Tucuman et de Jujuy abattaient de grands arbres pour y recueillir un rayon de miel.

La vapeur, le grand agent de la transformation matérielle de l'Europe, accomplit également son œuvre dans les républiques de la Plata par le rapprochement des populations et le mélange des intérêts. Depuis quatorze ans déjà, un service régulier de bateaux à vapeur dessert les villes riveraines de l'Uruguay et du Parana, et maintenant ces cours d'eau sont tout aussi souvent agités par le mouvement des roues et des hélices que le sont nos grandes rivières d'Europe. Des vapeurs, pénétrant par le tortueux Vermejo jusqu'au milieu de la province de Salta, ouvrent un nouveau débouché aux produits des hautes vallées andines de la Plata et de la Bolivie. Le Paraguay lui-même a voulu se mettre en communication régulière et rapide avec le reste du monde, et l'Assomption est devenue le grand port d'attache des bateaux descendant d'un côté vers Buenos-Ayres et Montevideo, remontant de l'autre vers Albuquerque et Cuyaba. En temps de paix, ce n'est plus directement par les solitudes de l'intérieur du Brésil que Rio-Janeiro communique avec la province de Matto-Grosso, mais bien par l'estuaire de la Plata et les artères fluviales des républiques hispano-américaines : grâce à la vapeur, les voyageurs ne gagnent pas moins de quatre mois par cet énorme détour de 6,000 kilomètres, et n'ont pas à courir les dangers qui menaçaient leurs devanciers dans les forêts, les défilés, les marécages, et sur les rapides des torrens. La locomotive a également fait son apparition dans le Paraguay et dans les provinces argentines. L'Assomption a déjà son tronçon de voie ferrée, et bientôt elle sera reliée aux belles fonderies d'Ibicuy et à Villa-Rica, la seconde cité de la république. Buenos-Ayres, métropole de la Plata, est le point de départ de quatre chemins de fer, rayonnant au loin dans la pampa, vers tous les centres de population de la province. A l'ouest de l'Uruguay, une cinquième ligne de fer va prochainement contourner les rapides du fleuve et faciliter le transport des produits entre le pays des missions et l'Entre-Rios. Une autre voie ferrée, d'une bien plus grande importance que les précédentes, rattachera le port de Rosario, sur le Bas-Parana, à la cité de Cordova, qui peut être considérée comme le point central de la république (1). Dans un avenir prochain, ce chemin de fer sera le tronc commun de nombreux embranchemens se dirigeant à l'ouest et au nord-ouest vers toutes les villes considérables, de Mendoza à Santiago

(1) Les chemins de fer inaugurés ou en voie de construction dans le Paraguay et dans les provinces de la Plata ont une longueur totale de plus de 1,300 kilomètres.

del Estero et à Tucuman. Rien de plus facile que de poser des lignes de rails sur ces plaines presque unies, traversées déjà par les courriers et les diligences, sans qu'on ait eu besoin d'y tracer des routes. Au-delà se dresse la haute barrière des Andes; mais cet obstacle n'est pas infranchissable, et plusieurs ingénieurs, entre autres M. Meigs, à qui l'on doit la construction du beau chemin de fer de Valparaiso à Santiago, s'offrent à surmonter cette arête en faisant passer à 3,500 mètres de hauteur la voie de jonction entre les chemins de la république argentine et le réseau déjà si considérable du Chili. D'ailleurs les difficultés de la traversée des Andes, très sérieuses entre Mendoza et Santiago, sont presque nulles beaucoup plus au sud, entre le haut bassin du Rio-Negro et les colonies chiliennes de Valdivia et de Llanquihue. La grande Cordillère offre là plusieurs solutions de continuité, et même en un point elle livre passage à un affluent du Rio-Valdivia, prenant sa source sur le versant oriental, en pleine pampa de Patagonie. Nul doute que des voies ferrées ne traversent cette partie de la chaîne lorsque des centres de population de quelque importance s'y seront formés (1).

Les nouvelles routes amoindrissent de jour en jour l'espace, ce grand ennemi de la colonisation, et facilitent aux immigrans l'entrée des républiques de la Plata : à elle seule, la Confédération Argentine reçoit plus de colons que toutes les autres républiques hispano-américaines prises ensemble. Plus de douze mille étrangers débarquent chaque année à Buenos-Ayres et dans les autres ports de l'estuaire et du Parana. Ce sont des Basques espagnols et français, gens sobres, actifs, hardis et néanmoins pacifiques; des Italiens industrieux, habiles, âpres au profit; des Français, qui s'accoutument facilement aux mœurs du pays et deviennent en peu d'années de véritables Argentins; des Anglo-Saxons, des Irlandais, des Allemands, qui s'occupent de commerce, d'industrie ou d'agriculture, et se préparent résolûment à faire la prospérité de l'Amérique du Sud, comme leurs compatriotes ont fait celle du continent septentrional. Depuis le commencement de la guerre civile des États-Unis, un certain nombre de planteurs américains se sont également dirigés vers Buenos-Ayres, pour appliquer à l'élève des bestiaux et à la culture du cotonnier l'esprit d'initiative et le bon sens pratique qui les distinguent. C'est là un mouvement de la plus haute importance, car il ne peut manquer de créer des relations politiques et commerciales de plus en plus suivies entre la grande république américaine et ses sœurs moins puissantes des bords de la Plata. Il faut remarquer aussi que les immigrans ne s'arrêtent

(1) Le passage le moins élevé de la chaîne a 530 mètres d'altitude, d'après M. Guillermo Cox.

pas tous, comme autrefois, dans les villes du littoral; mais parmi ces nouveaux venus, il en est des milliers qui gagnent les provinces de l'intérieur, Santa-Fé, San-Luis, Cordova, Tucuman, et l'on en trouve maintenant jusque sur les frontières de la Bolivie. D'ailleurs ce n'est plus seulement par le Rio de la Plata, c'est aussi par les cols des Andes que les provinces argentines reçoivent un contingent annuel de nouveaux citoyens. Les vallées du Chili étant relativement beaucoup plus peuplées que celles du versant opposé, un mouvement d'émigration de plus en plus considérable se porte, dans la direction de l'est, à travers la Cordillère : il est même probable que dans un avenir prochain, lorsque les immenses richesses minières de Famatina, de San-Juan, d'Uspallata, seront mieux connues et d'un accès plus facile, l'émigration chilienne prendra les proportions d'un véritable *exode*, semblable à celui qui entraîna jadis des populations entières vers les *placers* de la Californie.

Les hommes d'état de la Confédération Argentine et des républiques limitrophes, comprenant parfaitement que tous les colons laborieux sont de véritables bienfaiteurs publics, font de grands efforts pour assurer à leur pays les avantages d'une immigration régulière et considérable. D'importantes colonies ont été fondées, et dans le nombre plusieurs ont admirablement réussi, entre autres celle de San-José, dont les terres ont été concédées par le général Urquiza et que dirige un exilé français, M. Alexis Peyret. Avant que la guerre civile éclatât dans la Bande-Orientale, diverses colonies d'Allemands, de Suisses, de Vaudois, avaient été récemment établies sur divers points du pays et prospéraient à souhait. Un consul allemand de l'Uruguay, M. Sturz, que ses compatriotes vénèrent à juste titre en souvenir de sa lutte de vingt années contre les marchands brésiliens de chair humaine, s'était mis à la tête d'une grande entreprise de colonisation, et plusieurs groupes d'agriculteurs se préparaient à partir pour Montevideo, lorsque les incursions de Florès ont arrêté pour un temps le mouvement d'émigration. Ce n'est là qu'un simple rétard, et d'ailleurs la Bande-Orientale ne peut manquer, aussitôt après la guerre, de profiter d'un certain reflux de ce grand courant qui porte chaque année des milliers d'Européens dans la confédération voisine. Peu à peu les habitans des deux pays gagneront en amour du travail et en industrie par le croisement avec les nouveaux venus : ceux-ci, apportant dans chaque ville des idées ánalogues et des intérêts identiques, aideront bien plus que les voies de communication faciles à relier les uns aux autres les groupes épars, à calmer les vieilles haines de famille, à corriger les mœurs sauvages des indigènes. Par leur seule présence, les étrangers contribueront puissamment à consolider l'unité nationale.

III.

Ainsi les divers changemens accomplis de nos jours dans les contrées de la Plata donnent complétement tort aux pessimistes. Ceux-ci prédisaient naguère la désorganisation sociale du pays et niaient la possibilité d'un accord entre l'autonomie des provinces et l'intégrité de la nation; on peut reconnaître aujourd'hui qu'en dépit de toutes les révolutions locales les républiques du bassin de la Plata ont en elles-mêmes assez de vitalité pour surmonter à la longue les élémens de désordre qui se trouvent dans leur sein. Les ennemis de l'intérieur, l'ignorance, la superstition, la barbarie native, seront vaincus. Quant aux ennemis du dehors, ils ont été jusqu'à ce jour moins redoutables, car depuis la guerre de l'indépendance contre les Espagnols la république argentine et le Paraguay n'ont point eu à redouter d'invasion étrangère. Seule, la Bande-Orientale a eu beaucoup à souffrir des attaques des Portugais et des Brésiliens; son existence comme république indépendante a été supprimée une fois et souvent compromise. Néanmoins il est très improbable que le Brésil, ce pays de 8 millions d'habitans, sorte vainqueur de la lutte qu'il vient d'entreprendre contre le faible état voisin, dépourvu d'armée, de navires, de finances, et peuplé de 300,000 âmes à peine. C'est que l'Uruguay ne peut rester isolé : dût-il même succomber pour un temps, il représente contre la monarchie esclavagiste un principe qui est celui de toutes les républiques-sœurs du continent colombien. Entouré par un demi-cercle d'états qui se peuplent, s'enrichissent et se civilisent dans toutes leurs couches sociales beaucoup plus rapidement que lui, l'empire du Brésil ne sera certainement pas le plus fort.

Pendant les deux derniers siècles, et même au commencement du nôtre, les seules causes des guerres presque incessantes qui sévissaient sur les frontières entre les colons portugais et les descendans des conquérans espagnols étaient l'amour des combats, le désir du pillage, les haines de race et le conflit des intérêts commerciaux. Les Mamelucos de la province de Saõ-Paulo, terrible horde de cavaliers issue du croisement des Portugais et des Indiens Tupis, se distinguaient surtout dans ces luttes féroces, et sur divers points ils accomplirent avec tant d'acharnement leur œuvre de dévastation, que, parmi les territoires des missions et du Paraguay, dépeuplés par eux il y a plus de cent ans, plusieurs sont encore à l'état de solitudes. Sur les bords de l'estuaire de la Plata, la guerre avait son origine première dans les rivalités de commerce, les Portugais ayant le plus haut intérêt à s'établir solidement à l'embouchure de ce grand système fluvial, qu'ils considéraient comme leur

frontière naturelle. Dès l'année 1680, ils avaient bâti un fort à La Colonia, en face même de Buenos-Ayres, afin de prendre pied à l'entrée du domaine convoité. Expulsés de cette position, ils parvinrent à s'y retrancher de nouveau, et pendant près de cent années La Colonia fut le principal enjeu des guerres qui éclatèrent sous divers prétextes entre les Portugais et les Espagnols du Nouveau-Monde. Durant la grande lutte de l'indépendance, alors que l'armée castillane était enfermée dans Montevideo, les Portugais, réconciliés comme par miracle avec leurs ennemis héréditaires, accoururent à leur aide, et, désirant s'emparer eux-mêmes de la Bande-Orientale, feignirent de vouloir la conserver à la couronne d'Espagne.

A la suite des grands événemens qui amenèrent la transformation des anciennes colonies espagnoles en républiques indépendantes et détachèrent pacifiquement l'empire du Brésil du petit royaume de Portugal, les conflits qui ont eu lieu dans la Bande-Orientale entre les Hispano-Américains et les armées brésiliennes ont offert un caractère tout différent de celui que présentaient jadis les batailles entre colons espagnols et portugais : à l'insu de bien des hommes qui y prenaient une grande part, ces conflits étaient aussi les luttes de deux principes. En effet, les institutions du Brésil et celles des républiques limitrophes diffèrent sur plusieurs points de la manière la plus complète, et pendant les quarante dernières années la divergence n'a cessé de s'accroître. Dans les régions de l'empire peuplées ou simplement explorées, déjà presque toutes les propriétés appartiennent à des personnages décorés de titres nobiliaires et constituent d'énormes domaines dont les équivalens seraient regardés en Allemagne comme des états considérables. Le sol du pays se trouve entre les mains de seigneurs féodaux qui, ne cultivant point eux-mêmes de peur de se déshonorer, emploient le travail servile et font exploiter la terre par les nègres et les engagés. Ce que les Brésiliens appellent avec orgueil la grande culture (*lavoura grande*), c'est la mise en valeur de vastes domaines par un nombre considérable d'esclaves. Plus heureuses, les républiques voisines ne connaissent point cette grande culture et n'ont pas à en redouter les conséquences fatales. Il est vrai que dans les contrées de la Plata les riches éleveurs de bestiaux possèdent chacun des espaces de terrain de plusieurs lieues carrées; mais ces *estancias*, beaucoup moins étendues que les immenses domaines presque entièrement inutiles des grands seigneurs brésiliens, peuvent être aliénées, divisées en parcelles et graduellement transformées en campagnes agricoles que des paysans libres cultivent de leurs propres mains. L'esclavage, cette institution sur laquelle repose toute la société brésilienne, n'existe même plus dans la Confédération Argentine ni dans la Bande-Orientale. En 1843, les noirs de ce dernier état ont

été affranchis et déclarés citoyens pour aider à la défense du pays, et dix ans plus tard la constitution fédérale des états de la Plata rendit à la liberté les quelques nègres asservis qui se trouvaient encore sur divers points de la république. Même au Paraguay, cet état semi-républicain, semi-patriarcal, où le président élu gouverne despotiquement son peuple comme il le ferait d'une grande famille, tous les enfans d'une mère esclave deviennent libres à leur naissance, et la servitude s'éteint graduellement : les descendans des nègres importés par la traite se fondent peu à peu avec le reste de la population. En dépit de tous les obstacles apportés au développement de la liberté par les traditions que les jésuites et le gouvernement de Francia ont laissées dans le Paraguay, ce pays est de plus en plus entraîné vers les mêmes destinées que les autres républiques hispano-américaines; le contraste de ses institutions avec celles de l'empire du Brésil s'accuse plus nettement chaque année. Il n'est donc pas étonnant que dans la guerre actuelle le Paraguay se soit rangé du côté de la Bande-Orientale. A l'antagonisme des races, à la lutte des intérêts commerciaux et aux désirs d'agrandissement territorial s'ajoute maintenant une cause d'hostilité plus sérieuse.

Les premières années de l'existence du Brésil comme puissance indépendante furent remplies par une guerre acharnée pour la possession de la Bande-Orientale. En 1821, lors de la révolution de Rio-Janeiro, la place de Montevideo était occupée par des troupes portugaises qui la gardèrent pour le compte des Brésiliens; mais les Argentins, aidés par la population locale, se préparèrent bientôt à les en chasser. Les impériaux, battus dans plusieurs rencontres, furent presque complétement écrasés dans la vallée d'Ituzaingo, et, désormais incapables de tenir la campagne contre les paysans insurgés et l'armée de Buenos-Ayres, il ne leur resta plus qu'à se renfermer dans les murs de la ville, puis à se retirer après avoir reconnu l'indépendance de la nouvelle république. C'était en 1829. Quelques années plus tard, l'empire à son tour était menacé dans son intégrité territoriale. Les populations de la province méridionale de Rio-Grande-do-Sul se soulevèrent contre le gouvernement et proclamèrent leur autonomie républicaine. Défendu par quelques hommes héroïques, au nombre desquels se trouvait Garibaldi, l'état libre de Piratinim servit pendant neuf ans de boulevard à la Bande-Orientale; mais il finit par succomber dans cette lutte inégale contre toutes les forces du Brésil, et celui-ci put reprendre sa politique envahissante à l'égard de la république de l'Uruguay. Il est vrai qu'à cette époque les atrocités commises dans le pays par Manuel Oribe et les autres lieutenans de Rosas permettaient aux Brésiliens de se présenter comme des sauveurs. En 1851, ils s'allient avec le

général Urquiza et contribuent par leur présence au renversement de Rosas; mais ils ne se retirent point des bords de la Plata sans avoir stipulé une rectification de frontières qui leur donne des vallées fertiles et d'importantes positions stratégiques. Trois ans après, ils interviennent de nouveau sous prétexte de protéger les libertés du peuple contre les partis, et pendant près d'un an des troupes impériales maintiennent le colonel Venancio Florès sur le fauteuil présidentiel de la république.

Cet ancien président de l'Uruguay est le même Florès qui introduit de nouveau dans son pays les forces brésiliennes et les convie à dévaster les campagnes, à prendre les villes d'assaut, à passer les garnisons au fil de l'épée. Rude cavalier métis dont l'intrépidité est la seule vertu, Florès est un de ces chefs barbares que les déplorables guerres civiles de la Plata ont produits en si grand nombre depuis quarante années. Sans foi, sans pitié, sans morale, mais plein de la ruse et de l'astuce du sauvage, il invoque de son mieux le nom de la liberté; tout en prenant pour alliés les planteurs brésiliens, qui sont les plus grands ennemis des républiques espagnoles, il se pose en vengeur de la patrie outragée. D'ailleurs, il faut le dire, le parti *blanco,* qui gouverne maintenant l'Uruguay, et que Florès cherche à renverser, expie des torts bien graves. En 1857, les chefs de ce parti, dépourvus de tout bon sens politique, n'ont pas craint d'irriter les sentimens de la nation en faisant de magnifiques funérailles à ce féroce général Oribe, qui pendant tant d'années avait été le fléau de l'Uruguay. Quelques mois après, ces mêmes personnages ne voulurent pas reconnaître la capitulation accordée à une trentaine d'officiers supérieurs de l'armée rebelle des *colorados,* et ils les firent tous fusiller malgré la parole donnée par le général vainqueur. Ce sont là des crimes politiques dont le souvenir ne s'efface point, et qui sont toujours suivis d'une réaction. A la prise de Florida, petite ville devant laquelle plusieurs des siens étaient tombés, le général Florès n'a pas manqué d'ordonner à son tour des fusillades en évoquant le souvenir des victimes du Paso-de-Quinteros.

Il y a bientôt deux ans que le redoutable *caudillo* tient la campagne. En mai 1863, il traversa l'Uruguay non loin de la ville de Paysandu, et, pénétrant avec quelques Argentins dans la vallée du Rio-Queguay, il eut bien vite recruté parmi ses partisans un corps de hardis cavaliers. A la tête de ces *gauchos,* il parcourut ensuite le pays en proclamant la déchéance du gouvernement de Montevideo, en distribuant des titres aux hommes de son choix, en ravageant les propriétés de ses ennemis politiques. Rien de plus facile que son genre de guerre. Grâce à ses espions, il connaissait toujours d'avance le chiffre des troupes envoyées contre lui; lors-

qu'elles étaient peu nombreuses, il se mettait à leur poursuite et les forçait à la retraite; lorsqu'elles présentaient un effectif considérable, il se jetait dans les vallons les plus reculés et disparaissait pour tomber à l'improviste sur un autre point. Ses cavaliers trouvaient toujours dans les *estancias* des chevaux frais et des vivres en abondance; parfois aussi ils entraient au galop dans les petites villes non garanties contre un coup de main, et se donnaient le plaisir d'y constituer un simulacre de gouvernement en attendant que l'approche de l'ennemi fût signalée. Ainsi conduite, la guerre civile ne faisait verser que peu de sang, mais elle n'en portait pas moins le plus grand tort à la prospérité de la république. Les campagnes étaient graduellement dévastées, les relations commerciales étaient rompues, les rouages de l'administration cessaient de fonctionner, et les progrès si remarquables que la nation avait faits depuis 1858 étaient arrêtés soudainement.

Pendant les premiers mois de cette guerre civile, le général Florès ne cessa de recevoir des armes, des munitions et des renforts par la rive argentine de l'Uruguay, et l'on a même de graves raisons pour soupçonner le gouvernement de Buenos-Ayres de s'être laissé entraîner par un sentiment de rivalité commerciale à l'égard de Montevideo et d'avoir fermé l'œil sur ces menées. Toutefois, le concours des *colorados* de la Plata étant fort gêné par les garnisons établies dans les villes de la côte, c'est principalement sur le Brésil que dut s'appuyer Florès. Par les confins de la province de Rio-Grande, des aventuriers en foule sont venus se joindre à la petite armée du *caudillo* et prendre part à ces expéditions de rapine, connues dans le pays sous le nom singulièrement expressif de *californies*. C'est que, par le pillage des fermes de l'Uruguay, la richesse s'acquiert bien plus facilement que par l'exploitation des mines d'or de la Sierra-Nevada et des Montagnes-Rocheuses. Celui qui a le bonheur de n'être pas atteint d'une balle dans quelque escarmouche s'enrichit à peu de frais. Après une course joyeuse à travers les campagnes, il revient en poussant devant lui des troupeaux de bœufs et des bandes de chevaux qui ne lui ont rien coûté; bien plus, il a la chance de ramener des nègres et des négrillons qu'il pourra vendre à beaux deniers comptans sur les plantations brésiliennes.

Ces excursions de brigandage sont donc aussi de véritables opérations de traite, et c'est là précisément ce qui les rend légitimes aux yeux des planteurs du Rio-Grande. L'institution de l'esclavage ayant été plusieurs fois menacée dans cette province, les propriétaires s'y cramponnent d'autant plus fortement, comme à un dogme d'ordre social. Pendant la durée de la république de Piratinim, un grand nombre de noirs furent émancipés, à cause de leurs services

militaires, soit par les maîtres eux-mêmes, soit par les envahisseurs; en outre, les liens de la servitude se relâchèrent pour tous les esclaves, et si les impériaux n'eussent triomphé des populations insurgées, nul doute que la liberté des hommes de couleur n'eût été proclamée comme dans les républiques voisines. Depuis cette époque, le prétendu principe de l'esclavage a été affirmé de nouveau dans toute sa rigueur; mais les noirs, accoutumés à une liberté relative, et comparant leur situation à celle de tous leurs frères affranchis, ne veulent plus travailler avec la même docilité qu'autrefois: ils résistent ou s'échappent. Des milliers d'entre eux se sont réfugiés dans l'Uruguay, et bien que là aussi il existe de honteuses lois pour l'extradition des esclaves fugitifs, cependant la plupart de ces hommes, protégés par le sentiment public, sont devenus citoyens et propriétaires. C'est là, dans l'opinion des planteurs du Rio-Grande, un scandale qui doit cesser à tout prix. Sous leur haut patronage ou même sous leur direction, des bandes armées ont plus d'une fois violé le territoire de la république pour y capturer des hommes libres et les ramener comme esclaves dans les fermes brésiliennes. Des propriétaires plus hardis se sont même installés en plein territoire de la Bande-Orientale, et là, sur un sol déclaré libre par la constitution, ils ont énergiquement affirmé leur droit à la possession de bétail humain : ils possèdent, en violation des lois, de 15 à 18,000 esclaves dans la république de l'Uruguay. On le voit, c'est à 7 ou 8,000 kilomètres de distance, et dans un autre hémisphère, la contre-partie exacte de ce qui se passait, avant la guerre civile de l'Amérique du Nord, sur les frontières des états libres et des états esclavagistes. La grandeur des événemens ne doit point se mesurer au chiffre de la population entraînée dans le conflit, mais bien à l'importance des principes qui se débattent.

Dès le commencement de la guerre civile, le planteur Souza Netto, le plus puissant de ces propriétaires brésiliens qui se sont établis sur les terres de l'Uruguay, fit alliance avec l'envahisseur Florès et lui envoya des secours de toute nature. Grâce à cet appui, les bandes rebelles, sans cesse recrutées, trouvaient des bases d'opérations dans toutes les *estancias* de la frontière : là elles se massaient ou s'éparpillaient à leur gré; tantôt elles s'unissaient en vrais corps d'armée pour surprendre l'ennemi et se lancer jusque dans le voisinage de Montevideo, tantôt elles disparaissaient pour aller se reformer plus loin et reprendre l'offensive. De leur côté, les planteurs brésiliens pouvaient à leur guise accroître le nombre de leurs esclaves, arrondir leurs domaines aux dépens des *estancias* voisines, et faire soigneusement brûler tous les titres de propriété, tous les registres du cadastre dans les villes capturées. C'était déjà là un grand triomphe; mais il s'agissait de le faire justifier par le

gouvernement brésilien lui-même en l'entraînant de gré ou de force dans la querelle. Le planteur Netto, qui est également général, parla, dit-on, en termes menaçans; il évoqua les souvenirs de la république de Piratinim, et déclara que, si l'empire ne voulait pas le soutenir dans cette lutte, il saurait bien faire la guerre à lui tout seul en lançant un appel direct aux populations et en proclamant l'autonomie du Rio-Grande. D'ailleurs ce langage n'avait probablement d'autre but que d'emporter de force l'assentiment du trop scrupuleux empereur dom Pedro, car le général Netto et ses partisans pouvaient compter d'avance sur la complicité de la puissante aristocratie qui tient dans ses mains les destinées du pays. En effet, loin de blâmer les sujets brésiliens qui, au mépris de la neutralité, avaient envahi la Bande-Orientale, on leur donna raison sur tous les points, et tandis qu'on laissait se commettre cette agression inique, le conseiller d'état Saraiva se rendait à Montevideo sur un navire de guerre pour demander réparation d'une longue série de crimes commis par des Orientaux et restés impunis. Six jours seulement étaient accordés au gouvernement de l'Uruguay pour qu'il répondît à l'*ultimatum* du Brésil.

Ces divers griefs, dont plusieurs remontaient à douze années, reposaient sans doute en grande partie sur des faits authentiques, car malheureusement bien des meurtres, bien des attentats de toute nature sont commis chaque année sur la frontière indécise de l'Uruguay, que se disputent les propriétaires d'esclaves et les cultivateurs libres, et que traversent incessamment des contrebandiers, attirés au Brésil par l'énormité des droits d'entrée (1). Toutefois le gouvernement de la Bande-Orientale répondit au conseiller Saraiva en lui présentant à son tour une interminable liste de griefs contre l'empire. Il releva surtout le crime de violation de territoire dont se rendaient coupables le général Netto et ses bandes, composées pour la plupart de gens qui avaient reçu en qualité de colons l'hospitalité de la république, et qui en avaient profité pour y rétablir l'esclavage et pour fonder un état dans l'état.

L'envoyé brésilien ne chercha point à nier le fait imputé à ses compatriotes; mais il n'en demanda pas moins de fortes indemnités, ainsi que la destitution immédiate de plusieurs personnages considérables, et se retira en déclarant que, si satisfaction n'était point

(1) Dans la Bande-Orientale, les droits de douane ne dépassent pas de 12 à 15 pour 100 sur les divers articles d'importation, tandis que dans l'empire voisin ils sont en moyenne au moins trois fois plus considérables. Aussi le commerce extérieur de l'Uruguay atteignait-il avant la guerre la somme relativement énorme de 180 millions de francs. Toute proportion gardée, c'est un mouvement d'échanges quatre fois supérieur à celui de la France.

donnée à ses demandes, le Brésil userait de représailles. Certes c'était choisir un singulier moment pour réclamer de l'argent et des destitutions en masse que de se présenter justement à l'époque où la république était dépourvue de toutes ressources financières, et manquait d'officiers pour se défendre contre les rebelles et contre les Brésiliens eux-mêmes. Il est difficile de voir dans cette conduite autre chose qu'un abus prémédité du droit de la force, abus d'autant plus répréhensible que tout récemment encore le Brésil avait eu, dans ses relations diplomatiques avec l'Angleterre, le triste rôle du faible et de l'outragé. L'empire sud-américain se plaint des procédés de la Grande-Bretagne à son égard, mais il agit avec bien plus de violence encore contre l'Uruguay; il envoie un député au congrès colombien du Pérou, afin d'empêcher désormais toute intervention de l'Europe dans ses propres affaires, mais il intervient lui-même injustement dans celles d'un pays voisin; il se plaint au monde entier qu'un navire des États-Unis ait capturé nuitamment un corsaire confédéré dans le port de Bahia, et il ne craint pas, en temps de paix, de faire canonner une flottille et réduire des villages en cendres; faible, il se révolte contre la loi du plus fort, mais afin de l'appliquer à de plus faibles que lui. C'est là une attitude peu honorable, et qui ne sera point oubliée par les ennemis de l'empire.

Ainsi que l'avait annoncé M. Saraiva, des forces brésiliennes sont entrées dans les eaux de la Plata et du fleuve Uruguay pour exercer officiellement leur mission de représailles. Au mois d'octobre 1864, le baron de Tamandaré, commandant en chef de l'escadre impériale, se présenta devant Montevideo en proclamant qu'il avait reçu l'ordre de conquérir, avec l'aide des troupes de terre, tout le territoire de l'Uruguay situé au nord du Rio-Negro, c'est-à-dire environ la moitié du sol de la république. En même temps il annonçait aux ministres étrangers qu'il exercerait le droit de visite sur tous les navires de commerce voguant dans l'estuaire de la Plata; mais cette prétention fut accueillie comme elle devait l'être. Les ministres européens, qui représentent dans l'Uruguay près de 100,000 étrangers possédant à eux seuls les neuf dixièmes de la fortune du pays, ne pouvaient permettre que les intérêts d'une population si nombreuse fussent compromis par de véritables mesures de guerre déguisées sous le nom de représailles. En termes concertés d'avance et presque identiques, ils se refusèrent énergiquement à reconnaître le droit de visite que s'arrogeait le baron de Tamandaré, et déclarèrent que leurs gouvernemens respectifs « sauraient apprécier jusqu'à quel point la responsabilité des préjudices occasionnés devrait retomber sur le Brésil. » Battu sur le terrain diplomatique,

il ne restait plus à l'amiral brésilien que de s'entendre avec Florès pour accomplir les conquêtes annoncées d'avance avec tant de fracas; mais jusqu'à présent il n'a point encore eu l'occasion de tenir sa parole et de se couvrir de gloire. Il a pourchassé quelques embarcations de guerre du gouvernement oriental, gêné la navigation sur les côtes de la république et bombardé en vain pendant un jour la ville importante de Paysandu. Cette place, située sur une haute berge de l'Uruguay, n'avait d'autres fortifications que des barricades improvisées. Après avoir subi le feu de toute l'escadre brésilienne, elle fut attaquée d'un côté par l'armée de Florès, de l'autre par les troupes de débarquement; mais la garnison, que commandait un officier connu par sa bravoure, le colonel Leandro Gomez, repoussa tous les assauts, après avoir fait perdre à l'ennemi plusieurs centaines d'hommes. Les commandans des escadres étrangères envoyées en observation dans le Rio de la Plata intervinrent pendant la nuit pour empêcher l'amiral brésilien de renouveler le bombardement.

Les choses en sont là. Les vaisseaux du baron de Tamandaré continuent de croiser dans les eaux de la Bande-Orientale, Florès et ses cavaliers brésiliens harcèlent toujours les troupes de la république, et le général Souza Netto s'empare, à titre de représailles, des *estancias* les plus riches de la contrée. Peu soucieux de sa dignité, l'empire du Brésil ne craint pas de s'allier à un simple rebelle, et, sans avoir fait la moindre déclaration d'hostilités, il prend part à une guerre atroce contre un pays dont il a lui-même solennellement garanti l'indépendance. Voici pourtant que se forme un nouvel orage. Le président du Paraguay, qui depuis longtemps protestait contre les tentatives de conquête des planteurs brésiliens, intervient à son tour par la force. Il confisque les bateaux à vapeur du Brésil, remet ses passeports au ministre de dom Pedro, envahit les territoires contestés qui s'étendent au nord de la république, accueille les noirs fugitifs des provinces voisines, pour les mettre immédiatement à l'œuvre, comme travailleurs libres, sur le chemin de fer de Villa-Rica, et se prépare à émanciper tous les esclaves des planteurs de Matto-Grosso. C'est là une puissante diversion en faveur de la Bande-Orientale, et désormais le grand empire, qui ne daignait pas même déclarer la guerre au faible état de l'Uruguay, n'a pas trop de toutes ses ressources en hommes et en argent pour reconquérir ses communications fluviales avec les provinces de l'intérieur et mener de front d'immenses opérations stratégiques sur une frontière de plus de 3,000 kilomètres. La situation deviendrait bien plus grave encore, si les populations de l'Entre-Rios, du Corrientes ou celles de toute la république argentine se laissaient en-

traîner dans la guerre par haine de race contre les Brésiliens et par sympathie d'origine pour les habitans de la Bande-Orientale. Si les hommes d'état de la confédération désirent la paix, il leur sera certainement bien difficile de contenir l'exaspération populaire qui se manifeste de plus en plus fortement contre l'ennemi traditionnel des colonies hispano-américaines.

La crise est d'autant plus sérieuse pour les états de la Plata, qu'elle pourrait tôt ou tard se compliquer des questions d'autonomie provinciale et de centralisation politique qui n'ont pas encore été nettement résolues. Toutefois cette crise ne saurait être fatale, et retardera seulement la prospérité des trois républiques, car lorsque celles-ci étaient beaucoup moins fortes qu'elles ne le sont aujourd'hui, elles ont heureusement résisté à des causes de désorganisation bien plus grandes. C'est pour le Brésil surtout que la guerre soulevée par lui peut devenir redoutable. Dans cette lutte contre les états hispano-américains, le gouvernement de Rio-Janeiro n'a pas même la prépondérance de la force matérielle. Avec son armée de 20 à 25,000 hommes, répartis sur la moitié d'un continent, avec son budget, qui n'est jamais en équilibre et qui vient de subir les conséquences d'une effroyable crise financière, le Brésil n'est peut-être pas même en état de se mesurer victorieusement contre un seul de ses adversaires, la république du Paraguay, qui n'a pas un centime de dette nationale (1), et dont l'armée, recrutée dans une population docile et relativement très compacte, offre une grande solidité. Si la guerre devient sérieuse, nul doute que l'armée du président Lopez ne puisse s'emparer du riche district de Cuyaba, aussi vaste que tout le Paraguay : c'est là un territoire que les impériaux ne peuvent défendre à cause de la difficulté des communications par terre, car il leur faudrait marcher pendant des mois entiers pour s'y rendre à travers les solitudes. D'ailleurs il ne faut pas oublier que, même dans le Rio-Grande, l'armée brésilienne aura le désavantage de combattre aux extrémités de l'empire ; sur cette partie du sol national, elle n'aura pas moins d'obstacles à surmonter qu'en plein pays ennemi.

Quant à la force que donnent les mœurs et les institutions politiques, elle n'est pas non plus du côté de l'oligarchie brésilienne, classe encore barbare, comme l'aristocratie russe, malgré son vernis de civilisation. Il est vrai qu'elle se vante de représenter le principe d'ordre en s'emparant des *estancias* et en bombardant les ports

(1) Alors que tant de gouvernemens vivent d'emprunts, l'état du Paraguay est assez riche pour se faire prêteur : moyennant 6 pour 100 d'intérêt, il avance de petites sommes à tous les particuliers qui en ont besoin.

de la république orientale; mais elle ne peut dire qu'elle soutient le même principe contre l'état du Paraguay, qui n'a jamais eu de révolution à traverser. En tout cas, il est certain que dans le conflit actuel ce sont les républiques hispano-américaines qui défendent la dignité du travail, le droit à la propriété du sol, la fraternité des races, la liberté des cultes, le respect des colons étrangers. D'un côté, l'esclavage des noirs règne encore dans toute sa laideur, et la société reste divisée en classes ennemies; de l'autre côté, les habitans, d'origine diverse, sont tous devenus des hommes libres et se fondent graduellement en un même peuple. Au Brésil, les crises intérieures par lesquelles toute nation doit passer pour se constituer définitivement ne sont point encore accomplies; dans les républiques limitrophes, ces crises sont déjà presque terminées. Les sociétés hispano-américaines marchent à l'unité, tandis que les populations brésiliennes sont entraînées vers une désorganisation sociale et politique par le régime de l'esclavage et des grandes propriétés domaniales. Quelles que soient les péripéties de la lutte, et dût même la Bande-Orientale être conquise pour un temps, il n'y a donc pas lieu de craindre que dans le continent du sud l'empire esclavagiste soit plus heureux que ne l'ont été les états confédérés dans le continent du nord. Après cette guerre de titans dont le résultat final sera le triomphe de la liberté dans les États-Unis, le débile empire du sud n'aura point la triste gloire de rétablir l'esclavage sur les bords de la Plata. Le Brésil n'imposera point ses institutions aux pays voisins, mais au contraire il les perdra lui-même pour se régénérer, et la guerre qui sévit dans l'Uruguay sera probablement le premier acte du grand drame. De leur côté, les républiques de la Plata, favorisées entre toutes les contrées de l'Amérique, continueront de développer leurs richesses et leurs élémens de civilisation, elles deviendront de plus en plus une patrie commune appartenant à l'humanité tout entière, et, réunies un jour à leurs sœurs les autres républiques latines, elles pourront enfin jouer un rôle non moins grand que celui des états anglo-saxons de l'Amérique du Nord. En prévision de cette destinée, qu'elles sachent s'en rendre dignes.

ÉLISÉE RECLUS.

SAINT IRÉNÉE

ET

LES GNOSTIQUES DE SON TEMPS

I. *Irenæi episcopi lugdunensis contra omnes hæreses Libri V* (*Les Cinq Livres d'Irénée, évêque de Lyon, contre toutes les hérésies*), etc., édition critique publiée par le Dr A. Stieren. — II. *Des Heiligen Irenæus Christologie im Zusammenhang mit dessen theologischen und anthropologischen Grundlehren* (*Christologie de saint Irénée mise en rapport avec ses principes théologiques et anthropologiques*), par L. Duncker. — III. *Christliche Gnosis* (*La Gnose chrétienne*), par F.-C. Baur.

La personne d'Irénée, évêque de Lyon à la fin du IIe siècle de notre ère, sans avoir l'originalité ni l'attrait d'autres grandes figures de la chrétienté primitive, n'en est pas moins des plus intéressantes pour l'historien de l'église ou de ses dogmes. L'influence qu'il a exercée, son origine orientale, son ministère en Occident, sur le sol même de la France, la part qu'il prit aux divers mouvemens de ce mystérieux second siècle, naguère encore si rebelle aux efforts tentés par la critique pour lui arracher ses secrets, tout cela contribue à lui assigner dans l'histoire religieuse ce haut rang que probablement sa valeur personnelle ne lui eût pas donné d'atteindre. La rareté des documens contemporains de son grand ouvrage contre les gnostiques fait que, pour la postérité, Irénée occupe le centre de la situation théologique de son époque, du moins en Occident, et de même qu'il était l'un des pères les plus cités de l'ancienne théologie, de même il est un de ceux que la critique

moderne a le plus étudiés. On peut s'en convaincre en voyant l'importance attribuée à ses écrits dans les savantes recherches de la théologie allemande de notre temps. L'école de Tubingue surtout, son fondateur F.-C. Baur en tête, les a soumis à une analyse persévérante. C'est principalement comme adversaire des gnostiques, ces étranges rêveurs du II[e] siècle, qu'Irénée intéresse la critique moderne, et qu'il nous renseigne sur l'état réel de l'église dans ces temps primitifs dont l'éternelle illusion des sociétés vieillies a fait trop facilement un âge d'or. Le gnosticisme lui-même est un phénomène trop curieux, trop unique, pour ne pas fixer à son tour l'attention du public, toujours plus nombreux, qui a pris goût à l'histoire religieuse et spécialement à celle des origines chrétiennes. Nous ne séparerons pas ce que l'histoire a réuni, et nous parlerons également d'Irénée et des gnostiques. Le sujet ainsi compris permet d'ailleurs d'entrer dans quelques détails sur les commencemens du christianisme dans les Gaules.

I.

La ville de Lyon ou plutôt de *Lug-Dunum* (*mont* ou *château de Lucius*) était déjà une cité importante au II[e] siècle de notre ère, bien qu'elle n'eût été fondée que quarante et un ans avant Jésus-Christ par le lieutenant de César, Lucius Munatius Plancus. La position magnifique de la nouvelle ville, assise sur deux fleuves, au pied d'une côte escarpée, non loin des Alpes et pourtant déjà en pleine Gaule, cette position, qui l'avait désignée aux conquérans de nos pauvres et héroïques ancêtres comme le point stratégique par excellence d'où l'on pouvait tenir en respect la contrée tout entière, lui avait valu, sous Auguste, l'honneur d'être érigée en capitale de l'immense province qui coupait en diagonale tout le pays gaulois. Le neveu de César lui accorda de grands priviléges, institua des foires qui ne tardèrent pas à devenir très fréquentées, et la reconnaissance des Lyonnais lui fit en retour hommage d'un temple qui devint en quelque sorte le centre religieux des Gaules romanisées, car soixante peuplades gauloises voulurent concourir à la construction de cet édifice. Caligula et Claude naquirent à Lyon, et favorisèrent aussi beaucoup leur ville natale; le dernier lui accorda même les priviléges d'une colonie romaine. Détruite ou à peu près sous Néron par un tremblement de terre, la ville fut rebâtie presque immédiatement, et sous Trajan elle s'enrichit d'un monument dont il ne reste que le nom transformé, mais qui paraît avoir été magnifique, le *Forum de Trajan*, appelé plus tard le *Forum Vetus*,

aujourd'hui *Fourvières.* Depuis lors, et jusqu'au rude châtiment que Septime-Sévère lui infligea l'an 197, pour la punir d'avoir embrassé le parti de son compétiteur Albinus, la cité lyonnaise jouit d'une prospérité continue et ne cessa de grandir. Ce fut d'ailleurs, comme tout l'atteste, une période de grande prospérité matérielle pour la Gaule entière.

Cependant en l'an 177 Lyon fut le théâtre de scènes affreuses. Le christianisme avait fait dans les Gaules une entrée tardive et qui a lieu de surprendre quand on pense aux rapports étroits de la nation conquise avec la ville impériale, où de si bonne heure une florissante communauté chrétienne s'était spontanément formée avant la venue d'aucun apôtre et par la simple rencontre de chrétiens venus des provinces orientales. Tout donne lieu de croire que ce furent aussi des Orientaux plutôt que des missionnaires italiens qui implantèrent la foi nouvelle dans les Gaules vers le milieu du IIe siècle, d'abord à Vienne, l'ancienne capitale allobroge, devenue aussi chef-lieu de province et centre politique important, puis ou presque simultanément à Lyon. Pothin, l'*aimable*, le premier évangélisateur des Gaules dont la tradition se souvienne, et qui dut commencer ses travaux vers le milieu du IIe siècle, porte un nom grec. Sur douze noms propres de chrétiens lyonnais que nous a conservés l'intéressante lettre écrite par l'église de Lyon à ses sœurs d'Asie après les événemens de l'année 177, nous trouvons un Attale de Pergame, un Alexandre de Phrygie, un Irénée de Smyrne ou du voisinage, des noms qui ne sont ni gaulois, ni latins, mais purement grecs, tels que Bibliade et Alcibiade. Irénée se félicite quelque part dans ses écrits de ce que le régime impérial permet de voyager en toute sécurité d'un bout à l'autre de ce qu'on appelait alors le monde : si le commerce et l'administration en eussent seuls profité, il est douteux que l'évêque de Lyon eût si complaisamment relevé cet avantage. Enfin, sans appartenir au montanisme exagéré (1), les chrétiens de Lyon du IIe siècle ne laissent pas de partager le point de vue essentiel et d'employer les expressions favorites de cette tendance extatique dont l'Asie-Mineure était le foyer proprement dit. En Asie toutefois, les choses étaient beaucoup plus avancées, et l'épiscopat se voyait forcé de recourir aux mesures les plus énergiques pour éliminer entièrement ce levain rétrograde et compromettant.

Cette action de l'Asie chrétienne mérite qu'on s'y arrête. On ne se rend pas assez compte d'ordinaire du rôle prépondérant de l'Orient grec dans la propagation du christianisme en Occident.

(1) Voyez sur cette tendance exaltée et rigide la *Revue* du 1er novembre 1864.

Quand on pense que le grec fut à Rome, aussi bien qu'ailleurs, pendant près de trois siècles, la langue de l'église, qu'en Gaule même le christianisme fut apporté par des Grecs et prêché en grec, on serait tenté de croire que le miracle de la Pentecôte consista bien moins à faire annoncer l'Évangile dans toutes les langues de la terre qu'à soumettre toutes ces langues à la suprématie religieuse de la langue évangélique par excellence. On peut voir dans Tertullien par exemple que, même en parlant latin, les chrétiens d'Occident mettaient une sorte d'amour-propre à introduire des mots grecs dans leur langage religieux. C'était un petit pédantisme assez semblable à celui qui pousse parfois des philosophes français à semer de mots germaniques notre clair et doux idiome. On ne reculait pas même devant les difficultés de la prononciation, et Tertullien, qui aime à ridiculiser ses adversaires, se moque des efforts malheureux que faisaient les unitaires de langue latine, fort nombreux au IIe siècle, pour prononcer le *ch* grec dans le mot *monarchia* (monarchie divine) qui leur servait d'étendard (1). Pour lui, qui ne croit pas nier l'unité divine en affirmant qu'à côté de Dieu le Père il existe deux autres Dieux personnels émanés de son essence, il cherche aussi un mot grec qui ne soit pas trop difficile à prononcer, et le trouve dans l'expression d'*œconomia* (disposition ou plutôt distribution de l'être divin), pour lequel des équivalens latins ne lui eussent pas fait défaut, si, pour l'amour du grec, il n'avait pas mieux valu s'en passer.

Pour revenir à Lyon, la communauté chrétienne, ayant pris quelque consistance, ne tarda pas à souffrir de la malveillance populaire. On commença par chasser les chrétiens des bains et des places publiques; puis on les hua dans les rues, on les poursuivit à coups de pierre; enfin les autorités locales, partageant ou voulant flatter le préjugé des classes inférieures, en firent jeter un certain nombre en prison. Des rumeurs sinistres, provenant sans doute de quelqu'une de ces absurdes interprétations que le vulgaire aime toujours à donner aux rites les plus innocens d'une religion inconnue, des accusations de crimes monstrueux, atroces, commis dans les réunions chrétiennes, de *soupers de Thyeste* et d'*unions œdipéennes*, étaient répandues et accueillies avec empressement. Ce qui avait donné lieu à ces accusations étranges, c'est évidemment la Cène, où, disait-on, les chrétiens, buvant à la même coupe, mangeaient « le fils immolé. » En l'absence du gouverneur, les prisonniers furent conduits sur le forum de Trajan devant le tribun militaire. Un certain nombre faiblit devant la menace de la torture et apostasia.

(1) *Adv. Praxeam*, 3.

D'autres tinrent ferme, et même un jeune homme de la ville, de famille distinguée, du nom de Vettius Epagatus, qu'on n'avait pas arrêté, prit publiquement avec une noble imprudence la défense des accusés, ce qui lui valut peu après les honneurs du martyre. Malheureusement des esclaves et des parens des accusés, encore païens, vaincus par la torture, chargèrent les chrétiens des crimes inouis que leur imputait le fanatisme populaire. Ceux-là même des habitans qui eussent incliné pour la tolérance devinrent fanatiques à l'égal des autres, et l'inquisition païenne redoubla de rigueur. Le gouverneur, de retour, approuva ce qu'on avait fait, mais voulut attendre, avant d'aller plus loin, les instructions de l'empereur régnant, Marc-Aurèle. Ce prince, stoïcien et vieux Romain dans l'âme, n'aimait pas les chrétiens, et au surplus il faut observer qu'à part deux ou trois exceptions ce ne furent pas précisément les mauvais empereurs qui persécutèrent les disciples du Christ. Il est clair que plus les empereurs romains prenaient au sérieux leur pouvoir et leur mission, plus ils se défiaient de cette église grandissante, qui était alors une école de liberté, posait, seule alors, à leur autorité certaines bornes infranchissables, menaçait de ruiner par la base la vieille société romaine, et semblait en vérité la revanche spirituelle que les vaincus, les Juifs et les Grecs, prenaient sur la conquête qui les avait annihilés temporellement. Les instructions arrivèrent de Rome sévères, inexorables, et des scènes épouvantables de cruauté raffinée vinrent donner satisfaction aux rancunes de la populace. Il se commit des choses hideuses qu'on ne peut pas décrire. Le vieux Pothin, accablé par l'âge et la souffrance, eut le bonheur d'échapper aux bourreaux : il mourut, à peu près asphyxié, dans la prison où l'on avait entassé les chrétiens arrêtés. Attale de Pergame, attaché sur une chaise d'airain rougie au feu, pendant que l'odeur de sa chair brûlée montait vers les spectateurs qui remplissaient l'amphithéâtre (1), rassembla ses forces expirantes pour leur crier dans un dernier rugissement : « C'est vous qui êtes les anthropophages! » Parmi les martyrs qui déployèrent le plus d'héroïsme, on distingue l'idéale figure d'une jeune Gauloise, Blandina. Elle était au service d'une matrone chrétienne. Débile et frêle de corps, elle lassa les tortionnaires. C'est elle qui par son exemple et ses douces paroles aidait à mourir fidèle à sa conscience un pauvre enfant que la barbarie des persécuteurs avait compris dans les poursuites. Chose étrange, lorsqu'on l'ex-

(1) Il résulte pour nous d'une obligeante communication venue de Lyon même que l'on pense avoir retrouvé les traces de cet amphithéâtre sous le sol de l'ancien jardin des Plantes, entre les deux rivières, sur la pente du coteau qui relie la Croix-Rousse à Lyon.

posa dans le cirque avec d'autres chrétiens aux morsures des bêtes féroces, celles-ci ne la touchèrent pas. Elle dut aussi s'asseoir sur la chaise ardente. A la fin, on la roula dans un filet et on lança contre elle un taureau furieux qui l'acheva en la jetant en l'air à plusieurs reprises.

On a de tout cela, comme je l'ai dit, un rapport authentique dressé par des témoins oculaires et envoyé par eux aux chrétiens d'Asie. Eusèbe reproduit une grande partie de cette lettre des chrétiens de Lyon, qui compte parmi les plus anciens monumens de l'histoire de l'église. On en fit aussi parvenir une copie à Rome à l'adresse de l'évêque Éleuthère, et ce fut un presbytre de Lyon, du nom d'Irénée, qui fut chargé de ce dernier message. Telle est en effet la porte sanglante par laquelle Irénée entre dans l'histoire. Pour la première fois il est question de lui à la fin de cette lettre, et les termes flatteurs pour son caractère par lesquels on le recommande à la bienveillance de l'évêque romain prouvent qu'il était déjà tenu en haute estime par les chrétiens du chef-lieu de la Lyonnaise première, quoiqu'il fût encore inconnu de ceux de la capitale de l'empire.

D'où venait-il? quels étaient ses antécédens? Nous voici de nouveau en présence d'un de ces personnages célèbres de la chrétienté primitive dont les idées, les tendances, le caractère, semblent bien connus, mais dont la vie est à peu près toute cachée. Ce n'est que par induction, en s'appuyant sur quelques passages de ses œuvres, qu'on peut jusqu'à un certain point tracer les lignes générales de sa biographie.

Ainsi l'on sait par son propre témoignage que, dans son enfance (παῖς ὢν ἔτι), il a vu et entendu Polycarpe, l'évêque-martyr de Smyrne, qui alors, dit-il, avait atteint les dernières limites de l'âge (πάνυ γηραλέον). La manière dont il parle ensuite de ses impressions et de ses souvenirs relativement au vénérable vieillard nous montre bien qu'il était enfant au sens rigoureux de ce mot quand il reçut ses leçons. Or Polycarpe mourut l'an 166 ou 167. Comme pourtant il ne faudrait pas reculer trop loin dans la première enfance de son jeune disciple, il en résulte qu'on peut, avec beaucoup de vraisemblance, penser qu'Irénée naquit vers l'an 150, au milieu du règne d'Antonin le Pieux, et qu'il avait de seize à dix-sept ans quand il perdit son maître vénéré. Une partie de son enfance se passa donc à Smyrne, et s'il n'est pas originaire de cette ville même, il n'est pas probable que, si jeune encore, il y fût venu de bien loin. Il doit avoir aussi fréquenté l'école de Papias, ce *vetus homo* d'Asie-Mineure, conservateur passablement borné de traditions remontant au temps des apôtres, et dont, pour cette

raison-là même, il est bien regrettable que l'ouvrage explicatif des *Discours du Seigneur* se soit perdu. En un mot il est certain qu'Irénée est originaire de l'Asie-Mineure chrétienne, et c'est ce qui rend ses ouvrages si précieux pour la critique moderne, car bien qu'il ait dû quitter ce pays jeune encore, on reconnaît en lui l'écho occidental de cette mystérieuse école de théologie qu'on pourrait nommer *johannique*, de laquelle sont sorties, avec le quatrième Évangile, les prémisses du dogme de la divinité de Jésus-Christ, ainsi que la transformation systématique de l'histoire évangélique.

La première en effet, cette école introduisit dans la doctrine chrétienne les spéculations fondées sur l'idée platonicienne du Verbe, et son mysticisme idéaliste se glissa au travers des tendances variées qui se partageaient l'église de manière à leur faire à toutes des emprunts et à les supplanter finalement dans les sympathies de la majorité. Semblable à ces formations sous-marines dont les phénomènes de la surface attestent l'existence, mais dont il est impossible de décrire les invisibles contours, elle se révèle, dans la haute antiquité chrétienne, par certaines productions littéraires d'auteurs différens, mais trahissant visiblement un esprit commun, et toutes provenant de l'Orient grec. C'est par exemple, outre le quatrième Évangile, les trois épîtres de Jean, un onctueux traité mystique intitulé l'*Épître à Diognète*, le traité sur la Pâque d'Apollinaris, évêque d'Hiérapolis, l'Apologétique d'Athénagore, etc. Cette école poursuivit patiemment son travail dans un demi-dédain des moyens de propagande vulgaire, se résignant aisément à n'être goûtée que par une minorité choisie, et n'imposant à ses adeptes qu'une seule condition, c'est qu'ils adoptassent l'idée du Verbe divin devenu chair en Jésus-Christ. Or cette idée était en quelque sorte dans les vœux du temps et devait triompher. C'est ainsi que l'on peut voir les semences répandues par cette école germer dans des milieux où les autres traits qui la caractérisent sont loin de prédominer. Par exemple, le montanisme lui empruntera l'idée mystique du Paraclet, de l'esprit consolateur qui révèle directement à l'homme les mystères de la Divinité. En revanche, le gnosticisme, à l'extrême opposé, s'appropriera avec empressement sa terminologie, ses expressions de *lumière*, de *vie*, de *verbe*, et plus d'une de ses notions spéculatives. Ce qui la caractérise encore, c'est une tendance, plus commune il est vrai dans l'antiquité que de nos jours, mais qui, chez ces mystiques idéalistes, s'accuse d'une façon toute particulière, je veux dire l'indifférence pour la réalité historique. C'est sans le moindre scrupule, avec une sécurité qui désarme, qu'elle applique le principe qui était destiné à devenir hégélien : « cela

devait être ainsi, donc il en fut ainsi. » Voyez par exemple le quatrième Évangile. Pour une critique rigoureuse, il est visible qu'il subordonne systématiquement l'ordre chronologique, la tendance de ses récits, au dogme du Verbe incarné. Voilà pourquoi la critique moderne s'accorde de plus en plus à reconnaître que, si l'on veut faire de l'histoire, c'est le Jésus des trois premiers Évangiles, et non celui du quatrième, qu'il faut prendre pour type.

Irénée doit avoir puisé en Asie-Mineure les principes généraux de cette école johannique dont la doctrine du Verbe devenu chair formait le lien essentiel. Quand vint-il en Occident? On n'en sait rien. Accompagna-t-il son maître Polycarpe dans le voyage que celui-ci fit à Rome au temps de l'évêque Anicet, vers l'an 157? Fut-il envoyé dès lors dans les Gaules en qualité de missionnaire? Il était bien trop jeune pour cela, et quand on se rappelle qu'en 177 il avait encore besoin d'être recommandé à Éleuthère par les chrétiens de Lyon, il est bien plus naturel de penser qu'il n'habitait cette ville que depuis quelques années. Il est probable toutefois qu'il y vint avec l'intention de propager le christianisme dans cet immense Occident qui tardait si longtemps à s'ouvrir à la foi chrétienne. Peut-être l'ardent Polycarpe fut-il étonné de voir les choses marcher si lentement dans notre partie du monde, et ses récits furent-ils pour beaucoup dans la détermination que prit son disciple de s'y rendre. On peut affirmer toutefois qu'il n'arriva pas à Lyon sans avoir fait auparavant une station assez longue à Rome, car ses souvenirs d'Asie sont ceux d'un adolescent, tandis qu'il connaît la tradition romaine comme quelqu'un qui a cherché à l'étudier avec maturité et réflexion.

Quoi qu'il en soit, c'est à partir de la sanglante persécution lyonnaise qu'Irénée marque dans l'histoire de l'église. A son retour de Rome, il fut appelé à succéder à Pothin comme évêque, dans le sens du moins que le mot *évêque* avait en ce temps-là. C'était encore le *presbytérat* ou le conseil des *anciens* qui gouvernait l'église de chaque localité, et l'évêque n'était qu'un *primus inter pares* à qui le dépôt de la saine doctrine était confié plus spécialement, comme par une sorte de fidéicommis, et en qui le corps entier de la communauté aimait à se voir représenter dans son unité. De bonne heure en effet le goût de l'unité passionna l'église chrétienne. Irénée lui-même, tout enclin qu'il était à rehausser le pouvoir épiscopal, nous fournit à chaque instant la preuve que, de son temps, il n'y avait pas encore de différence spécifique entre l'évêque et les presbytres. Ce qui seulement était accompli déjà, c'est qu'auparavant les deux noms d'évêques et de presbytres désignaient une seule et même fonction, tandis que désormais il y a dans chaque

église un presbytre-évêque. Il est permis de supposer qu'à côté de ses qualités personnelles son renom de science grecque, son éducation soignée (il citait avec à-propos les classiques), ses anciennes relations avec Polycarpe et les vieux presbytres d'Asie-Mineure, à l'autorité desquels il aimait à en appeler, firent de lui un oracle dans l'estime des chrétiens de Lyon.

En réalité, Irénée avait plus de savoir que de portée d'esprit, plus d'habileté que de génie. C'était un esprit observateur, curieux, prolixe, même bavard, mais doué du talent de la discussion. Tertullien, qui l'a beaucoup lu, le nomme quelque part *omnium doctrinarum curiosissimus explorator*. Ce fut un écrivain fécond. Outre son grand ouvrage *Contre les hérésies*, il composa un traité spécial contre la doctrine de Marcion, un autre sur l'*Ogdoade* valentinienne, un *Discours aux Grecs sur la science*, une *Démonstration de la prédication apostolique*, un livre de *Disputations variées*, enfin de nombreuses lettres, car il correspondit beaucoup sur les matières litigieuses de l'église de son temps. Ce sont là les écrits parvenus, plus d'un siècle après lui, à la connaissance d'Eusèbe de Césarée, qui nous en donne le catalogue en laissant supposer qu'il en existe d'autres encore. Il est fâcheux qu'à l'exception du premier tous ces ouvrages, écrits en grec, se soient perdus, sauf quelques fragmens, pour la plupart insignifians, reproduits par d'anciens auteurs. Le premier lui-même, les *Cinq livres contre les hérésies*, n'a pas été conservé dans l'original. On n'en a qu'une vieille version latine, pleine de solécismes, excessivement lourde, heureusement calquée à peu près mot à mot sur l'original grec, ainsi qu'on a pu s'en assurer en la comparant avec les onze premiers chapitres du premier livre qu'un autre grand pourfendeur d'hérétiques, Épiphane, jugea à propos de transcrire dans un ouvrage analogue. Irénée lui-même n'était pas très habile dans le maniement du grec; il l'avoue ingénument et s'en excuse. « Habitant au milieu des Keltes (ἐν Κελτοῖς διατρίβων), dit-il, et devant se servir le plus souvent d'un idiome barbare, » il n'a pu donner à sa composition une forme aussi châtiée qu'on l'eût peut-être désiré. Il est plus que probable que « cet idiome barbare » n'est autre ici que le latin, qui, plus de deux siècles après la conquête de César, prédominait certainement dans la capitale de la province. Ce qui ne doit pas être non plus à la charge du traducteur, c'est la redondance, c'est l'abus des répétitions. Il faut de la patience pour lire l'ouvrage jusqu'au bout. Ajoutons toutefois qu'Irénée possède une certaine originalité. Il a parfois l'expression heureuse et vive. Ayant à discuter des doctrines très abstruses, il en parle çà et là sur un ton de facétie qui n'est pas sans agrément. Par exemple, il s'élève contre l'idée de la

préexistence des âmes en se fondant sur le manque absolu de tout souvenir d'une vie antérieure.

« Platon, dit-il, ce vieil Athénien, qui le premier introduisit cette hypothèse, ne sachant comment échapper à cette objection, proposa son *breuvage d'oubli*, s'imaginant par là éviter le reproche d'absurdité. Il est vrai qu'il n'en donna pas de démonstration, mais il répondit dogmatiquement aux objectans que les âmes, en arrivant dans cette vie et avant d'entrer dans les corps, buvaient la coupe d'oubli que leur présentait le génie présidant à cette entrée. Et il n'a pas vu qu'il tombait dans une autre absurdité plus grande encore, car si la coupe d'oubli, une fois bue, peut effacer de la mémoire tout ce qu'on a fait avant de la boire, comment donc, ô Platon, aujourd'hui que ton âme est dans ton corps, comment peux-tu savoir qu'avant d'y entrer elle a reçu du génie cette potion qui fait oublier? Si tu te rappelles le génie, la coupe et l'entrée dans la vie, tu dois aussi te rappeler les autres choses; si au contraire tu ignores celles-ci, avoue qu'il n'y a rien de vrai ni dans ton génie, ni dans ton breuvage d'oubli si habilement composé. »

Cela ne manque pas de sel. Seulement on peut déjà remarquer une certaine impuissance dans l'art de pénétrer jusqu'à l'idée cachée sous une forme figurée. Il est évident en effet que Platon ne tenait pas autrement à son breuvage d'oubli et voulait dire par là, dans sa poétique philosophie, que l'âme, par le fait même qu'elle s'incorporait, perdait le souvenir de son existence antérieure; mais Irénée n'approfondissait guère les enseignemens qui lui déplaisaient. Il pouvait même, emporté par son zèle de controversiste, tomber dans des erreurs et, tranchons le mot, dans des niaiseries qui contrastent singulièrement avec le ton hautain qu'il prend d'habitude en face de ses adversaires. Ainsi il lui arrive souvent d'avoir à discuter la valeur des noms hébreux que les gnostiques donnaient à ces êtres divins qu'ils appelaient des *éons*. Eh bien! croirait-on que, sans savoir un mot d'hébreu, Irénée se lance dans des dissertations sans fin sur le sens des noms donnés à Dieu par l'Ancien Testament, et que son moindre malheur est de passer régulièrement à côté du sens réel des mots cités! C'est au point que M. Stieren, son grand admirateur pourtant, ne peut s'empêcher d'observer que probablement Irénée aura été la dupe de quelque cuistre (*sciolus quidam*) prétendant savoir l'hébreu. Cela se peut, mais aussi pourquoi s'aviser de discuter les mots d'une langue qu'on ignore, et n'y aurait-il pas de quoi répéter après Irénée une exclamation qu'il emprunte lui-même aux tragiques grecs et dont il fait suivre parfois l'expansion des doctrines malsonnantes : *Iou, iou kaï pheu, pheu!* On ne se fait pas d'idée non plus des tours de force qu'il se

permet pour démontrer que l'Ancien Testament annonçait déjà la naissance miraculeuse du Christ. Voici, comme échantillon, l'un de ses argumens : — la terre d'où Adam fut tiré était encore vierge; donc il fallait que le second Adam naquît aussi d'une vierge. — Non-seulement il reproduit la vieille légende fabriquée pour diviniser la version des Septante et d'après laquelle les soixante-dix interprètes, travaillant chacun à part dans sa cellule, auraient apporté au roi Ptolémée Lagide (1) soixante-dix traductions mot à mot semblables d'un bout à l'autre; cette légende était généralement répandue de son temps et dispensait d'étudier les livres saints sur le texte original; il sait encore quelque chose de bien plus curieux et qui doit prévenir les doutes que pourrait susciter la première histoire. Il affirme en effet que, les livres sacrés des Juifs ayant péri pendant la captivité de Babylone, l'esprit divin communiqua au lévite Esdras le pouvoir de rétablir de mémoire toute la Loi et tous les Prophètes!

C'est lui encore qui nous a conservé ce fameux passage du millénaire Papias, d'après lequel les élus du règne de mille ans passeraient leur temps de paradis dans d'inexprimables bombances, récoltant des épis mille fois gros comme les nôtres, et se désaltérant avec des grappes dont chaque grain donnerait vingt-cinq mesures de vin. Irénée reproduit fort sérieusement cette description d'un paradis qui eût attendri le bon Pantagruel, et s'attend fermement à voir bientôt les lions devenir herbivores! Nous disons bientôt, car il partage avec la majorité des chrétiens de son temps l'idée que la fin du monde actuel est proche; mais il y a deux manières de donner dans les erreurs de son temps. On peut y participer involontairement, on peut y adhérer chaleureusement. Irénée est dans ce dernier cas. Sans doute il ne faut pas lui reprocher sa manie d'interpréter allégoriquement et avec une extrême liberté les textes de l'Écriture. C'est une faiblesse alors générale, et qui n'a pas entièrement disparu, même de nos jours. Les allégories peuvent cependant être naturelles ou forcées, spirituelles ou niaises. Or Irénée nous en donne de ce dernier genre qui passent toute permission. — Si Jacob, dit-il, doit avoir des enfans de ses deux femmes, Lia et Rachel, c'est que le Christ devait en avoir aussi sous les deux législations mosaïque et chrétienne : Rachel, aux beaux yeux, la préférée du patriarche, figurait l'église. Loth et ses deux filles engendrant deux peuples après la ruine de Sodome,

(1) La désignation de ce Ptolémée est elle-même dictée par le désir de vieillir cette version. Ordinairement on fait honneur de cette entreprise à Ptolémée Philadelphe, successeur du Lagide, qui mourut l'an 284 avant Jésus-Christ.

c'est l'image des Juifs et des païens que Dieu devait rassembler par l'Évangile. La femme de Loth à son tour, changée en une statue de sel visible encore (ceci faisait également partie des croyances vulgaires), c'est l'image de l'église qui doit demeurer jusqu'à la fin des temps.—Il est vrai que les passans arrachent parfois des membres tout entiers à la statue de sel, mais Irénée croit que les membres arrachés repoussent d'eux-mêmes. On conçoit l'application qu'il en fait.

On aurait bien tort d'attribuer à un désir quelconque de dénigrement ces révélations sur un genre de littérature plus admiré de commande que connu et étudié de près. L'essentiel pour nous est de ramener à leurs vraies proportions ces figures historiques vis-à-vis desquelles nous avons désormais l'inappréciable avantage de pouvoir nous exprimer sans antipathie comme sans idolâtrie. Irénée n'est pas seulement l'étrange allégoriste qu'on vient de voir. Il y a des momens où sa pensée s'élève et s'épure; c'est quand il exprime une idée juste avec son accent de piété sincère, souvent émue, et ces passages contrastent heureusement avec les subtilités arides ou prolixes où s'égare trop souvent la plume du controversiste. On en a la preuve dans ce beau fragment du second livre, où il oppose aux folles spéculations du gnosticisme les règles de modestie que l'homme doit toujours se prescrire quand, avec son intelligence limitée, il veut sonder les profondeurs de l'infini :

« Si quelqu'un ne trouve pas la cause de tout ce qu'il cherche, qu'il réfléchisse à ceci que l'homme est infiniment moindre que Dieu, qu'il n'a reçu la grâce qu'en partie, qu'il n'est ni égal ni semblable à celui qui l'a fait, et qu'il ne peut avoir, comme Dieu, l'expérience et la pensée de toute chose. Autant il est inférieur, lui qui est fait d'aujourd'hui et qui a commencé d'être, à celui qui n'a pas été fait et qui demeure toujours le même, autant il lui est inférieur en savoir et dans la connaissance des causes, car tu n'es pas incréé, ô homme, et tu n'as pas toujours coexisté avec Dieu comme son Verbe. C'est grâce à sa bonté immense que, créature commençant à vivre, tu apprends peu à peu de son Verbe les dispositions du Dieu qui t'a fait. Garde donc le rang assigné à ton savoir et ne t'avise pas de vouloir dépasser Dieu comme si tu ignorais le bien qu'il t'a fait. On ne dépasse pas Dieu. Et ne te demande pas ce qu'il y a au-dessus du Créateur : tu ne trouveras rien. L'auteur de ton être ne se laisse pas déterminer. Et ne va pas concevoir un père qui lui soit supérieur comme si tu l'avais mesuré, comme si tu avais pénétré toute son œuvre, comme si tu avais contemplé jusqu'au bout ses profondeurs, ses hauteurs et ses largeurs, car ce ne serait pas là la conception d'un penseur, ce serait la folie d'un homme qui contredit la nature des choses. Et si tu persévères dans cette voie erronée, tu tomberas dans la démence, te croyant plus sublime et meilleur que ton Créateur, et t'imaginant avoir dépassé ses royaumes. »

Il y a là du bon sens, de la fermeté et une religiosité profonde. Nous ne savons rien de la vie privée d'Irénée; mais il doit avoir eu des qualités aimables de cœur et d'esprit. Son caractère doit avoir été conciliant, optimiste, sa conversation enjouée, son conseil sage dans les circonstances difficiles, sa conduite grave et respectable. En un mot il a été l'un de ces personnages qui se font estimer et beaucoup aimer dans le monde religieux, et si l'on a pu définir Tertullien un théologien-orateur, on ne saurait mieux caractériser Irénée qu'en disant qu'il fut un parfait homme d'église. Il eut de l'homme d'église les qualités, il en eut aussi les défauts. Irénée par exemple a probablement mérité son nom ou peut-être son surnom qui signifie *pacifique*; mais entendons-nous bien : s'il fut aimable, conciliant, ami de la paix, ce fut à la condition qu'on ne sortît pas d'un cercle assez large, si l'on veut, mais rigoureusement décrit. Une fois ce cercle dépassé, il était intraitable. Qu'on se figure un gallican d'autrefois, tolérant chez les autres bien des variétés d'opinion, pourvu qu'on reste dans l'intérieur de l'église catholique, mais trouvant tout naturel qu'on pende les hérétiques dans ce monde et qu'on les brûle éternellement dans l'autre. Irénée n'a pu sans doute pendre personne; mais la crémation sans miséricorde et sans trêve de ses adversaires religieux lui parut toujours l'acte le plus légitime de la justice divine. Il suffit d'écouter, pour s'en convaincre, comment, à la fin de son premier livre, il parle de l'hérésie qu'il va combattre dans les quatre suivans.

« Il en est comme d'une bête cachée dans une forêt d'où elle fait des irruptions et dévaste une foule de propriétés. Celui qui bat la forêt pour traquer la bête et la faire déguerpir à la vue des chasseurs n'a pas travaillé pour qu'on la prît. On sait en effet que cette bête est une bête féroce. C'est maintenant aux chasseurs qui la voient de se garer de ses assauts, de lancer leurs dards de tous côtés sur elle, de la blesser, de tuer enfin cette bête ravageuse. De même, lorsque nous aurons exposé au grand jour les mystères cachés des hérétiques et couverts parmi eux du voile du silence, il ne sera pas nécessaire de recourir à beaucoup d'argumens pour ruiner leurs opinions. C'est à toi (celui à qui le livre est dédié) et à tous ceux qui sont avec toi de vous attacher à ce qui vous aura été dit, de renverser leurs doctrines détestables et incohérentes et de déployer des dogmes conformes à la vérité. Les choses ainsi réglées, nous travaillerons selon notre pouvoir à la ruine de nos adversaires et nous vous fournirons aussi des provisions pour atteindre le même but, réfutant toutes leurs assertions à mesure qu'elles paraîtront, afin que nous ne nous bornions pas à faire déguerpir la bête, mais que de tous côtés nous la blessions. »

Ce ne sont pas seulement, on le voit, des erreurs qu'il reproche à ses adversaires, c'est à chaque instant leur impiété, leurs crimi-

nels blasphèmes. L'erreur damne tout aussi bien que le péché, plus sûrement même, en ce sens que le pécheur admettant la vraie doctrine peut recourir aux moyens de grâce, tandis que si l'on est imbu de la fausse, rien ne saurait détourner les coups de la justice divine. Voilà le principe d'Irénée, — principe funeste, à jamais déplorable, et bien peu évangélique à coup sûr, bien contraire à la pensée de celui qui mettait le Samaritain hérétique, mais aimant, au-dessus du sacrificateur et du lévite orthodoxes, mais égoïstes. Cette fatale déviation du véritable point de vue chrétien, mère de tant d'intolérances, qui a fait verser tant de sang innocent, Irénée est un des premiers pères qui l'énoncent hautement, et ne craignent pas d'en tirer les plus terribles conséquences. Il est vrai qu'il attribue volontiers à ses adversaires des mœurs abominables; mais cette accusation, démentie par l'histoire, prouve simplement qu'il est animé contre eux des mêmes préventions aveugles dont les païens, sous ses yeux, faisaient à chaque instant porter aux chrétiens le poids cruel. C'est à Irénée en grande partie, c'est à son style hyperbolique, qu'il faut faire remonter cette phraséologie de l'intolérance ecclésiastique d'après laquelle il n'y aurait que des pervers, des monstres, dans les très détestables auteurs des maximes condamnées par l'autorité traditionnelle.

Cette tendance, ecclésiastique avant tout, doit remonter loin chez lui. Ses maîtres d'Asie-Mineure, Polycarpe surtout, la lui ont probablement déjà inculquée. Nous savons très peu de Polycarpe, mais il est étrange que tous les indices recueillis sur la personne de cet évêque de Smyrne concourent à faire de lui le promoteur en chef de la constitution de l'unité catholique. Irénée lui-même nous raconte que Polycarpe vint à Rome au temps d'Anicet (vers 157), et ramena dans le sein de l'église les dissidens de la capitale. Il semble qu'il n'y soit guère venu pour autre chose. C'est lui qui, dans son épître aux Philippiens, dit que le devoir des chrétiens est de se soumettre au presbytérat comme à Dieu. C'est lui encore qui, au rapport d'Irénée, se plaisait à raconter un trait quelque peu suspect de la vie de l'apôtre Jean à Éphèse. Jean était entré dans une maison de bains, quand il aperçut l'hérétique Cérinthe parmi les baigneurs. Aussitôt il sortit sans vouloir se baigner, craignant, disait-il, que l'édifice ne s'écroulât sur cet ennemi de la vérité. Espérons, pour l'honneur de l'apôtre, que ce récit du vieux Polycarpe n'est qu'un conte bleu : nous savons qu'il avait atteint les dernières limites de l'âge (πάνυ γηραλέον) quand Irénée reçut ses leçons. Il n'avait jamais eu la moindre compassion pour les hétérodoxes. Quand il vint à Rome, Marcion, l'ultra-paulinien, vint à lui et lui demanda poliment : « Sommes-nous connu de toi? » Mais il reçut

du rude vieillard cette réponse médiocrement encourageante : « Oui, je te connais, tu es le premier-né de Satan! » Si l'on rassemble tous ces traits de la physionomie de Polycarpe, on ne pourra plus douter qu'Irénée n'ait fait, dans sa chasse à outrance de « la bête » hérétique, que suivre l'impulsion reçue du maître de sa jeunesse.

Il faut le reconnaître, l'idée-mère du premier catholicisme était grande et devait séduire beaucoup d'esprits. Elle se rattachait par une filiation non pas nécessaire, mais directe, à l'idée chrétienne de l'universalité. Chose inconnue de l'antiquité, le christianisme se présentait à l'ancien monde comme la religion non du Juif ou du Grec, mais de *l'homme*. Le sublime sentiment de la fraternité de tous les enfans de Dieu, qu'ils fussent Juifs, Grecs ou barbares, était éclos dans l'humanité. A l'unité matérielle, politique, brutalement imposée par la conquête romaine, à l'unité de la servitude, s'opposait l'unité de la liberté, l'unité de l'esprit, de l'amour et de l'espoir en Dieu. Plus éclairés, moins fascinés aussi par cette unité administrative qui constituait sous l'empire le beau idéal de la société humaine, les chrétiens auraient dû se contenter de cette unité invisible du sentiment intérieur, qui se serait manifestée en tout lieu, en tout temps, par l'union des cœurs, la direction des efforts communs pour le bien, la conformité des espérances. La foi au Père céleste et la direction de la vie conformément à l'esprit du Christ n'auraient-elles pas assuré au corps disséminé des chrétiens une suffisante unité qui les eût nettement distingués des Juifs et des païens, et qui, morale bien plus que dogmatique, se fût parfaitement conciliée avec de nombreuses différences rituelles, locales et théologiques? Mais peut-être est-ce ici en raisonner à notre aise, après tant d'expériences accumulées par les siècles. L'homme possédé par une grande idée ne connaît pas de tentation plus forte que celle de lui donner une forme correspondante qui s'exprime avec éclat, au risque de mutiler, pour les y faire rentrer, les réalités qu'il faudrait le plus respecter, au risque de pétrifier dans une lettre qui le tue l'esprit qu'il s'agissait surtout de conserver. Les hommes considérables de l'église au IIe siècle n'échappèrent pas à cet entraînement. Ils fondèrent en principe une *orthodoxie chrétienne*, laissant aux âges suivans le soin de la développer et de la fixer sur une foule de points, mais implantant pour bien des siècles l'idée que le christianisme, cette religion du cœur pur, est essentiellement une doctrine, une théologie. Peu d'erreurs ont eu sur les destinées de l'église une influence plus fâcheuse et plus prolongée.

A son origine, cette école d'Asie-Mineure, que nous appelons johannique, ne paraît pas avoir eu des vues ecclésiastiques bien ar-

rêtées. L'évangile de Jean est muet sur la question d'église. Dans les épîtres de Jean, surtout dans les deux dernières, le soin de maintenir la doctrine est déjà plus marqué. C'est dans la seconde (v. 10) qu'il est recommandé aux fidèles de ne pas recevoir chez eux et de ne pas saluer quiconque ne confesse pas la vérité dogmatique chère à l'auteur. Cette modification de l'école ne doit pas nous étonner. Au moment de son apparition, la doctrine du Verbe descendu du ciel pour illuminer les hommes suppose que le christianisme a déjà fait des progrès notables. Tel était le cas dès le IIe siècle, surtout en Asie-Mineure, comme on le voit par la lettre de Pline le Jeune à Trajan. Il y aurait eu en effet quelque chose d'*inadéquat*, comme on dit en logique, ou même de ridicule, à prétendre que le Verbe de Dieu venu sur la terre n'aurait réussi à éclairer qu'une poignée d'hommes. Non, le Verbe devait éclairer toute conscience humaine. Par conséquent l'idée d'une grande église catholique professant partout les mêmes croyances et manifestant son unité par celle de son organisation, de sa hiérarchie, de ses rites, devait marcher de pair avec la doctrine du Verbe incarné. Les deux idées s'appelaient en quelque sorte l'une l'autre. Aussi est-il conforme à cette logique interne qui préside aux évolutions de la pensée religieuse que la doctrine du Verbe soit devenue la doctrine catholique, et réciproquement que les hommes animés du vif désir de constituer le catholicisme aient embrassé avec ardeur la doctrine du Verbe.

Cependant, pour que la chrétienté se transformât de la sorte, il fallait qu'elle oubliât son passé; il fallait qu'elle perdît la mémoire des luttes qui avaient divisé les apôtres eux-mêmes. Il fallait qu'elle pût s'imaginer que l'unité de doctrine n'était pas seulement un fait d'aujourd'hui, le résultat d'efforts récens et laborieux, mais qu'elle n'avait pas cessé depuis les premiers jours, et que, par une tradition ininterrompue, elle avait été directement transmise des apôtres aux fidèles. Eh bien! tant il est vrai que l'on croit facilement ce que l'on désire, l'église se laissa tromper sur ce point avec une facilité d'autant moins explicable, que très évidemment ceux qui la trompèrent furent eux-mêmes dupes tout les premiers de cette illusion. Nous avons dit combien peu l'école johannique avait le sens de la réalité historique. Irénée, son élève et son écho, ne l'a pas plus qu'elle, et à chaque instant on peut le surprendre déformant l'histoire sans mauvaise intention à coup sûr, mais avec ce genre terrible de bonne foi qui réussit cent fois mieux que la ruse, parce qu'il a l'aisance de l'ingénuité.

Par exemple, comment est-il possible que, pour favoriser une théorie dogmatique d'après laquelle il fallait que Jésus eût sanctifié tous

les âges de la vie humaine, Irénée ait sérieusement prétendu que le Christ était mort âgé de cinquante ans? Voilà pourtant ce qu'il nous raconte gravement sur la foi des presbytres d'Asie, qui affirmaient tenir le fait de l'apôtre Jean. Qu'est-ce que cette secte des nicolaïtes à laquelle il attribue pour fondateur le diacre Nicolas de Jérusalem, sans s'apercevoir que l'auteur de l'Apocalypse, qui le premier a employé cette expression, n'a voulu désigner par là que des partisans exagérés de Paul? Comment peut-il affirmer que l'Apocalypse a été écrite sous Domitien à la fin du Ier siècle, quand des traces si visibles indiquent qu'elle a été composée dans les premiers mois qui suivirent la mort de Néron? Sur quoi s'appuie-t-il pour prétendre que Jean, dans son évangile, a voulu réfuter Cérinthe? Et qui ne voit que le système qu'il attribue à Simon le Magicien, dont il fait le père du gnosticisme, n'est autre au fond que celui du gnostique Valentin, qui enseigna plus d'un siècle après lui? Toutes ces bévues historiques sont commandées par une impulsion secrète, par le désir latent de rapprocher le plus possible le temps des apôtres de celui où vit l'auteur et même d'assimiler les deux époques. Sur cette pente, Irénée se laisse aller à de curieuses contradictions. Ainsi quelque part il fait intervenir un vieux presbytre d'Asie-Mineure qu'il ne nomme pas, mais aux traditions duquel il accorde et veut qu'on accorde une très grande confiance. Ce vieux presbytre, dit-il, avait connu des gens qui avaient entendu les apôtres. Cela est déjà fort respectable; mais ne voilà-t-il pas que, quelques pages plus loin, il en fait un disciple immédiat des apôtres eux-mêmes (1)! Il est donc impossible d'ajouter une foi implicite aux assertions d'Irénée sur les points où les renseignemens nous manquent. Le malheur est qu'il a fait loi pendant des siècles pour les historiens de l'église, et qu'encore aujourd'hui on risque fort d'être mal mené dans certains cercles théologiques lorsqu'on révoque en doute la parfaite véracité de ses témoignages.

Ce qui contribua beaucoup à affermir sa bonne renommée comme historien, c'est l'indépendance dont il fit preuve vis-à-vis du siége romain, et qui lui a valu plus tard les sympathies chaleureuses des gallicans comme des protestans. Déjà tout porte à croire que cette lettre des chrétiens persécutés de Lyon qu'Irénée dut porter à l'évêque Éleuthère, tandis que d'autres messagers la portaient aux églises d'Asie et de Phrygie, n'était pas sans rapport avec les questions soulevées par l'hérésie montaniste. Les chrétiens de Lyon, Irénée lui-même, étaient *montanisans,* cela ressort de bien des détails, c'est-à-dire que leur piété avait des formes, des allures mon-

(1) *Comp.* IV. 27,1, et 32,1.

tanistes, et nous savons que le montanisme consistait surtout en un redoublement d'exaltation, dans l'exagération de sentimens répandus dans l'église entière. Les Lyonnais cependant n'étaient pas, ne voulaient pas être schismatiques, et tout ce que nous pouvons deviner du but spécial de leur lettre, c'est qu'elle devait pousser l'évêque Éleuthère à ne pas mépriser une tendance que le martyre venait de consacrer, et engager les chrétiens de Phrygie et d'Asie à ne pas déchirer l'église sous prétexte de la purifier. Les martyrs de Lyon n'avaient-ils pas égalé les autres? Pourtant ils étaient morts au sein de la grande église. C'était là un fait important à opposer aux intolérances des deux partis en lutte. Irénée, qui ne note pas les montanistes parmi les hérétiques qu'il combat, les regardait donc comme catholiques, bien qu'ailleurs ils fussent déjà mis à l'index. Dans une autre occasion mémorable, il se montra plus clairement encore le défenseur d'une certaine liberté qui ne dépassait point les limites de l'enceinte sacrée.

Dans le cours du IIe siècle, une étrange différence, étrange du moins pour ceux qui partent de l'idée que l'unité doctrinale et rituelle date des premiers jours, se manifesta entre l'Orient et l'Occident sur la manière de célébrer la fête de Pâques. En Asie-Mineure, on la célébrait le même jour que les Juifs, conformément à l'ordonnance de la loi mosaïque, tandis qu'à Rome et dans tout l'Occident on n'avait aucun égard à la loi juive, et que l'on reportait la fête sur le dimanche suivant, jour de la résurrection. C'est le point sur lequel Anicet et Polycarpe ne purent s'entendre, et ce point était grave, car sous cette question rituelle se cachait celle bien plus importante des rapports du christianisme avec le judaïsme. La discussion fut apaisée pour quelque temps, du moins entre Rome et l'Asie; mais en 196 l'évêque romain Victor la renouvela pour des motifs que l'on ignore, et menaça de rompre avec les évêques asiates qui persévéraient dans le maintien d'une coutume remontant, disaient-ils, jusqu'à l'apôtre Jean et conforme à ce que le Seigneur avait fait lui-même la veille de sa mort. Irénée, comme l'école johannique (témoin le quatrième Évangile, qui, contrairement aux trois premiers, n'admet pas que le dernier repas de Jésus ait été un repas pascal), inclinait vers l'opinion exprimée par l'évêque romain sur le fond de la question. Il ne craignit pas cependant de reprocher publiquement à Victor son intolérance, et réclama pour ses frères d'Asie la liberté de suivre paisiblement leur coutume traditionnelle. La lettre qu'il écrivit de ce chef à Victor est fort curieuse; elle est d'une fermeté qui ne laisse rien à désirer, et l'on voit qu'on est encore loin du temps où, de ce côté des Alpes, on se bornera à répondre aux décrets de l'épiscopat romain : *Roma locuta est, causa*

finita est. Victor fut contraint de céder devant ces réclamations énergiques, et la situation resta la même jusqu'au concile de Nicée.

Il est donc bien établi qu'Irénée, tout passionné qu'il était pour l'unité catholique, et précisément parce qu'il voulait que cette unité devînt un fait accompli, alliait à une fougueuse intolérance contre ceux qui en franchissaient les limites dogmatiques une certaine largeur, conforme à la saine politique, vis-à-vis des nuances qui ne les dépassaient pas. Il n'est pas sans intérêt de voir le premier des théologiens de renom qui ait écrit sur notre sol national fonder ainsi ce qu'on peut appeler la tradition gallicane.

Quant aux travaux d'Irénée comme apôtre des Gaules, il y a lieu de penser qu'ils ne furent pas, du moins de son vivant, couronnés de succès très brillans. Grégoire de Tours prétend, il est vrai, qu'il fit de Lyon une ville toute chrétienne; mais il doit y avoir de l'exagération dans cette assertion de l'historien du VIe siècle comme dans celle de l'Oriental Théodoret, qui l'appelle la « lumière des Gaules. » Si une ville telle que Lyon, dès la fin du IIe siècle, eût été toute chrétienne, comment serait-il possible que le premier apostolat dont il puisse être sérieusement question après le sien dans l'histoire de notre pays soit celui de Saturninus, qui alla prêcher à Toulouse dans la seconde moitié du IIIe siècle? Grégoire de Tours lui-même reconnaît qu'à cette époque les églises étaient fort peu nombreuses encore sur le sol gaulois. Cela n'empêche pas toutefois qu'Irénée et le cercle dont il était le centre n'aient réussi à jeter en plusieurs lieux les semences de l'avenir. On aurait même le droit de conclure d'un passage de ses écrits que le christianisme avait déjà commencé à faire quelques conquêtes parmi les tribus germaines.

Du reste sa carrière épiscopale ne doit pas avoir été longue. La tradition veut qu'il soit mort martyr pendant la persécution de Septime-Sévère qui sévit l'an 202. Cela est plus que douteux. Grégoire de Tours au VIe siècle, Jérôme au Ve, sont les premiers qui parlent de ce martyre, et il est bien surprenant qu'avant eux l'histoire ecclésiastique soit complétement muette sur ce point. Comment se fait-il par exemple qu'Eusèbe, si attentif à enregistrer les martyres célèbres, et qui s'est beaucoup occupé d'Irénée, que Tertullien, Épiphane, Théodoret, ses grands admirateurs, n'en aient pas soufflé mot? Ce fut le théologien anglais Dodwell qui le premier s'aperçut que rien ne prouvait avec certitude le martyre d'Irénée. Ce Dodwell était un singulier personnage. Partisan de la haute église, destitué pour refus de serment après la révolution de 1688, professant des idées qui touchaient de fort près au catholicisme, il était avant tout un infatigable chercheur, et l'on est tout étonné

de voir combien, dans la chaleur de son érudition, il découvrit de choses qui passent encore aujourd'hui pour des témérités de la critique moderne. Par exemple il ne craignit pas d'avancer que nos Évangiles avaient dû être écrits sous le règne de Trajan. A ses yeux, les démoniaques du Nouveau-Testament n'étaient que des épileptiques. Il fit un traité sur le petit nombre des martyrs, *de Paucitate martyrum*, qui mit en émoi tous les écrivains ecclésiastiques de son temps, et que Ruinart crut devoir vivement réfuter. Dodwell s'attacha particulièrement à Irénée et lui consacra plusieurs dissertations, dans l'une desquelles il nia positivement qu'il fût mort martyr. Le savant bénédictin français Massuet s'efforça de ruiner les argumens que Dodwell avait allégués pour enlever « cette auréole à l'astre de la Gaule; » mais, comparaison faite, il faut bien avouer que l'avantage reste sur ce point au théologien anglais. Dodwell a démontré que la persécution dont Grégoire de Tours veut qu'Irénée ait été la victime n'est autre que celle qui décima l'église de Lyon sous Marc-Aurèle, et dont Irénée fut chargé de porter le récit à Éleuthère. Ce qui a pu égarer la tradition, trop disposée à croire que tous les grands hommes de la première église sont morts martyrs, c'est que très probablement Irénée succomba l'an 197 avec beaucoup d'autres habitans de Lyon, lors du sac de cette ville par les soldats de Septime-Sévère victorieux d'Albinus. Depuis lors en effet on ne découvre plus trace de l'existence d'Irénée. Au contraire, sa lettre *gallicane* à Victor touche de fort près à cette date lugubre. La cause de sa mort aurait donc été politique, non pas religieuse; mais comme l'empereur Septime-Sévère s'acquit un grand renom de persécuteur par les mesures qu'il ordonna ou laissa prendre en Orient contre les chrétiens, la tradition put aisément confondre les deux genres de mort et compter Irénée parmi les martyrs de la persécution de Sévère.

II.

Si quelque chose est de nature à expliquer l'ardeur avec laquelle les conducteurs de l'église au IIe siècle se lancèrent dans la voie d'un dogmatisme passablement étroit et destiné à se rétrécir de plus en plus, c'est la peine qu'ils eurent à maintenir leur caractère monothéiste et chrétien contre les attaques d'un dissolvant aussi séduisant alors que radical, et qu'on appelait la *gnose*, c'est-à-dire la science religieuse supérieure.

C'était une idée fort répandue, et au IIe siècle de notre ère datant déjà de loin, que les mythes, les légendes, les croyances po-

pulaires avaient, dès l'origine, servi d'enveloppe à des vérités philosophiques de l'ordre le plus élevé, qu'il appartenait à quelques initiés de discerner, tandis que le vulgaire devait rester emprisonné dans la lettre des traditions religieuses. Déjà Platon avait dirigé les esprits dans ce sens. Les stoïciens et les néo-pythagoriciens usèrent largement de ce moyen de concilier leurs idées particulières avec la vieille mythologie. Les Juifs alexandrins en firent autant pour retrouver le platonisme dans l'Ancien Testament. L'interprétation allégorique fut la grande conciliatrice. De la sorte on parvenait sans trop de peine à tirer une même doctrine des poèmes homériques et des livres de la Genèse, et naturellement cette doctrine répondait aux questions que le platonisme et le pythagorisme du temps aimaient à se poser sur les rapports de Dieu et du monde, de l'esprit et de la matière, du bien et du mal. Une forte tendance au dualisme, cette abstraction suprême du polythéisme, par conséquent à l'idée de l'impureté de la matière ou d'un antagonisme absolu entre Dieu et le monde, prédominait dans ce mouvement confus, auquel participaient, nous le répétons, des Juifs et des païens, des Grecs et des Latins, et qui s'élevait ainsi, comme le christianisme, vers l'universalité, car il aspirait à tirer une vérité unique de l'amas des traditions divergentes.

Ce mouvement ne tarda pas à se rencontrer avec une religion nouvelle, universaliste, qui, grandissant tous les jours, tenait déjà une place considérable dans le monde. Chose de suprême importance pour les gnostiques, cette religion s'annonçait comme une délivrance, comme une rédemption, car à la question métaphysique de la gnose : « comment faut-il concevoir les rapports de Dieu et du monde, de l'esprit et de la matière? » correspondait la question d'application immédiate : « comment l'âme, qui est esprit, parvient-elle à se délivrer des liens de la chair, qui est matière? » Ce fut le côté par lequel le mouvement gnostique se souda au mouvement chrétien et faillit confisquer à son profit le prestige de l'Évangile. En réalité, l'ambition du gnosticisme était tout autre que celle de l'Évangile. L'Évangile n'a point de prétentions métaphysiques. Ramené à sa plus irréductible expression, sur la base du théisme spiritualiste, qu'il suppose évident pour la conscience religieuse, il prétend avant tout inspirer ce double amour de Dieu et des hommes qui doit élever le chrétien vers sa félicité suprême en l'élevant vers la perfection de Dieu lui-même. C'est donc à un intérêt avant tout religieux et moral, ce n'est pas à un intérêt philosophique qu'il satisfait. Le gnosticisme, au contraire, n'était qu'une métaphysique dualiste cherchant à se donner la forme d'une révélation. Les deux mouvemens pouvaient se cotoyer, se toucher,

s'emprunter même l'un à l'autre des élémens importans, mais ils ne pouvaient pas s'unir.

Cela est si certain que la gnose, tout en tâchant de se faire chrétienne, ne put pas abjurer son dualisme et resta sur ce point beaucoup plus près du polythéisme que de l'Évangile. Un autre trait, accusant son caractère polythéiste, fut l'idée du *démiurge*, proprement l'ouvrier, l'architecte platonicien qui crée ou plutôt façonne le monde en se réglant sur les idées éternelles, mais que la gnose abaisse plus encore, afin d'expliquer la présence du mal dans la création. Comme de plus il lui fallait rendre compte des différences qui distinguent l'Ancien Testament du Nouveau, elle trouva fort ingénieux de lui assimiler Jéhovah, le Dieu créateur des Juifs, dont les imperfections se trouvaient par cela même parfaitement intelligibles. C'est encore en vertu de la même affinité avec le polythéisme que le gnosticisme se flatta de combler le vide existant entre l'Être absolu et le monde matériel par une série d'*éons* ou d'êtres divins émanés de l'essence incréée et descendant insensiblement vers les régions inférieures de l'être. C'est ici pourtant que les gnostiques commençaient à se faire chrétiens. L'un de ces éons était le Christ libérateur, venant émanciper les parcelles d'esprit emprisonnées dans la matière impure. Naturellement ce Christ n'avait pas eu lui-même de vrai corps : ou bien il n'avait été qu'en contact avec Jésus, avec l'homme qui lui avait servi d'organe, ou bien il n'avait eu qu'un corps apparent. C'est ce qu'on appela le *docétisme* ou le système de l'apparence. Il n'est pas besoin d'ajouter que les récits des Évangiles étaient soumis à la même méthode d'allégorie complaisante qui avait permis de découvrir tant de platonisme chez les poètes grecs et les prophètes hébreux.

On n'a pu ici que résumer les grands traits des écoles gnostiques en les dégageant d'une effrayante fermentation de systèmes. Ajoutons qu'en général les gnostiques chrétiens, à l'imitation des esséniens, des pythagoriciens, des mystagogues orphiques, etc., aimaient beaucoup les mots, les rites, les nombres mystérieux. Beaucoup d'entre eux avaient des amulettes, des philtres, des talismans, en un mot la défroque de la superstition païenne. Ceci est un trait général du temps (1). On se ferait en définitive l'idée la plus inexacte du gnosticisme, si l'on n'y voyait que les trois ou quatre thèses que nous avons énoncées. Les systèmes gnostiques rappellent ces amas épineux de cactus de toute grosseur et de toute forme qui

(1) On peut s'en faire une idée par l'histoire du sage Apollonius de Thyane, si agréablement traduite par M. Chassang. A ce document s'ajoute aujourd'hui l'étude consacrée dans la *Revue* du 15 janvier par M. Charles Lévêque à Proclus, que sous bien des rapports on pourrait appeler un gnostique païen.

s'amoncellent dans certaines régions de l'Amérique équatoriale. C'est bien une seule et même famille, qu'unissent visiblement des caractères communs; mais quelle variété dans les apparences! et comment se représenter ces singulières végétations, si l'on ne connaît que les points de ressemblance?

Sans prétendre passer en revue les cent systèmes nés du gnosticisme, on s'en tiendra ici à deux des plus célèbres, qui méritent d'être décrits avec quelque détail, — celui de Marcion, l'un de ceux qui s'écartent le moins du christianisme évangélique, et celui de Valentin, l'un de ceux qui s'en écartent le plus. C'est contre ces systèmes, plus répandus que les autres, qu'Irénée dut surtout entrer en campagne. Marcion et Valentin doivent s'être rencontrés à Rome vers 140.

Marcion, jeune encore, quitta l'Asie-Mineure, laissant derrière lui une mauvaise réputation : on l'accusait d'avoir violé une vierge. Cette accusation est répétée par la plupart des pères, mais on ne peut guère, à l'origine, y voir autre chose qu'une manière mystique de dire qu'il avait, par son hérésie, déchiré le sein de l'église. Quoi qu'il en soit, on peut voir que l'idée dont il partit fut que l'Évangile était, non pas le perfectionnement ou le fruit, mais la négation pure de la religion de l'Ancien Testament. Ce fut la thèse de Paul sur l'antagonisme de la loi et de la foi élevée jusqu'à l'antagonisme du Dieu de la loi et du Dieu de la foi. On sait combien peu l'apôtre des gentils réussit à implanter dans les esprits sa théorie de l'impuissance de la loi pour sauver l'homme et son dogme corrélatif de la justification par la foi. L'église, sans retourner précisément au judaïsme, s'en détachant même toujours plus quant aux formes, ne comprit guère l'Évangile autrement que comme une législation nouvelle supérieure, mais analogue à celle qui l'avait précédée. Marcion au contraire fut du petit nombre de ceux qui maintinrent fermement l'idée paulinienne, la dépassèrent même, et ne voulurent voir dans la loi qu'une religion rigide et dure, dans l'Évangile qu'une religion de grâce. Là-dessus il bâtit tout un système gnostique. Il y avait, selon lui, trois principes des choses : le Dieu inconnu, dont l'essence est bonté pure; l'architecte du monde ou démiurge, dont la justice inexorable était l'attribut essentiel; enfin la matière, avec son méchant souverain, le diable. D'après ce système, tourmentés à la fois par Jéhovah et par le diable, en lutte constamment pour la prééminence, les hommes eussent été voués à une incurable misère, si le Père, jusqu'alors inconnu, n'eût envoyé brusquement l'être divin nommé Christ pour les enlever au pouvoir de l'un et de l'autre. Au lieu d'admettre un développement, une épuration successive de l'idée de Dieu, Marcion, frappé

des notions grossières qui souvent viennent altérer cette idée chez les écrivains hébreux, ne pouvait voir que deux divinités différentes dans le Père prêché par Jésus et dans celui qui avait fait parler Moïse et les prophètes. Il avait composé un livre, malheureusement perdu, intitulé *les Antithèses,* dans lequel il cherchait à démontrer que les différences des deux Testamens équivalaient à des contradictions formelles. Il insistait aussi sur ce que le Christ de l'Évangile ne répondait pas du tout à celui que l'Ancien Testament avait annoncé aux Juifs. De plus, il accusait hautement les apôtres, à l'exception de Paul, d'avoir falsifié ou mal compris l'enseignement de leur maître, et en fait de documens scripturaires il n'admettait que les livres portant l'empreinte de la doctrine paulinienne, c'est-à-dire l'évangile de Luc, dont il avait sans façon retranché ou modifié ce qui le gênait, et les épîtres de Paul. Il ne faut pas trop se récrier sur cette manière d'agir. Il n'y avait pas encore d'évangiles officiels, tenus pour seuls valables et inspirés. Tous les partis à cette époque se croyaient en droit d'en faire autant, et Marcion était poussé à en agir de la sorte par une antipathie prononcée, bien rare de son temps, pour l'interprétation allégorique.

Le marcionisme fut un parti puissant, s'il faut en juger par les anathèmes dont les pères ne cessent de le poursuivre; ce parti eut son organisation, ses martyrs, et prolongea son existence jusqu'au VIe siècle. La clarté du système, la facilité avec laquelle il écartait pour la pensée religieuse les pierres de scandale qu'elle rencontre dans le monde et dans la Bible, expliquent cette popularité; mais il est trop clair que le marcionisme est dépourvu de toute valeur philosophique : tout y est décousu, brusque, inattendu, comme Tertullien l'a parfaitement remarqué, et les pères n'eurent pas de peine à battre en brèche l'idée de ce Dieu exclusivement bon, qui pourtant avait laissé les hommes si longtemps en proie aux persécutions de Satan et de Jéhovah.

Bien différente est l'impression que laisse le système valentinien. Qu'on se figure une épopée métaphysique dont les péripéties se déroulent dans l'immensité des cieux inconnus, dont la scène est le sein de Dieu lui-même, dont le dénouement se produit sur notre terre, une épopée où la spéculation métaphysique la plus abstraite, la plus déliée, se revêt des formes les plus bizarres, qui mêle à tout moment le grotesque au sublime, les images les plus triviales à des intuitions poétiques d'une véritable magnificence, le délire d'une imagination orientale qu'on dirait enivrée de haschich aux calculs minutieux du mathématicien, et l'on aura comme un avant-goût de cette incroyable théologie. Dès le premier trait, on reconnaît la présence d'un sentiment profond de l'infini. Cette épo-

pée est tragique, c'est comme le drame intérieur d'une âme perdue dans sa recherche de l'introuvable. Ce drame se déroule, comme une fresque gigantesque, sur le firmament. Là, les hommes viennent le contempler, retrouver le reflet de leur âme à eux-mêmes, écouter l'écho de leur long soupir, et se disent que ce désir, ce soupir immense est en Dieu lui-même avant d'être en eux.

La cause première, le principe de toutes choses dans le système valentinien, c'est l'*Abîme* (*Bythos*), ou la Monade indescriptible, qui renferme et contient tout. L'Abîme n'a en face de lui que sa compagne, dont le nom, féminin en grec, signifie *silence*. C'est la première des *syzygies* valentiniennes : dans ce sytème en effet, les éons divins, c'est-à-dire les déterminations successives et personnelles de l'essence divine, se déroulent deux par deux, chaque éon masculin ayant à côté de lui un éon féminin. C'est leur totalité qui constitue le *Plérôme*, à savoir le Dieu réel, concret, vivant, tandis que l'Abîme et le Silence forment une première syzygie, qui en est à peine une, car qu'est-ce que l'Abîme silencieux pour l'esprit humain, si ce n'est pas le vide infini? Cependant, sans plus se demander que Hegel comment de l'abstraction pure a pu sortir une réalité quelconque, Valentin va déduire ses éons de l'Abîme silencieux, à qui il attribue une fécondité mystérieuse, et les ranger conformément au mouvement interne de la pensée humaine.

Des germes déposés par l'Abîme dans le sein de Silence sort en premier lieu l'Intellect, principe de tous les êtres réels, et qui, à ce titre, peut s'appeler le Père. Lui seul comprend l'Abîme, et en lui seul les autres êtres peuvent le comprendre. Voilà pourquoi sa compagne, celle qui forme syzygie avec lui, s'appelle la Vérité. De ce couple divin, par le même procédé de génération, sortent le Verbe et la Vie, le Verbe exprimant ce dont l'Intellect a conscience et produisant avec sa compagne une nouvelle syzygie, qui est l'Homme, type idéal, et l'église, peut-être l'idée de la société humaine, sans laquelle l'homme reste infécond. Telle est la fameuse *ogdoade* ou *huitaine* valentinienne avec ses huit termes masculins et féminins. C'est elle qui tient la première place dans la vénération de l'école. Le *Plérôme* divin est pourtant bien loin d'être au complet. L'Intellect et la Vérité, voyant que le Verbe et la Vie étaient devenus productifs, font émaner de leur sein dix autres éons, sur quoi le Verbe et la Vie, voulant imiter leurs parens, en produisent encore douze, ce qui fait en tout trente. Les éons émanés de l'Intellect et de la Vérité sont en général les principes de la révélation et de l'activité divine extérieure, tandis que les douze qui proviennent du Verbe et de la Vie représentent ceux de la vie humaine spirituelle; mais ce nombre trente, n'étant pas divisible par huit,

n'est pas parfait, de là une certaine agitation parmi ces éons, qui tous sont possédés du désir de comprendre, d'embrasser l'Abîme. L'Intellect voulait leur en révéler tous les mystères, mais le Silence lui ordonna de se taire, et provoqua ainsi une souffrance, une passion, qui fut surtout ressentie par le dernier éon féminin, qu'Irénée appelle *Sophia Achamoth*, sans savoir que ce dernier mot n'est que la défiguration du mot hébreu qui correspond au grec *sophia* et signifie de même la sagesse dans le sens abstrait. La Sagesse donc, dans la violence des désirs qui la poussaient à se plonger dans l'Abîme, se fût perdue en lui, si Horus (la limite), qui fait dans le *Plérôme* l'office de gardien des rangs, ne l'avait repoussée. Alors la pauvre Sagesse laissa tomber sa Pensée, la fille de son désir, qui, détachée de sa mère, engendrée sans le concours d'un éon masculin, n'est qu'un avorton difforme. Il y a donc trouble, déchirement dans le *Plérôme*, c'est-à-dire, qu'on veuille bien ne pas l'oublier, en Dieu, dont la totalité des éons doit exprimer les déterminations successives. Pour que le désordre n'allât pas plus loin, l'Intellect projeta une nouvelle syzygie, Christus et l'Esprit. Christus remontra aux éons qu'ils devaient se contenter de connaître la nature des syzygies et de concevoir l'être non engendré, mais que l'Intellect, immédiatement émané de l'Abîme, pouvait seul le connaître tel qu'il est. L'Esprit, être féminin dans le système valentinien comme le mot hébreu qui l'exprime, les apaise en obtenant qu'ils se communiquent les uns aux autres leurs perfections et leurs sentimens. Les éons, de troublés et tristes qu'ils étaient, redeviennent heureux, et, pour exprimer leur reconnaissance, ils engendrent tous ensemble un être d'une beauté incomparable, l'étoile du *Plérôme*, et l'appellent Sauveur ou Tout, puisqu'il provient de tous.

Qu'on le remarque bien, tout ce qu'on vient de raconter s'est passé en Dieu, sans aucun rapport avec un monde qui n'existe pas encore. Comment le monde va-t-il se rattacher au Plérôme divin? C'est une question à laquelle le système essaie encore de répondre. On n'a pas oublié ce pauvre avorton, cette pensée coupable, cette fille mal née de la Sagesse, que les lois imprescriptibles du Plérôme avaient exilée loin du concert divin. Elle erre tristement dans le vide, dans l'ombre, dans la privation. Christus, qui en a pitié, lui donne une forme substantielle, mais non la connaissance des réalités supérieures. Cette sagesse, qui s'appellera désormais Sagesse d'en bas, pour la distinguer de sa mère, la Sagesse d'en haut, a eu, par son contact avec Christus, un moment d'illumination céleste, et quand le bel éon, tout resplendissant, est remonté vers le Plérôme divin, il lui est resté de ses attouchemens un souvenir qui fait qu'elle aspire avec passion, comme jadis sa mère,

vers la lumière inaccessible. Son ignorance, son impuissance la désolent. Elle espère parfois, le plus souvent elle désespère. Enfin ses supplications sont si ardentes que l'éon Sauveur, ce produit du concours simultané de tous les autres éons, descend vers elle comme consolateur ou Paraclet. Quand Sagesse d'en bas voit arriver le glorieux éon, elle se voile toute honteuse; mais son approche la rassure, elle se sent fortifiée, purifiée par lui, elle s'ouvre à la lumière des anges qui accompagnent son céleste bienfaiteur, et *laisse aller* ses souffrances, qui se détachent d'elle.

Ici recommence un drame analogue au précédent, mais qui enfin touche à l'humanité. Les souffrances détachées de Sagesse d'en bas ne sont autre chose que la substance dont le monde est fait, et certes on n'accusera pas d'un optimisme frivole le système qui voyait dans le monde la douleur de la Divinité. Cette substance du monde se partage en quatre élémens : l'un *psychique* ou simplement sensible, provenant des terreurs de Sagesse d'en bas, l'autre *matériel*, provenant de ses tristesses (les fleuves et les mers ne sont autre chose que ses larmes); le troisième *démonique*, provenant de son désespoir; le quatrième enfin *spirituel*, qui provient de ses prières et qui, s'unissant à l'élément psychique ou sensible, lui communique sa nature. C'est ainsi que Sagesse d'en bas est la mère de tout ce qui existe et reproduit une ogdoade inférieure d'après le type de l'ogdoade suprême, qui lui a été révélé par l'éon Sauveur. L'arrangement actuel du monde est l'œuvre d'un démiurge psychique qui le façonne avec une certaine habileté, mais qui reste lui-même étranger aux lumières supérieures de l'esprit. Tout ce qu'il fait commence et doit finir. Il ne sait pas même qu'en réalité c'est Sagesse d'en bas qui lui inspire son œuvre organisatrice et la dirige. Il est parfois émerveillé de la beauté inattendue de ses œuvres. Il s'imagine avec orgueil qu'il est le Dieu suprême, et s'écrie dans l'Ancien Testament : « Je suis Dieu, et il n'en est point d'autre que moi! » Il ignore que les hommes qu'il a formés en combinant l'élément psychique avec le matériel doivent au premier de ces élémens de renfermer parfois en eux-mêmes des parcelles d'esprit qui leur viennent de Sagesse d'en bas, et qui, convenablement émancipées, pourront spiritualiser l'élément psychique à son tour. Bien que les peuples païens soient presque uniquement de l'ordre matériel, ils comptent pourtant des âmes d'élite qui ont pu s'élever jusqu'à la sphère de l'esprit; mais de telles âmes se sont rencontrées surtout au sein de ce peuple psychique adopté de préférence par le démiurge. Celui-ci, à qui Sagesse d'en bas avait révélé l'existence du Plérôme, s'était bien gardé de faire part de cette révélation à son peuple; il lui avait promis cependant un Messie qui lui procurerait

l'empire universel, et, quand l'heure fut venue, il le lui envoya en effet; mais Sagesse d'en bas lui communiqua l'esprit dès sa naissance ou lors de son baptême (c'est là un point sur lequel les valentiniens, comme les premiers chrétiens, différaient entre eux). L'homme Jésus ne fut plus alors que l'instrument visible du Sauveur invisible, qui l'avait déjà délivré de ses douleurs, et c'est ainsi que, déployant sa nature supérieure, il attira et attire toujours les hommes de l'esprit en vertu de l'affinité de nature qui existe entre eux et lui. Les hommes psychiques, ayant pour croire besoin de miracles et de prédications, ne sont convertis que par le Christ du démiurge, celui qui a souffert et qui est mort. Le gnostique au contraire n'est attiré que par la lumière spirituelle du Sauveur céleste. La fin des choses sera que Sagesse d'en bas, unie pour l'éternité au bel éon Sauveur et suivie des âmes spirituelles qui deviendront les épouses de ses anges, entrera dans la gloire du Plérôme, qui célébrera les noces éternelles. Le démiurge et ceux qui n'ont connu que lui monteront également en grade, en bonheur, sans pouvoir toutefois pénétrer dans le Plérôme, et le feu qui constitue son essence (d'après la déclaration de son prophète : « notre Dieu est un feu consumant ») embrasera, anéantira toute matière et toute méchanceté, car la matière n'est qu'une négation, le contraire de l'être, et doit rentrer dans le néant quand l'être aura atteint sa parfaite plénitude.

Il fallait bien être un peu fou pour imaginer et pour adopter un pareil système. On le devient presque en l'étudiant et en essayant de le faire comprendre; mais il ne faut pas nier que, toute absurdité à part, il n'y eût une singulière poésie, un charme étrange dans cette théologie romantique. N'était-elle pas la bienvenue auprès des âmes mélancoliques, dont elle expliquait si dramatiquement les tristesses? Et l'âme religieuse, qui a soif de l'infini, de la perfection, de Dieu, n'y reconnaissait-elle pas ses aspirations et ses tourmens? Il y a quelque justice à ne pas juger des systèmes aussi idéalistes uniquement d'après la lettre et à chercher ce que les auteurs de ces subtiles conceptions ont senti et voulu dire. On trouve alors qu'il se cache plus de grandes pensées et de sentimens profonds sous ces incroyables doctrines qu'on ne s'en serait douté d'abord. Tous les penseurs sérieux qui s'en sont occupés de nos jours, à moins d'être prévenus par des préjugés ecclésiastiques, sont arrivés à cette conclusion. Le bon Neander sentait l'émotion le gagner quand il en parlait, il devenait un peu valentinien lui-même, et il fallait l'entendre diviser l'espèce humaine en spirituels ou *pneumatiques*, en raisonnables ou *psychiques*, en matériels ou *hyliques*.

III.

Il n'est pas étonnant qu'un esprit positif, réaliste, nullement poète, comme Irénée, n'éprouvât que répugnance et indignation en présence de semblables doctrines, dont il ne voyait que les absurdités, et dont le côté mystique, le sens idéaliste lui échappait entièrement. Nous savons par lui que le gnosticisme avait pénétré dans la vallée du Rhône, sous la forme valentinienne principalement, et que les femmes surtout avaient accueilli avec faveur cette religion quasi-païenne où le monde entier avait pour cause et pour ressort l'amour passionné, l'attrait de l'inconnu. Que quelques rumeurs scandaleuses aient jeté un jour suspect sur les relations des apôtres de la secte avec leurs néophytes exaltées, c'est ce qui n'aurait rien de très surprenant et ne justifierait point encore les accusations d'immoralité systématique dont Irénée ne cesse de poursuivre ses adversaires. Le gnosticisme n'est pas la seule tendance religieuse qui ait donné lieu à des écarts de ce genre, sans qu'on soit en droit d'en faire un argument positif contre les doctrines et les docteurs; mais il n'en est pas moins vrai que la direction générale du gnosticisme n'était pas de nature à fortifier beaucoup le sens moral. Tout arrivait, dans le monde comme en Dieu, fatalement, mécaniquement, sans que la volonté individuelle y fût pour rien. On devait au bonheur ou au malheur de sa naissance d'être spirituel, ou psychique, ou matériel; on ne pouvait rien pour passer du degré inférieur au supérieur, et, si l'on était spirituel, on n'avait qu'à attendre le moment inévitable où les parcelles d'esprit émanées du Plérôme seraient délivrées de leur prison charnelle. La conséquence prochaine était qu'en attendant on ne risquait rien à profiter de son esclavage. Ce qui révoltait aussi le sens chrétien, c'était ce Christ docète, dont le corps apparent n'était après tout qu'un mensonge, puisqu'il *faisait semblant* de manger, de dormir, de souffrir, quand il n'en était rien. Cela une fois admis, s'écriaient les pères, qui nous répond que tout le reste, sa parole elle-même, n'est pas aussi simple apparence, illusion pure? Il leur était facile aussi de prouver que l'explication donnée par les gnostiques de l'origine du mal et du péché ne résolvait en rien la grande difficulté. En un mot, l'étonnant n'est pas que le gnosticisme ait été finalement éliminé, vaincu par l'église, c'est qu'il ait pu être si fort et durer si longtemps; mais cet étonnement cesse quand on pense que, dans cette période de lutte acharnée entre le monothéisme envahissant et le polythéisme virtuellement vaincu, le gnosticisme répondait au

besoin de se rapprocher du monothéisme chrétien, qui s'imposait toujours plus, sans rompre décidément avec le point de vue polythéiste, dont la puissance était encore si grande. Cela est si vrai qu'en définitive l'église des premiers siècles ne vainquit le gnosticisme qu'à la condition de lui opposer une gnose à elle, beaucoup moins compliquée, plus respectueuse pour le sens commun, mais enfin une gnose, une théologie spéculative, dont ne se doutaient guère les artisans et les pêcheurs qui les premiers reçurent l'Évangile, et qui, s'il s'agit de la discuter, n'est pas tout à fait à l'abri des critiques rationnelles que les écrivains orthodoxes adressèrent à la gnose hérétique. On a beau dire, cette théologie qui stipule l'existence d'un Verbe personnel, de même essence, si l'on veut, que le Père, mais enfin nettement distinct de celui qui seul ne tient son être que de lui-même, qui de plus ajoute aux deux premières une troisième personne divine sous le nom de Saint-Esprit, dont les attributs et les fonctions sont également choses distinctes, — une telle théologie, en réalité, enseigne l'existence de trois dieux, non pas d'un seul. Et il ne faut pas alléguer ici l'unité essentielle, l'unité de substance, en disant qu'elle suffit. Trois hommes, ayant en commun la substance humaine, sont trois hommes et non pas un seul; mais nous n'insistons pas : notre intention n'est ici que de montrer, par un exemple frappant, combien il s'en faut que, dans le domaine de la pensée religieuse, la défaite visible d'une tendance soit l'équivalent de son assimilation. Le gnosticisme, vaincu comme hérésie, comme système indépendant, se retrouva, amoindri, mais puissant encore, dans l'église, comme le paganisme se retrouva dans la chrétienté après Constantin, comme le catholicisme romain continue d'agir au sein de plus d'une église protestante et de plus d'un parti philosophique.

Sans doute ce n'est pas encore dans Irénée que l'on peut voir l'épanouissement de cette gnose catholique dont la fixation était réservée aux grands conciles du IVe et du Ve siècle. On peut même, si l'on veut s'en donner la peine, le surprendre assez souvent en flagrant délit d'hérésie inconsciente. D'ailleurs sa lutte avec le gnosticisme avait développé en lui un trait qui sans doute avait toujours fait partie de son caractère, la timidité en fait de spéculation théologique. Il est difficile de tirer de ses écrits des définitions claires, encore plus d'organiser ses vues en un système logique. Il y a loin de ses ébauches de théologie transcendante au système hardi, tranchant, toujours fidèle à lui-même, de son éloquent contemporain Tertullien. M. Duncker n'a négligé aucun effort dans sa *Christologie d'Irénée* pour tirer un ensemble des idées peu cohérentes du presbytre-évêque de Lyon. Il a dû y mettre tellement du sien que

les commentaires dans son livre, d'ailleurs fort estimable, l'emportent de beaucoup sur le fond. La haute forteresse d'Irénée, à l'abri de laquelle il se réfugiait quand le terrain métaphysique se dérobait sous ses pieds, c'est ce qu'on appelait alors la *règle de foi*, c'est-à-dire le résumé de certains faits saillans de l'histoire évangélique, joint à une déclaration péremptoire de monothéisme. Cette règle de foi modifiée, agrandie, devint plus tard le *credo* ou le *symbole apostolique*, mais elle avait été formulée d'abord en vue de tenir tête aux envahissemens du dualisme et du docétisme gnostiques. On peut s'en apercevoir encore aujourd'hui à la manière dont le *credo* insiste sur la création du monde par le Père et sur quelques faits de la vie du Christ, dont, en dehors de la lutte contre les gnostiques, on n'eût jamais éprouvé le besoin de proclamer la réalité. Telle était encore néanmoins, au temps d'Irénée, l'indécision de l'église, malgré les efforts auxquels on se livrait partout pour lui donner une croyance officielle, que la *règle de foi* se présentait autrement conçue à Lyon, à Carthage et à Alexandrie. Il n'en fallait pas moins démontrer que cette règle de foi était conforme à la prédication du Christ et de ses apôtres. Comment s'y prenait-on? Tantôt les gnostiques accusaient certains apôtres d'avoir falsifié l'enseignement du Christ, tantôt ils prétendaient avoir reçu par une transmission mystérieuse la vérité supérieure que le maître avait confiée à quelques disciples d'élite, après avoir reconnu que les autres ne pouvaient supporter que « le lait des *petits enfans*. » A ces assertions, Irénée et les pères catholiques de son temps opposèrent leur théorie des *sedes apostolicæ*, des siéges apostoliques, ou fondés par les apôtres eux-mêmes. Leurs presbytres, leurs évêques, devaient bien mieux savoir que les autres ce qu'il en était de la vraie tradition, et en fait on pouvait affirmer hardiment que leur règle de foi reproduisait bien plus fidèlement cette tradition que les élucubrations tourmentées de la gnose. Voilà pourquoi Irénée s'applique de son mieux à rapprocher des temps apostoliques les autorités qu'il cite, et en tout cas à énumérer la série régulière des presbytres-évêques de ces églises-mères. Comme il écrit en Occident et pour des lecteurs occidentaux, c'est principalement à la tradition du presbytérat romain qu'il en appelle, car Rome est le seul siége apostolique en Occident, et d'ailleurs cette église (c'est chez lui qu'on rencontre pour la première fois cette assertion) a la gloire d'avoir été fondée par les deux plus grands apôtres, Pierre et Paul. Elle est de plus celle de la ville impériale, elle compte parmi ses membres des chrétiens venus de toutes les parties de l'empire, et la tradition apostolique se trouve par là comme centralisée et incessamment rectifiée dans son sein. Irénée incline donc à consi-

dérer la tradition romaine comme pouvant tenir lieu de toutes les autres, et c'est à tort que des controversistes protestans ont tâché d'atténuer la portée des déclarations d'Irénée sur ce point; mais ce qui distingue sa théorie de celles qui prévalurent plus tard, c'est qu'en fait il ne se borne pas à alléguer la tradition romaine, et qu'il invoque aussi celle des siéges orientaux, celle particulièrement de Polycarpe et de ceux qui avec lui avaient encore pu entendre les apôtres. Seulement ses souvenirs sont des plus vagues, et quand on compare les dates, on a bien de la peine à ne pas soupçonner Irénée de les avoir un peu arrangées, comme on prétend qu'il arrive à certains ministres des finances de grouper les chiffres d'un budget (1).

Irénée toutefois ne s'est pas borné à faire appel contre les gnostiques à l'autorité traditionnelle. Il a aussi sa gnose catholique à opposer à l'hérésie, et là nous retrouvons le disciple de l'école johannique d'Asie-Mineure. Au Plérôme des éons il oppose sa théorie du Verbe et du Saint-Esprit, projections distinctes et personnelles du Père, et si ce qu'il dit des fonctions spéciales du Saint-Esprit est singulièrement obscur, on ne saurait contester qu'il déploie une véritable dextérité dialectique dans la manière dont il expose la théorie du Verbe divin. On peut sans doute encore relever dans ses explications quelques incohérences sur les rapports du Père et du Fils. C'est ainsi qu'il ne s'aperçoit pas que l'expression de *mains de Dieu*, employée par lui pour désigner le Fils et le Saint-Esprit, est incompatible avec l'idée de leur personnalité. Au fond, ce qui explique ces incohérences, c'est qu'il lui manquait à lui comme à ses adversaires le sens clair de la personnalité, de ce qu'elle suppose, de ce qu'elle exige. On en a une preuve nouvelle dans son enseignement sur la rédemption, une de ses doctrines les plus originales et en même temps les plus empreintes de gnosticisme.

Pour lui, il n'est pas douteux que tous les hommes ont péché en

(1) Ce qui peut excuser Irénée, c'est que les traditions étaient bien peu fixées de son temps. C'est ce que prouvent avec évidence les variantes que subit dans les premiers siècles la liste des évêques romains. Elle fut dressée à une époque où l'épiscopat passait pour remonter jusqu'aux apôtres; il fallut donc rechercher quels avaient été les presbytres les plus en renom dès l'origine pour en faire des évêques au sens moderne, et, l'appréciation variant, les listes varièrent également. Aujourd'hui la série officiellement admise procède ainsi : Pierre, — Linus, — Clément, — Clet, — Anaclet, — Évariste, — Alexandre, — Xystus, — Télesphore, — Hygin, — Pius, — Anicet, — Sôter, — Éleuthère, — Victor. Irénée au contraire dresse ainsi sa liste : Linus, — Anaclet, — Clément, — Évariste, sans autre changement pour la suite. Les *Clémentines* et Tertullien font commencer la liste des évêques romains par Clément. Les *Constitutions apostoliques*, dans le vague souvenir d'une différence de doctrine entre Pierre et Paul, font instituer Linus par Paul, et Clément par Pierre. Bien d'autres variantes existent encore.

Adam, parce qu'Adam a péché. Par contre, le second Adam, le Christ, n'ayant pas péché, l'humanité dont il est la tête, qui s'unit à lui dans l'église, se présente à Dieu pure et sans reproche. Il ne s'est pas un moment arrêté devant l'idée qui, de nos jours, se présenterait immédiatement à notre esprit, que le mérite pas plus que la faute n'est transmissible. Il a une expression favorite pour indiquer ce rôle du Christ dans la rédemption : « il a *récapitulé* les choses, » dit-il, c'est-à-dire qu'il les a recommencées et concentrées de manière à leur donner un tour absolument autre que celui qu'elles avaient pris la première fois. C'est ainsi que, par sa conjonction avec le Verbe divin, la vieille substance adamite s'est trouvée régénérée, et par momens Irénée parle comme si nous étions destinés à devenir nous-mêmes des êtres divins, en vertu de notre incorporation spirituelle, si j'ose ainsi dire, dans la substance divine. — *Tunc demum dii* (alors enfin nous serons des dieux), — dit-il en parlant des hommes. Cela rappelle fortement, il faut l'avouer, l'éon Sauveur des gnostiques. Ce n'est pas là toutefois que se borne pour Irénée l'œuvre rédemptrice, et décidément le point de vue gnostique a sur son esprit une influence dont il ne se doute pas. Irénée a beau avoir un parallèle catholique à opposer aux rédemptions gnostiques, on n'en retrouve pas moins chez lui cette même propension à personnifier les abstractions, à dramatiser la psychologie, qui caractérise si visiblement ses adversaires. En fait, sa doctrine de la rédemption est mythologique. Partant toujours de l'idée qu'Adam a péché en qualité de représentant de l'humanité tout entière, il en conclut que, par sa faute, nous étions devenus les esclaves du diable, son bien, son mobilier, sa chose. Pour nous sauver, il fallait que le Christ nous arrachât à ce pouvoir. Qu'a-t-il fait? Il a offert au diable sa vie et son âme en échange des nôtres, et l'a décidé à les accepter comme notre rançon en usant avec lui d'une douce persuasion, *suadela*, analogue à celle dont l'adversaire s'était servi pour nous perdre, mais avec des intentions et des conséquences tout opposées. C'est ainsi que nous avons échappé à la domination diabolique. Les choses devaient marcher de la sorte, car il n'eût pas été conforme à l'équité d'un Dieu qui doit être juste, même envers le diable, de lui ravir violemment ce qui était à lui.

Telle est l'idée d'Irénée, tel est aussi le premier germe d'un dogme ecclésiastique de la rédemption. Une rançon a été payée par Dieu au diable pour nous racheter! Qu'on sourie, si l'on veut, de cette manière enfantine de représenter les choses. Si l'on cherche de l'esprit sous la lettre inacceptable, on en trouvera, et beaucoup; mais avant que cette lettre blesse le sens chrétien, il se passera

bien du temps. Ce dogme, naïf en apparence, ira se complétant, se raffinant, et ce n'est qu'à la longue qu'il se perdra dans une contradiction essentielle. Il viendra des docteurs par exemple qui remarqueront que Satan a fait un très mauvais marché, puisque l'âme de Jésus n'est pas restée entre ses mains, ce qui reviendra à dire que Satan a été trompé par une ruse divine, et l'on ne saurait croire les étranges comparaisons, bien voisines du blasphème, que suggérera ce nouveau point de vue à de très pieux docteurs. Des papes tels que Léon le Grand et Grégoire le Grand, des pères tels qu'Ambroise, Grégoire de Nysse, Jean Damascène, l'adopteront et l'amplifieront. Plusieurs d'entre eux n'ont pas craint de comparer la croix à l'hameçon caché sous l'appât que le poisson avale, sans se douter du piége qui lui est tendu, ou bien même à une souricière où Satan s'est laissé prendre. Quand Abailard, ce premier-né de l'esprit moderne, osera porter sa critique sur ce vieux dogme de la rançon payée au diable, ce sera l'un des plus violens griefs que Bernard de Clairvaux soutiendra contre lui, et qui lui feront dire qu'on devrait « fermer à coups de bâton la bouche proférant de pareilles impiétés. »

Ce qu'on reproche le plus aux études d'histoire religieuse, c'est qu'à première vue elles tendent à justifier le scepticisme superficiel ou irréligieux qui triomphe lorsqu'il assiste au lamentable défilé des illusions humaines. De quel droit supposerions-nous que les théories dont nous sommes aujourd'hui le plus fiers ou le plus certains n'iront pas rejoindre leurs devancières dans le vaste tombeau des doctrines éteintes? Quelle quantité prodigieuse d'intelligence, par exemple, n'a-t-il pas fallu dépenser pour constituer ces énormes systèmes gnostiques et pour les réfuter? Que reste-t-il pourtant de cette bataille acharnée qui a duré plusieurs siècles? Que reste-t-il des furieuses controverses qui passionnèrent le moyen âge et même des temps bien rapprochés de nous? Et ne viendra-t-il pas un jour où l'on prendra en pitié aussi nos erreurs et nos étroitesses, nos petitesses et nos ignorances?

Cependant cette impression pénible se dissipe après un examen plus attentif des choses. Oui, l'homme se promène au milieu de beaucoup d'apparences, mais il ne cesse de marcher vers la vérité, et c'est un progrès, négatif, si l'on veut, réel pourtant, que de savoir qu'il y avait illusion là où l'on avait cru toucher la réalité. On n'y reviendra donc plus, du moins du même côté, et c'est autant de gagné sur le nombre des erreurs possibles de l'esprit humain. Il y a plus d'ailleurs : au travers des erreurs de l'intelligence, il y a quelque chose qui reste, qui s'affermit, qui grandit : c'est la conscience humaine et son idéal. On peut trouver puériles les dissensions et les doctrines des penseurs chrétiens des premiers siècles;

il n'en est pas moins vrai qu'ils ont vécu d'un idéal supérieur à tout ce qui les avait précédés, et qu'ils ont contribué à former le nôt re De toutes ces figures du IIe siècle dont nous avons tâché de reproduire la physionomie, quelle est celle sur laquelle s'arrêterait l'unanimité de nos sympathies? Serait-ce Polycarpe et sa rudesse orthodoxe? Serait-ce Valentin et son système hérissé? Serait-ce Irénée et sa médiocre théologie? Non; je prétends que ce serait l'humble Blandina, la vierge martyre, oubliant ses douleurs pour servir de mère au pauvre enfant qui meurt, lui aussi, dans les tourmens... Cette tendresse dans la vaillance, cet espoir dans la douleur, oh! que voilà bien le christianisme éternel, la sublime nouveauté qui doit durer toujours! Et qui songe, en voyant Blandina mourir ainsi, à se demander si elle est montaniste ou catholique, hétérodoxe ou orthodoxe?

Il reste bien peu en somme du christianisme d'Irénée, si l'on entend par là sa dogmatique; mais ce qu'il eut en partage avec tous les chrétiens de son temps, hérétiques et autres, ce qui fait qu'il faut savoir pardonner à son intolérance comme à celle de ses successeurs, et même la préférer à la vieille insouciance païenne, c'est ce sentiment haut et vif de la vérité invisible, c'est ce respect, cet amour de la nature humaine, fruit authentique et impérissable de l'Évangile, c'est cette obéissance à la loi sacrée qui nous ordonne de vivre pour autre chose que le pain qui périt, c'est ce sérieux moral de l'âme qui se sent appelée à s'élever vers Dieu. Quand on pénètre au fond des choses, les misères de l'intelligence n'empêchent pas de voir la grandeur de l'esprit. En définitive le progrès se réalise. On se dit alors qu'on est engagé soi-même dans le mouvement ascensionnel de l'humanité, on tâche d'y contribuer selon ses forces, et, bien loin de n'éprouver que pitié ou dédain pour les illusions de la pensée religieuse, on reconnaît dans leur longue succession la marque même de notre destinée réelle, l'on se sent animé d'une franche et libre sympathie pour tout ce qui peut s'appeler une approximation de l'ineffable.

ALBERT RÉVILLE.

STATISTIQUE INDUSTRIELLE

DE PARIS

Statistique de l'industrie à Paris, enquête faite par la chambre de commerce pour l'année 1860, in-4°, Paris 1864.

La chambre de commerce de Paris a procédé, en 1860, à une enquête industrielle, et elle vient de publier les documens statistiques qu'elle a recueillis. Déjà, en 1848, elle avait entrepris une étude analogue; mais à cette date les résultats devaient être nécessairement faussés par le contre-coup des crises politiques, l'industrie de Paris ayant, plus que toute autre, payé sa dette à la révolution. L'enquête de 1860 est à la fois plus exacte et plus complète : elle s'applique à une période que l'on peut considérer comme normale au point de vue de l'activité du travail, et elle comprend un rayon plus vaste, puisqu'elle s'étend aux quartiers nouveaux ajoutés par l'annexion à la capitale. C'est, à tous égards, une œuvre pleine d'intérêt. Nous voudrions en dégager brièvement les résultats statistiques et extraire de ces longues colonnes de chiffres les renseignemens qui peuvent nous éclairer sur le sort de la portion la plus nombreuse de la population parisienne.

Paris est bien réellement la cité universelle. Capitale d'un grand empire, Paris renferme dans son sein, par une concentration puissante, toutes les splendeurs, tous les attraits de la civilisation. Les lettres, les sciences et les arts y brillent d'un éclat sans égal. Des régions les plus éloignées de la terre, l'étranger vient lui rendre hommage, à ce point que Paris n'appartient pour ainsi dire plus aux Parisiens, ni même à la France, mais qu'il appartient au monde en-

tier. Ce n'est pas tout : Paris est en même temps un immense atelier, où le travail multiplie les plus étonnantes variétés de produits. C'est là l'image que nous présente l'enquête de la chambre de commerce en décrivant dans ses moindres détails Paris industriel, et notre capitale ne perd rien à être envisagée sous ce nouvel aspect, que ses admirateurs ont trop souvent dédaigné.

La chambre de commerce a recensé, dans Paris, 101,000 établissemens industriels, occupant 416,000 ouvriers et produisant 3 milliards 369 millions. Voici comment les chiffres se répartissent entre les différentes branches d'industrie, dont l'enquête a formé dix groupes. Cette statistique, qui résume en dix lignes ce grand travail, paraîtra certainement digne d'intérêt :

	Nombre d'établissemens.	Nombre des ouvriers.	Importance des affaires.
1° Alimentation	29,069	38,850	1,088 millions
2° Bâtiment	5,378	71,242	315 —
3° Ameublement	7,391	37,951	200 —
4° Vêtement	23,800	78,377	455 —
5° Fils et tissus	2,836	26,810	120 —
6° Acier, fer, cuivre, etc.	3,440	28,866	164 —
7° Or, argent, platine, etc.	3,199	18,731	183 —
8° Industries chimiques et céramiques.	2,719	14,397	194 —
9° Imprimerie, gravure, etc.	2,759	19,507	94 —
10° Industries diverses (1)	20,580	82,071	536 —
	101,171	416,811	3,369 millions.

Ainsi le nombre des patrons et des ouvriers recensés forme un personnel de 518,000 individus. Il convient d'y ajouter environ 32,000 ouvriers appartenant à l'industrie des chemins de fer et à plusieurs grandes entreprises d'utilité publique, de telle sorte que l'on arrive facilement à un total de 550,000 habitans voués à la main-d'œuvre industrielle, et si l'on tient compte des familles qui dépendent des chefs d'ateliers et des ouvriers, on peut calculer que plus de 1 million d'habitans, c'est-à-dire les deux tiers environ de la population parisienne, vivent du travail industriel.

Cette proportion est très considérable, peut-être même semblera-t-elle effrayante. On a peine à s'expliquer, au premier abord, comment il se fait que le travail se concentre et s'accumule à un tel degré sur un seul point ; on voit dans cette agglomération d'ouvriers un danger pour la paix publique et pour la sécurité du gouvernement. Qu'adviendrait-il, si une crise commerciale infligeait le

(1) Ce groupe comprend notamment l'industrie des peaux et cuirs, l'horlogerie, les instrumens de précision, la carrosserie et la sellerie, la boissellerie, la vannerie, les articles de Paris, etc.

chômage à cette population qui ne peut vivre que par le travail de chaque jour, si la disette surélevait le prix des subsistances, si les événemens politiques paralysaient le crédit qui met en mouvement tous ces bras? Ce ne sont point là de simples hypothèses. Paris a traversé de ces périodes désastreuses, durant lesquelles argent, crédit, travail, tout manque à la fois, et l'on sait ce qu'il en a coûté de misères et de sacrifices. Que serait-ce donc aujourd'hui avec une population ouvrière plus nombreuse et avec le développement d'affaires que nous voyons se continuer depuis dix ans? Il semble que la moindre perturbation, qu'un temps d'arrêt deviendrait mortel, et que Paris entier subirait le même effet qu'un convoi de chemin de fer qui, lancé à toute vitesse, déraillerait ou s'arrêterait soudain. Nous avons entendu plus d'une fois exprimer ces inquiétudes, et certes les chiffres statistiques que vient de publier la chambre de commerce ne sont pas de nature à les calmer. Tandis que les esprits enthousiastes admireront cette puissance industrielle que représente une production de plus de 3 milliards, beaucoup d'esprits prudens dénombreront avec crainte ce demi-million d'ouvriers auquel il faut assurer le travail et le salaire.

Ces préoccupations sont très légitimes. Cependant, en pareille matière, il convient d'étudier et d'apprécier les faits sans timidité comme sans enthousiasme. Si la prépondérance industrielle et commerciale de Paris était un fait artificiel, contraire à la nature des choses, on aurait raison de s'effrayer des conséquences, car tout ce qui est anormal et factice est dangereux; mais cette prépondérance s'explique parfaitement. Il n'y a point là seulement un signe et un effet de la centralisation française : dans la plupart des pays, la capitale politique est en même temps le foyer le plus actif du travail et de la production. D'une part, les capitales sont ordinairement établies dans la région la plus populeuse et choisies parmi les villes les plus peuplées; elles forment donc par elles-mêmes un grand centre de consommation, et il est dès lors naturel que pour la majorité des produits, surtout pour ceux qui se débitent au jour le jour, la fabrication s'installe à l'endroit même où ces produits se consomment. En second lieu, la capitale est un point d'attraction vers lequel converge une population flottante plus ou moins considérable, composée de nationaux ou d'étrangers, et ce mouvement vient augmenter le chiffre de la consommation et de la production quotidienne. Ces deux élémens suffiraient pour justifier dans les capitales la prédominance numérique de la population ouvrière. Ce n'est pas tout : par cela même que les capitales sont généralement très peuplées, elles voient affluer dans leur sein les industries pour lesquelles le bas prix et la régularité de la main-d'œuvre ne sont

point des conditions essentielles; ces industries sont assurées de ne jamais manquer de bras, et de pouvoir en augmenter ou en diminuer le nombre selon leur intérêt et leurs besoins. En outre, c'est dans les métropoles que se forment les grands réservoirs de capitaux et les sources les plus abondantes du crédit. Enfin est-il nécessaire d'insister sur l'avantage que beaucoup d'industries trouvent à s'établir dans la capitale, qui se relie ordinairement, par les voies de communication les plus nombreuses et les plus directes, à tous les points du territoire, aux frontières ou à la mer, et faut-il démontrer la nécessité qui les oblige souvent à se rapprocher du centre où résident les sciences et les arts, ces auxiliaires de plus en plus utiles du travail manufacturier? Les considérations que nous venons de rappeler s'appliquent à presque toutes les capitales. Voyez Londres, Bruxelles, Vienne, Berlin. L'exception que présente Washington tient à des circonstances particulières, et elle ne saurait infirmer la règle.

Peut-être cependant le chiffre de la population industrielle à Paris dépasse-t-il dans une certaine mesure la proportion normale par suite de deux causes exceptionnelles. Avant l'annexion, la banlieue était couverte d'usines qui s'étaient installées sur des terrains alors peu coûteux, et qui, n'étant soumises qu'à des impôts très réduits et à des droits d'octroi fort minimes, mettaient avantageusement en œuvre les matières premières au seuil même du vaste marché où elles vendaient leurs produits. Ces usines ne se seraient certainement pas établies à La Chapelle, à La Villette, à Grenelle, si elles avaient dû, dès l'origine, subir les charges de l'octroi parisien. Elles profitent encore aujourd'hui du régime de faveur que la loi leur a ménagé pour adoucir la transition; mais lorsqu'en 1870 elles se verront soumises au droit commun, il est probable que plusieurs d'entre elles se transporteront en dehors de la nouvelle enceinte. La seconde cause exceptionnelle se rattache aux grands travaux que l'administration municipale a entrepris directement, ou qu'elle a suscités pour reconstruire une portion de Paris. Cette influence n'est cependant point aussi considérable qu'on l'a supposé, parce que le principal corps d'état employé dans les constructions, le corps du bâtiment, se recrute en général dans une population nomade, qui va et vient suivant les demandes, et qui, si l'ouvrage venait à manquer ou à se ralentir, retournerait spontanément dans ses foyers. Quoi qu'il en soit, ces deux causes d'augmentation du nombre des ouvriers cesseront de produire leurs effets lorsque la loi d'annexion sera pleinement exécutée, c'est-à-dire en 1870, et à mesure que les travaux de l'édilité parisienne avanceront vers la période d'achèvement.

L'enquête a recensé 101,171 fabricans; sur ce total, on compte 7,492 fabricans qui occupent plus de 10 ouvriers, 31,480 qui emploient de 2 à 10 ouvriers, et 62,199 qui n'ont qu'un seul ouvrier ou travaillent seuls. La grande et la moyenne industrie, représentées par la première de ces catégories, ne figurent dans l'ensemble du chiffre des fabricans que pour une proportion de 7 pour 100; le reste appartient à la petite industrie. La moyenne générale de l'effectif par établissement n'atteint même pas le chiffre de 5 ouvriers. Ainsi ce qui caractérise tout spécialement l'industrie parisienne, c'est l'extrême division du travail, la variété, le morcellement. Les grandes usines sont rares et clair-semées, les petits ateliers sont très nombreux; il n'y a rien là qui ressemble à la physionomie des villes de fabriques, où plusieurs grandes usines emploient chacune des centaines et des milliers d'ouvriers adonnés au même travail, gagnant le même salaire, obéissant à un seul intérêt. A Paris, la population industrielle se divise en une infinité de catégories, dont la condition est très variable, et dont les intérêts, loin d'être toujours identiques, sont quelquefois contradictoires. L'agglomération n'y offre donc point les périls que l'on pourrait redouter ailleurs.

Les 416,000 ouvriers qui ont été recensés se composent de 286,000 hommes, 105,000 femmes et 25,000 enfans. Dans les industries qui s'appliquent au vêtement, aux fils et tissus, à l'article de Paris, le nombre des femmes excède celui des hommes. Si l'on élimine ces trois industries, où l'intervention des femmes se justifie par la nature même du travail et où l'on compte 75,000 ouvrières travaillant en grande partie chez elles, il reste 30,000 femmes qui, dans les autres groupes, vivent du salaire quotidien. Cette proportion n'est peut-être pas excessive, mais on ne saurait désirer qu'elle s'étende, et, tout en laissant à chacun sa pleine liberté, nous ne croyons pas que l'on doive encourager les efforts de quelques patrons qui, soit pour obtenir une main-d'œuvre économique, soit même avec la pensée plus louable de procurer aux familles de leurs ouvriers un supplément de ressources, cherchent à introduire les femmes dans des ateliers réservés jusqu'ici au travail des hommes. La place de la femme est au foyer domestique : là est son devoir, sa dignité, son influence; c'est là qu'elle gagne son salaire par l'ordre qu'elle maintient dans le modeste logis et par l'accueil qu'elle prépare à l'ouvrier qui revient de l'atelier. Les moralistes ont mille fois raison de protester contre la participation active des femmes aux travaux industriels et de rappeler à ce sujet les principes sur lesquels repose toute organisation sociale. Si, dans la sphère politique, les hommes graves engagent de si vifs débats

sur la division des pouvoirs, comment ne se préoccuperait-on pas de la division des attributions au sein de la famille, question bien autrement essentielle pour les destinées de l'individu, et par suite pour la prospérité de l'état? Non, le maigre salaire que reçoit la femme ne compense point la désertion du domicile et l'abandon des soins du ménage. Cette vérité n'exige ni phrases solennelles, ni démonstrations éloquentes. Elle se prouverait par l'arithmétique, alors même qu'il ne lui suffirait pas de s'étayer sur la morale. Sauf des exceptions très-rares, elle est applicable partout et à toutes les conditions, et elle intéresse au plus haut degré la population ouvrière de Paris, dont plus des quatre cinquièmes logent dans leurs meubles, terme vulgaire qui décore l'une des colonnes statistiques de l'enquête, et sous lequel il convient de saluer la famille et le foyer.

Quant aux enfans, l'enquête nous apprend que, sur 25,000 qui travaillent, on compte près de 20,000 apprentis des deux sexes, et que sur ce nombre 4,000 à peine ont passé des contrats réguliers. L'apprentissage n'est point ce qu'il devrait être. Les parens, soit négligence, soit ignorance de la loi, ne prennent point les dispositions nécessaires pour assurer l'éducation industrielle de l'enfant; les patrons ne se rendent pas compte des devoirs qu'ils ont à remplir envers les apprentis, et ceux-ci sortent trop souvent de l'atelier d'apprentissage n'ayant presque rien appris. La surveillance n'existe pas; la loi se borne à donner des conseils et ne contient point de sanction. Ces imperfections du régime actuel ont été signalées tout récemment dans la *Revue* par M. Jules Simon (1), qui demande qu'une loi nouvelle règle en termes plus précis les droits et les devoirs réciproques des familles, des patrons et des apprentis. Nous n'avons pas à insister sur ce sujet, qui a été traité avec autant d'autorité que de talent. Il nous suffira d'ajouter que le perfectionnement de l'apprentissage et de ses conditions dépend surtout du progrès moral et intellectuel des populations ouvrières, et qu'il peut être heureusement secondé par le concours des associations philanthropiques. Une loi, si complète qu'elle soit, ne produira pas la prévoyance et le dévouement là où ces vertus manquent aux familles et aux patrons : elle ne soumettra pas les apprentis à la discipline et au travail. Elle ne sera que l'auxiliaire, très utile d'ailleurs, des sentimens et des influences qui, s'inspirant de l'un des intérêts les plus sérieux de la société et de l'industrie, pénétreront dans les familles, et de là dans les ateliers. En pareille

(1) *L'Apprentissage des jeunes Ouvriers dans la petite industrie en France;* voyez la livraison du 1er février 1865.

matière, il faudrait, ce semble, premièrement réformer les mœurs; il faudrait, pour ainsi dire, naturaliser le devoir dans les esprits et dans les habitudes, le rendre moralement obligatoire, avant d'en faire un article de loi.

Ce qui doit contribuer en même temps à perfectionner l'apprentissage, c'est le haut prix qu'obtient aujourd'hui le travail d'un bon ouvrier. L'élévation du salaire a rehaussé la valeur de l'instruction professionnelle, qui devient ainsi le meilleur des placemens. La chambre de commerce a apporté le plus grand soin à relever le taux des salaires : c'est là, en effet, l'un des élémens les plus précieux à recueillir dans une statistique industrielle; mais c'est aussi le renseignement qu'il est le plus difficile d'obtenir exactement, tant à raison de la variété des professions et des aptitudes que par suite des délicatesses de toute nature qu'entraîne nécessairement une telle enquête, où l'on se trouve en présence des intérêts contradictoires et des assertions parfois peu concordantes des patrons et des ouvriers. La somme d'argent qui exprime le taux fixe de la journée ne représente pas toujours le salaire entier : il s'y ajoute, dans certains cas, des avantages accessoires et souvent considérables, tels que le logement, la nourriture, etc. On doit aussi tenir compte des risques particuliers attachés à quelques industries, ainsi que des conditions de sécurité qu'offrent les ateliers où le travail est permanent et sans chômage. Enfin, bien que les variations de salaires ne soient pas très fréquentes, et que les prix de main-d'œuvre pour les diverses branches d'industrie conservent généralement les mêmes rapports, il peut se faire qu'au moment de l'enquête, la rareté ou l'abondance des bras, l'activité ou le ralentissement des commandes modifient momentanément, en plus ou en moins, le prix de la journée dans plusieurs ateliers. Ces difficultés sont inévitables, et elles créent autant de chances d'erreur qui défient les efforts des investigateurs les plus sincères. Reconnaissons cependant que, ces réserves faites, l'enquête de la chambre de commerce sur les salaires doit fournir des documens qui se rapprochent autant que possible de la vérité, non-seulement parce qu'elle a été conduite avec une habileté très consciencieuse, mais encore parce qu'elle s'applique à une année (1860) pendant laquelle les transactions et le travail industriel se sont maintenus dans des conditions à peu près normales.

En exposant les résultats généraux de l'enquête, la chambre de commerce a formé pour les ouvriers, au nombre de 290,000 dont elle a pu constater les salaires, trente-deux groupes qu'elle a résumés en trois sections. La première section comprend 64,000 ouvriers gagnant de 50 centimes à 3 francs par jour, — la seconde

211,000 ouvriers gagnant de 3 francs 25 centimes à 6 francs, — la troisième 15,000 ouvriers gagnant de 6 francs 50 cent. à 20 francs. Il faut évidemment laisser de côté la première section, composée d'apprentis, d'ouvriers auxiliaires ou ne louant qu'une partie de leur temps, d'ouvriers infirmes, etc., ainsi que la troisième section, à laquelle appartiennent les ouvriers d'élite et les contre-maîtres. Ces catégories d'ouvriers reçoivent des salaires exceptionnels. Tout l'intérêt de la question se concentre sur la seconde section, qui se compose de plus de 200,000 ouvriers, avec une échelle de salaires s'élevant de 3 francs 25 centimes à 6 francs. En comparant les douze groupes qui forment cette section, on compte 53,000 ouvriers à 5 francs par jour, 44,000 à 4 francs, 35,000 à 4 francs 50 centimes et 19,000 à 6 francs. Ce sont les industries du bâtiment, de l'ameublement et des machines qui donnent les plus forts salaires. La moyenne pour cette section, qui, nous le répétons, est la seule qui puisse servir de type, est de 4 francs 51 centimes par jour.

Quant aux femmes, au nombre de 106,200, l'enquête les a également réparties entre trois sections, dont la première comprend 17,200 ouvrières gagnant de 50 centimes à 1 franc 25 centimes, la seconde 88,300 ouvrières gagnant de 1 franc 50 à 4 francs, et la troisième 700 ouvrières gagnant de 4 francs 50 centimes à 10 fr. De même que pour les hommes il faut s'en tenir à la seconde section, dans laquelle on remarque que les groupes les plus nombreux se composent des ouvrières à 2 francs (24,800) et des ouvrières à 2 francs 50 centimes (17,800). En résumé, la moyenne du salaire des femmes peut être évaluée à 2 francs 14 centimes.

Tels sont les chiffres de l'enquête sur les salaires en 1860. Comparés avec ceux de la période antérieure, ils indiquent une augmentation notable. Cette augmentation est due tout d'abord à une cause générale qui a produit son effet dans le reste de la France et en Europe, c'est-à-dire à l'accroissement de la production et de la richesse. Elle provient en outre du développement qui, depuis 1852, a été imprimé aux travaux de construction exécutés dans Paris. Cette seconde cause a eu pourtant moins d'influence qu'on ne le suppose. Les grandes opérations de voirie entreprises par l'administration municipale ont pu augmenter dans une certaine mesure le nombre des ouvriers; mais comme les bras se sont toujours présentés en nombre suffisant au moyen de l'immigration, et que l'équilibre entre l'offre et la demande s'est constamment maintenu, il n'y a point eu là une cause principale de l'élévation des salaires : ce qui le prouverait au besoin, c'est que le mouvement de hausse s'est produit également dans des branches d'industrie qui sont

complétement étrangères aux travaux du bâtiment. L'élément déterminant qui a donné plus de prix à la journée de l'ouvrier, c'est le progrès incontestable de la richesse publique, l'excédant des commandes sur les facultés de production, l'exportation toujours croissante des produits parisiens à destination des départemens et de l'étranger. S'il n'en était pas ainsi, la hausse n'aurait pas eu lieu, car le capital ne se serait point trouvé en mesure d'y faire face, le taux de la main-d'œuvre se réglant non pas seulement d'après les besoins et les exigences de l'ouvrier qui reçoit le salaire, mais aussi d'après les ressources du capitaliste qui le paie. En définitive, il n'y a aucun motif de surprise, encore moins de regret, dans la marche ascendante que suivent les salaires, et dont l'enquête de 1860 n'a pu marquer que les premières étapes.

En effet, la moyenne de 4 fr. 51 c., que la chambre de commerce attribue au salaire des ouvriers recensés pendant le cours de cette enquête, doit être aujourd'hui sensiblement dépassée sous l'influence de trois grands faits qui laisseront dans l'histoire de notre régime économique des souvenirs ineffaçables : nous voulons parler du traité de commerce conclu avec l'Angleterre en 1860, de l'exposition de Londres en 1861, et de la loi de 1863 sur les coalitions d'ouvriers. En consacrant enfin résolûment le principe de la liberté des échanges, le traité de commerce a obligé l'industrie nationale à faire de vigoureux efforts pour soutenir la concurrence, à multiplier son outillage et à former des ouvriers habiles; il a déterminé immédiatement un mouvement très considérable de transactions avec l'étranger, et les statistiques commerciales attestent que l'industrie parisienne a profité plus que toute autre de cette situation nouvelle. L'exposition de Londres a confirmé la réputation que Paris s'était acquise dans de nombreuses branches de travail, et elle l'a confirmée utilement; grâce à la liberté du commerce qui s'introduit peu à peu chez toutes les nations, les produits de Paris ne se heurtent plus, comme par le passé, contre les prohibitions ou contre les droits excessifs qui les arrêtaient aux frontières étrangères, et ils peuvent désormais aller presque partout comme marchandises de retour en échange des marchandises devant lesquelles nos tarifs se sont abaissés. Paris a donc eu tout à gagner au libre échange, et nous ne croyons pas que ses ateliers aient jamais vu une période plus active que celle qui s'est écoulée depuis 1860 en dépit des crises monétaires qui ont par intervalles resserré le crédit. Entre la prospérité des fabriques et la hausse des salaires il existe une corrélation toute naturelle : le second fait est dépendant du premier, mais il le suit pas à pas, à moins qu'il ne se rencontre entre les deux un obstacle insurmontable. Cet obstacle, qui existait alors que

la loi punissait le simple fait de coalition entre les ouvriers, a disparu maintenant que la main-d'œuvre peut librement débattre son prix, et depuis la promulgation de la nouvelle loi les ouvriers ont usé du droit qui leur était rendu, soit en demandant une augmentation de salaire, soit, ce qui revient au même, en provoquant une réduction du nombre des heures de travail. L'exercice de ce droit, nous le savons et nous avons déjà saisi l'occasion de le dire (1), n'est pas sans péril, et il exige de la part de ceux qui en usent autant de modération que d'intelligence; mais il ne s'agit ici que de dégager un chiffre statistique, rectifiant ou plutôt complétant les renseignemens recueillis par la chambre de commerce. Si l'enquête de 1860 a pu évaluer à 4 fr. 51 c. la moyenne de la journée de l'ouvrier parisien, nous croyons qu'il est permis de porter cette moyenne en 1864 à bien près de 5 fr., ce qui est un grand progrès, dont il convient, répétons-le, d'attribuer l'origine et l'honneur à trois actes de liberté et de paix : le traité de commerce, l'exposition universelle et la loi de 1863 sur les coalitions. En constatant le fait, affirmons et proclamons bien haut les causes. On ne saurait trop répéter et surtout prouver que, pour les lois économiques comme pour les lois politiques, le progrès réside dans le respect des principes éternels et simples qui commandent notamment l'absolue liberté du travail, et qui assurent à tout homme, soit patron, soit ouvrier, la pleine et entière disposition de son capital ou de ses bras.

En étudiant les salaires, l'enquête a dû se rendre compte des périodes de morte saison. Il résulte de ses calculs que sur les 101,000 industriels qui ont été interrogés, 64,000 ont déclaré ne point éprouver d'interruption de travail; le reste, soit 36,000, subissent des chômages plus ou moins prolongés. Les établissemens où le travail est permanent forment donc les deux tiers environ de l'ensemble. Il n'y a guère qu'une branche d'industrie qui conserve pendant toute l'année une égale activité, c'est celle de l'alimentation. Dans d'autres branches, la morte saison, dont la durée varie de 2 à 4 mois, se présente à des époques périodiques, dont le patron et l'ouvrier peuvent prévoir le retour presque régulier. Ainsi les travaux du bâtiment sont interrompus pendant l'hiver; on distingue les industries qui s'exercent avec le plus d'activité en hiver et celles qui s'exercent en été. Certains ateliers sont très occupés à l'approche du mois de janvier et se ralentissent durant le reste de l'année. Ce sont là des conditions inhérentes au caractère même de l'industrie parisienne, qui se livre, dans une forte proportion, à la fabrica-

(1) *Les Expositions universelles et leur influence sur l'Industrie contemporaine.* — *Revue* du 1er décembre 1864.

tion d'articles de goût et de luxe, et qui, indépendamment des chômages naturels, se voit exposée à des chômages accidentels que peuvent amener soit les embarras de la politique intérieure, soit les complications survenues en pays étranger. L'état de l'industrie à Paris marque, avec l'exactitude d'un thermomètre, le degré de confiance et de prospérité qui règne non-seulement en France, mais encore dans le monde entier. Il n'est pas besoin de signaler, au point de vue du sort de la population ouvrière, la différence qui existe entre les chômages réguliers et les chômages imprévus. Ces derniers peuvent avoir des conséquences désastreuses, tandis que les interruptions périodiques trouvent l'ouvrier préparé à se livrer à un autre travail qu'il a su se ménager à l'avance. On sait que les maçons, dont le chômage dure presque tout l'hiver, appartiennent pour la plupart aux départemens du centre. Ils retournent au pays dès que le travail manque, pour ne revenir qu'au printemps. Quelques autres corps d'ouvriers se trouvent dans des conditions analogues. Ces ouvriers, par une contradiction qu'il est facile d'expliquer, souffrent moins du chômage parce que celui-ci est à la fois périodique et continu.

Il serait absolument impossible de supprimer à Paris la morte saison et d'en atténuer les effets. L'ouvrier n'y doit compter que sur sa prévoyance pour traverser ce temps d'épreuve. Il faut que la portion de salaire économisée pendant la période active du travail l'aide à attendre la réouverture de l'atelier et le retour des commandes. Dans les grandes usines, le manufacturier ne saurait, aux époques de crise et de stagnation d'affaires, arrêter complétement sa fabrication; il succomberait bien vite sous le poids des frais généraux, et il risquerait de perdre le nombreux personnel qu'il a formé et dont il aura besoin plus tard. Il continue donc à travailler, souvent sans profit, quelquefois même à perte, et il lui reste la faculté de diminuer le nombre des journées ou des heures de travail de manière à diminuer les dépenses de main-d'œuvre. Le salaire ainsi réduit est encore une ressource pour l'ouvrier. L'industrie parisienne ne se prête pas à ces combinaisons. Morcelée et divisée à l'infini, elle ne subit pas au même degré la tyrannie des frais généraux; dès que la crise menace, elle licencie la plus grande partie de son personnel, et, n'ayant plus de commandes, elle ne donne plus de travail. Nul doute que dans ces circonstances, qui malheureusement se présentent par intervalles, tantôt dans une branche d'industrie, tantôt dans une autre, l'ouvrier ne soit plus exposé et plus éprouvé que le patron. Il est vrai que la main-d'œuvre parisienne, à laquelle on demande des efforts intermittens et dont l'emploi est précaire, est rémunérée par des salaires plus élevés, ce qui

n'est que justice; mais, sans l'épargne des familles, cette élévation des salaires demeurerait tout à fait impuissante contre la misère que doit amener infailliblement un chômage quelque peu prolongé. L'économie est donc la vertu la plus essentielle à souhaiter pour l'ouvrier de Paris, et il ne peut être question que de l'économie provenant de l'épargne individuelle. Les projets que l'on a quelquefois indiqués en vue de constituer des caisses collectives pour le chômage semblent complétement illusoires et impraticables. A supposer que ces caisses ne dussent s'ouvrir que pour les chômages périodiques et involontaires, elles seraient bientôt vides.

L'agitation qui s'est manifestée dans ces derniers temps au sujet de la durée du travail donne un intérêt particulier aux chiffres qui ont été recueillis par l'enquête sur cette condition importante de la vie industrielle. Dans 7,000 établissemens, l'ouvrier est présent pendant moins de douze heures, — dans 37,000 pendant douze heures, — dans 37,000 pendant plus de douze heures, et enfin dans 20,000 établissemens la durée du travail n'est point déterminée. Le temps de présence comprend ordinairement deux heures pour les repas du matin et du soir, de telle sorte qu'en 1860 la moitié environ des établissemens recensés n'imposaient que dix heures de travail effectif, et, dans l'opinion des rédacteurs de l'enquête, ce chiffre de dix heures doit être considéré comme étant le plus généralement adopté dans les ateliers organisés. Après avoir examiné cette statistique très complexe, nous demeurons convaincu qu'il serait vraiment impossible de réglementer par une loi (sauf pour ce qui concerne les enfans et les apprentis) la durée du travail dans les diverses branches d'industrie. En premier lieu, les travaux ne sont pas de même nature, et n'exigent pas la même dépense de force; l'ouvrier supportera plus aisément telle besogne pendant douze heures que telle autre pendant huit heures seulement. En outre les opérations de certaines industries ont des exigences spéciales de travail intermittent ou continu qui ne se prêteraient pas à une limitation fixe et quotidienne. Enfin, à mesure que l'industrie progresse et que le niveau de l'instruction s'élève parmi les ouvriers, ceux-ci sont les premiers à désirer que le salaire soit fixé à la pièce. Nous voyons, par exemple, que le quart des ouvriers de Paris sont rémunérés sous cette forme, qui est la plus équitable et la plus avantageuse. Un grand nombre de travaux ne pouvant, à raison de leur nature, être payés qu'à la journée, cette proportion du quart pour les salaires à la pièce est déjà très considérable, et elle tend constamment à s'accroître. La limitation légale du nombre des heures de travail deviendrait préjudiciable à l'ouvrier non moins qu'au patron. En tout cas, elle serait à Paris d'une exécution à peu

près impossible, elle serait contraire aux intérêts généraux de l'industrie et à l'intérêt particulier de ceux qu'elle prétendrait servir, elle obligerait l'administration à l'exercice d'une surveillance vexatoire que les ouvriers aussi bien que les patrons chercheraient le plus souvent à repousser ou tout au moins à tromper. Cette opinion n'est pas inconciliable avec les vœux contraires qui ont été exprimés au nom de plusieurs corps d'état. Nous n'ignorons pas que ceux-ci ont appuyé leur demande en réduction des heures de travail sur un motif qu'il est difficile de combattre; ils ont déclaré qu'ils voulaient consacrer à leur instruction le temps qui serait retranché de leur présence à l'atelier. Comment résister à un tel argument? Mais aussi pourquoi ne dirions-nous pas franchement que, dans notre pensée, on songeait avant tout à une augmentation de salaire, car l'ouvrier à la journée entendait recevoir la même somme pour une moindre durée de services, et l'ouvrier aux pièces se réservait la faculté de prolonger son travail avec des tarifs plus élevés. Quoi qu'il en soit, ce sont questions à débattre librement entre les parties intéressées, et certainement si les patrons peuvent souscrire à ce qu'on leur demande, si le temps retranché de la présence à l'atelier est employé à reposer le corps et à cultiver l'esprit, chacun applaudira sans réserve.

L'enquête de la chambre de commerce n'a point négligé la statistique intellectuelle de la fabrique parisienne. La proportion des ouvriers des deux sexes qui savent lire et écrire est de 87 pour 100, celle des ouvriers qui savent lire seulement de 1 pour 100, celle des ouvriers qui ne savent ni lire ni écrire de 12 pour 100. On a trouvé pour les femmes la même proportion que pour les hommes. L'industrie du bâtiment est celle qui comprend le plus grand nombre d'ouvriers dépourvus de toute instruction (19,000 ne sachant ni lire ni écrire sur 50,000). La plupart de ces ouvriers ne sont pas originaires de Paris : ils viennent des départemens de la Haute-Vienne et de la Creuse. Les industries où l'instruction est le plus répandue sont celles qui appartiennent aux groupes de l'imprimerie, des instrumens de précision, des articles de Paris, de l'alimentation et de l'ameublement. Certes, si l'on compare Paris avec le reste de la France, la proportion de 87 pour 100 d'ouvriers sachant lire et écrire atteste une supériorité assez marquée, et il convient d'ajouter qu'une partie des ouvriers complétement illettrés ne doit pas, en bonne justice, être portée au compte de la capitale, puisqu'ils lui arrivent du dehors. Il n'en reste pas moins un chiffre de 50,000 ouvriers (13 pour 100 de l'ensemble) qui ne seraient pas capables d'écrire leur nom. C'est là pour une ville telle que Paris une véritable disgrâce. Tout en reconnaissant les sacrifices qui ont été faits

depuis l'annexion pour augmenter le nombre des écoles primaires dans les quartiers de l'ancienne banlieue, on ne doit laisser passer aucune occasion de signaler à l'administration municipale et aux associations privées la nécessité de pourvoir sans retard aux besoins de l'instruction élémentaire. Il est de notre intérêt, comme de notre honneur, de ne point laisser dans les bas-fonds de l'ignorance un seul membre de la génération qui s'élève sous nos yeux. L'ouvrier n'est plus, comme autrefois, régi par des institutions corporatives, qui, en échange d'une sorte d'esclavage moral, lui concédaient certains priviléges et lui assuraient l'emploi de ses bras : il n'est plus, comme il l'était hier encore, exclu de la vie politique. Le voici maintenant libre comme individu et comme citoyen, exposé aux périls de la concurrence, pleinement responsable envers la société et envers lui-même. Quel serait le sort de l'ouvrier ignorant? Il succomberait infailliblement devant ses rivaux : gorgé de droits, il mourrait de faim. Et quel rôle remplirait-il dans la cité? Il ne serait qu'un instrument de désordre. C'est par l'instruction, généralement répandue à tous les degrés, sans en excepter un seul, que se rétablira l'harmonie sociale si profondément troublée par nos luttes révolutionnaires, et que l'on propagera les notions de moralité et de justice, sans lesquelles la liberté du travail et la répartition plus large des droits politiques, au lieu de constituer un double progrès, nous conduiraient de nouveau vers les abîmes.

A la suite de la statistique intellectuelle, la chambre de commerce a dressé une sorte de statistique morale des ouvriers parisiens. Les chefs d'établissement ont été interrogés, et il résulte de leurs déclarations que sur 100 ouvriers 90 ont une bonne conduite, 5 une conduite douteuse, 5 une mauvaise conduite. On comprend tout ce qu'avait de délicat et de difficile une pareille enquête, et, sans nous arrêter aux chiffres, nous devons n'y puiser qu'une impression générale qui est évidemment très favorable à la population parisienne. Ces 90 pour 100 de bonne conduite, pour emprunter le langage de la statistique, exprimeraient un état moral des plus satisfaisans. Il faut considérer qu'il ne s'agit ici que des ouvriers qui travaillent, et que l'enquête n'a point eu à s'occuper de cette tourbe de vagabonds, soi-disant ouvriers, qui étalent dans les rues de toutes les grandes villes leur misère désordonnée, et qui méritent si bien la qualification de vile multitude. Les ouvriers de Paris se divisent en trois catégories très distinctes : ceux qui travaillent chez eux à leur compte ou qui vivent chez le patron, ceux qui appartiennent aux grandes usines et ceux qui sont attachés à de petits ateliers. Les premiers pratiquent la vie de famille, qui est le plus sûr préservatif contre le désordre; les seconds sont soumis à une discipline rigou-

reuse qui ne leur permet ni les habitudes irrégulières ni les fréquentes absences. Les derniers seuls ont le travail intermittent et nomade, parce qu'ils se trouvent plus que les autres soumis aux vicissitudes de patrons souvent besogneux, qui les prennent et les congédient au hasard, et qui, ne pouvant leur promettre une occupation durable, n'ont sur eux qu'une très faible autorité. Dans les deux premières catégories, le chômage volontaire du lundi a complétement disparu : les grands établissemens ne tolèrent d'interruption de travail que le jour de paie, pour permettre à l'ouvrier de vaquer à ses affaires et de solder les engagemens qu'il a contractés. Le chômage n'existe plus que pour la troisième catégorie, et encore, ainsi que le fait remarquer l'enquête, cette tradition s'en va peu à peu. Les salaires plus élevés, au lieu d'encourager la paresse, stimulent le travail. Les ouvriers savent très bien calculer ce que leur coûte une journée perdue.

Il y a des exceptions, admettons même que celles-ci dépassent la proportion de 5 ou de 10 pour 100, chiffrée dans l'enquête. Il n'en demeure pas moins vrai que le niveau de la moralité, au sein de la population ouvrière de Paris, est plus élevé que dans les grandes villes manufacturières, et cela tient non-seulement à ce fait que l'instruction, tout en étant encore insuffisante, y est plus répandue, mais aussi au caractère spécial de l'industrie parisienne, qui est une industrie de goût et d'art. En même temps que l'ouvrier façonne l'œuvre, l'œuvre agit sur l'ouvrier. Et quand on songe à la somme énorme (plus de 3 milliards) qui représente la valeur des produits fabriqués, comment ne rendrait-on pas hommage à la puissance du travail et surtout aux qualités morales qui créent tant de richesse? M. le préfet de la Seine, lorsqu'il s'est exprimé récemment en termes si peu bienveillans sur le compte des habitans de Paris, a manqué de justice. Quelques déplaisirs qu'ait pu lui causer la statistique électorale de ses administrés, il devait se consoler et se calmer en lisant la statistique industrielle dont la chambre de commerce lui a certainement fait hommage.

La population ouvrière de Paris est aujourd'hui dans un état d'agitation morale dont les détails échappent aux constatations de la statistique, et dont il serait même difficile de définir exactement le caractère, mais qui doit, par ses symptômes, appeler l'attention. Qu'elle sollicite l'amélioration de son sort au moyen d'une augmentation de salaire, comme nous l'avons vu pour plusieurs corps d'état, il n'y a rien là qui ne soit naturel et légitime, pourvu qu'elle contienne ses demandes en-deçà des limites infranchissables que déterminent les lois de la production. Ses aspirations vont en même temps plus haut. Les ouvriers réclament la faculté de s'associer

pour la production, pour la consommation et pour le crédit, c'est-à-dire qu'ils veulent autant que possible faire leurs affaires eux-mêmes, en s'affranchissant des intermédiaires et en puisant le capital dans la mise en commun de leurs propres ressources. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'ils sont encouragés dans cette voie par ceux qui sont disposés à trouver merveilleuse et lumineuse toute idée qui sort d'un atelier, et qui se garderaient bien de ne point saisir une occasion si belle pour faire de la popularité gratuite. Les économistes sincères n'oseraient encore se prononcer; ils hésitent et étudient. Ils ne demanderaient pas mieux que de découvrir le principe, la loi qui consacrerait l'application facile de nouvelles combinaisons dans les rapports établis entre le capital et le salaire, le développement du crédit populaire, l'association féconde et la mutualité entre ouvriers; mais l'expérience du passé leur rappelle tant de mécomptes, qu'ils se tiennent sur leurs gardes et qu'ils né voudraient point, avant d'être mieux éclairés, donner congé aux riches intermédiaires ni au gros capital. Quant au gouvernement, il n'a rien fait encore qui permette de préjuger son opinion ou ses intentions en présence de ce mouvement d'idées, qui est assurément de nature à éveiller sa sollicitude.

Les expériences qu'exige l'étude de ces graves questions économiques ne peuvent se faire, même dans la mesure la plus restreinte, qu'au moyen de la révision partielle des articles du code de commerce qui régissent les diverses formes de société, et, puisqu'il s'agit d'associations, il importe surtout que l'on modifie la loi ou au moins la jurisprudence en ce qui concerne cette partie de notre régime politique. Il faut rendre en un mot l'association possible. C'est là le point délicat. Comme il est tout à fait superflu de souhaiter ce qu'on n'obtiendra pas, nous n'espérons point que le gouvernement, en matière politique, se dessaisisse des armes qui sont entre ses mains. Nous demandons seulement que la jurisprudence se relâche de sa présente rigueur, et que les autorisations de se réunir soient libéralement accordées. Si l'essai réussit, on n'aura qu'à se féliciter de l'avoir encouragé; s'il échoue, les ouvriers ne pourront pas dire que l'on a entravé arbitrairement leurs plans de nouvelle organisation. Succès ou échec, on y gagnera d'éclairer d'une manière définitive pour notre génération des problèmes très obscurs, dont la solution est cherchée si ardemment.

Si ce premier point était concédé, il faudrait encore que le gouvernement ne s'avisât point de vouloir diriger les expériences, et qu'il s'abstînt d'exercer sur les associations d'autre contrôle que celui qui lui est dévolu dans l'intérêt de la paix publique. Les ouvriers désirent agir seuls et choisir eux-mêmes leurs mandataires. L'expé-

rience ne serait complète et sérieuse qu'à cette condition. L'administration devra faire violence à ses vieilles habitudes d'intervention, qui lui sont inspirées tantôt par un sentiment de protection, tantôt par un sentiment de défiance, et qui, dans ces derniers temps, se sont manifestées avec un redoublement d'excès en s'étendant aux œuvres les plus personnelles et les plus libres, aux œuvres de charité. Elle voit de la politique partout, de l'opposition, de la faction partout. Croit-on qu'une association d'affaires qui s'écarterait de son but tiendrait longtemps? L'intérêt des associés serait la meilleure garantie du bon ordre et du respect de la loi. La défiance poussée à l'extrême, l'intervention toujours et partout de cette grande puissance qu'on appelle le gouvernement, c'est la ruine de l'initiative individuelle, c'est un obstacle permanent à la formation des associations les plus utiles et aux rapports qu'il serait si désirable de voir s'établir entre les citoyens de fortune et de condition diverses; c'est en un mot un véritable non-sens. Il y a plus d'un an, les ouvriers d'une grande usine de Paris eurent la pensée de fonder une bibliothèque qui devait être administrée et entretenue au moyen de cotisations mensuelles. Un comité, composé de plusieurs personnes au nombre desquelles se trouvait celui qui écrit ces lignes, se chargea de seconder leur projet et de faire auprès de l'autorité les démarches nécessaires. Un règlement fut préparé, discuté, et envoyé au ministère de l'intérieur à l'appui d'une demande d'autorisation. Les enquêtes d'usage ont eu lieu; mais on n'a reçu encore aucune réponse. D'autres demandes analogues seraient, paraît-il, dans le même cas, et pour excuser ce retard, qui équivaut à un refus d'autorisation, l'on allègue que le gouvernement étudie les moyens de donner lui-même satisfaction aux désirs si légitimes des ouvriers par la création de bibliothèques populaires. En attendant, les membres du comité dont il est question sont vraiment très embarrassés pour comprendre et pour expliquer aux délégués des ouvriers pourquoi la demande n'est pas encore accordée. Créez des bibliothèques populaires tant que vous voudrez, mais n'empêchez pas les particuliers de fonder avec leurs propres ressources un centre de lecture. Vous aviserez, s'il y a abus. — Par cet exemple, tiré de l'histoire la plus moderne, on peut juger des difficultés que rencontreront les projets d'association formés au sein des populations ouvrières. Toujours la défiance politique, toujours la tutelle de l'état ou de la cité au lieu et place de l'initiative individuelle! Pour combattre les intrigues de quelques meneurs qui essaieront de se glisser dans ces réunions d'ouvriers, comme ils se glissent partout, on déconcerte, on mécontente une foule d'honnêtes gens. Le calcul est faux. Les ouvriers de Paris,

tels qu'ils sont décrits dans l'enquête de la chambre de commerce, intelligens, laborieux, avides d'instruction, méritent que l'on ait en eux plus de confiance. Précisément parce qu'ils sont agglomérés dans une capitale où les enseignemens abondent, il leur sera plus aisé de s'éclairer mutuellement et d'étudier sur le plus vaste champ d'observation les effets des lois économiques auxquelles ils reconnaîtront bien vite que toutes les industries sont indistinctement soumises. De là naîtra une sécurité plus grande dans les rapports entre patrons et ouvriers. Ceux-ci seront moins ouverts aux illusions, plus rebelles aux excitations mauvaises, à mesure qu'ils deviendront plus instruits, et que, livrés à eux-mêmes, ils sentiront davantage le poids de la responsabilité.

La chambre de commerce a rendu un véritable service à l'industrie et à la science en publiant l'enquête de 1860. On possède ainsi un tableau complet de ce qu'était Paris, non-seulement à la première année de l'annexion, qui a plus que doublé son étendue, mais encore à l'inauguration du régime de la liberté commerciale. Cette date présente donc un double intérêt, et elle fournit un excellent point de départ pour les comparaisons à établir ultérieurement. L'ensemble du travail, habilement dirigé par M. Moreno-Henriques, ne se borne point à une compilation de chiffres statistiques. M. E. Cottenet, secrétaire de la chambre de commerce, y a joint des notices très instructives sur l'histoire de toutes les branches d'industrie. Le volume contient près de trois cents monographies, qui, placées en regard des tableaux, servent en quelque sorte d'illustrations aux chiffres et leur donnent le mouvement et la vie. Que de détails curieux et ignorés dans cette immense fabrique qui s'appelle Paris! Quel chaos et quels contrastes! quels efforts de travail, et quelle énorme masse de produits! Tout cela a été compté, mesuré, décrit et photographié par la statistique, dont ce gros volume sur Paris peut, à bon droit, être considéré comme le chef-d'œuvre.

C. Lavollée.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 février 1865.

Imagine-t-on une situation plus ingrate et plus ridicule que celle où nous écrivons? Le discours impérial, l'événement de l'heure présente, l'objet de la curiosité de tous, le thème obligé des appréciations et des discussions des jours qui vont suivre, ne nous sera connu que lorsque ces lignes seront publiées. Nous voilà obligés de deviser politique sur des motifs qui seront vraisemblablement demain hors de propos; nous sommes là, à quelques heures de la cérémonie, exclus de la fête par une date fatale, obligés, penauds, confus et morfondus, de mâcher à vide et de tuer le temps par d'oiseuses rêveries. En vérité nous croyons avoir des titres à la débonnaire indulgence du lecteur.

Quoi qu'il en soit, voici la saison parlementaire tout à fait revenue. La session anglaise a été ouverte le 7 février, et la nôtre s'ouvre demain. Nous n'avons pas trop à regretter de n'être point en état de mettre en parallèle le discours de l'empereur avec la harangue que la reine a fait prononcer par le lord chancelier couvert de sa perruque surmontée de son *cocked hat*. Les discours impériaux sont d'ordinaire très significatifs, et jamais le discours royal n'a été en Angleterre plus insignifiant que cette année. L'empereur a particulièrement à nous entretenir en ce jour de choses graves et intéressantes, telles que la convention du 15 septembre, l'encyclique peut-être, les affaires du Mexique, etc., tandis que le gouvernement anglais n'avait à peu près rien à dire. L'opposition anglaise n'a donc rien objecté à un discours si inoffensif. « Voilà bien le discours, s'est écrié lord Derby en belle humeur, qui devait être adressé par un ministre âgé à un parlement moribond. » La chambre des communes est en effet un malade dont les jours sont comptés; elle a fourni toute sa carrière législative, et commence sa septième session. A la veille d'élections générales, le ministère avait à choisir, pour la rédaction du discours de la couronne, entre deux manières : il pouvait faire de ce discours un manifeste de parti, y entonner le *cry* électoral, ou bien y effacer au contraire toutes les ques-

tions qui divisent les partis, afin de préluder par les notes les plus calmes au prochain mouvement des *hustings*. Lord Palmerston a préféré le second système. C'est en vain que quelques membres du parti libéral se sont préparés aux élections en agitant le mot de réforme : des membres importans du ministère ou des membres de la chambre des communes, étroitement liés à des ministres considérables, se sont prononcés avec éclat pour une réforme électorale. On n'a pas oublié avec quelle vigueur M. Gladstone proclama à l'improviste dans la dernière session la nécessité d'une large admission des classes laborieuses à la fonction électorale; cette manifestation soudaine par laquelle le grand orateur s'établissait comme le chef futur du libéralisme anglais produisit une profonde et longue sensation : il y a quelques jours, une déclaration de principes non moins remarquable occupait l'opinion. Le jeune fils de lord Russell, lord Amberley, assistait à un *meeting* réformiste réuni à Leeds, et y commençait, à proprement parler, sa carrière politique en se ralliant avec une grande verdeur et netteté de langage aux opinions réformistes les plus avancées. Lord Amberley, dans ce *meeting* de Leeds, s'est montré prêt à fournir une carrière réformatrice non moins persévérante que ne l'a été celle de son père. Le hardi radicalisme du jeune lord a excité une certaine émotion parmi ceux qu'effraie tout mouvement progressiste; on devrait cependant être partout revenu des craintes qu'inspiraient autrefois les extensions du droit de suffrage. Le système électoral ne transforme point le tempérament politique des peuples; nous croyons, pour notre compte, qu'en descendant plus profondément dans les classes populaires le droit de suffrage ne changera rien aux influences auxquelles la politique intérieure de l'Angleterre a coutume d'obéir. Cependant, malgré les curieuses sorties de M. Gladstone et du fils de lord Russell, lord Palmerston et la majorité de ses collègues n'ont pas cru que la réforme dût devenir le mot d'ordre général de leur parti. Lord Palmerston paraît devoir aborder les élections en observant la politique qui a jusqu'à présent fait durer son ministère, politique de compromis et de transaction qui recrute des adhérens à la fois chez les conservateurs et les libéraux, qui, pour n'effaroucher ni l'une ni l'autre de ces fractions de l'opinion, s'abstient de toute profession de foi trop accentuée, et laisse à chacun de ses partisans sa liberté d'allure et ses chances particulières de succès devant les colléges électoraux. C'est le *quieta ne moveas* de Walpole.

Ce système de paisible immobilité, lord Palmerston l'applique aussi à la politique étrangère. L'alarme danoise semble avoir fait passer entièrement à l'état chronique le goût de l'Angleterre pour l'abstention quand même et la neutralité partout et toujours. Jamais la politique anglaise n'a plus affecté de se désintéresser des affaires du monde, jamais elle n'a été plus véritablement insulaire. Elle semble n'avoir à craindre d'incidens désagréables que du côté des États-Unis; mais de ce côté-là surtout elle redouble en ce moment de prudence. Lord Russell, le premier jour de la session, a pris la peine d'expliquer les légitimes sujets de mauvaise humeur qu'a

donnés aux Américains la vaste participation des négocians anglais à l'armement des corsaires confédérés et au commerce de contrebande. Les Anglais commencent à comprendre l'indignation avec laquelle les Américains ont vu le Canada servir de repaire à des pirates et à des pillards confédérés. Ils comprennent le tort que ferait au Canada la rupture des traités de réciprocité qui depuis tant d'années règlent les relations quotidiennes des États-Unis et de la colonie anglaise. Certains membres de la chambre des communes étaient disposés à se plaindre avec amertume et violence de la dénonciation de ces traités signifiée par les États-Unis. Lord Palmerston s'est hâté de donner à ces ardens une leçon de prudence : il leur a rappelé qu'il est injuste de reporter sur le gouvernement des États-Unis la responsabilité des vivacités de langage qui distinguent la presse américaine; il les a invités à prendre confiance dans le bon sens et la modération du cabinet de Washington; il leur a conseillé de ménager leur colère et d'attendre tout au moins l'événement de la rupture des conventions, qui ne peut avoir lieu que dans six mois, pour s'abandonner aux récriminations chagrines. Ainsi, au dehors comme au dedans, repos, tranquillité, sagesse de conduite, circonspection de langage, voilà la politique anglaise. Du plus turbulent des hommes, lord Palmerston est devenu le plus pacifique; du plus provoquant en paroles, le plus conciliant et le plus doux. Qui eût dit que, sous la conduite de lord Palmerston, l'Angleterre en viendrait à ne plus rechercher d'autre bonheur que celui des peuples qui n'ont pas d'histoire?

Nous n'en sommes point encore là en France. Sans doute jamais, depuis quelques années, la situation, au point de vue des affaires extérieures, n'a eu chez nous une aussi pacifique apparence. Pour la première fois depuis 1859, les plus timorés ont perdu le droit de redouter la guerre au printemps. Cependant nous avons de graves affaires engagées, qu'escortent d'inévitables soucis. Nous avons la convention du 15 septembre, nous avons les polémiques religieuses irritées et envenimées par l'encyclique; nous avons le Mexique, qui nous crée, à nous aussi, des relations délicates avec les États-Unis. Nos chambres vont s'emparer de ces questions et les placer sous une plus large et plus vive lumière devant le public. Il n'est pas possible de mettre au discours impérial la précieuse sourdine avec laquelle lord Palmerston a éteint toutes les notes du discours de sa souveraine.

Et d'abord la convention du 15 septembre. Le discours impérial réussira-t-il à en définir nettement le caractère et la portée? On raconte qu'un personnage illustre de ce temps-ci, ayant eu l'honneur récemment d'être reçu par l'empereur, prit la liberté de lui demander quelles étaient ses intentions sur Rome. « Quant à Rome, aurait dit l'empereur, j'ai, monsieur, deux ans pour vous répondre. » Le mot est spirituel; il est politique aussi, nous en convenons. Il est clair pour le moment que la politique française ne peut se placer ni en-deçà ni au-delà de l'engagement à échéance qu'elle a souscrit par la convention du 15 septembre. On ne peut pas demander au

gouvernement de prévoir toutes les hypothèses qui pourraient se produire dans deux ans et d'enchaîner vis-à-vis de chacune de ces hypothèses sa liberté d'action par une résolution préconçue. Aucun homme politique sérieux ne se croira autorisé à demander au gouvernement ce qu'il ferait, si telle chose arrivait : on ne se lie pas les mains sur des éventualités qui peut-être ne se présenteront point et peut-être se présenteront au milieu de circonstances qu'on ne saurait aujourd'hui ni prévoir ni apprécier. L'hypothèse et la chimère écartées, le gouvernement pourra, ce nous semble, ramener avec assez de succès les adversaires de la convention à l'examen consciencieux du caractère propre de cet acte. Qu'est-ce que la convention du 15 septembre en elle-même? C'est une expérience tentée pour rendre, si c'est possible, au gouvernement temporel du pape son autonomie. Se trouvera-t-il quelqu'un pour dire qu'une telle expérience ne devait pas être tentée? Mais ce serait déclarer d'une part que la papauté temporelle ne sera jamais capable d'exister par elle-même, de se suffire à elle-même, et proclamer de l'autre que, ne pouvant vivre que par le secours d'une force étrangère, c'est la France qui devra lui prêter en permanence le secours de cette force étrangère. Les deux propositions sont également insoutenables. Les partisans de la papauté temporelle, s'ils sont de bonne foi, s'ils ont quelque souci de la dignité et de la logique de leur opinion, ne peuvent point faire un tel aveu de l'incapacité radicale de la papauté temporelle; aucun homme politique qui se respecte n'osera soutenir que l'occupation de Rome par la France doive être indéfinie quant à la durée, c'est-à-dire permanente. Il faut donc de toute nécessité faire l'expérience qu'on va essayer. — Mais, répliquent les adversaires, cette expérience est tentée dans des conditions détestables pour la papauté; elle commence par consacrer les spoliations dont le saint-siége a été victime. — Qu'est-ce à dire? Veut-on qu'avant d'évacuer Rome nous reconquérions la Romagne et les autres provinces pour le saint-père? Mais c'est oublier d'une façon trop choquante les deux conditions essentielles du problème qu'il s'agit de résoudre : il faut que le pouvoir temporel soit mis en état de subsister par lui-même, et il faut que la France quitte Rome. Or, la France quittant Rome après avoir donné au pape la Romagne reconquise, qui croira que le pouvoir du pape pût exister par lui-même au milieu d'une Italie humiliée, irritée, plus révolutionnée que jamais? Comment d'une part pourrait-on revenir à la situation antérieure à 1859 sans remettre tout en question, sans compromettre la paix européenne, sans créer en Italie un épouvantable chaos? Comment d'autre part pourrait-on considérer comme une solution le retour à un état de choses qui était pour l'Italie et l'Europe une crise aiguë, et qui a précisément produit la guerre de 1859? L'idée de prendre son point de départ, pour essayer de faire vivre par lui-même le pouvoir temporel, en dehors des faits présens et de la situation actuelle serait impraticable, insensée, indigne d'occuper un seul instant des politiques sérieux. Il fallait donc prendre la seule base pos-

sible, le fait existant, et telle a été l'œuvre de la convention du 15 septembre. Cette convention propose à la papauté et aux intérêts catholiques dont elle est le représentant et l'organe une transaction, et c'est la seule que les circonstances rendent praticable. Que le pouvoir temporel se contente en fait, tout en maintenant ses réserves de droit, des limites où ses possessions sont aujourd'hui renfermées. Cette possession au dehors lui est garantie par l'engagement de la puissance dont il pouvait craindre les tendances envahissantes, engagement redoublé par une promesse française. Dans l'intérieur de ce domaine, ce serait à lui de maintenir son autorité. On lui en fournit les moyens financiers en le déchargeant de la portion de la dette afférente aux anciennes provinces; on lui en laisse les moyens militaires en reconnaissant son droit à entretenir une force armée suffisante. Encore une fois, il y a là une expérience à tenter, et c'est la seule : cette expérience serait le résultat d'une transaction par laquelle pourraient s'apaiser les luttes religieuses, qui deviennent la souffrance et le danger de tous les pays catholiques. Cette expérience unique par laquelle elle peut rétablir son autonomie temporelle et rendre la paix aux âmes, est-ce à la papauté, est-ce à ses amis de la refuser et de se rejeter avec colère dans les extrémités désespérées et dans l'abîme de l'inconnu?

Qu'on se livre tant qu'on voudra aux récriminations rétrospectives, que l'on essaie de refaire avec les ressources de l'imagination la plus ingénieuse l'histoire de l'Italie dans ces dernières années, que l'on se donne l'agrément de tracer cette histoire telle qu'elle aurait dû être et non telle qu'elle fut, que l'on se passe la fantaisie de préférer le roman à la réalité : nous abandonnons de sang-froid aux adversaires de la convention du 15 septembre ces satisfactions stériles; mais, quand on voudra sérieusement aborder le présent et l'avenir, on ne pourra point échapper aux conclusions que nous venons de poser. Il faudra reconnaître à la convention du 15 septembre ce double caractère, qu'elle est une expérience tentée dans le domaine du possible et une offre de transaction. Nous allons voir sur qui va tomber la responsabilité du refus de la transaction et de l'expérience. Quant à nous, ce n'est pas sans une émotion profonde que nous assistons à cette lutte et que nous y prenons part. L'attitude des écrivains laïques qui composent ce que l'on appelle le parti catholique, le langage des évêques, la position prise par le pape dans l'encyclique, tout annonce que la transaction ne sera point acceptée, et que l'église ne se prêtera point avec résignation à l'expérience qui lui est proposée. Nous ne dissimulerons point l'inquiétude que nous cause cette attitude de la hiérarchie et du parti catholiques. C'est un des inconvéniens de la convention du 15 septembre qu'elle n'apporte point une solution immédiate qui détermine une situation s'imposant à tous avec la nécessité du fait accompli. Cette convention n'annonce qu'une solution ajournée à deux ans, c'est-à-dire qu'elle assigne elle-même une trop longue durée aux controverses qu'elle provoque. Nous sommes donc condamnés, pendant deux ans, à voir la lutte politique se

concentrer sur les questions religieuses. Il n'y a point de pires luttes politiques que celles qui ont les questions religieuses pour objet. Là, des deux côtés, on se porte à des violences qui sont bien regrettables, lors même que le combat n'est engagé que dans la sphère des idées, car on est condamné à y blesser à chaque instant les plus respectables convictions. Le vice de ces luttes politico-religieuses est surtout de dénaturer la politique et de l'entraîner à des déviations funestes. On n'y sait point garder une suffisante mesure; on quitte à chaque instant le terrain vrai de la politique; les doctrines philosophiques s'attaquent aux dogmes religieux; la religion anathématise la philosophie; les passions irréligieuses et les haines religieuses se provoquent réciproquement et s'excitent au fanatisme. Des sociétés ravagées par ces odieuses controverses ont beau paraître calmes à la surface, elles sont bientôt en proie à un désordre moral dont les funestes effets peuvent éclater à l'improviste. Des deux parts, le mouvement est dominé par les violens, et quand les violens prennent la tête, le progrès est compromis, et l'on peut redouter pour les meilleures causes les plus cruelles réactions.

Nous ne sommes donc point surpris de voir beaucoup de bons esprits affligés de la confusion qui s'établit en ce moment entre les luttes religieuses et les controverses politiques. Cette confusion de la religion et de la politique est un danger auquel l'esprit français s'est toujours laissé prendre aisément. Contenus par la parcimonie avec laquelle les libertés politiques nous sont mesurées, nous sommes aujourd'hui plus que jamais exposés à nous échapper dans le domaine religieux pour y chercher l'action militante que la politique nous refuse. Un pays voisin, la Belgique, semblable à nous par tant de côtés, différent de nous par tant d'autres, quoique bien plus avancé que nous en éducation politique, s'est lancé en plein sur l'écueil où nous commençons à toucher. Les partis y ont pris l'habitude de se définir en classifications religieuses, en parti catholique et en parti libéral. Des causes qui ne devraient se rencontrer, ce semble, que dans le domaine de la conscience s'y sont transformées en partis ardens et de plus en plus excessifs. Cette confusion dangereuse vient d'être signalée et déplorée dans un écrit remarquable par le chef du parti catholique belge, par l'honorable M. Ad. Dechamps. L'homme d'état belge a vu le mal avec une grande sagacité, et il le décrit avec une modération vraiment libérale. Il soutient que l'existence d'un parti catholique, comme l'existence d'un parti libéral rationaliste, est un non-sens en présence de la constitution belge. Il voudrait renoncer pour son parti à une dénomination qui compromet de la façon la plus grave des idées et des intérêts distincts de ceux qui doivent en réalité s'agiter dans le domaine purement politique. On doit tenir grand compte à M. Dechamps de l'initiative qu'il prend ainsi pour rapprocher sur un terrain commun des intérêts conservateurs ou libéraux qui ne sont point nécessairement solidaires d'une foi religieuse ou d'une doctrine philosophique déterminée : M. Dechamps se préoccupe aussi de la nécessité

de préparer une transaction entre les élémens libéraux et les élémens conservateurs en Belgique. L'effort est louable; mais, venant d'un membre influent du parti catholique, il faut avouer qu'il ne pouvait être plus mal servi par les circonstances. Le parti catholique belge est condamné par l'attitude de la cour de Rome à garder son nom. Tandis que M. Dechamps demande une transaction, le pape la refuse. Tant que la question romaine ne sera point résolue, les hommes d'état dévoués aux idées catholiques ne pourront point rompre la solidarité par laquelle la cour de Rome les lie devant le parti libéral. Les pays catholiques où le clergé a une organisation puissante ont chacun leur question romaine intérieure, leur question du pouvoir temporel de l'église. L'ancienne organisation de l'église dans les pays catholiques avant la révolution française était unie à une organisation politique et économique qui était pour elle ce que le pouvoir temporel est pour le pape : ce sont les lois civiles inspirées par la révolution qui ont anéanti ou profondément modifié ce système des temporalités ecclésiastiques; mais comment les partis politiques qui ont imposé ces changemens à l'organisation du culte peuvent-ils croire que l'église accepte comme définitifs les nouveaux arrangemens, lorsque le chef de l'église fait revivre dans ses bulles toutes les prétentions temporelles que la papauté a jamais émises aux jours de sa plus grande puissance? Tant que les prétentions romaines subsisteront, nous ne disons pas à l'état de revendications spéculatives, mais à l'état de fait représenté par une souveraineté politique se plaçant au-dessus des conditions naturelles et variables des gouvernemens humains, tant que la question romaine n'aura point été résolue dans le sens au moins de la limitation la plus étroite du pouvoir temporel, les hommes politiques et les partis qui affecteront un dévouement absolu à la cause de l'église inspireront aux hommes d'état et aux partis libéraux des défiances insurmontables. En Belgique par exemple, ce n'est point M. Frère, quoi qu'en dise M. Dechamps, qui a le pouvoir arbitraire de susciter des questions par lesquelles les catholiques sont relégués dans des camps exclusifs; la démarcation est maintenue nécessairement par la direction que donnent aux esprits la durée de la question romaine, les prétentions opiniâtres du saint-siége et l'aveugle obstination des polémiques religieuses. Certes, en Belgique comme en France, il est, nous le savons, des hommes d'état dévoués à la cause religieuse du catholicisme, et qui nourrissent un attachement sincère pour les institutions politiques libérales. L'éducation, le tempérament, la générosité d'âme, en ont fait des libéraux. La situation de ces hommes dans le temps où nous vivons nous inspire une douloureuse sympathie. Par momens, on voudrait les accuser d'ignorance quand on les voit professer des opinions politiques si différentes de l'enseignement constant de la cour de Rome. Ils n'ont donc jamais lu, se dit-on, cette série de documens qui, depuis les fausses décrétales jusqu'aux encycliques les plus récentes, constituent la perpétuité et l'unité de la politique romaine;

ils ne savent donc point que cette politique ne se dément jamais! Il n'y a point en vérité de position plus fausse que celle de ces catholiques libéraux. La sincérité de leurs opinions politiques en devrait faire des gallicans résolus; la fatalité des circonstances en fait des ultramontains suspects; pour mettre d'accord leurs idées politiques et leur fidélité religieuse, ils sont réduits à commenter les bulles pontificales à la façon des jésuites, dont Pascal s'est moqué pour l'éternité. Ils demandent des transactions; ils n'oseraient en offrir aucune, et vous les verrez refuser avec obstination la seule qui leur puisse être proposée.

A la veille des grands débats que ces questions vont soulever dans nos chambres, on a peu de penchant à s'arrêter aux petites escarmouches, telles que l'abus prononcé par le conseil d'état contre le cardinal Mathieu et M. de Dreux-Brézé, ou bien l'indiscrétion qui a livré à la publicité les lettres adressées par M. le nonce Chigi à M. Dupanloup et à M. Pie. L'appel comme d'abus appliqué à la publication des bulles non autorisées n'a plus de notre temps la signification et la portée qu'il avait autrefois. Sous l'ancien régime, et au temps où furent rédigés les articles organiques, on entendait bien, en refusant l'autorisation de publier, interdire en fait la publication des documens pontificaux. Aujourd'hui, la défense de publier n'étant adressée qu'aux évêques et coïncidant au contraire avec la publicité la plus vaste donnée au manifeste du pape par les journaux, l'interdiction ministérielle et la censure du conseil d'état ne sont qu'une marque d'improbation donnée par le gouvernement et une petite vexation exercée contre les évêques. — Mais, dit-on, la loi existe, et il faut bien faire respecter les lois! — C'est bien là un de nos travers : nous ne savons pas nous décider en France à laisser mourir les lois de leur belle mort, la désuétude. Les lois meurent cependant, il s'y faut résigner; elles meurent quand leurs dispositions ne produisent plus les effets pour lesquels elles avaient été conçues, quand elles sont devenues incompatibles avec les mœurs, quand elles sont en contradiction avec l'esprit d'institutions politiques plus récentes. Nous aurons fait un grand pas vers la liberté lorsque nous aurons laissé périr une multitude de lois qui n'auraient jamais dû survivre aux régimes qui les avaient promulguées. Quant à l'incident des lettres de Mgr Chigi, il est vraiment inexplicable. On ne comprend pas qu'un envoyé de la cour de Rome se soit ainsi laissé prendre en faute contre une des règles les plus élémentaires du code diplomatique; on ne s'explique pas qu'il ait oublié d'inscrire la formule *particulière* en tête des félicitations qu'il adressait à nos prélats; on est surpris de ce défaut de modestie et de réserve qu'ont trahi des évêques en faisant imprimer dans les journaux les complimens qu'ils avaient reçus. Mgr Chigi a été durement morigéné. Sera-t-il rappelé? La belle question! Il sera peut-être moins malheureux qu'on ne pense. S'il perd la nonciature, il aura plus tôt le chapeau.

Après l'affaire romaine, la question sur laquelle le public attend avec le plus d'impatience les lumières du discours impérial et la manifestation de

l'opinion des chambres est la question du Mexique et des rapports de la politique française avec les États-Unis. Y a-t-il quelque apparence que notre corps expéditionnaire puisse être bientôt ramené en France? Voilà le point intéressant. On se rend encore difficilement compte parmi nous des progrès qu'a pu faire jusqu'à présent le régime établi au Mexique par l'empereur Maximilien. On a vu, ce qui avait été prédit par ceux qui étaient au courant de l'état des choses au Mexique, que le nouvel empereur, voulant établir un gouvernement de civilisation, a été obligé de rompre avec le clergé et de s'appuyer sur des hommes qui appartiennent au parti contre lequel nous avions dirigé notre intervention. L'empereur Maximilien, au risque de rompre avec le clergé et de se brouiller avec Rome, a été obligé de maintenir la sécularisation des propriétés ecclésiastiques. Ses finances ont sans doute grand besoin d'être alimentées par le crédit, et Paris doit s'attendre à l'émission prochaine d'un nouvel emprunt mexicain. Les ressources financières ainsi obtenues aideront sans doute beaucoup l'empereur Maximilien dans l'accomplissement de son œuvre. Les capitaux européens, français et anglais, se portent vers le Mexique : on parle de la fondation d'une banque; on construit des chemins de fer. Tout cela est à merveille, et nous applaudirons de très grand cœur aux débuts heureux du nouvel empire, le jour surtout où le dernier de nos soldats aura été rembarqué.

Ce qui préoccupe en effet le public, c'est l'influence que notre position au Mexique pourrait avoir sur nos rapports avec les États-Unis. Il est hors de doute que de bonnes relations avec les États-Unis sont d'un intérêt bien autrement considérable pour la France que les occupations que nous sommes allés si chèrement chercher au Mexique. — Si par aventure nous étions allés nous créer des difficultés et des démêlés à deux mille lieues de chez nous avec la république américaine, jamais entreprise n'aurait été plus contraire aux intérêts de la France et plus déplorable que notre expédition mexicaine. Nous croyons que la façon la plus sûre d'éviter un si malencontreux accident, c'est de rester au Mexique le moins longtemps possible. Ce n'est point que nous nous laissions émouvoir par les rodomontades de certains journaux américains, que nous attachions même une grande importance à cette boutade du sénat de Washington, qui, en fixant l'état des agens diplomatiques de l'Union, a voulu que la légation américaine fût accréditée auprès de la *république* du Mexique. Les Yankees sont très légers et très emportés quand il ne s'agit que de paroles; mais le gouvernement de M. Lincoln a fait preuve dans sa politique extérieure d'une très prudente et très habile patience : nous sommes sûrs que M. Seward ne s'avisera point d'imiter le sénat et de traiter le Mexique de république. Ce qui nous inquiète davantage, c'est qu'au fond, en allant au Mexique, nous avons froissé un préjugé américain qui pourrait se réveiller le jour où l'union serait rétablie. Nous ne redoutons point que les États-Unis se laissent emporter à des hostilités contre nous présens dans l'em-

pire mexicain; mais ne serait-il pas déplorable de nous être suscité et d'entretenir, sans compensation pour nous, une cause de froideur, de mésintelligence, de tracasseries dans le voisinage de cette grande république?

Aussi bien, à mesure que les événemens marchent de l'autre côté de l'Atlantique, il importe que la politique de la France vis-à-vis des États-Unis soit nettement établie sur ses bases naturelles, soit ramenée dans ses traditions, en un mot soit définitivement rectifiée. Depuis que la guerre civile a éclaté aux États-Unis, la politique française, dans ses rapports avec l'Amérique, a commis plus d'une faute grave; on a cru que les sympathies du gouvernement français penchaient pour les confédérés; on a su que la France avait, à plusieurs reprises, proposé à l'Angleterre d'intervenir dans cette guerre civile; on a pu lire dans les débats de la chambre des communes les indiscrétions de M. Roebuck racontant son voyage et ses entretiens de Paris; on a vu la France, que l'Angleterre et la Russie refusaient de suivre, s'avancer seule vers les États-Unis et leur proposer ses bons offices pour la négociation d'un armistice avec des ennemis que les États-Unis considéraient comme des rebelles. Nous ne parlons point de l'expédition du Mexique. Il y a eu là une série de procédés que le gouvernement de Washington n'a pas pu considérer comme inspirés par le dessein de lui être agréable, des appréciations dont les événemens ultérieurs ont montré l'inexactitude, pour tout dire, des fautes politiques dont nous voudrions pouvoir effacer le souvenir. Quand on interroge des Américains du Nord hostiles au parti qui est au pouvoir, des démocrates, des *copperheads,* ils disent que le gouvernement français s'est trompé, s'il a cru que la rébellion mènerait à une séparation finale, qu'il eût abrégé la lutte et dissipé l'illusion des séparatistes, si dès le principe il avait manifesté à la cause du nord ses sympathies morales. A l'origine, lorsque, s'emparant de toutes les ressources militaires de l'Union, les meneurs du sud formèrent la ligue des états confédérés, ils n'avaient point en vue une scission réelle, ils espéraient jeter le désarroi dans le parti républicain, reprendre à la faveur du concours du parti démocrate l'ascendant sur les républicains, renverser par la révolution le gouvernement de M. Lincoln et reconstruire l'Union au profit de leurs intérêts. Trompés dans ce premier dessein, les meneurs confédérés ont été trompés encore par les sympathies que leur manifestaient la presse anglaise et, croyaient-ils, le gouvernement français; ils espéraient qu'ils seraient reconnus un jour par la France et par l'Angleterre, et, victimes de cette illusion, ils s'acharnèrent à la lutte avec cette énergie désespérée qui n'est point encore entièrement lassée. Il eût été plus humain, tout en admirant leur bravoure et leurs rares qualités politiques, de les prévenir dès l'origine que leur cause, liée au maintien de l'esclavage et aboutissant à la dissolution anarchique d'un des plus grands états du monde, ne pouvait avoir les vœux des peuples libéraux de l'Europe occidentale.

On voit la trace évidente des impressions fâcheuses que la politique du

gouvernement français a laissées parmi les Américains du Nord dans la crédulité inconcevable avec laquelle ils accueillent les bruits les plus absurdes répandus sur nos desseins. Nous signalions, il y a quelque temps, la nouvelle qui avait circulé à Washington, annonçant que la France ne reconnaîtrait M. Lincoln que comme président des états qui ont contribué à sa récente élection, ce qui équivaudrait à une reconnaissance implicite et indirecte e la confédération du sud. Le dernier courrier d'Amérique mentionne une autre alerte dont le prétexte serait encore une évolution bizarre attribuée à la politique française. Le roman brodé par les politiques de Washington était celui-ci. La France devait recevoir en gage de l'empereur Maximilien les provinces septentrionales du Mexique; en acceptant cette cession, la France aurait reconnu le président Davis. Lee, en devenant généralissime des armées du sud, se proposerait d'armer et d'affranchir deux cent mille noirs, et cette émancipation rendrait encore plus certaine la reconnaissance du sud par la France! Voilà les mauvais rêves que, nous autres Français, nous inspirons sans le savoir aux Américains. Ces cauchemars ridicules seront dissipés, nous l'espérons, par le démenti très net que *le Moniteur* vient de donner au bruit de la cession de la Sonora. Nous souhaitons que l'attitude mieux définie de notre politique tire enfin les Américains de préoccupations si étranges. — Quelque intérêt qu'aient porté chez nous certaines personnes à la cause des confédérés, la masse du public a été hautement favorable à la cause du nord : la démocratie et le libéralisme français n'ont point manqué à ces nobles souvenirs qui associent dans l'histoire de la fondation des États-Unis le nom de Lafayette au nom de Washington. Aucun homme politique ayant étudié avec intelligence la carte d'Amérique n'a cru chez nous que la guerre pût finir autrement que par le rétablissement de l'Union. Quant au gouvernement français, nous le croyons disposé à maintenir loyalement la neutralité entre les belligérans. L'enquête qu'il fait poursuivre sur l'affaire de l'*Olinde* prouve aux Américains que, bien loin de penser à reconnaître le gouvernement confédéré, il n'entend pas permettre que des spéculateurs français vendent à ce gouvernement des navires et les arment pour son compte.

E. FORCADE.

LE PETIT ROMAN.

Le roman, le vrai roman, il faut bien l'avouer, devient un fruit rare. Si vous osez vous aventurer dans ce jardin aux médiocres enchantemens et qui n'a plus guère même, pour en défendre les abords, le vigilant dragon de la critique, prenez bien garde, vous risquez fort d'aller de déception en déception; pour une invention offrant à l'esprit l'attrait de la force ou de la grâce, de la nouveauté et de l'art, que d'histoires saugrenues, recher-

chées, licencieuses ou vulgaires! Que de fables équivoques! que de pauvreté d'imagination sous une apparence de luxe, et que de fleurs banales de la fantaisie ou du réalisme! En avons-nous vu naître, tourbillonner et mourir de ces futilités ou de ces grossièretés d'une saison, de ces œuvres qui avaient la prétention de procéder de la plus pure fantaisie, de ces récits qui se donnaient ambitieusement comme une expression fidèle de la réalité humaine, parce qu'ils allaient s'attaquer aux côtés les plus insignifians ou les plus choquans de nos mœurs et de notre vie de tous les jours! Le roman n'a point précisément gagné dans toutes ces aventures; il n'est devenu ni plus vrai, ni plus humain, ni plus émouvant, ni plus amusant; il est devenu un moyen de satisfaire des goûts passagers, souvent assez malsains, de tenir en haleine des curiosités vulgaires, quelquefois de servir à souhait certains appétits de choses scandaleuses. Il s'est amoindri; dans cette production quotidienne qui se renouvelle incessamment, il a donné de notables marques d'indigence, et à côté du vrai, du sérieux roman, qui apparaît encore de temps à autre, il s'est formé tout un genre qui pourrait s'appeler le petit roman. Il y avait dans l'Olympe les dieux inférieurs; il y a aussi des dieux inférieurs dans la poésie et encore plus dans le domaine de l'imagination appliquée au roman. C'est là surtout qu'ils se multiplient et qu'ils menacent de devenir innombrables.

Cela veut-il dire que la séve soit épuisée, et que, même dans cette production devenue la moisson quotidienne, le talent soit tout à fait absent? Nullement. C'est une puérilité de prendre si vite le deuil et de se figurer que tout est perdu parce que le génie ne court pas les rues. S'il ne s'agit que du talent, on pourrait bien plutôt dire de lui qu'il court les rues, qu'il abonde, qu'il se manifeste en détail, par éclairs, de mille façons fragmentaires et décousues. Il se dépense tous les jours un talent infini, cela n'est point douteux; ce talent se dépense pour peu de chose, cela n'est pas moins certain malheureusement; mais on s'accoutumerait difficilement à penser qu'il ne dût rien sortir à la fin de cette fermentation universelle, que l'heure où tout est en progrès, où tout suit un mouvement ascendant, fût justement l'heure d'un ramollissement général du cerveau pour nos contemporains, de l'appauvrissement des facultés créatrices de l'esprit. C'est le thème usé des prophètes de malheur de tous les temps, employant leur éloquence à crier que tout s'en va. Si le talent existe, est-ce donc le sujet qui manque à l'inspiration littéraire, et l'imagination, dans sa dévorante activité, a-t-elle à ce point parcouru tous les domaines qu'il ne lui reste plus rien à explorer, qu'elle ne trouve plus rien à saisir et à mettre en œuvre? Pour cela, vous n'avez qu'à regarder devant vous, autour de vous. S'il ne faut que le mouvement de la vie, il se déroule tout-puissant dans sa confusion. Vous n'avez qu'à ouvrir les yeux pour voir les caractères, les mœurs, les types, les vices de toute une époque. Les passions, les chocs, les métamorphoses d'une société en travail, sont là qui attirent, qui frappent l'observation. Les élémens affluent; ils ont été explorés sans

doute, ils sont loin d'être épuisés, et après tout ce qui a été fait, il reste encore plus à faire. Est-ce enfin le public qui se détourne affairé et distrait, qui se montre rebelle et refuse de suivre les inventeurs? Le public s'est prodigieusement étendu, il grossit tous les jours, et on ne peut certes point lui reprocher d'être difficile : il est prêt à dévorer tout ce qu'on lui donne; il a de surprenantes avidités de jeune géant que les plus actives machines de production ne satisfont pas ou ne lassent pas tout au moins.

Ainsi rien ne manque en apparence, et cependant on ne peut pas dire que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes littéraires. Il est vrai, le public existe, immense et avide; mais ce public n'est plus ce qu'on appelait autrefois de ce nom. Il est trop mêlé pour que le goût soit sa qualité prédominante. Il va droit à ce qui flatte ou irrite ses curiosités grossières, les vices, les faiblesses, les instincts subalternes, les besoins superficiels de lecture. Dès qu'on le prend par certains côtés, il ne résiste pas. Si on l'étonne en le promenant à travers toute sorte d'inepties, il s'émerveille devant un tel effort d'imagination; si on lui montre des vulgarités passablement arrangées, il trouve que c'est le dernier mot de l'art; il s'extasie devant ce naturel qui n'est le plus souvent qu'une grossièreté. Il fait irruption dans la vie intellectuelle avec toutes ses préoccupations équivoques, au lieu de s'élever graduellement à la conception des choses de l'art. Il aurait besoin d'une direction, il ne la trouve pas, il ne la sent pas, et il se jette indifféremment sur tout ce qui s'offre à lui; il ne fait qu'une bouchée des plus détestables niaiseries qui arrivent à de fabuleux succès d'un jour. Le talent existe aussi, il est vrai; mais le talent, trouvant le public disposé d'une certaine façon, s'occupe fort peu de le diriger, et le sert comme il veut être servi. De cette société qui s'offre à son observation, à son inspiration, il ne prend que les petits côtés, les choses grossières, les impudences, les hontes inavouées : il fait des tableaux de mœurs! il emporte un succès! Entre le public et un certain ordre d'écrivains, il y a ainsi un bizarre échange d'influences allant aboutir à quelque chose qui est tout juste à la vraie littérature ce que telle chanteuse équivoque est à Mme Malibran ou à Mlle Patti. C'est la petite littérature, c'est le petit roman, fort en vogue aujourd'hui, et qui n'en vaut pas mieux. Et ce qui est un signe du temps, c'est qu'il n'est pas sans exemple que des gens du bel air n'aident à cette vogue en se délectant de ces merveilles, sauf à cacher le livre, si par hasard quelqu'un survient.

Ce qui n'est pas moins curieux, c'est que les étrangers, nous prenant au mot sur le bruit que nous faisons ou que nous laissons faire autour de ces beaux produits de l'imagination contemporaine, sur ces succès venus on ne sait d'où, finissent par y voir la littérature de la France telle qu'elle est aujourd'hui. Ces braves étrangers du nord et du midi, qui ne sont pas sans avoir quelques-unes de nos maladies, qui ont de plus celle de vouloir nous ressembler dans ce que nous avons de moins bon, surtout dans nos légèretés, tiennent à se mettre d'esprit et d'habillement à la dernière mode de

Paris, et ils font leur éducation dans des livres que nous ne connaissons même pas toujours. Ne leur dites pas qu'il y a en France une société laborieuse et honnête, qu'il y a aussi une littérature sérieuse, qu'il y a des esprits sensés et éloquens en histoire, en philosophie, en critique : ils sont mieux renseignés que cela; ils savent bien que le vrai monde c'est le demi-monde, que la vraie littérature c'est le récit graveleux du jour. Ils sont venus à Paris et ils sont allés au café-concert. Ils ont lu les mémoires de je ne sais qui, ils attendent les mémoires de M[lle] Trois-Étoiles, et ils se jetteront sur ce riche butin pour s'instruire à fond sur la société française! Il n'est pas de petit roman auquel ils ne fassent fête en voyage et même quand ils sont rentrés chez eux. Un point curieux à établir serait la part des étrangers dans le succès de livres qui n'ont pas de nom dans notre langue littéraire, dans la vogue insaisissable et pourtant réelle de toutes ces histoires malpropres qui courent le monde, faisant les délices des femmes de chambre sensibles, des princesses délaissées, des jeunes bourgeoises en train de se former, et des touristes qui, en revenant dans leur pays, tiennent à montrer qu'ils connaissent le plus fin de nos mœurs et de notre société. Cette part, j'ose le dire, serait considérable, et peut-être même, sans ces complices inattendus qui viennent grossir le budget de la petite littérature, ces livres n'existeraient-ils pas : ce qui tendrait à introduire une variante dans l'axiome d'après lequel la littérature est l'expression de la société. Il faudrait dire ici que cette littérature est, au moins jusqu'à un certain point, l'expression de la société de ceux qui achètent de tels ouvrages. Et cela pourrait être plus vrai qu'on ne pense, cela pourrait ouvrir de nouveaux jours sur l'ensemble du monde européen. Voyez donc où peut conduire une simple question de littérature!

Donc le petit roman est en pleine floraison; il a ses écrivains qui sont à l'œuvre et qui produisent au moins une histoire par jour; il a son public, parmi nous d'abord, je le veux bien, mais aussi et en grande partie au dehors; il a enfin ses libraires qui fonctionnent et font le commerce de cette douteuse marchandise. Tout cela est fort bien. Il n'y a guère, il faut l'avouer, que le bon goût qui en souffre, sans compter la morale. Je ne parle pas, bien entendu, de la morale ordinaire, de la petite morale, parce qu'on m'opposerait la grande, celle des esprits supérieurs; je parle du tempérament moral d'une société pour qui il ne serait pas indifférent, après tout, de se nourrir plus qu'il ne faut de billevesées licencieuses ou vulgaires. C'est là malheureusement le caractère assez uniforme du petit roman. Il y a cela de particulier dans tout ce qui peut être rangé sous ce nom que la vulgarité n'exclut pas la licence, et que la licence n'exclut pas la vulgarité. J'ajouterai que vulgarité et licence n'excluent pas toujours la prétention philosophique, sociale ou littéraire, ce qui compose un mélange des moins intéressans ou même quelquefois des plus répugnans.

Je ne dis pas tout ceci précisément ou uniquement pour les romans de MM. Edmond et Jules de Goncourt, bien que l'un d'eux, le dernier, *Ger-*

minie Lacerteux, puisse se rattacher avantageusement au genre; les autres, *Sœur Philomène* et *Renée Mauperin*, ne se rattachent à cette branche de littérature que par un mauvais style malheureusement fort obstiné et par un certain goût de peinture réaliste qui arrive assez souvent jusqu'à l'effet d'une photographie mal réussie. Quant au sujet de ces deux romans, qui ont précédé celui que les auteurs considèrent, à ce qu'il paraît, comme leur coup de maître, il est évidemment mieux choisi; quant aux caractères, ils sont certainement mieux observés et mieux saisis; il y aurait même parfois de l'intérêt, si ce n'étaient les détails où abondent et surabondent les péchés d'imagination, sans parler des péchés contre la langue, qui ne se comptent pas.

MM. Edmond et Jules de Goncourt ne sont pas d'ailleurs tout à fait les premiers venus. Ils inspireraient facilement cet intérêt qu'éveillent deux frères jumeaux en littérature, deux esprits liés plus que par les affinités intellectuelles, qui mettent fraternellement en commun leurs études, leurs pensées, tous leurs efforts, et qui, après avoir eu, par le privilége de la nature, un même passé, veulent se faire un même avenir. Quelle est la part de l'un, quelle est la part de l'autre? Il serait difficile de le dire. Ils ont aspiré ensemble à créer ou à perfectionner un genre qu'on pourrait appeler l'histoire anecdotique des mœurs. Ils ont écrit des livres sur la société française pendant le XVIIIe siècle, pendant la révolution, sous le directoire. Ils ont écrit aussi une *Histoire de Marie-Antoinette* qui est le meilleur de leurs ouvrages, et qui aurait plus d'intérêt, s'il ne s'y mêlait incessamment un papillotage par trop fatigant et une préoccupation trop visible d'entrer dans tous les détails. La vérité est que dans leurs livres MM. Edmond et Jules de Goncourt étudient moins la société française que la femme. Pour la femme, ils la mettent en scène dans toutes les attitudes; ils l'habillent, la déshabillent, lui posent des mouches, la décollettent par en haut et par en bas, selon l'époque, et comme une fois qu'on est entré dans cette voie on risque de n'y pas entrer à demi, les auteurs dans cette description abusent visiblement de leur érudition. De là vient qu'avec des connaissances réelles, faute de rester maîtres de leur sujet, de se rappeler qu'ils parlent de la société française, MM. de Goncourt s'exposent à tomber dans ce qui pourrait bien s'appeler une littérature de chiffons. Je ne nie pas que la mode ne soit une grande chose, qu'elle n'ait une souveraine importance à toutes les époques, et qu'on ne puisse refaire l'histoire d'une société avec les variations de cette capricieuse reine, avec la forme d'un bavolet ou d'une guimpe; mais enfin il ne faudrait pas en abuser et trop promener l'histoire dans les boudoirs. Ce que je veux dire, c'est que MM. Edmond et Jules de Goncourt se laissent trop obséder par cette préoccupation de mettre partout les femmes et l'amour, — l'amour tel qu'on le comprenait et le pratiquait au XVIIIe siècle et sous le directoire.

Rien n'est plus difficile que de s'arracher à ces influences; l'esprit en reste imprégné, et même quand il se tourne vers d'autres époques, quand

il aborde d'autres sujets, il ne peut se défaire du pli qu'il a contracté en vivant dans une certaine atmosphère, en remuant certaines choses. MM. Edmond et Jules de Goncourt en font l'expérience dans les romans qu'ils publient de temps à autre, et où ils essaient de ressaisir quelques côtés de la vie contemporaine. Ils passent d'un coup du XVIIIe siècle musqué aux extrémités les plus crues du réalisme moderne, ils vont jusqu'à la peinture des salles d'hôpital ou de la débauche de bas étage, et néanmoins ils restent des raffinés qui, jusque dans les scènes le plus audacieusement et le plus délibérément triviales, gardent l'habitude du musc et du papillotage du dernier siècle; ils flottent entre les afféteries et les crudités réalistes, ou, pour mieux dire, ils mêlent les tons, ce qui n'ajoute pas à l'agrément. Une chose fait défaut à ces ingénieux et trop abondans érudits dans leurs récits romanesques : ils ont des connaissances d'une certaine nature; ils ont de l'habileté quelquefois, de la vivacité toujours; il leur manque la sûreté du goût, le sens exact de la limite entre l'art véritable et ce qui n'est plus qu'une composition de hasard. Ils écrivent beaucoup, et il n'est pas bien avéré qu'ils soient des écrivains. Écrire et n'être point des écrivains, direz-vous, quelle contradiction! C'est pourtant ce qu'il y a de plus simple au monde. Si tous ceux qui écrivent aujourd'hui sur un sujet ou sur l'autre, parce que cela les sert dans leurs affaires, ou parce que cela donne tout de suite un maintien et peut conduire à une académie quelconque, si tous ceux-là étaient des écrivains, la France serait vraiment trop riche. Heureusement il faut plus que cela pour être un écrivain. MM. Edmond et Jules de Goncourt se rapprochent par instans du but plus que d'autres sans doute, et ils ont surtout une bonne volonté littéraire plus désintéressée; ils n'ont pas, je le répète, une notion claire des conditions de l'art. Et voici ce qui leur arrive nécessairement : ils ont par momens des bonheurs d'invention ou d'expression, puis aussitôt ils tombent dans de prétentieuses vulgarités, et ils ont des procédés de style qui infligent à la langue les plus cruelles tortures. Parfois il ne faudrait vraiment pas beaucoup d'art pour donner de l'intérêt à un fragment, même à un roman comme *Sœur Philomène* ou *Renée Mauperin*, et ce peu qui serait nécessaire, ils ne le trouvent pas, ils passent à côté. Une scène est tout près de devenir piquante ou émouvante, elle se perd soudain dans un fatras, ou bien, pour arriver à une partie qui commence à intéresser, il faut passer à travers des détails qui font que la curiosité la plus déterminée peut fort bien s'arrêter en chemin, quelquefois dès le premier pas. Par exemple, voici un des romans de MM. Edmond et Jules de Goncourt, *Renée Mauperin* : comment s'ouvre-t-il? On a certes imaginé bien des manières de commencer un roman. Les auteurs de *Renée Mauperin* ont tenu à n'imiter personne, à se montrer originaux, et ils ont incontestablement réussi sous ce rapport.

Figurez-vous donc une jeune fille et un jeune homme faisant de compagnie une partie de natation dans un bras de la Seine entre La Briche et

l'île Saint-Denis. La jeune fille, c'est Mlle Renée Mauperin; le jeune homme, c'est M. Reverchon, récemment présenté, non sans intention, dans la maison Mauperin. L'un et l'autre nagent ou se balancent aux flancs d'un gros bateau amarré à la rive, et le roman ajoute avec une candeur véritable qu'un « instinct de pudeur faisait fuir à tout moment le corps de la jeune fille devant le corps du jeune homme, chassé contre elle par le courant. » Pendant ce temps, les deux nageurs engagent une conversation animée, et Mlle Renée s'abandonne aux excentricités de langage propres à une jeune personne qui a en horreur le *convenable,* qui se révolte parce qu'on ne la conduit pas aux représentations du Palais-Royal, parce qu'elle est obligée de se cacher pour se former l'esprit à la lecture des *Saltimbanques,* et parce qu'on lui retire les journaux où se trouve le récit de certains crimes. C'est bien la peine de lui interdire tout cela pour lui permettre les parties de natation avec les jeunes gens! Notez que M. Reverchon, avec qui elle se balance ainsi dans l'eau et fait la conversation, est destiné, dans la pensée de ses parens, à devenir son mari. Elle veut l'éconduire, et elle y réussit tout à fait. Le mariage reste dans l'eau. La scène est neuve, j'en conviens; d'autre part, Mlle Mauperin, nous dit-on, est une enfant gâtée. Il se pourrait cependant que la scène fût plus neuve et plus originale qu'heureusement trouvée. En fait de peintures de mœurs, on pourrait peut-être imaginer mieux, car enfin, si libres que soient nos mœurs, il n'est pas ordinaire, je suppose, que jeunes filles et jeunes gens de haute ou basse bourgeoisie fassent connaissance et nouent ou dénouent leur mariage en nageant ensemble, même avec un costume de bain. Et c'est pourtant dommage que ce roman s'ouvre d'une façon ridicule. Je n'ai pas, on le comprend, l'intention de le raconter; mais en se déroulant il finit par prendre de l'intérêt. Il y a dans ce monde décrit par les auteurs des caractères vivans et vrais. Ce n'est pas un caractère dénué de vérité que le frère de Renée, Henri Mauperin, type du jeune homme d'aujourd'hui, tel qu'il apparaît dans certaines sphères, prématurément grave, positif et sans flamme, calculant tout, faisant servir ses plaisirs à ses intérêts, écrivant des articles d'économie sociale, rêvant déjà d'être député ou d'entrer à l'Académie des Sciences morales, ayant tout juste assez de vanité pour s'anoblir à demi et se faire un blason en se mariant, puis un jour, à la veille du succès, tombant dans un duel sous la balle de ce rustre de noble dont il a pris le nom. Et Bourjot, n'avez-vous jamais rencontré sur votre chemin M. Bourjot, l'ancien commerçant, le libéral de 1820, qui est devenu conservateur depuis qu'il est millionnaire, qui ne comprend plus rien à l'ambition du menu peuple, qui fredonne encore, il est vrai, un refrain de Béranger contre les prêtres, mais qui est d'avis que tout irait bien mieux, si les ouvriers allaient à la messe? Renée Mauperin, elle aussi, une fois dépouillée de son accoutrement de baigneuse, devient une personne d'une aimable spontanéité, qui finit par être émouvante lorsqu'elle meurt parce qu'elle a été l'instrument involontaire de la fatalité qui a frappé son frère. Il y a, au demeurant, quel-

ques bons élémens dans *Renée Mauperin,* et s'il fallait choisir, je préférerais encore ce récit à *Sœur Philomène,* bien que les auteurs, en prenant la donnée la plus délicate, en racontant l'histoire d'une jeune sœur de charité qui se laisse aller tout bas à aimer un interne, aient su éviter l'écueil principal d'un tel sujet.

L'histoire de cette sœur Philomène vise à être une étude intime, morne et inexorable, encadrée dans sa description minutieuse de la vie d'hôpital. Le malheur de ce petit roman est de tomber dans un réalisme outré. Et si on me dit que tout cela est vrai, que les salles d'hôpital ont cet aspect, qu'il s'en exhale cette odeur écœurante, que la clinique n'est point autrement, je répondrai qu'il y a bien d'autres choses qui sont vraies dans l'échelle du monde visible, animé ou inanimé, que bien d'autres phénomènes existent réellement, et que ce n'est pas une raison pour que l'art aille tout reproduire, par ce motif bien simple que l'art est dans le choix, dans l'interprétation des élémens qui lui sont offerts, nullement dans la copie littérale de tel ou tel détail indifférent ou repoussant. Je reprendrai ce que dit cette pétulante M[lle] Mauperin : « ... J'en ai assez, mon Dieu! peut-on s'amuser à faire laid,... plus laid que nature! quelle drôle d'idée! d'abord, en art, en livres, en tout, je suis pour le beau, et pas pour ce qui est vilain... Et puis c'est que je ne trouve pas ça amusant du tout... » M[lle] Renée parle fort lestement. Si les auteurs l'eussent un peu écoutée, ils eussent à coup sûr évité leur plus gros péché, le plus récent, cette *Germinie Lacerteux*, dont je ne sais plus que dire, parce qu'ici on n'est ni à l'hôpital, ni à une partie de natation, mais dans l'atmosphère de la plus basse, de la plus matérielle corruption. Imaginez une jeune fille sortant de son village pour servir à Paris, violée dans une arrière-boutique par un vieux garçon de café, puis emportée par les exigences de son tempérament à tous les excès et finissant par descendre dans la rue pour aller mourir à l'hôpital. Le beau et savoureux poème! Pendant tout un volume, les auteurs vous promènent au milieu de ces rebutantes grossièretés, à travers ces aventures d'une servante hystérique qui est amoureuse de tout le monde, même de son confesseur quand elle en est encore à se confesser. Voilà ce que les auteurs appellent de l'art vrai, humain, élargi aux proportions de la démocratie moderne, et ce qu'on peut plus justement appeler une prodigieuse erreur de goût. Je n'ai jamais lu que vingt pages de *la Paysanne pervertie* de Rétif de La Bretonne, et j'en ai eu assez et même trop : *Germinie Lacerteux* produit, ce me semble, exactement le même effet par le genre d'invention et par le style. MM. Edmond et Jules de Goncourt peuvent bien nous assurer dans leur préface qu'ils ont entendu faire œuvre pie et morale, qu'ils sont de la religion de l'humanité, que leur roman « est sévère et pur, » qu'ils ont fait « la clinique de l'amour, » chose très différente des polissonneries érotiques, et qu'ils ont sans doute mérité le prix Monthyon pour avoir osé peindre les misères des petits et des humbles. Tout ceci est bon pour une préface. C'est une illusion assez commune chez ceux qui

ne reculent pas devant de tels tableaux, audacieusement vulgaires, de se figurer qu'ils font œuvre morale et bienfaisante. Il faut être un bienfaiteur de l'humanité terriblement cuirassé pour oser pénétrer dans cette atmosphère et pour se donner de telles licences. Les auteurs ne corrigeront pas les Germinie Lacerteux de la rue; ils offrent peu d'agrément au lecteur, qui, faute d'être prévenu, se hasarde à les suivre, et ils ont compromis ce qu'ils ont de talent dans une singulière aventure. Avec l'intention de faire du nouveau, ils se sont trompés, dangereusement trompés. Si c'était là une œuvre littéraire, il faudrait jeter un voile sur l'image de l'art. Par quelques scènes de *Renée Mauperin*, MM. Edmond et Jules de Goncourt étaient sur la voie de l'intérêt et de l'émotion, du vrai roman; par ce livre de *Germinie Lacerteux*, ils retombent dans le petit roman, et j'oserais leur conseiller, avant de se remettre à l'œuvre, de commencer par oublier une invention mal venue, aussi vulgaire de style que d'inspiration, sans parler du reste. A s'attarder dans cette voie, on perd le peu qu'on a, et le petit succès qu'on peut rencontrer par hasard, si tant est qu'on le rencontre, ne vaudra jamais ce qu'on s'expose à perdre.

F. DE LAGENEVAIS.

ESSAIS ET NOTICES.

La Toile d'Araignée, par M. Aylic Langlé.

La littérature d'imagination semble traverser une période de trouble et d'affaissement. La poésie ne produit guère que des œuvres de fantaisie étroite et personnelle; le roman ne projette plus que de loin en loin une poussée verte et originale. Ce dernier genre littéraire serait-il usé? Non, ce qui en fait aujourd'hui la médiocrité, ce n'est pas tant la pauvreté des idées que l'insigne négligence avec laquelle certains romanciers composent et écrivent, surtout quand un succès à la scène semble avoir donné à leurs défauts une sorte de bill d'indemnité. La plupart n'ont pas même souci d'agencer, selon les lois élémentaires de l'art et du bon sens, les diverses parties de l'œuvre qu'ils donnent au public. Prenons comme exemple un roman dû à la plume d'un homme qui s'est essayé dans ces derniers temps au théâtre, *la Toile d'araignée*, de M. Aylic Langlé. Le titre est gros de promesses, mais ce n'est qu'un appât fallacieux, car cette toile d'araignée tapisse les pages de tous les romans, — et il n'en manque pas, — où une Dalila expérimentée tente de séparer à son profit deux amans naïfs et imprudens.

La Dalila de M. Langlé, qui s'appelle Reine de Cauzières, est une de ces femmes rassasiées de jouissances, qui, au déclin de leur jeunesse et de leur beauté, s'efforcent encore d'une main fiévreuse de retenir la coupe enchantée. Certes ce n'est pas là un type nouveau, et il eût été bon qu'une forme neuve le rajeunît; malheureusement M. Langlé n'a guère commis ici d'autre nouveauté que d'appeler du nom bizarre d'*amour curiosite* l'effer-

vescence inquiète et sénile de sa Dalila. Quant à la victime de ce minotaure femelle, Manuel de Kerhalet, c'est un de ces gentilshommes un peu rudes et naïfs que les romanciers tirent comme ils veulent du sol breton, qui n'en peut mais. Peut-être y avait-il là, pour un esprit sobre et maître de lui, matière à un récit court et intéressant; mais M. Langlé a voulu sans doute à tout prix élargir son cadre dramatique. Au lieu de poser nettement ses personnages et d'engager tout de suite ensemble les roueries de l'un et la passion de l'autre, il entasse histoires sur histoires, préliminaires sur préliminaires, et l'action se trouve surchargée, comme de dépôts alluviens, d'une foule de chapitres préparatoires.

Les romanciers qui ont débuté par le théâtre portent volontiers dans le roman les mêmes défauts qu'à la scène. M. Langlé aime à se parer d'une multitude d'ajustemens; il a peur de sacrifier une masse de détails parasites qui sont comme la poussière et les scories d'une œuvre d'esprit. Que de personnages et que d'incidens inutiles dans ce roman de *la Toile d'araignée!* Qu'est-ce, par exemple, que cette princesse Alida, qui vient tout d'abord pleurer un *requiem* sur ses amours peu licites et remplir le premier chapitre de l'emphase solennelle de ses sentimens et de ses paroles? « Nous ne la reverrons plus, » ajoute l'auteur à la fin de ce premier chapitre. Alors pourquoi nous la montrer? Le but de M. Langlé, en mettant en scène cette femme énigmatique, n'a donc été que de ménager à Reine de Cauzières une correspondante à qui elle pût écrire ensuite l'histoire de ses amours, et qui fût en quelque façon comme un récepteur à l'extrémité d'un fil électrique? On voit quels sont les procédés tâtonnans de M. Langlé. Son livre s'ouvre par une sorte de prologue déclamatoire pour se continuer par de simples lettres; puis, quand l'intrigue est enfin nouée, et que le lecteur s'imagine marcher sans encombre, voici qu'il survient de nouveaux heurts, des retours en arrière, et comme des reprises en sous-œuvre du récit et des personnages. A coup sûr, M. Langlé a écrit son roman sans s'être fait un plan lucide et définitif; sa plume l'a conduit capricieusement, et les épisodes se sont amoncelés presque à son insu les uns sur les autres. Quant au style, il est loin de relever par sa grâce et sa précision les vulgarités de la donnée dramatique. Le dialogue est plein de longueurs, et l'auteur, en peignant la figure de ses personnages, les noie sous un flot de couleurs vagues et hétéroclites : il dit par exemple de Mme de Cauzières, cette sœur trop germaine de la *Cléopâtre* de M. Houssaye, qu'elle « a des yeux verts avec des points bruns qui se dilatent quand le trouble monte à la surface. » M. Langlé s'est placé, par un tel livre, dans le triste courant où est aujourd'hui la littérature d'imagination. Il n'en sortira qu'à la condition de rompre avec les erremens qui l'ont dépravée et de se montrer plus sévère sur ses conceptions et sur la manière de les traduire.

JULES GOURDAULT.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CINQUANTE-CINQUIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XXXVe ANNÉE.

JANVIER — FÉVRIER 1865.

Livraison du 1er Janvier.

Deux Femmes de la révolution. — II. — Marie-Antoinette d'après de nouveaux documens, par M. Charles de MAZADE.......... 5

Sciences. — Les Oscillations du sol terrestre, par M. Élisée RECLUS..... 57

Deux Négociations de la diplomatie européenne. — Pologne et Danemark, 1863-1864. — III. — M. de Bismark et l'Alliance du Nord, par M. Julian KLACZKO.......... 85

Le Prieuré, première partie, par M. Paul PERRET.......... 126

L'Italie et la Vie italienne, Souvenirs de voyage. — II. — Le Mont-Cassin, Rome, les Antiques et Raphael, par M. H. TAINE.......... 161

Les Crises commerciales et monétaires. — I. — Le Money-Market en Angleterre depuis cinquante ans, par M. Émile de LAVELEYE.......... 207

Revue musicale. — *Faust,* reprise de *Mireille,* par M. Henri BLAZE de BURY. 234

Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire.......... 249

Une Crise ministérielle en Espagne.......... 262

Essais et Notices. — Les Livres de science populaire, par M. L. SIMONIN.. 267

Livraison du 15 Janvier.

L'Italie et la Vie italienne. — III. — Rome, les Villas, les Palais, Michel-Ange, par M. H. TAINE.......... 273

La Nationalité serbe d'après les Chants populaires, par Mme DORA D'ISTRIA. 315

Les derniers Jours de la Théologie païenne. — Proclus et son Dieu, par M. Charles LÉVÊQUE.......... 361

O.K. m.

Le Prieuré, seconde partie, par M. Paul PERRET.......... 393

Les Crises Commerciales et Monétaires. — II. — La Fuite de l'Argent et la Hausse de l'Escompte, par M. Émile de LAVELEYE.......... 432

Cicéron dans la vie publique et dans la vie privée a propos des derniers travaux publiés en Allemagne et en Angleterre. — I. — La Vie publique de Cicéron, par M. Gaston BOISSIER.......... 461

Toby le Lumberer, scènes de la vie canadienne, par M. Théodore PAVIE.... 499

Chronique de la quinzaine. — Histoire politique et littéraire.......... 532

Livraison du 1er Février.

Le Positivisme a propos d'un livre de M. Littré. — I. — Les causes du Positivisme, par M. DUPONT-WHITE.......... 545

Un Peintre sudiste des mœurs du nord en Amérique. — Manhattan, par M. E.-D. FORGUES.......... 577

Les Kurdes de l'Haimaneh, par M. George PERROT.......... 607

Le Prieuré, troisième partie, par M. Paul PERRET.......... 632

Des nouveaux Débats sur les Banques. — La Banque de France et la Circulation fiduciaire, par M. L. WOLOWSKI, de l'Institut.......... 664

Les Rêveries bibliques de M. Michelet a propos de *la Bible de l'Humanité*, par M. Charles de MAZADE.......... 698

Statistique morale. — L'Apprentissage des jeunes Ouvriers dans la petite industrie en France, par M. Jules SIMON, de l'Institut.......... 717

Veronica Silvestris, poésies, par M. André THEURIET.......... 743

Revue Musicale. — L'Opéra-Comique et les Maitres français. — *Le Capitaine Henriot*, de M. Gevaert, par M. Henri BLAZE de BURY.......... 752

Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire.......... 769

Essais et Notices. — Les Plantations de Paris, par M. J. CLAVÉ.......... 782

Revue des Théatres. — *Le Second Mouvement, les Vieux Garçons*.......... 795

Livraison du 15 Février.

L'Angleterre et la Vie anglaise. — XXVI. — Le Sud du pays de Galles et l'Industrie du fer. — Carmarthen, les Eisteddfodau et les Iron-Works de Merthyr Tydvil, par M. Alphonse ESQUIROS.......... 801

La Peinture de paysage en Suisse. — Alexandre Calame, par M. Henri DELABORDE.......... 844

Le Positivisme a propos d'un livre de M. Littré. — II. — L'Infériorité philosophique du positivisme, par M. DUPONT-WHITE.......... 869

Il Traforo delle Alpi depuis le roi Charles-Albert. — Le comte de Cavour et les Ingénieurs de la percée des Alpes, par M. HUDRY-MENOS.......... 894

Le Prieuré, quatrième partie, par M. Paul PERRET.......... 937

La Guerre de l'Uruguay et les Républiques de la Plata, par M. Élisée RECLUS.......... 967

Saint Irénée et les Gnostiques de son temps, par M. Albert RÉVILLE.......... 998

Statistique industrielle de Paris, par M. Ch. LAVOLLÉE.......... 1033

Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire.......... 1051

Le Petit Roman. — *Renée Mauperin, Germinie Lacerteux*, par M. F. de LAGENEVAIS.......... 1061

Essais et Notices.......... 1069

Paris. — J. CLAYE, Imprimeur, 7 rue Saint-Benoît.

7
2
4
8
7
53
52
39
32
05
01
44
369
394
937
967
998
033
051
061
069